



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NEED TRANSFER



HN 3FAU C

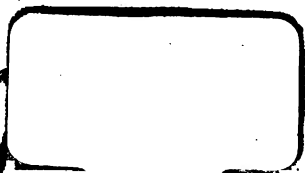
KC

15553

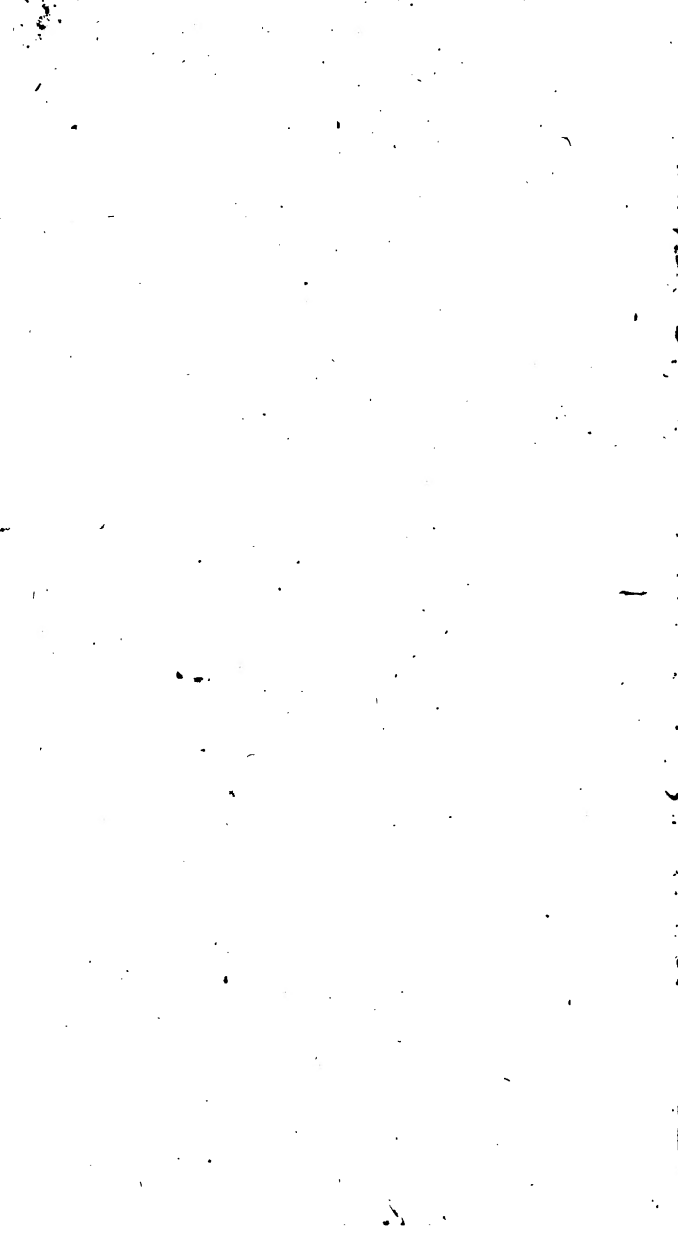
(3)

Vie de
L'Empereur Charles V
Tome Troisième
111

553 (3)



10/1/20



LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

TROISIEME PARTIE,

Enrichie de Figures en Taille-douce.



A BRUSSELLES,

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire,
proche la Steen-Porte. 1715.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

517 111

KC 15553 (3)

15553 (3)

.V 211111111



53x137

15553 (3)

15553 (3)

15553 (3)

15553 (3)



I

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE I.

Années 1541. 1542. 1543. 1544.

ARGUMENT.



Ordre du Pape de lui faire
une Relation de l'entreprise
d'Alger: Memoires fournis
à l'Auteur par ses Amis:
Relation envoyée au
Pape par le Secretaire Magnalotti:
Recit du débarquement de l'Armée
à Alger: Charles la range en bataille:
Tome III. A taille:

2 LA VIE DE CHARLES V.

taille : Incommoditez causées par les Arabes : Signal de la Bataille : Grand nombre de Chevaliers de Malthe accourent à cette entreprise : L'Armée Chrétienne investit Alger : Description de cette Ville : On commence à l'assiéger : On fait couper la tête à un Espion : Grande pluye & froid : Action courageuse de Colonne & de Spinola : Des Chevaliers de Malthe. On veut surprendre Alger : les Turcs par leur diligence font manquer l'entreprise : Carnage qu'ils font des Chrétiens : Les Chevaliers en grand peril, sont secourus : Chevaliers & Soldats de Religion tuez : Tempête furieuse : Les Galeres souffrent plus que les Vaisseaux, & pourquoi : Resolution temeraire : Exemple de la Galere de Malthe, nommée *la Bâtarde* : Nombre des Vaisseaux perdus & des gens tuez par les Arabes en cette occasion : Grands objets de compassion : Galeres de Doria coulées à fonds : Courage de Charles V. dans les disgraces : Action de ce Prince d'une éternelle memoire : Action de Doria pleine de zele pour l'Empereur : Lettre qu'il lui écrit : Charles suit les avis qu'il lui donne : Il fait tuer les

les chevaux pour donner à manger
 aux Soldats qui mouroient de faim :
 Marche de l'Empereur , & de l'ar-
 mée : Combien ce voyage fut peril-
 leux & incommode : Il s'embarque
 avec l'armée : Autre tempête , &
 perte : Il arrive à Bugia : Le Roy
 de Cuco l'envoie visiter : Il arrive
 en Espagne : Apprend que Perpi-
 gnan est assiégé : Envoie le Prince
 Philippe son Fils pour le secourir :
 Levée du Siege : Deplaisir des Fran-
 çois : François I. envoie un Am-
 bassadeur au Turc pour le sollici-
 ter à la Guerre : Charles-Quint
 arrive à Madrid : Lettre qu'il écrit
 au Pape : Termes de sa réponse :
 Octave Farnese va en Espagne : In-
 stances de l'Empereur au Pape pour
 l'Assemblée d'un Concile : On le
 publie pour la Ville de Trente :
 Particularitez : Charles remet le
 Gouvernement de l'Espagne à son
 Fils Philippe : Il travaille à le ma-
 rier avec Marie Infante de Portu-
 gal : Part pour l'Italie : Honneurs
 qu'on lui fait à Genes : La Duchesse
 de Parme sa Fille le va trouver , &
 caresse qu'il lui fait : Le Cardinal
 va à Genes : Il traite avec l'Empe-
 reur des affaires de son Oncle : A-

bouchement du Pape & de l'Empereur : Suites de la Conference : Plaintes de l'Empereur au Pape contre François I. Du Pape contre Charles - Quint : Ils se radoucissent & puis se séparent : Charles V. arrive à Spire : Mulei Hassen lui demande du secours : Reponse qu'il lui fait : Son armée contre le Duc de Cleves : Il va assieger Duren : Prise de cette Ville, avec plusieurs particularitez : Le Duc recourt au pardon de l'Empereur, l'obtient, & comment : Ligue entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre : Barberouffe se met en mer : Lettre de Solyman à François I. Courses & prises des Turcs sur les côtes d'Italie : Donne l'alarme à Rome : L'Ambassadeur de France accompagne Barberouffe : Remarque sur l'alarme des Romains : Barberouffe conduit son armée à Marseille : François I. le caresse & le régalé : Les François & les Turcs assiegent ensemble Nice : Lévent le Siege : Les Genoïs prennent l'épouvante : Les François fort blâmez, & de quoi : Nôces du Prince Philippe : Siege de Landrecy : Secours de François I. Charles V. se dispose à donner Bataille : Fait lever le Siege :
Retraite

III. PART. LIV. I.

Retraite honorable : Pasquinade curieuse contre ces deux Princes : Veritables desseins de Charles-Quint : Il va à Cambrai, & à quelle intention, à Spire pour la Diete : Resolution qu'on y prit contre François I. Lutheriens contens d'un Decret publié en leur faveur : Catholiques mécontens : Charles & François également accusez de perfidie : Barberouffe part de France avec son armée : Il est caressé des Genoïs par politique : Dommages faits au Prince de Piombino par les Turcs : Autres dommages en d'autres lieux : Barberouffe va attaquer Salerne : Il est battu de la tempête : Saccage la Ville de Lipari, & celle de Policastro : S'en retourne à Constantinople & meurt : Guerre de l'Empereur & du Roy d'Angleterre contre la France : De quoi Charles est accusé : Sujets de crainte qu'il donne de tous côtez : Prelude de la paix, fort agréable à François I. & pour-quoi : Charles-Quint signe la paix : Parole considerable de ce Prince : Opinions differentes, & réjouïssances au sujet de cette paix : Sedition au Perou, avec plusieurs particularitez : Déroute du Marquis du Guast

6 LA VIE DE CHARLES V.

dans le Milanois : Amours de Charles Quint avec la Plombes, qui fut mere de Don Juan d'Austriche, avec plusieurs remarques curieuses : L'Amour des femmes en un Prince : Jusqu'où cette passion peut être permise : Comment les Princes se rendent malheureux : Exemples louables de l'Empereur Charles V.

Ordre
du Pape
pour un
journal
exact
de cette
entre-
prise
1541.

LE Pape Paul III. avoit chargé *Antonio Magnalotti*, qui étoit allé en Afrique en qualité de Secrétaire du Legat à la-
sere, qui devoit accompagner l'Empereur à l'entreprise d'Alger, de faire un journal exact de tout ce qui s'y passeroit, pour lui en donner avis. Magnalotti avoit été Capitaine de Cavalerie, & avoit fait cinq Campagnes lors des guerres d'Italie, avec la réputation de bon Soldat : mais soit qu'il ne trouvât pas dans cette profession la fortune qu'il cherchoit, ou qu'il crût y parvenir plutôt par la Croix que par l'épée, ou qu'il voulût reprendre ses études, où il avoit fait d'assez grands progres, ou par quelque autre raison, il quitta la profession des Armes, & embrassa l'état Ecclesiastique, quoi qu'il n'en eût pas encore prit l'habit quand il fit ce voyage. Le Pape avoit fait choix de lui pour accompagner le Legat en Afrique, persuadé qu'il ne pouvoit trouver per-
sonne

homme qui fût plus capable de lui faire une bonne relation de tout ce qui s'y passeroit, parce qu'il sçavoit & les termes de l'art Militaire, & le stile du Cabinet.

Lorsque je pris la résolution de donner au Public l'Histoire de Philippe II. & pendant que je travaillois à cet ouvrage, j'écrivis à plusieurs de mes amis, pour les prier de vouloir m'aider à rendre service au public en me donnant quelques lumieres. Un de ceux à qui je m'adressai fut Don E-manuël *Panealbo* de Turin, qui entre autres memoires me donna celui dont je me sers aujourd'hui, que je n'ai pas trouvé occasion d'employer dans l'Histoire de Philippe II. Il m'assura le tenir d'une main desintéressée, & qu'il avoit été tiré des Archives du Duc de Savoye. J'ai douté si je me devois servir de ce seul memoire sur ce fait, mais ayant considéré qu'il contient des choses de consequence, & des plus considerables, de la vie de Charles V. quoi que le succez ne lui en ait pas été favorable, & que l'on a diversement écrit sur ce sujet, j'ay crû en devoir donner toute la connoissance possible à mon Lecteur. Ce que j'ai écrit dans un autre Livre touchant le succez de l'entreprise de Charles en Afrique, je l'ai pris de divers Auteurs. Ce que j'en rapporte ici, n'est autre chose que la relation même que j'ai reçûe du Seigneur *Panealbo*.

8 LA VIE DE CHARLES V.
nealbo. Au fonds j'ai crû ne devoir pas m'en rapporter à cette seule relation, & qu'il y falloit joindre ce que j'en ai dit ailleurs. Je suis persuadé que la diversité qui se trouvera entre l'un & l'autre, ne déplaira pas à mes Lecteurs, parce que chacune a des choses particulieres. Les Evangelistes, (cela soit dit sans profanation) quoi que parfaitement d'accord quant au fond, ne laissent pas de rapporter chacun des choses différentes.

RELATION

Du succès de l'entreprise de Charles-Quint sur Alger l'an 1541. envoyé au Pape Paul III. par le Secrétaire Antonio Magnalotti.

1541. **T**Res-Saint Pere. Après avoir baisé les pieds de Vôte Sainteté avec la plus profonde humiliation de mon cœur, je lui dirai que la premiere chose que nous avons faite, Monseigneur le Legat & moi, après être arrivez moitié morts en cette Ville de Cartagene, ç'a été de rendre graces à Dieu de nous avoir sauvé d'un si profond abîme de malheurs; & ensuite de mettre la main à la plume, non sans larmes, pour satisfaire à nôtre devoir envers V. S. en lui faisant
sçavoir

ſçavoit ce qui ſe paſſe en païs éloignez , ce que je ne doute pas qu'elle n'attende avec impatience. Ainſi me remettant à ce qu'en apprendra V. S. par les lettres de Monſieur le Legat , je ne vous parlerai que du ſuccès de l'armée Navale deſtinée contre Alger. Il eſt certain que la Mer n'en avoit jamais vû juſques ici de plus nombreuſe , de plus floriffante , ni qui eût de plus grands Capitaines & de meilleurs Soldats. Armée qui méritoit d'être commandée par un Empereur tel qu'eſt l'invincible & tres-pieux Charles V. Prince digne d'une meilleure fortune , & qui l'auroit eü ſans doute , ſi Dieu dont les jugemens nous ſont cachez , n'en avoit autrement diſpoſé.

Je diray donc à V. S. que l'Armée étant arrivée près d'Alger que l'on vouloit attaquer , fut accueillie d'une tempête des plus terribles que l'on ait jamais vû , & obligée de combattre contre des vents contraires & furieux , pendant deux jours entiers & ſans relâche. Au troiſième, la Mer s'étant un peu apaiſée , on commença à débarquer les Troupes en bon ordre , au Levant de la Ville. Le Prince Doria , homme de grande experience , commanda de faire avancer ſoixante Galeres ſoutenuës par les plus grands Vaiſſeaux , pour recevoir les Soldats qui y étoient , ne portant que leurs armes , & peu de munitions pour les Mouſ-

*Débar-
que-
ments.*

quetaires, sans vivres, ni bagage, pour l'embaras. Ainsi on les porta plus facilement à terre sur des esquifs, & des barques. Cela fut heureusement executé, & la Cavalerie Arabe, qui d'ordinaire n'est point armée, & qui s'étoit avancée pour s'opposer à la descente, fut attaquée par les nôtres, qui d'abord en jetterent plusieurs à terre à coups de mousquet; les autres prirent l'épouvante, & loin de faire aucune résistance, se sauverent dans les montagnes voisines. Mais quoi que les nôtres eussent la descente libre, ils ne purent pourtant pas gagner la terre ferme, où ils pussent marcher à pied sec dans ces marais, & ils furent obligez de se mettre dans l'eau jusqu'au genou pour les plus grands, parce que les Barques ne pouvoient pas s'approcher assez de la terre. Nos Soldats passerent pourtant avec tant de courage & d'adresse, que l'Empereur qui les voyoit aller, se mit à leur crier du grand plaisir qu'ils lui faisoient, *Courage, courage, mes chers Compagnons, vous aurez les premiers la gloire de cette action, & notre premiere récompense.* Il n'étoit pas possible que ces Soldats ne fissent bien leur devoir, étant animez par l'exemple du Chevalier Frere George Schiling grand Baillif d'Allemagne, qui étoit à leur tête.

Char. Ce commencement de bon succès fit con-
tes mes cevoir de grandes esperances. L'Empereur
 laissant

laissant le soin de l'Armée Navale à Doria, prit pour lui celui de l'Armée de Terre. Il ne fut pas plutôt débarqué, qu'il monta à cheval, avec les principaux Seigneurs de sa suite, ayant à sa gauche Don Ferrante Gonzague, qui faisoit la fonction de Lieutenant General de Sa Majesté Imperiale. Il rangea l'Armée par Nation en trois Corps, pour empêcher les jalousies ordinaires en telles occasions. Le premier fut composé d'Italiens, auxquels l'Empereur voulut que fussent incorporez les Chevaliers & Soldats de Malthe commandez par le Grand Baillif, qui faisoient en tout dix mille hommes de pied. Le second étoit composé d'Espagnols, tous bons & vieux Soldats, la plupart pris des Troupes de Naples, de Milan, & de Sicile, aussi au nombre de 10 000. Le troisiéme étoit composé d'Allemands, au nombre de sept mille, mais comme on y joignit jusques à quatre mille Bourguignons Volontaires, & autres gens qui étoient à la suite de la Cour, il trouva que ce Corps fut plus nombreux que les autres.

l'Armée en bataille
1541.

Les Cavaliers montoient à cheval à mesure qu'ils étoient débarquez. Chacun de ces Corps d'Armée avoit trois pieces de Campagne, pour épouvanter & battre les Arabes, qui ne manquerent pas de faire des courses, & d'incommoder beaucoup les Chrétiens.

Incommodés causés par les Arabes.

ne fut pas possible d'achever en ce seul jour le débarquement des hommes & des chevaux ; cependant avant que l'obscurité de la nuit fût arrivée , il y eut vingt-cinq mille hommes à terre ; qui furent obligez de passer la nuit sous les Armes , à cause des Arabes qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Gonzague voyant que l'Empereur craignoit , qu'il n'arrivât du désordre , passa la nuit sous les Armes comme les autres , & alla plusieurs fois à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers à la poursuite des Arabes , dont il fit un grand carnage. Le lendemain au point du jour , on commença à mettre à terre le reste d'Armée , avec tant de diligence , que les hommes & les vivres furent débarquez avant midi ; & pendant que les Soldats se rafraîchissoient un peu , on travailla à débarquer l'Artillerie & les Munitions , pour commencer le Siege de la Place , que l'on avoit donné ordre d'investir.

*Signal
de ba-
taille.*

Les Espagnols avoient l'avantgarde. Les Italiens le Corps de Bataille , où étoit l'Empereur avec les Gens de sa Cour , & un grand nombre de Gentilshommes Volontaires. Les Allemans faisoient l'Arrière-garde.

Les Arabes de leur côté se mirent en Bataille aussi , & faisoient connoître qu'ils la vouloient donner , se confians sur ce qu'ils étoient

étoient plus forts en nombre. En même temps ceux de la Ville sortirent, & se camperent sur une colline, avec quelques pieces de Canon. Je ne dois pas oublier de dire ici à V. S. quoi que je suppose qu'elle en est déjà informée, qu'il y eut si grand nombre de Chevaliers de Malthe Volontaires qui accoururent à cette expedition, que le Grand-Maître & le Chapitre furent obligez de nommer des Commissaires pour choisir ceux qui devoient aller à cette guerre. On en choisit quatre cens des plus courageux, chacun ayant deux Valets capables de porter les armës. Si on ne se fût servi de ce moyen, ils y seroient tous accourus, & la Religion auroit été desertée.

L'Empereur ordonna que le Corps des *Chevaliers de Malthe* s'étendît le long de l'Escadron à la gauche du Corps de Bataille, pour faire front à la Cavalerie ennemie. Ils étoient armez les uns de cuirasses, les autres de corselets, les autres de bons casques, ou de piques. Ils portoient de belles manches à franges d'or & de soye, avec des éguillettes ferrées proprement. Ils étoient tous habillez d'une même maniere, de Satin, de Damas, ou de Velours cramoisi, avec la Croix blanche de l'Ordre sur l'habit, qui faisoit un objet fort agréable. Ainsi vêtus, & rangez en bon ordre au flanc de la Bataille, & à la vûe des Ennemis, ils faisoient
briller

14. LA VIE DE CHARLÈS V.

briller leur croix , & faisoient paroître un certain air de majesté , qui jettoit la terreur dans le cœur des Barbares , autant qu'il encourageoit les Chrêtiens.

*L'Armée au-
tour
d'Alger*

Quoi que les Arabes fissent tous leurs efforts pour incommoder nos Troupes par leur Artillerie , cependant on y donnoit si bon ordre , qu'ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal. L'Avantgarde Espagnole s'avançoit courageusement vers la montagne , sur laquelle les Turcs & les Maures , qui étoient sortis de la Ville , s'étoient postez. Ceux-ci voyant que leur dessein ne réussissoit pas , se retirèrent dans la Ville par ordre d'Assan-Aga qui les commandoit , & qui vouloit réserver ses Troupes pour la défense de la Place. Cependant l'Armée Imperiale s'alloit camper autour d'Alger , qui avoit des deux côtez deux grands & profonds fossez naturels , que deux rapides torrens , qui descendent des Montagnes voisines , & qui se vont jeter dans la Mer , avoient creusez : & ces fossez étoient si profonds , que l'on ne les pouvoit passer à pied , ni à cheval. De l'autre côté l'Armée étoit couverte de la Montagne , laquelle étant bien gardée , lui servoit de Rempart. Il ne sera pas inutile que je fasse ici à V. S. une petite description de la Ville d'Alger.

*Description
d'Alger*

Cette Ville appelée par les Anciens *Ju-
lia Cesarea* , est située sur le bord de la Mer
d'A-

d'Afrique ou de Lybie , aux côtes de la Barbarie , vis à vis de l'Espagne , entre le * vent Grec & la Tramontane. La Mer lave les murailles de la Ville de ce côté là , qui s'élève vers la montagne , entre le vent a Grec & le b Lebeche. La montagne est rude & inaccessible , & rend la Ville imprenable de ce côté là , étant d'ailleurs fortifiée par une muraille , en forme de dents saillantes , qui la défend contre la petite Artillerie , la grosse n'en pouvant approcher. Cette muraille s'étend le long de la quatrième partie de la Ville du *Maestral* au *Syro*, depuis un Bastion jusques à l'autre , & forme ainsi avec les autres murailles , qui regardent vers la montagne , une espèce de Citadelle , appelée par les Arabes *Alcazaba* , ou , comme d'autres l'écrivent , *Alcazara* , c'est-à-dire , *Château*. Au couchant il y a une grande tour en forme de clocher , où le Vice-Roy , ou le Gouverneur fait sa demeure. Tout auprès il y a une porte , destinée à faire entrer du secours dans la place

* C'est ce qu'on appelle sur l'Océan , Nord-est.

a Termes usitez sur la Méditerranée , sur l'Océan on appelle ce vent Nord , ou selon d'autres , Nord-est. b Lebeche , vent de Lybie ou d'Afrique , qu'on appelle sur l'Océan Sud-Ouest. Voyez les Relations du Levant , Thevenot , &c.

place en cas de besoin. La Citadelle est flanquée de deux Bastions bien armez & bien défendus, l'un au *Maestral*, & l'autre au *Syroc*.

Continuation
1541. Depuis l'un de ces Bastions qui regarde le *Maestral*, ou Nord, la muraille de la Ville s'étend la plupart du côté du midy, jusques à la Mer. Elle est encore flanquée de deux autres Bastions, l'un vers le milieu, & l'autre vers l'angle de la muraille du côté de la Mer. Au milieu des deux Bastions est la principale porte de la Ville, appelée par les Maures *Bebelvet*, d'où on sort au *a Maestral*. L'autre partie des murailles s'étend depuis le Bastion d'Alcazaba au *Syroc*, flanquée aussi de deux Bastions, entre lesquels il y a une autre porte nommée *Beb-Azon*. Là est le plus grand concours de gens, à cause que le marché s'y tient. Il y a enfin la muraille du côté de la Mer, qui va en droite ligne du *Syroc* au *Maestral*. Au milieu presque de cette muraille, il y a un bras de Mer, à l'embouchure duquel la terre s'élargit un peu, & fait un coude qui forme comme une presqu'Isle. C'est-là le port, ou le Mole d'Alger, que l'on a fait avec beaucoup de travail, & la presqu'Isle lui sert d'Arse-
nal.

a Nord-Ouest, Voyez Voyages de Thevenot, sur l'Océan.

à Alger, voyent la Ville de bien loin, dans une fort belle perspective, en forme de triangle, dont le plus grand angle s'étend le long du bord de la Mer, l'autre vers la Terre ferme, & le troisième fait un angle obtus en s'élevant vers la montagne.

L'Empereur ayant assemblé son Armée autour de la Place, ses Ingenieurs l'assurèrent qu'il l'emporteroit en peu de temps infailliblement en la battant du côté de la Mer; à cause que les Turcs manquoient de gros Canon pour mettre sur les Vaisseaux, & que les Chrétiens en avoient de si grands, qu'ils pouvoient faire de larges brèches aux murailles. Les Espagnols furent postez au haut de la Montagne, qui est comme au dos de la Place. Les Allemans prirent leur camp dans les petites montagnes qui sont vers le milieu, à côté de la Tente de l'Empereur. Les Italiens, parmi lesquels étoient, comme nous l'avons dit, les Chevaliers de Malthe, qui étoient commandez par la Personne même de l'Empereur, furent postez du côté de la Mer, où ils étoient derrière une élévation de terre, qui les couvroit du Canon de la Place. Tout ce premier jour fut employé à se camper & se loger avec beaucoup d'incommoditez & perte même des Espagnols, qui étoient sans cesse harcelez par les Arabes, qui étoient dans

*Com-
mence-
ment
du siège.*

des

18. LA VIE DE CHARLES V.

des lieux élevez au dessus d'eux , jusques à ce que le courage de Don Alvaro de Sandeles en chassa , & les obligea à s'éloigner.

Espion.

Le même jour fut découvert un Espion venant d'Alger, qui demanda avec empressement d'être conduit devant l'Empereur. Quand il fut auprès de lui , il lui dit qu'il étoit là pour lui donner avis qu'il ne devoit pas assiéger la Ville de tous côtez , mais se contenter de l'attaquer du côté de la Mer , afin de donner occasion aux Mores d'exécuter le dessein qu'ils avoient fait d'abandonner Assan-Aga qu'il n'aimoient pas , & de s'enfuir du côté de la terre. Mais les interpretes reconnurent par ses discours qu'il y avoit de la trahison en cet homme là : sur cela le Conseil de guerre lui fit donner la question. Il avoua sans se faire beaucoup tourmenter qu'il avoit été envoyé par Assan-Aga , après quoi on le fit étrangler aux pieds de Gonzague , & on lui coupa la tête que l'on mit au haut d'une pique à la vûe de la Ville.

*Pluie
froide.*

Vers la minuit , & comme l'Armée n'avoit pour toute couverture que le Ciel , il se leva un orage terrible. L'air s'obscurcit en un moment. On ne voyoit que tonnerres & éclairs , & il tomba une grosse grêle pendant plus de demi heure , qui causa un des plus grands froids qu'il puisse faire ; l'Empereur lui-même en fut fort incommodé ,

dé, parce qu'on n'avoit pas encore en le
 temps de débarquer les Tentes. L'Armée
 Navale souffrit beaucoup aussi de cet ora-
 ge, car cette pluie froide comme glace,
 avec un vent extrêmement froid durèrent
 toute la nuit. Les Arabes en eurent leur
 part. Cependant trois Compagnies, que l'on
 avoit postées pour garder un Pont de pier-
 re, qui aboutissoit à une des portes de la
 Ville, ne pouvant résister au froid qu'il fai-
 soit, tombèrent presque toutes transies de
 froid à terre. Les Turcs & les Mores s'en
 étant apperçûs au point du jour, firent une
 sortie, attaquèrent ces Soldats à l'improvi-
 ste, & en firent un si grand carnage, qu'il
 ne s'en sauva que bien peu, & sans qu'il
 leur en coûtât rien. Les plus courageux d'en-
 tre eux, ou les plus teméraires, au nombre
 d'environ 300. osèrent bien aller jusques
 aux flancs de la Garde qui étoit autour de
 l'Empereur, ce qui jetta l'épouvante bien
 chaude par-tout, parce qu'on n'étoit pas en
 état de faire aucune résistance, à cause que
 la grande pluie avoit éteint les méches &
 mouillé la poudre dans les charges; & tel-
 lement détrempé la terre, qu'il y avoit de
 la boue jusqu'à demi jambe.

Cela n'empêcha pourtant pas Camille *Action*
 Colonna, & Augustin Spinola, tous deux *hardies*
 Colonels, voyant que la personne de l'Em-
 pereur étoit en grand danger, & que l'Ar-
 mée

26 LA VIE DE CHARLES V.
mée entière alloit périr, d'assembler les Troupes Italiennes de leurs Regimens, de monter à cheval, & d'animer si bien les Soldats, que malgré la grande incommodité des boües, ils marcherent vers l'Ennemi, le poursuivirent, & en firent retirer la plus grande partie. Car les Ennemis qui n'étoient pas moins incommodez que les autres du froid, ne pouvoient pas, non plus que les autres, gouverner leurs chevaux. Les Chevaliers de Malthe qui combattoient à pied, & qui étoient, comme nous l'avons dit, incorporez parmi les Italiens, coururent les premiers pour soutenir la resolution courageuse des deux Colonels, & le firent avec tant de valeur, que s'étant mêlez parmi la Cavalerie ennemie, leurs Enseignes à la tête avec leurs lances & leurs piques, ils en tuèrent plusieurs, & en demonterent d'autres pour leur sauver la vie. Entre autres l'action d'un Chevalier François, nommé F. Nicolas de Villegagnon, fut digne d'une particuliere louange. Voulant ouvrir le passage aux autres, par une impetuosité naturelle à sa Nation, un Turc bien monté cotrut à lui, & le blessa d'un coup de lance au bras gauche. Villegagnon ayant manqué son coup de pique contre lui, sans perdre courage, & pendant que le Turc vouloit tourner son cheval pour lui donner un second coup, lui qui étoit grand
de

de stature, & extrêmement fort, voyant que le cheval de son Ennemi s'étoit engagé dans les boües, sauta hardiment sur sa croupe, jetta le Turc à bas, & le poignarda; ce qui servit d'exemple aux autres, à faire la même chose, de sorte qu'on fit un grand carnage des Ennemis.

Pendant que les Chevaliers & les Soldats de Malthe étoient occupez à cette action glorieuse, le Vice-Roy Don Ferrante Gonzague ayant reçu avis de ce qui se passoit, donna des éperons, & courut en diligence vers le grand Baillif Schiling, & le Commandeur de Savignac Enseigne de la Religion, & se mit à crier, à vous, à vous, *Messieurs les Chevaliers, animez d'une ardeur si heroique. Considérez qu'il se présente ici une occasion de faire en présence de l'Empereur, une des plus glorieuses Actions que l'on ait jamais vû, ou plutôt de continuer celle que vous commençâtes l'année passée, lors que vous entrâtes dans un Convent pêle-mêle avec les Infidèles vos Ennemis. Il ne s'agit plus de les attendre & de les battre ici, il faut les poursuivre, & entrer dans Alger en se battant avec eux. Vous ne sauriez jamais rien faire de si capable de rendre immortelle la réputation de vôtre Ordre, que de finir ainsi une telle guesre contre les Barbares, sans Artillerie & presque sans armes, aujourd'hui*

Discours de Gonzague. 1541;

d'hui que l'agitation violente de la Mer ne vous permet pas de les pouvoir débarquer, & que le mauvais temps empêche nos Ennemis de se servir des leurs.

On se mirent à crier, *Vive Dieu, vive Char-*
les, vive la Religion de Malthe, & pleins
d'ardeur & de feu, ils marcherent gaye-
ment, l'Enseigne de la Croix blanche de-
vant eux, vers la porte d'Alger, pêle-mêle
avec les Turcs qu'ils menerent toujours
battant. Gonzague dépêcha le Regiment
de Colonne, pour combattre en cette occa-
sion sous les enseignes de Malthe, afin que
les Ennemis, à cause du grand nombre ne
s'apperçussent pas du dessein, & de la ré-
solution des Chrétiens, qui étoit d'entrer
dans la Ville, & qu'ils ne s'avissassent de
fermer la porte avant que les Chevaliers
s'en fussent rendus maîtres.

Dessein
éva-
nois.

Le Vice-Roy avoit résolu d'aller en per-
 sonne avec le reste de l'armée pour leur
 donner du secours dès qu'ils seroient arrivez
 à la porte, & tout étoit prêt pour cela;
 mais le rusé Assan-Aga scût lui rompre ses
 mesures, car ayant reconnu de loin les Che-
 valiers à leurs habits, il fit lever le Pont-
 levis & fermer la porte, se mettant peu en
 peine de laisser de hors tant de malheureux
 Turcs, qu'il sacrifia à la fureur des Chrê-
 tiens. Action digne d'un grand Capitaine,
 puis

puis qu'il vaut bien mieux perdre quelques Soldats que de laisser perir une Ville entiere. On ferma la porte justement lors que les Chevaliers y étoient déjà arrivez, & l'on dit même qu'ils la pousserent avec leurs piqués, & leurs halebardes lors qu'on la fermoit ; je ne cacherais pas à V. S. que l'on assure même que le Chevalier F. Ponce de Billinguer Sieur de Savignac, François de Nation, planta son poignard dans la porte, action bien hardie.

Assan-Aga s'étant apperçu que le nombre des Chrétiens n'étoit pas grand, crût qu'il en auroit bon marché s'il attaquoit vigoureusement leur Arriere-garde, & comme la pluye avoit cessé, & que le vent sec & froid de Septentrion étoit renforcé, eut moyen de se servir de l'Artillerie qui étoit sur les murailles de la Ville. Il en fit conduire la plus grande partie vers le Pont, & ainsi, non seulement il incommoda la retraite des nôtres, mais il en fit même un grand carnage ; car ayant armé ses meilleurs Soldats Turcs & Maures d'Arbalètes de fer (arme tres-utile, parce qu'on peut s'en servir même en temps de pluye) il sortit à cheval à leur tête pour les mieux encourager, donna une terrible attaque à nos Gens, & fit un grand carnage des Chrétiens, qui étoient en tel desordre, qu'ils ne se reconnoissoient plus les uns les autres,

&c

& ne ſçavoient plus qu'étoient devenuës leurs enſeignes.

*On va
au ſe-
cours
des Che-
valiers*

L'Empereur averti que la plûpart des Italiens, qui étoient des Troupes nouvelles, ſe laiſſoient tuer ſans ſe défendre, ou qu'ils prenoient la fuite, & que par-là les Chevaliers demeuroient expoſez à la Boucherie des Barbares, envoya les Allemans pour les ſecourir. Leſquels animez par les diſcours de l'Empereur, firent efforts pour ſe tirer des bouës, avec d'autant plus de courage, qu'ils commençoient à ſe pouvoir ſervir de leurs Arquebuſes, avec leſquelles ils repouſſerent les Turcs avec perte de leurs gens, & délivrerent les Chevaliers qu'ils voyoient prêts d'être accablez par le grand nombre des Ennemis. Le Bailif Schiling qui étoit Alleman, ravi de ce que ceux de ſa Nation avoient fait une ſi belle action, les encouragea davantage, & pourſuivit les Ennemis ſi vigoureuſement, qu'il crût pouvoir entrer dans la Ville pêle-mêle avec Aſſan-Aga, qui avoit donné ordre de laiſſer ouverte la porte par laquelle il étoit ſorti; mais il fut ſi fin, qu'il courut en toute diligence vers la porte, & commanda aux plus agiles de le ſuivre. Il ne fut pas plûtôt entré, qu'il la fit fermer, ſe ſouciant fort peu de ſacrifier encore juſques à trois cens hommes de ſes Troupes qu'il laiſſa dehors.

Quoi que la perte que firent les Turcs

&

& les Arabes en cette occasion fut bien grande, celle que fit l'Armée Chrétienne, *Perte des Chevaliers* sur tout à l'égard des Chevaliers, le fut bien davantage. Entre les plus considérables furent tuez ceux-ci, Frere Ponce de *Savignac*, Frere Diego di *Contreras*, Castellan, F. Lopez *Alvarez*, Navarrois, F. Joan di *Pennas* Castellan, F. Pierre de *Ressay*, & F. Jean *Babots*, tous deux François : F. Charles de *Gueval*, Provençal, F. Jean *Pinart* François, F. Joseph *Della Casa*, Italien : F. Jean-Marie *Cavalcante*, Italien : De plus trois Chapelains, deux Italiens, & un Espagnol, & plus de trois cens cinquante Soldats, sans compter ceux qui moururent ensuite de leurs blessures, ou qui furent estropiez. On croit enfin qu'il y fut tué soixante & quinze Chevaliers.

J'ay du déplaisir, tres-Saint Pere, d'être obligé d'affliger encore davantage Votre Sainteté, par la relation de la triste & malheureuse journée de l'entreprise d'Alger arrivée le vingt-huit Octobre 1541. (telle que je ne sçai si le Christianisme en a jamais eu de plus affligeante) car il semble que la Terre, la Mer, l'Air, les Vents eussent conspiré ensemble pour favoriser les Barbares, & mortifier les Chrétiens, à cause de leurs pechez, & peut-être en particulier pour punir l'orgueil, & faire évanouir les grandes esperances que l'on

avoit fondées sur nôtre Armée ; telles que l'on ne s'attendoit pas à moins qu'à remporter la Victoire en tous lieux , & planter la Croix de Jésus-Christ dans toute l'Afrique , lors que l'on n'y a pas pû acquerir seulement un pouce de Terre.

Tempête.
11.

Pendant que les choses alloient si mal sur la Terre , & que le sang de nos gens formoit d'aussi gros torrens que les pluyes du Ciel , il se forma sur la Mer après un quart-d'heure d'obscures ténèbres , une si horrible & si furieuse tempête , que le bon vieillard Doria avoua qu'il y en eût jamais eu de si grande , en quelque autre Mer que ce fût. V. S. pourra juger dans quel découragement devoit être , non seulement l'Empereur , mais toute l'Armée Chrétienne , si maltraitée sur la Terre , de voir l'Armée Navale , non pas battuë des vents , & de la tempête , mais presque engloutie & ensevelie sous les ondes. Tantôt on voyoit les Vaisseaux élevez jusques aux nuës , & un moment après abîmez dans le centre de la Mer , jusques-là , que pendant plus de demi-heure , plusieurs fois on crût tous les Vaisseaux perdus sans ressource. Je puis bien assurer V. S. qu'il y en avoit beaucoup plus de ceux qui recitoient le *De profundis* , pour ces malheureux , que de ceux qui disoient un *Miserere mei Deus* , en leur faveur.

Quoi

Quoi que la tempête affligeât toute l'Armée Navale, il est pourtant vrai que les Galeres furent plus maltraitées que les Vaisseaux, & sur tout ceux de haut bord, qui par la pesanteur de leurs Ancres résistoient mieux à l'impetuosité & à la furie des ondes, au lieu que les Galeres pour être basses, étoient tantôt couvertes de montagnes d'eau, & puis sortant de ces abîmes elles donnoient de furieuses estrapades à leurs cables, & de grandes secousses à elles-mêmes. Souvent on voyoit des torrens d'eau courir de la poupe à la prouë, & puis ces eaux, battues des vents & de la furie de la Mer, alloient se rompre, écumer, & devenoient aussi blanches que la neige. Les Mariniers qui étoient à la Chiourme & ceux des Galeottes, à demi noyez avoient les mains & les nerfs tellement engourdis de froid, qu'ils ne pouvoient donner aucun secours, ni être secourus des autres, & dans une si rude épreuve, ils étoient forcez de se voir perir d'une maniere digne de compassion.

*Les Galeres
sont
plus
mal-
traitées
que les
Vais-
seaux.*

En un mot les Galeres furent réduites à une telle extrémité, que les Officiers & les Matelots jugerent qu'il n'étoit plus possible de les gouverner, ni de résister plus longtemps à une si furieuse tempête, d'autant plus qu'ils voyoient que les cordages leur alloient manquer: & que s'ils venoient à

*Grande
misere
où elles
sont ré-
duites.*
1541.

se rompre la nuit , il n'y auroit plus aucun moyen de sauver personne de tous ceux qui y étoient , ni de les empêcher d'être misérablement noyez. On craignoit encore pis , sçavoir que la furie de la Mer , qui faisoit de ses ondes de hautes montagnes , ne les allât briser contre des écueils , & ne mît en mille pièces les Vaisseaux , les Armes & les Hommes. Cela seroit arrivé aussi , s'ils fussent allez donner contre les côtes.

*Résolu-
tion té-
merai-
re,*

C'est ce qui força plusieurs Galeres à prendre la résolution , pour se sauver au plutôt , d'ôter les fers aux forçats , de mettre toutes les voiles , & d'aller le long de la côte , afin que la violence du vent les fit donner à travers quelque endroit plus proche de la terre , & que du moins quelques-uns des plus heureux se pussent sauver sur quelque débris des Vaisseaux. Cette pernicieuse & desesperée résolution fut suivie par un certain nombre de Galeres , qui périrent toutes misérablement , & furent brisées contre des écueils , ou des bancs de sable , où la force terrible des vents les portoit ; ainsi plusieurs innocens , qui n'avoient pas consenti à une telle résolution , payèrent aux dépens de leur vie , la témérité de ceux qui l'avoient prise.

Ce mauvais exemple (ce qui est digne
Exem- d'être remarqué) faillit à être imité par les
ple de Matelots de la Galere, appelée la *Bastarde de*
la Ga- *Mal-*

Malthe , qui ayant navigé depuis vingt ^{lève} ans , & essuyé plusieurs tempêtes , avoit ^{Bâtir} été plusieurs fois réparée & radoubée ; mais ^{de} comme elle étoit vieille , elle étoit par conséquent moins en état que les autres , de résister à l'horrible impetuosité des ondes de la Mer. Frere François d'Azevedo qui la commandoit , s'étant apperçu du dessein des Matelots , mit l'épée à la main , & avec une colere aussi furieuse que la tempête , dit à haute voix sur la poupe : *L'Epée que je tiens sera ensanglantée du sang du premier qui osera être d'avis d'exécuter une action si téméraire. La Religion m'a donné le Commandement de cette Galere , pour la conserver , & non pas pour la détruire , & il faut ou périr par la tempête , ou attendre notre salut de la miséricorde de Dieu , qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui.* Après quoi ayant remis l'épée au fourreau , il fit de grandes promesses de la part de la Religion , & de lui-même , qui étoit fort riche , de récompenser largement tous ceux qui se distingueroient dans cette occasion , & qui auroient assez de courage pour résister aux malheurs qui les accabloient. Par cette action glorieuse il sauva la Galere , quoi que pendant tout le temps que dura la tempête , il eût fallu employer cinquante hommes que l'on relevoit d'heure en heure pour pomper & empêcher qu'elle ne coulât

à fonds par la grande quantité d'eau qui y entroit.

Perte de gens tuez sur les côtes par les Arabes Le dessein des Mariniers & autres personnes qui étoient dans les Galeres, de sauver leurs gens par cette résolution téméraire ne leur réussit pas, je le dirai encore une fois ; & l'Empereur s'en étant apperçu, pour empêcher que les autres Galeres & Vaisseaux ne suivissent un si mauvais exemple, souffrit que tous ceux qui s'étoient jettés à terre par cette voye, fussent mis en pieces par la Cavalerie Arabe, qui avoit accouru, & s'étendoit par tout le long des côtes. Il est certain qu'il ne se feroit pas sauvé un seul de ces gens-là, si l'Empereur qui voyoit tout ce qui se passoit, ne se fût apperçu que la Galere de Jannetin Doria, Neveu d'André (qu'il aimoit comme s'il eût été son propre fils) par les secousses des autres Vaisseaux qui donnoient tout à travers, avoit déjà échoué sur un banc de sable, où elle alloit être la victime de la furie des Barbares : ce qui l'obligea d'envoyer en diligence Don Antonio d'Arragon avec trois compagnies d'Italiens pour lui donner du secours, & le délivrer des mains des Arabes ; ce qui réussit heureusement à l'entiere satisfaction du Prince, de Doria son Oncle, & de Sa Majesté Imperiale.

On a déjà fait le dénombrement des Vaisseaux

seaux qui ont péri par cette horrible tem-
pête, & on en envoya un Extrait hier au
soir à Monseigneur le Legat, sçavoir quin-
ze Galeres, & plus de quarante petits vais-
seaux Espagnols, & trois Navires des plus
grands. Enfin depuis le matin jusqu'au
soir, on perdit plus de cent cinquante vais-
seaux, & plus de sept mille six cents hom-
mes noyez, ou tuez par la Cavalerie des
Maures sur les côtes; outre que tous les
autres vaisseaux furent moitié fracassez,
& que l'on y perdit encore toute l'Artillerie
destinée à battre Alger, avec presque toutes
les Munitions de guerre & de bouche. Que
peut-on ajoûter à cela? sinon que toute la
plage depuis Alger jusqu'à *Corcellis*, étoit
couverte de corps morts d'hommes & de
chevaux, & débris de vaisseaux, en telle
sorte que je puis assurer Vôte Sainteté,
qu'il seroit difficile de décider, si le Ciel a
versé à proportion plus de pluie, que les
yeux ont versé de larmes à la vûe d'un si
triste spectacle: & qu'il n'y en a pas un seul
entre tous ceux qui se sont sauvez, qui n'aie
crû être infailliblement perdu; aussi est-il
vrai que la moitié de ceux qui allerent à
cette entreprise, y ont péri, ou par la tem-
pête, ou par l'épée des Barbares.

Pendant ces trois jours, on consuma
tous les Vivres que l'on avoit débarquez,
sans esperance d'en avoir ailleurs, ni quoi

que ce fût pour manger, la Mer ayant tout englouti. Où est-ce que l'on a jamais vû de plus grands objets de compassion ? Sinon que l'on y ajoute que c'en étoit encore un plus grand, de voir plus de quatre cens malheureux plus ou moins dangereusement blesez, qui n'avoient pas de quoi, je ne dirai pas avoir le couvert quelque part, ni de lieu où se retirer, mais non pas même où asseoir le pied sur un morceau de terre sèche. Je puis assurer Vôte Sainteté que j'ai vû, lors que nous allions d'un côté & d'autre avec Monseigneur le Legat, cinq Chevaliers de Malthe, & plus de trente Gentils-hommes Volontaires de différentes Nations, verser leur sang dans les bouës & y perir sans leur pouvoir donner aucun secours.

*Char-
les, fer
medans
les dis-
grace.*

Cependant l'épouvante & la crainte d'être encore plus exposez à la barbarie des Infideles, avoit saisi le cœur de toute l'Armée, & particulièrement des blesez, se voyant sans Artillerie, ni Munitions de guerre ni de bouche, & hors d'état de pouvoir ni se défendre, ni prendre Alger, pour s'y rafraîchir un peu, en sorte que les plus courageux tomboient dans le désespoir; & il est vrai, que l'Empereur seul dans toute l'Armée de terre fit paroître un courage invincible, autant qu'il étoit plein de compassion pour les malheureux. Il méritoit assuré-
ment.

ment une meilleure fortune, & d'être loué non seulement des hommes, mais des Anges. Il alloit par tout consolant & encourageant tout le monde, tantôt à cheval, & souvent même à pied & dans la bouë, & l'on peut dire que ce fut l'unique consolation qui resta à l'Armée, dans l'abîme de malheur & de desespoir où elle se voyoit.

Je supplie Vôte Sainteté de me permettre de lui raconter une action de l'Empereur des plus glorieuses, des plus genereuses, & des plus dignes d'être imitées, qu'aucun Monarque ait jamais faites. Son Maître d'Hôtel lors qu'on débarquoit les Vivres, avoit mis à part pour la Table & la bouche de l'Empereur, certaines provisions dans des caisses & des paniers. Charles ayant appris qu'il ne restoit pas même un seul morceau de pain, que ce qu'on avoit réservé pour sa bouche, voulut aller lui-même avec son Maître d'Hôtel voir en quoi cela consistoit : après qu'il l'eut vû, il lui dit, *Miserable que tu es, comment veux tu que je me réjoüisse, que je mange & que je boive, pendant que tant de mes Compagnons meurent de misere au milieu des bouës ?* A l'instant il fit porter tous ces Vivres devant lui, & les fit distribuer à un grand nombre de blesez & de malades, ce qui lui attira mille benedictions de tous ceux qui le virent.

» si avec toute la diligence possible , &
 » sans perdre un seul moment , vous ne
 » prenez la résolution de vous retirer , &
 » de vous servir de l'unique moyen que
 » je vous présente , V^ôtre Majesté se met
 » en un danger inévitable de perir , &
 » toute l'Armée avec vous , aussi - bien
 » que les restes de l'Armée Navale , qui
 » ne subsiste que par miracle. Je vous sup-
 » plie de considérer , que ce peu de Vais-
 » seaux qui nous restent , ont été tellement
 » mal - traités & brisés , qu'ils ne sçau-
 » roient résister à la moindre tempête , &
 » que nous sommes dans la saison où il en
 » arrive de si grandes , & de si fréquentes ,
 » qu'elles se suivent presque l'une l'autre.
 » Je prie V^ôtre Majesté , pour laquelle j'ai
 » un vrai amour , de s'en rapporter à ma
 » longue expérience , qui me fait connoi-
 » tre par la constitution de l'air (conjeç-
 » ture qui ne fut que trop véritable) que
 » le temps se prépare à former une tempê-
 » te plus terrible , que celle que nous avons
 » soufferte. Ainsi je supplie v^ôtre Clémén-
 » ce tant vantée , de ne pas s'obstiner à
 » vouloir combattre contre la rigueur de
 » l'Hyver , la fureur de la Mer , la rage des
 » Vents , & peut-être encore les decrets
 » du Ciel. On peut remettre cette entre-
 » prise à un temps plus favorable , & en
 » attendant , vous retirer en diligence par
 terre

terre vers le Cap de *Matafons*, où je vous en irai prendre par Mer. C'est-là mon sentiment, prêt pourtant à suivre les ordres qu'il vous plaira me donner, au peril de mille vies, étant vôtre tres-obéissant Serviteur, «

ANDRÉ DORIA.

Cette Lettre donna beaucoup de joye à Charles l'Empereur. Il ne l'eut pas plûtôt lue, qu'il se mit à penser combien il lui en avoit coûté de n'avoir pas suivi en cette entreprise les conseils d'un homme qu'il faisoit gloire d'appeller son Pere. D'ailleurs il sçavoit par experience, combien ce Prince étoit habile à prévoir les tempêtes. Ainsi il renvoya le même Porteur, après lui avoir fait un Présent de douze Ducats, & le chargea d'un petit Billet pour Doria, par lequel il approuvoit le conseil qu'il lui donnoit, & lui faisoit sçavoir qu'il le vouloit exactement suivre.

Cependant l'Empereur faisant reflexion à ce que l'Armée si fatiguée par tant de disgraces, & par la faim qu'elle avoit soufferte, n'auroit pas la force de marcher si loin, & d'ailleurs qu'elle seroit exposée à combattre contre les Turcs & les Arabes, devenus non seulement hardis & insolens, par le naufrage de l'Armée Chrétienne, mais aussi plus

*se dis-
pose à
suivre
cet avis*

Considérations.

fortes

*On fait
aise.*

On marcha en cet ordre pendant cinq milles, toujours sur les côtes de la Mer, tirant vers le Levant, jusques à ce qu'on arriva au bord d'un torrent nommé *Alcarras*, qui s'étoit extrêmement enflé non seulement par les grandes & continuelles pluyes qui étoient tombées, mais sur tout par les ondes de la Mer, qui étant poussées par les vents, arrêtoient le cours des eaux du torrent, & l'empêchoient de se décharger. On fit fonder les guez, & on trouva qu'il étoit impossible de les passer à pied, ni à cheval ce jour-là. Ce qui obligea l'Empereur de faire camper l'Armée sur le bord en forme de triangle, du mieux qu'il se pourroit, selon la nature du lieu. Ils étoient couverts d'un côté de la Mer, & de l'autre du Torrent lui-même. Je ne dois pas oublier de dire que plusieurs des nôtres qui furent assez hardis pour entreprendre de passer à gué, furent entraînez par la rapidité du Torrent, & misérablement noyez.

*On pas-
se le
Torrent*

Mais comme les Arabes harceloient continuellement nos Troupes, nos Arquebustiers se tenoient aussi sur leurs gardes, & s'acquirent beaucoup de réputation : car non seulement ils firent reculer les Arabes par leurs escaramouches, mais ils en tuèrent beaucoup sans perdre que peu des leurs, & ce fut une chose étonnante, que les Turcs, les Arabes, & les Maures, pour le moins

quatre

quatre fois plus forts en nombre que les autres , d'ailleurs tous gens frais , connoissans fort bien le Pais , & forts en Cavalerie , ne fissent plus d'effort contre eux , & plus de mal , ou plutôt , qu'ils ne les défirent entièrement ; il est vrai qu'ils ne pouvoient pas , parce que ceux-ci étoient protégés du Ciel. Cependant les Ingenieurs & les Travailleurs furent occupés toute la nuit , à choisir parmi ce débris des Vaisseaux , des pieces qui leur pussent servir , comme des vergues , & des mats , qui étoient sur la plage , avec quoi ils firent un Pont , sur lequel on fit passer assez commodément le jour suivant , les Italiens & les Allemans. Les Espagnols ayant trouvé un gué plus haut , passèrent le Torrent.

Assan-Aga averti que l'Empereur passoit le torrent avec son Armée , rappella les Turcs , laissant aux Arabes & aux Maures le soin de poursuivre les Chrétiens , ce qu'ils firent pendant quelques heures , mais voyant qu'ils ne faisoient pas de progrès , ils se retirèrent comme les autres. Le soir de ce jour-là l'Armée arriva au bord d'un autre torrent qu'elle passa sans beaucoup de peine , parce qu'il n'étoit pas si enflé que l'autre ; mais comme la nuit étoit déjà venue quand ils eurent passé , l'Armée campa à l'autre bord , laissant le fleuve derrière elle , ce qui leur donna quelque repos de corps & d'es-

*On arriva à
rive à
vue de
l'Armée Na-
vale.*

d'esprit , quoi qu'il fit grand froid , parce que les Ennemis s'en étant retournés sur leurs pas , comme nous l'avons dit , ils n'avoient plus rien à craindre , que pour la nuit suivante , en allant vers la Mer , où ils se devoient reposer quoi qu'avec beaucoup d'incommodité. Le lendemain troisième jour de leur marche ils arriverent au cap de Matafus , où la joye de l'Armée de Terre fut grande de se rejoindre avec l'Armée Navale. On assit les camps & les logemens au bord de la Mer. Mais la nuit les Chrétiens furent fort étonnés d'entendre un grand trepignement de chevaux. On découvrit que c'étoient des Arabes , qui revenoient pour tâcher de les harceler lors de l'embarquement , & d'attaquer ce qu'ils pourroient.

Embarquement.

Doria n'eut pas plutôt mis pied à terre , qu'il courut faire la reverence à l'Empereur , qui le reçut & l'embrassa comme si c'eût été son Frere. Il fit porter avec lui des vivres , dont l'Empereur , & les plus grands Seigneurs de sa Cour avoient si grand besoin , qu'ils n'avoient presque rien mangé depuis trois jours. Mais on leur porta de quoi se rafraîchir , & se dedommager des fatigues & de la souffrance de leur voyage. Cependant Doria s'en retourna donner les ordres necessaires pour l'embarquement , que l'on commença ce jour-là même , & qui dura
jusques

jusques au soir du lendemain. Les Espagnols, & les Chevaliers de Malthe furent les derniers à s'embarquer ; comme c'étoient les plus vieilles & courageuses Troupes , il fallut les opposer aux Arabes , contre lesquels ils se défendirent si bien , qu'ils les forcerent de se retirer , après quoi les Espagnols & les Chevaliers s'embarquerent. L'Empereur ne fut pas plutôt embarqué , que voyant qu'il n'y avoit plus de place , il fit jetter tous les chevaux dans la Mer , & commença par les siens , pour donner exemple , ce qui ne laissa pas de lui faire de la peine , parce qu'il en avoit de tres-beaux , & de grand prix,

A peine l'Armée fut-elle embarquée , qu'un peu plus d'une heure après Soleil couché , il se leva des vents de * *Ponent & Maestral* , qui firent beaucoup craindre les Pilotes & les Matelots , parce que l'Armée étoit alors justement prête à doubler le Cap de Matafus , où les Vaisseaux sont en sécurité contre toutes sortes de vents hors ces deux là , parce qu'ils y sont couverts par une longue suite de rochers fort hauts , en forme d'arc , en tirant sur le Nord. Cependant ils furent plus heureux qu'ils ne l'avoient espéré , en ce que la plus grande impetuosité des vents s'alloit rompre & briser contre

L'em-
barque-
ment
estache-
vé, &
départ.

tre

* d'Oüest , & de Nord ou Nord Oüest.

tre des basses qui ne paroissent pas, & qu'ainsi ils ne leur faisoient pas d'autre mal que celui de causer une grosse marée qui les incommodoit pourtant beaucoup.

*On met
à la
voile,
& on
part.*

L'Empereur après avoir tenu Conseil avec Doria sur le sujet du voyage, commanda de mettre à la voile, ayant préalablement fait faire les prières ordinaires par son Chapelain. Le Prince ne perdit pas un moment à exécuter cet ordre, parce qu'il lui tarδοit beaucoup de s'éloigner de ces plages dangereuses & ennemies : mais comme l'armée commençoit à voguer, il arriva qu'un des plus grands Navires alla donner contre un écueil qui ne paroissoit pas, vers la pointe du Cap de Matafous. Le vent qui étoit violent le poussa avec tant de force, que le Vaisseau se mit en pièces, & que tout l'équipage composé de plus de quatre cens personnes fut noyé, sans qu'on en pût sauver un seul. Ce qui faisoit grand pitié à ceux qui étoient dans les autres Vaisseaux de voir plusieurs de ces malheureux monter sur les gabions, sur quelque débris du Vaisseau, & au haut des mats, criant miséricorde, & secours. L'Empereur fit bien détacher quelques Brigantins, mais ils n'y furent pas en temps, & ils furent tous noyez & abîmez dans la Mer avant qu'on pût les secourir; ce qui renouvela le souvenir du cruel naufrage que l'Armée avoit fait quel-
que

que temps auparavant devant Alger , où ce navire seul se pouvoit vanter de n'avoir point été mal-traité.

Bien peu s'en fallut que la Galere de la Religion de Malte nommée la *Catarinetta* commandée par Frere Jean *Barientes* ne tombât dans un semblable malheur , car un violent coup de Mer lui rompit le timon , & l'obligea de baisser ses voiles ; & comme le Vaisseau sans timon étoit prêt de donner contre la terre , Dieu le sauva comme par miracle , par le moyen de deux hardis matelots , qui descendirent dans l'eau tous nus & attachez avec des cordes , quoi qu'il fût un froid horrible ; ils remirent un autre timon , qu'on avoit de reserve , faisant entrer avec leurs mains avec beaucoup de peine & peril de leur vie le crampon du timon , dans les pitons. *Barientes* qui la commandoit encore donna douze Ducats d'Hongrie à chacun de Matelots , & ensuite les presenta au Grand-Maître & au Chapitre , qui leur donnerent des Emplois , qui étoient au dessus de leur condition , mais beaucoup au dessous de ce qu'avoit merité une Action si genereuse.

Ensuite les vents se renforcerent tellement , qu'ils changerent la marée en une si furieuse tempête , qu'ils crurent être tous perdus sans ressource , & que les Officiers même n'en voyoient point d'autre en une

*Peril
d'une
Galere*

*Autres
pertes*

perle

telle occasion , que d'implorer la miséricorde de Dieu. Jusques-là que l'on entendit dire à Doria, toujours intrepide dans les plus grands perils ; *Seigneur , je ne vous recommande que la seule vie de l'Empereur mon Maître.* On perdit en cette occasion un gros Vaisseau de Genes nommé *la Caracca Fornara*, chargé de Vivres , sans qu'on en pût rien sauver ; ce qui incommoda beaucoup les autres Vaisseaux , qui furent contraints d'essuyer la tempête , & quoi qu'il n'y eût pas d'autre perte que celle dont nous venons de parler , il n'y eut point de Vaisseau qui ne fût beaucoup endommagé , & la plupart eurent leurs Mats rompus , & leurs voiles déchirées.

Charles arrive à Bugia & est visité.

Après tant de revers de fortune , & toujours en crainte de se voir à tout moment abîmez dans la Mer , finalement Sa Majesté Imperiale , avec les petits restes de cette Armée Navale , composée de Vaisseaux , & de gens sans nombre lors qu'il étoit allé sur les plages d'Alger , arriva au Port de Bugia , où étoient déjà venuës trois Gale- res de Malthe , à demi brisées. Il alla loger au Château , en attendant que les vents s'appaisassent. Pendant que Sa Majesté Imperiale y étoit , avec ces tristes restes de son Armée , le Roi de *Cucco* (un de ces petits Seigneurs des Montagnes de Mauritanie , qu'ils appellent Rois en leur langue ,

&c

& qui à peine seroient appelez Barons dans la nôtre) envoya offrir à l'Empereur un grand secours de Munitions de guerre & de bouche , d'argent , & de Troupes , s'il vouloit avec son Armée retourner à Alger lui faire la guerre & l'assiéger. Il promettoit de donner ce secours en peu de jours , & de le continuër jusques à ce que la Ville fût prise.

L'Empereur faisant reflexion au peu de foy que l'on pouvoit ajouter aux Maures , & que ce n'étoit que la passion qu'ils avoient de chasser les Turcs d'Alger , qui les obligeoit à promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir , outre que ce qui lui restoit de son Armée n'étoit pas en état d'entreprendre un tel siege , renvoya ces Ambassadeurs , après les avoir bien caressés , & regalez. Déjà le jour precedent il avoit congédié Don Ferrant Gonzague Vice-Roy de Sicile , avec ordre de s'en retourner avec les trois Galeres de Sicile. Il avoit aussi congédié le Grand Baillif d'Allemagne qui commandoit les Galeres de Malthe , qui firent le vóyage ensemble jusques à Trapani.

Quand la Mer fut calmée , & par un bon vent sa Majesté Imperiale ordonna l'embarquement , qui se fit le seize Novembre , que l'on mit à la voile pour aller à Cartagene. Le voyage fut trop heureux pour ne les faire pas souvenir des disgraces du premier.

Ambassadeurs de Cocco Gonzague

Il arrive en Espagne.

mier. L'Empereur ne s'arrêta qu'un seul jour à Cartagene, par l'impatience où il étoit d'aller à Occagna, pour y voir ses filles. Il partit le lendemain pour y aller, après avoir donné congé, avec les plus grandes démonstrations de tendresse, à Doria, qui devoit prendre le chemin de Madrid avec Monseigneur le Legat, où sa Majesté Imperiale se rendra en son temps, & cependant nous ne partirons d'ici de trois jours. Voila, Saint Pere, ce que j'ai crû vous devoir écrire pour satisfaire à l'ordre que vous m'aviez donné, de vous faire la Relation de cette entreprise : Je suis, en me prosternant aux pieds de Vôte Sainteté, avec toute l'humilité, dont je suis capable,

De Vôte Sainteté,

Le tres-fidelle & tres-obéissant

ANTONIO MAGNALOTTI.

De Cartagene le 19. Novembre 1541.

Perpi-
gnan.
1541.

Je ne doute pas que mon Lecteur ne soit bien aise d'avoir vû la Relation ci-dessus, s'il veut prendre la peine de la confronter, avec ce que j'en ai dit à la fin de la deuxième partie de cet Ouvrage. Cependant

dant je lui dirai , que l'Empereur allant
 d'Occagna à Madrid , trouva en chem n un
 Courrier qui lui portoit la nouvelle , que
 François I. pendant qu'il étoit en Afrique ,
 avoit assemblé de grandes forces pour assie-
 ger Perpignan , avec résolution d'attaquer
 la Ville & la Citadelle en même temps ,
 comptant qu'il les trouveroit dépourvûës ,
 l'un & l'autre , parce que l'Empereur en
 avoit tiré les vieilles Troupes Espagnoles ,
 pour son entreprise , & y en avoit mis de
 nouvelles , & moins qu'il n'y en avoit aupa-
 ravant. Cette nouvelle donna tant de dé-
 plaisir à ce grand Monarque , qu'il ne fit
 pas difficulté de dire , que l'Action de Fran-
 çois I. de s'être prévalu de son absence &
 d'une telle occasion pour lui faire la guerre ,
 & de se vanger de lui comme il l'avoit fait
 autrefois , l'affligeoit plus , que toutes les
 disgraces que Dieu avoit permis qui lui fus-
 sent arrivées dans son entreprise.

François I. avoit fait dessein de faire
 executer cette entreprise par le Dauphin son
 fils , & de lui donner absolument le com-
 mandement du siege. Mais comme il n'a-
 voit pas beaucoup d'experience dans les
 armes , il le fit accompagner de ses plus
 grands Capitaines. L'Empereur ayant ap-
 pris que le siege étoit formé , & que la place
 étoit vigoureusement attaquée , fut sur le
 point , à cause de son importance , de l'al-

Assiégé
 & ses
 COMMAN

ler secourir en personne ; mais après y avoir mieux pensé , il jugea qu'il suffisoit d'y envoyer Philippe son fils , quoi qu'unique , voulant qu'il apprît de bonne heure le métier de la guerre. Ce Prince qui n'avoit pas encore quinze ans , fut accompagné dans cette premiere expedition militaire , de plus de huit cens Gentils-hommes volontaires , de six Grands d'Espagne , & de quatorze Barons qualifiez ; de sorte qu'on ne pouvoit comprendre comment on avoit pû assembler en si peu de temps un si grand nombre de Personnes de qualité. Le Prince partit suivi de toute cette Noblesse , avec deux mille Chevaux & cinq mille Hommes de pied. A peine fut-il arrivé au voisinage de cette place avec ce secours , que le Dauphin après avoir tenu Conseil de guerre , résolut de se retirer , & de ne pas se commettre avec des Troupes fraîches. La honte de cet affront que les François reçurent devant Perpignan , modera un peu la joye qu'ils témoignoiént de celui , comme ils disoient , que l'Empereur avoit reçu devant Alger. Mais ces deux cas étoient bien differens , car le Dauphin reçût cet affront de Philippe , & des Espagnols , au lieu que celui de Charles Quint , fût un coup du Ciel & des vents , & il est assuré que sans la tempête , il auroit pris Alger , & fait bien d'autres progresz.

Quoi

Quoi qu'il en soit de ce qui arriva à Perpignan, il est vrai que Charles reçut autant de joye, de voir de si heureux commencemens des Armes du Prince son fils, que les François en eurent de chagrin. Il faut qu'il ait été grand, puis que Dupleix, qui semble par sa longue Histoire n'avoir voulu faire qu'une satire continuelle contre Charles-Quint, & un continuel Panegyrique de François I. n'a pû trouver de couleurs pour couvrir la honte de cette Action; car il dit ces propres paroles en parlant du siege en question; *sa Majesté trompée par son esperance, envoya ordre au Dauphin de lever le siege, & de s'en retourner en France, après avoir demeuré environ deux mois devant la Place, y avoir perdu un grand nombre de bons Soldats, & avoir fait inutilement de grosses dépenses, succedant ordinaire aux entreprises mal dirigées.* Avec tout cela il ne laisse pas de dorer la pilule; car la verité est que ce siege fut levé, non par ordre de François I. mais par le secours que le Prince Philippe y conduisit, qui obligea le Dauphin à décamper au plus vite, comme tous les autres Auteurs le disent. Aufond ces deux Monarques qui étoient en concurrence, méritoient chacun ce revers de fortune pour leur apprendre à mettre des bornes à leur vaine ambition.

Cependant l'Empereur fit assembler les

*Provi-
sions de
guerre.* Etats d'Arragon, dans la Ville de *Mousson*, où le Prince Philippe fut reconnu seul légitime héritier du Royaume, & en prit incontinent la qualité de Gouverneur. Charles-Quint passa toute cette année en Espagne, non pas comme autrefois en Fêtes, Jôûtes, & Tournois, mais à donner les ordres nécessaires dans tous les Royaumes & Etats, pour faire les préparatifs nécessaires pour la guerre qu'il alloit avoir, non seulement contre François I. mais aussi contre le Turc, qui vouloit profiter du malheur qu'il avoit eu à Alger; & déjà les pauvres Napolitains, & Siciliens se preparoient à se voir engloutir par Assan-Aga.

*Ambas-
sadeur
à la
Porte.* François I. ne pensoit à autre chose qu'à faire la guerre à Charles V. & à chercher les moyens de se vanger de l'affront qu'il avoit reçu en la personne de ses Ambassadeurs qui avoient été tuez. Pour cet effet il envoya en Ambassade à la Porte, *Antonio Polino* Italien, homme d'un esprit subtile, intrigant, maître passé à trouver des tours & détours, avec ordre de porter Soliman, à attaquer vigoureusement par Mer & par Terre les Etats de l'Empereur, selon le Traité qu'ils en avoient fait. Polino eut ordre de passer à Venise, pour tâcher de mettre la Republique dans les intérêts de son Maître. Cet Ambassadeur

deur obtint tout ce qu'il voulut à Constantinople , mais le Grand Visir ne pût s'empêcher de lui dire , *qu'il ne comprenoit pas comment il pouvoit naître des haines si grandes entre les Princes Chrétiens , que pour se vanger les uns des autres , ils voulsussent d'un Ennemi tel que le Turc.*

L'Empereur hâta son voyage de Madrid , pour y chercher les moyens de réparer du mieux qu'il seroit possible , les brèches qui avoient été faites à son Armée Navale , qui avoit coûté des sommes immenses , & épuisé ses Magazins , ses Arsenaux , ses Revenus , & les Garnisons ; & comme il voyoit que la guerre que le Turc & François I. étoient prêts à lui faire seroit fort violente des deux côtez , & que les Peuples étoient épuisez d'argent , il fut obligé de chercher les moyens d'y pourvoir adroitement , ce qu'il fit heureusement , en donnant les ordres nécessaires. Il crut cependant être obligé , avant toutes choses , de témoigner au Pape l'affection Filiale qu'il avoit pour lui , ce qu'il fit en lui envoyant un Gentil - homme , pour l'informer de toutes les funestes disgraces qu'il avoit eu dans son entreprise ; il choisit pour cela *Don Indico Della Cuerta* , Gentil-homme ordinaire de sa Chambre , qui avoit toujours été auprès de lui pendant l'entreprise , afin de le mieux informer de bouche de tout

*Charles
les ar-
rive à
Ma-
drid.*

ce qui s'étoit passé. Il lui ordonna de partir de Madrid le deux de Janvier, & d'aller en poste avec toute la diligence possible porter la Lettre suivante au Pape.

A Sa Sainteté Nôtre Seigneur le
Pape Paul III. Vicaire de Jesus-
Christ en Terre.

CHARLES

*Par La Divine Misericorde , Empereur des
Romains , &c. Lui souhaite saint &
longue vie.*

» **T** Res-saint Pere. J'envoye à Vôtre
» Sainteté , avec cette tres - humble
» Lettre, *Don Indico Della Cuerta* , Gentil-
» homme auquel j'ay beaucoup de con-
» fiance , afin qu'il ait l'honneur de baiser
» vos tres-saints pieds de ma part , & qu'il
» vous rende compte du malheureux suc-
»cez de mon Armée Navale , comme en-
» ayant été témoin oculaire. Cependant
» je supplie Vôtre Sainteté d'être persua-
» dée , que si parmi les Chrétiens , les
» bonnes & sinceres intentions sont prises
» pour l'effet , comme je n'en doute pas ,
» je puis au milieu des plus grandes dif-
» graces qui me sont arrivées , avoir la
conso-

consolation , & me donner sans vanité , la gloire , non seulement d'en avoir eu de bonnes & de droites , & un zele peu commun , en cette entreprise ; mais encore de n'avoir eu d'autre vûë que d'aider à la propagation de la Foy , & de travailler au bien general de toute la Chrétienté ; qui ne refusera pas , comme j'espere , de me rendre ce témoignage , puisque l'experience a fait voir , que les effets ont répondu à mes bonnes intentions , par les dépenses immenses que j'ai faites , pour les provisions nécessaires à une telle entreprise. Dieu n'a pas voulu que ma volonté fût faite , mais la sienne , à laquelle je me sou mets humblement. De mon côté , je remercie V^{otre} Sainteté de ce qu'elle a bien voulu tant contribuer par son zele , & par des effets réels à un armement si considérable , & je prens beaucoup de part à l'affliction qu'elle a ressentie de ce malheur commun , en qualité de Pere universel ; aux pieds sacrez duquel je m'humilie demeurant. De Madrid le premier Janvier 1742. V^{otre} tres-devot , & tres-obéissant Serviteur & Fils ,

CHARLES.

Lettre
du Pape
à Char-
les V
1542.

Déjà le Pape avoit été informé du mal-
heureux & funeste succez de l'Empereur en
Afrique, par Don Pietro de Toledo Vice-
Roy de Naples, qui l'avoit appris par un
Vaisseau qui s'étoit sauvé de la tempête. De
sorte que le Pape n'eut pas plûtôt appris par
cet Envoyé à Rome ces fâcheuses nouvel-
les, qu'il avoit résolu d'envoyer en Ambas-
sade en Espagne vers l'Empereur son petit
Neveu, Ottavio Farnese, Gendre de Char-
les V. pour lui témoigner l'affliction qu'il
avoit ressentie, & la part qu'il prenoit au
malheur arrivé à toute la Chrétienté, après
tant de dépenses, de fatigues, & de perils
évidens de la vie & sacrée personne de
l'Empereur. Ottavio partit effectivement
bien-tôt après; la Lettre du Pape à Sa Ma-
jesté Imperiale contenoit entre autres cho-
ses, celles-ci : *Si les Princes pouvoient ac-
complir tous leurs desseins, ils oublieroient
qu'ils dépendent d'une providence, qui se
reserve à disposer de tout ce que les hommes
projetent sur la terre. Vostre Majesté Impe-
riale a fait tout ce qu'un Empereur Pieux,
Chrétien, & Protecteur de la Foy, pouvoit
faire contre des Infidelles; & cette action,
mon bien aimé Fils, quoi qu'elle ait eu un
succez fâcheux & sinistre, ne laissera pas de
faire beaucoup d'honneur à vôtres zele. Au-
fonds, Dieu seul est Maître des vents, &
peut seul mettre un frein, ou l'ôter aux
flots.*

flots de la Mer : & nous devons le remercier du bien qu'il nous fait , & pour l'amour, ou bien du mal même quand il nous l'envoie. Sangro ajoûte , qu'entre autres choses que le Pape disoit à Charles V. dans sa Lettre avec beaucoup de tendresse pour le consoler du mauvais succez de l'entreprise d'Alger , il y avoit ceci. Je rends graces tres-humbles à ce grand Dieu , d'avoir sauvé & garanti d'un si horrible naufrage , votre invincible Personne , tant nécessaire à l'Eglise & à la Chrétienté.

Quant à ce qui regarde Ottavio Farnese en particulier , plusieurs Auteurs ont dit , ^{Ottavio Farnese va en Espagne.} qu'il n'alla point en Espagne de la part du Pape son Oncle , pour faire compliment de sa part à l'Empereur , sur le mauvais succez de son entreprise , où sa Personne avoit couru tant de dangers ; mais qu'au premier avis qu'il eut de ce malheur , il crut être obligé d'aller en Espagne , tant pour lui-même , que de la part de son Epouse , pour visiter leur Pere dans cette triste occasion. Sandoval , Ulloa , Sangro , & Paul Jove assûrent , que le Pape se servit de cette occasion pour faire faire son compliment à Charles V. qui trouva fort mauvais , à ce que dit Sangro , que le Pape ne lui eût pas envoyé un Legat exprès dans une si triste conjoncture. Quoi qu'il en soit , l'Empereur reçut avec beaucoup de joye son Gen-

dre, qu'il aimoit beaucoup, & lui fit mille caresses, quoi qu'il fût venu avec une suite de cent personnes, ce qui est hors de saison en de telles occasions. Il fit sçavoir aux gens de sa Cour, aux Officiers, & aux Grands, qu'ils lui feroient plaisir, de lui rendre les plus grands honneurs; honneurs qui sont dûs au Gendre d'un Empereur, & au Neveu d'un Pape.

*Char-
les pres
se la te-
nue du
Concile
1554* Les Auteurs ne sont pas d'accord aussi, au sujet du Gentil-homme que l'Empereur envoya au Pape, ni quant au motif de son envoy. Car les uns disent, au regard de la personne, que ce Gentil-homme s'appelloit Alvaro Semigola; d'autres Don Pietro Pimentes: d'autres, comme je l'ai dit, & comme les Auteurs les plus approuvez le nomment: d'autres ne le nomment pas. Quant au dessein de son envoy, on prétend que ce Gentil-homme ne fût pas envoyé par l'Empereur au Pape pour lui faire part du mauvais succès de l'entreprise, parce qu'il sçavoit que le Legat le lui avoit assez fait sçavoir, ou qu'il n'auroit pas été nécessaire de le lui faire sçavoir par autre que par son Ambassadeur résident à Rome; mais qu'il avoit été envoyé à Rome en toute diligence, afin de solliciter de bouche le Pape, conjointement avec l'Ambassadeur, de vouloir publier sans plus différer une Bulle pour la convocation du Concile. Cependant:

pendant la Lettre de l'Empereur au Pape, ne contient rien de cela ; je veux pourtant bien croire qu'il fut envoyé pour l'une & l'autre de ces deux raisons ; ce qui est assez apparent.

Il est pourtant tres-certain, que Char-<sup>Rai-
sons.</sup> les avoit fort à cœur cette assemblée du Concile. Car il voyoit approcher la fin du terme de la Treve qu'il avoit faite avec les Lutheriens, par laquelle il leur avoit promis qu'il procureroit au plutôt la convocation d'un Concile, pour mettre fin à tous les differens de Religion ; & ainsi il falloit qu'il cherchât de bonne heure les moyens de les contenter, pour éviter de plus grands troubles. D'ailleurs à son arrivée en Espagne, il avoit trouvé des Lettres fort pressantes du Roy Ferdinand son Frere, des Electeurs, & de plusieurs autres Princes, par lesquelles ils le prioient instamment, de vouloir employer son crédit auprès du Pape, pour la convocation du Concile sans y apporter plus de délai ; puis qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de donner une entiere tranquillité à l'Allemagne & à l'Eglise, qui autrement demeureroient exposées plus que jamais aux plus grands desordres.

L'Empereur qui sçavoit cela mieux que <sup>Le Pa-
pe se
déter-
mine à
le con-
duire.</sup> personne, & qui étoit entierement porté pour le Concile, fit tout ce qu'il pût auprès

du Pape pour l'obtenir, & comme il se devoit assembler une Diète à Spire pour les affaires de l'Empire, il pria sa Sainteté en même-temps de lui envoyer la Bulle de convocation du Concile, afin qu'il la fit publier dans la Diète : Il lui fit sçavoir aussi, que les Lutheriens vouloient absolument que ce Concile s'assemblât dans une Ville Imperiale, & qu'il jugeoit que la plus propre seroit la Ville de Trente, qui étoit comme au milieu, entre l'Italie & l'Allemagne, & que l'on y parle les deux langues. Le Pape pour faire plaisir à l'Empereur, ou pour ne pas l'affliger davantage, ou plutôt pour ne le pas joüer plus long-temps, comme il l'avoit fait jusqu'alors, par des délais d'un mois à autre, & d'un an à autre ; ayant appris d'ailleurs qu'il se préparoit à aller en Italie, résolut de le contenter, du moins en apparence, s'il n'avoit pas l'intention sincere de tenir ce qu'il lui promettoit ; il publia donc la Bulle de la convocation du Concile le premier de Juin 1542. afin que l'ouverture en fût faite dans la Ville de Trente, au premier Novembre suivant.

On en voye les Bulles. Le Pape envoya deux Originaux de cette Bulle, l'une au Roy des Romains, qui avoit en main l'autorité de l'Empereur en Allemagne, afin qu'il en donnât avis à tous les Princes & Villes libres de l'une &

& de l'autre communion ; & avec ordre de nommer les Deputez qui y devoient assister de leur part. L'autre Original fut envoyé à Charles V. qui tenoit le timon de cette affaire , & qui à la verité avoit un peu trop , depuis plusieurs années , ému les eaux de cet étang. Le Pape pour s'acquiescer davantage l'affection de Charles , témoigna souhaiter avec beaucoup de passion la tenuë du Concile , & faisoit semblant de solliciter l'Empereur d'inviter sans perdre du temps , selon qu'il étoit porté par la Bulle , tous les Princes Chrétiens , pour les obliger , autant qu'il seroit possible , de se trouver en personne au Concile , ou que du moins ils ne fissent pas difficulté d'y envoyer leurs Archevêques , Evêques , Abbez , & autres Ecclesiastiques , de temps en temps , & en nombre , pour donner leur avis sur les affaires de la Religion. Par cette Bulle le Pape invitoit particulièrement , l'Empereur , le Roy de France , & le Roy des Romains. On envoya à ce dernier une Bulle en original. Toute la Chrétienté se réjouit de la convocation du Concile.

On ne scauroit desavouer que cette Convocation du Concile ne fit beaucoup de plaisir à Charles V. d'autant plus qu'il voyoit , que les Lutheriens n'y pourroient plus apporter d'obstacle , puis qu'il se devoit assembler à Trente. Cette Ville est si-
tuée

tuée dans l'endroit où la Marche Trevi-
sane, Province appartenante à la Serenissime
République de Venise, & l'Allemagne sont
jointes ensemble par le moyen des Alpes.
Elle est située dans un large & beau vallon,
qui en rend la perspective fort agréable. Au
Septentrion elle est arrosée de la Riviere
d'Adige, qui tombant des Montagnes for-
me son lit dans la plaine, & puis reprenant
sa rapidité, elle passe entre d'autres mon-
tagnes, & se va rendre à Veronne, où après
avoir fait le tour du vallon, une partie passe
au milieu de la Ville, & l'autre auprès.
Ainsi cette Ville est comme une des portes
de l'Allemagne, & c'est aussi le nom qu'elle
se donne, également estimée des deux Na-
tions, & l'on y parle communément les
deux Langues, l'Allemande & l'Italienne.
Elle n'a qu'un peu plus d'un mille de cir-
cuit. La Citadelle n'est guere plus que mé-
diocre, & il est surprenant qu'il y ait dans
un si petit espace tant de Palais considera-
bles, & de Convents. A l'Orient il y entre
un petit ruisseau, sur lequel il ya plusieurs
moulins à Soye, & à Bled. L'Hyver le froid
y est extrêmement rude, à cause des glaces
continuelles; & l'Eté les chaleurs y sont ex-
cessives, à cause que le Soleil donnant sur
des rochers, il se fait une réverbération,
sur tout vers le midi, qui embrase l'air d'a-
alentour.

Le

Le Pape pour faire plus de plaisir à Charles V. y envoya trois Legats, qui devoient faire l'ouverture du Concile, sçavoir le Cardinal Parisio, Polo, & Morane, qui avoit été élevé depuis peu à la Pourpre. Ils y arriverent le vingt Novembre 1543. Peu de jours après arriverent les Ambassadeurs, de l'Empereur, Monsieur de Granvele, & son Fils, qui étoit Evêque d'Arras, Don Diego Mendoza, alors Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale à Venise, & Don Jean d'Aguilar Ambassadeur aussi de l'Empereur à Rome. Arrivez à Trente, ils furent fort surpris d'y trouver si peu de personnes de ceux qui devoient avoir voix dans le Concile. Ils s'en plaignirent beaucoup au Legat, & le firent sçavoir à Charles V. qui entra en quelque soupçon contre le Pape, croyant qu'il n'agissoit pas avec droiture & sincerité, quand il s'agissoit d'obliger les Prelats de se trouver au Concile. Les Ambassadeurs de l'Empereur ne voyant point arriver, non seulement les Evêques d'Espagne, qui étoient fort éloignés, mais non pas même ceux d'Italie qui étoient voisins, s'en retournerent, & dirent tous fâchez, qu'ils n'avoient pas été envoyez à Trente pour y assister à un Synode, mais à un Concile. La tromperie du Pape se découvrit bien-tôt après, par la Bulle qu'il publia, qu'à cause de la guerre

*Legats
de Am-
ba-
deurs*

entre

64 LA VIE DE CHARLES V.

L'Empereur & François I. il ne jugeoit pas à propos de tenir le Concile , ordonnant aux Legats & aux Evêques qui y étoient de s'en retourner , & à ceux qui étoient en chemin pour y aller , de ne pas passer outre..

Charles va en Italie.

Charles pour être mieux à portée de s'opposer aux desseins & attentats de François I. qui lui avoit fait déclarer la guerre à son de Trompe , en des termes fletrissans , & injurieux à sa réputation , prit la résolution d'aller en Italie , au commencement de May 1543. Pour cet effet il déclara son Fils Philippe Gouverneur de tous ses Royaumes en Espagne ; & quoi que pendant quatre mois qu'il le garda auprès de lui , où il l'occupa dans les affaires difficiles , il le reconnût prudent , sage , & de bon sens , bien qu'il n'eût que seize ans , il ne laissa pas de lui donner trois Ministres & principaux Conseillers , pour gouverner le Royaume avec lui , sçavoir le Cardinal de *Tavera* Archevêque de Tolède , le *Duc d'Albe* , & le Commandeur *Don Francisco de los Cebos*. Il leur recommanda , de travailler en son absence , comme à la principale affaire , à conclure au plutôt qu'il seroit possible le mariage du Prince Philippe son Fils avec D. Marie de Portugal , Fille de D. Jean troisième son Cousin germain. Après avoir donné ces ordres , il alla s'embarquer à Barcelone ,

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



MARGUERITE DAUTIGHE
Duchesse de Parme

celonie, où il avoit fait venir une nombreuse Armée Navale, commandée par Jannetin Doria. Il emmena avec lui Ottavio Farnese son Gendre, avec plusieurs Grands, & Gentils-hommes volontaires.

La Mer fut plus favorable à l'Empereur en ce voyage qu'en celui d'Alger. A Genes le grand André Doria le reçût dans son Palais, avec une magnificence Royale, selon sa coutume. Le Senat lui fit tous les honneurs possibles, car il fut en corps, le Doge à leur tête, le visiter, & lui offrir tout ce qu'il pourroit souhaiter d'eux, & qui seroit au pouvoir du Senat. Il trouva à Genes *Pierre Louis Farnese* Fils du Pape, qui l'avoit envoyé là pour lui faire la reverence, & qui l'attendoit depuis cinq jours; avec lui étoit venue aussi Marguerite, pour embrasser son Pere, & aller au devant de son Epoux. L'Empereur lui donna beaucoup de marques de tendresse, & lui fit connoître par les riches & considerables Presens qu'il lui fit, combien il avoit de joye de la voir. Quand il se separa d'elle, on dit (du moins le Manuscrit que m'a donné Don Pietro Ronquillo le dit ainsi) que l'Empereur lui fit ce discours, *Ma Fille, je vous ai mariée avec un homme qui n'est pas Prince, mais je le trouve fort honnête homme, & son humeur est fort à mon gré; à quoi* Marguerite répondit, *Mon cher Empereur*

*Il est
reçu &
visité à
Genes.*

& Pere, la qualité de Prince est bonne pour l'ostentation, mais elle ne fait pas le plaisir du mariage. Je ne doute pas que l'Empereur n'entendît ce que cela vouloit dire, & qu'il n'en fît quelque petit souris.

*Le Cardinal
Farnese
sollicite
l'Empereur.*

Peu de temps après arriva à Genes le Cardinal Alexandre Farnese Neveu du Pape, avec une suite pompeuse de Prélats & Gentils-hommes, en qualité de Légat à latere, pour faire compliment à l'Empereur de la part de son Oncle, & lui parler des Decimes qu'on levoit sur les Ecclesiastiques, qui devoient être envoyées au Roy Ferdinand, selon que le Pape l'avoit fait promettre par son Nonce dans la Diete de Spire, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs. Mais la principale affaire du Legat étoit de negocier un abouchement entre le Pape & l'Empereur; il lui protesta que son Oncle fouhaitoit avec passion de conferer avec lui de bouche sur les affaires de la Chrétienté & du Concile, & qu'il jugeoit cette conference si necessaire, qu'il croyoit que Sa Majesté Imperiale ne lui refuseroit pas cette satisfaction; que pour lui il le fouhaitoit tant, que nonobstant sa vieillesse, il ne laisseroit pas de le venir trouver à Bologne.

*Réponse
de
Charles*

L'Empereur n'eut pas de peine à s'apercevoir que le Pape ne demandoit cette conference, que pour tâcher de le détourner par quelques propositions de paix, de la guerre

guerre contre François I. & le Duc de Cleves, dequoi il ne vouloit oïr parler, qu'après avoir déchargé sa colere sur eux, qui avoient été les Aggresseurs, & qui l'avoient sensiblement offensé en son honneur. Pour donc empêcher cette conference, l'Empereur répondit aux instances pressantes du Cardinal, qu'il étoit si pressé de faire le voyage d'Allemagne, qu'il ne pouvoit se détourner aucunement de son chemin jusqu'à Bologne; mais que pour lui montrer qu'il ne refusoit pas la conference par aucun mépris, ou autre raison semblable, qu'il vouloit bien donner cette satisfaction à Sa Sainteté, & ne lui pas refuser ce qu'elle demandoit, pourvû qu'elle voulût bien se rendre en quelque lieu que ce fût sur sa route.

Le Pape n'eut pas plûtôt reçu cet avis par un Courrier, qu'il accepta l'offre de l'Empereur; il fut conveuu que leur abouchement se feroit dans un Village du Diocese de Cremona appelé *Bosseto*, où Charles devoit nécessairement passer. Ainsi le bon Pape, sans considerer le tort qu'il faisoit à sa dignité, qu'il avilissoit par cette démarche, puis que c'étoit un Pere qui couroit après son Fils; sans avoir égard à sa vieillesse, ni à la longueur du chemin, ni aux grandes chaleurs qu'il faisoit, laissant le soin du Gouvernement de Rome entre les mains du

Abouchement du Pape & de l'Empereur

Cardi-

Cardinal Carpi, s'en alla à Boffeto avec une moindre suite que le Cardinal son Neveu n'en avoit quand il alla à Genes. Il y arriva au temps dont on étoit convenu, de même que l'Empereur, accompagné du Cardinal Farnese, qui avoit déjà envoyé à Bologne la plus grande partie de son équipage.

*Confé-
rence.*

Ces deux Monarques arriverent au lieu marqué le vingt-trois Juin, le Pape le matin & l'Empereur le soir, & logerent dans un même Palais, ce qui fut trouvé à propos pour une plus grande commodité, quoi qu'ils y fussent logez à l'étroit. Le lendemain jour de S. Jean Baptiste, le Pape celebra la Messe, l'Empereur lui presenta de l'eau avec beaucoup d'humilité. Après la Messe ils allerent dans l'Appartement du Pape, où ils eurent leur premiere conference, dans laquelle Charles V. reconnut bien-tôt la verité de ce qu'il avoit soupçonné, que le Pape n'avoit d'autre dessein que de le porter à faire la Paix avec François I. car ce fut la premiere chose qu'il mit sur le tapis. Le Cardinal Grimani, plus ardent que le Pape, qu'il avoit mené avec lui, comme un homme fort habile dans les affaires, y fit tout ce qu'il put. Mais l'Empereur, pour couper court, lui déclara *qu'il n'y avoit point de consideration qui le pût obliger de pardonner à un homme qui*
avoit

avoit voulu user de surprise contre lui , lors qu'il venoit de combattre pour l'intérêt commun de la Chrétienté , non seulement contre les Turcs , mais même contre les vents.

L'Empereur s'étendit beaucoup sur les ^{Plain-} sujets de plainte qu'il avoit contre Fran- ^{tes con-} çois I. même avec une certaine aigreur qui ^{tre} faisoit voir qu'il étoit fort éloigné de tout ^{Fran-} accommodement. Il se plaignoit particu- ^{çois I.} lièrement , de ce que ce Prince avoit fait tous ses efforts par ruses, cabales, & argent , pour corrompre les Princes d'Allemagne , même ceux qui lui étoient les plus affectionnez , pour les obliger à quitter son parti , & à prendre les armes contre lui , en leur proposant des Traitez fort avantageux ; comme il y avoit réussi à l'égard du Duc de Cleves , avec lequel il fit alliance , & pour le mieux mettre dans ses intérêts , & le porter sans raison à ruiner ses propres affaires en Flandres , il lui donna une pension. Il ajoûta , que pour montrer la perfidie de ce Prince, il suffisoit de confiderer l'alliance qu'il avoit faite avec les Turcs , dont les Infideles mêmes avoient été scandalisez.

Après cela , il s'étendit sur les sujets de ^{Contre} plainte qu'il avoit contre le Pape lui-mê- ^{le Pape} me , en ce que quoi que sa Sainteté fût bien informée des Traitez que ce Roi avoit faits avec Solyman , & qu'il en eût vû les pernicious effets , & les dommages irrepara-
bles

tiens, vous les tournez contre les Turcs ! Quel triomphe n'en feront pas les Anges mêmes dans le Ciel, si par vôtre moyen ils entendent chanter parmi les hommes les douces & mélodieuses paroles qu'il ont autrefois chantées. *In terra pax hominibus. Paix en Terre parmi les hommes.*

Char-
les V.
va à
Spire.

L'esprit de Charles V. étoit trop irrité pour écouter de telles propositions. Ainsi ces conférences se rompirent sans rien conclure sur ce qui regardoit la France, mais ils se séparèrent contents l'un de l'autre sur toutes les autres affaires qu'ils traitèrent. L'Empereur partit pour l'Allemagne par le chemin le plus court, qui est celui de Trente, & sans s'arrêter en aucun lieu, il alla droit à Spire, après avoir donné ordre aux Officiers de son Armée, qu'on avoit envoyez de tous côtez pour lever des Troupes, de se rendre à Bonne, où il vouloit faire la revûe de l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, dans la campagne voisine de cette Ville, & où il avoit ordonné à toutes les milices qui venoient d'Espagne & de Naples de se rendre.

Mule-
assen
deman-
de du
secours.

Trois jours après qu'il fut arrivé à Spire, il reçut un Courrier qui lui avoit été dépêché par *Muleassen* Roi de Tunis, que l'Empereur avoit rétabli dans son Royaume, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais Barberousse se prévalant de la perte que
l'Empe-

l'Empereur avoit faite à Alger, qu'il croyoit irreparable, & par conséquent, qu'il ne seroit pas en état de secourir ce Prince, il l'attaqua & le chassa en peu de temps de son Royaume. L'infortuné Muleassen, après avoir couru grand danger par une tempête, arriva en Espagne, où il alloit demander du secours à Charles V. mais il le trouva parti pour l'Italie, & comme on lui dit qu'il pourroit encore le trouver à Genes, il y alla ; mais ne l'y ayant pas trouvé, pressé par l'état de ses affaires, il s'en retourna en Afrique, après lui avoir envoyé un Courrier de Genes, ou, comme d'autres veulent, de Naples, avec une longue Lettre en Espagnol, dans laquelle il l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé dans la guerre que lui avoit faite Barberousse, & comment il l'avoit chassé de ses Etats, après avoir fait un grand carnage des Espagnols qui y étoient en Garnison, & le prioit de lui donner du secours, lui représentant qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de sa Majesté Imperiale de le maintenir dans un Royaume, d'où il avoit chassé Barberousse, pour lequel il avoit fait tant de dépenses, été en personne en Afrique, & qui étoit devenu fief de la Couronne d'Espagne par un Traité si avantageux aux Chrétiens. Mais l'Empereur, qui venoit de recevoir un si grand échec sur Mer, ne pensa qu'à la guerre qu'il

avoit sur Terre, & répondit à Muleassén en peu de paroles. *Qu'il étoit très-fâché de sa disgrâce, & de l'impossibilité où il étoit de pouvoir faire alors ce qu'il souhaitoit.*

*Armée
contre
le Duc
de Cle-
ves.
1543.*

Cependant l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, selon les ordres de l'Empereur, se trouva au temps marqué aux environs de Bonnè, Ville située sur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Dès que Charles sçût qu'elle étoit arrivée, il y alla en personne; & comme le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté Impériale vouloit faire la revûe d'une Armée florissante, il y accourut une foule de gens de toutes parts. L'Empereur fit cette revûe à la satisfaction de tous ceux qui la virent, & il voulut que les Soldats reçussent la première montre en sa présence. L'Armée étoit composée de 4000. hommes de pied Italiens, levez par Don Camille Colonne, & Antoine Doria. Trois mille cinq cens Espagnols qui avoient été tirez des Troupes de Naples & de Sicile, & qui devoient être commandez par les Mestres de Camp Don Louis Perez de Vargas, & Don Alvaro de Sande. Quinze mille Allemans choisis du Comté de Tirol. Deux mille chevaux Allemans, n'ayant pas été possible d'en trouver davantage, parce qu'ils ne vouloient pas porter les armes contre le Duc de Cleves, & que presque toute la Cavalerie avoit mar-



GUILLAUME DUC
de Bleve



marché en Hongrie pour la guerre contre le Turc. Six cens Chevaux-legers Italiens & Albanois, commandez par François d'Este Frere du Duc de Ferrare, avec tous les autres chevaux venus d'Espagne à la suite de l'Empereur, & quantité de Noblesse de Castille & d'Arragon. Cela faisoit ensemble le nombre de 25700. hommes, sans y comprendre 500. Volontaires. A cette Armée il s'en joignit une autre que le Prince d'Orange mena des Pais-Bas, forte de 14000. hommes de pied, & 4000. chevaux. Ainsi les deux Armées jointes pour cette entreprise, faisoient 7600. Chevaux compris les Volontaires, & 36. mille hommes de pied. L'Empereur la commandoit en Personne, & avoit sous lui trois Generaux, sçavoir *Don Ferrante Gonzaga* son Lieutenant General, *Don Stephano Colonna* Mestre de Camp General, & le *Marquis de Marignan* General de l'Artillerie.

L'Empereur partit de Bône le 20. Aoust à la tête de cette florissante Armée. marchant vers Duren, à dix mille de Bône. C'est une petite Ville, mais extrêmement bien fortifiée, ce qui fit qu'on jugea nécessaire de s'en rendre Maître : & comme l'Ingénieur qui avoit été envoyé pour la reconnoître rapporta qu'il seroit très-difficile, & presque impossible d'en venir à bout, la

*On mar-
che vers
Bône.*

plupart des Officiers furent d'avis, quelque besoin qu'on eût de cette Place, de la laisser & de ne pas se perdre en tentant l'impossible. Mais l'Empereur déclara, *qu'il vouloit l'attaquer, quand il lui en devoit coûter la vie.*

Siege de Duren. Après avoir campé son Armée autour de la Ville, il commença par envoyer un Heraut au Seigneur de Flattes qui en étoit Gouverneur, lui faisant offrir un Traité & des conditions honorables, s'il vouloit lui remettre la Place avant qu'il l'assiégeât. Mais Flattes qui étoit homme de courage, & qui voyoit que la Place étoit forte, qu'elle étoit pourvûe des choses nécessaires, répondit fièrement : *Qu'il n'avoit du déplaisir que l'Empereur connût si peu son courage, que de lui proposer une telle lâcheté, qu'il étoit résolu de le faire paroître en répandant son sang pour le service de son Maître, & pour la défense de la Place.* Charles V. reçut cette réponse avec moderation, & se contenta de dire, *que cela étoit bien dit, mais qu'il ne sçavoit pas, s'il seroit bien fait.* En même temps il prit avec lui son Lieutenant General Gonzague, & fut avec lui reconnoître la Place, & pour ne perdre pas un moment, le soir même il fit ouvrir la Tranchée, & conduire les approches avec tant de diligence, que cette même nuit les Batteries furent dressées : l'Artillerie com-
mença

mença à jouer le lendemain au point du jour, mais avec peu de succès, parce que les Dignes couvroient en telle sorte les murailles, qui étoient de terre depuis la moitié de la hauteur, que les coups de Canon ne les pouvoient presque pas toucher.

Cependant sur le soir, au rapport de Paul Jove, les Italiens & les Espagnols qui avoient été commandez pour l'assaut, las d'attendre davantage, s'avancerent vers la brèche, avec tant de courage ou de temerité, comptant pour rien d'avoir passé le premier fossé sur la digue, qu'ils se jetterent dans le second, où il y avoit tant d'eau, que les Soldats de mediocre taille en avoient jusqu'au col : mais c'étoit le moindre obstacle à surmonter, en comparaison de la peine qu'il y avoit de s'approcher sur les ruines, qui étoient fort hautes, & défendues avec beaucoup de courage par Flattes & ses gens. Les Officiers qui furent de cette attaque ont avoué n'en avoir jamais vû de si vigoureuse. On ne voyoit que feu de tous côtez, par les décharges continuelles de l'Artillerie & de la mousqueterie, des Grenades, & d'un nombre infini de Bombes que l'on faisoit jouer. D'ailleurs le bruit & la confusion des cris lugubres empêchoit qu'on ne pût discerner la voix de ceux qui demandoient du secours, & qui perissoient dans l'eau, ou par le feu, ou par les blessures.

& les Officiers ne laissoient pas au milieu de ces tristes fruits de la guerre d'animer incessamment les Soldats , promettant de grandes récompenses aux braves , & menaçant les lâches des plus grands châtimens.

*Prises ,
sans in-
cendies.*

Les Officiers avoient pris beaucoup de plaisir à ce qu'ils ont dit depuis , de voir ces deux Nations l'Italienne & l'Espagnole se disputer en presence de l'Empereur , à qui témoigneroit plus de courage , & de mépris de la vie , animez par la propre bouche de Charles V. qui promettoit une bonne récompense à tous ceux qui se distingueroient en cette occasion ; ce qui ne contribua pas peu à leur faire vaincre des difficultés d'ailleurs insurmontables. Mais enfin ils emporterent la Place par la mort de Flat-tes qui fut écrasé sous les ruines d'une maison , & après y avoir perdu au delà de 600. hommes tant Italiens qu'Espagnols , car la perte fut à peu près égale entre ces deux Nations. Adriani dit pourtant qu'il n'y eut que 200. Soldats de tuez en cette occasion. Les Soldats outrez de ce qu'on avoit tué tant de leurs Camarades , entre-
rent dans la Place avec tant de furie , qu'ils passèrent tous les Habitans au fil de l'épée , sans distinction de sexe ni d'âge , & assouvirent leur avidité par le pillage. Le lendemain matin il s'alluma , on ne sçait comment , un feu si grand , qu'en peu d'heu-

res, à cause du grand vent qu'il faisoit, il consuma tout, même la plupart de ce que les Soldats avoient pillé, quoi que l'Empereur y fût accouru en personne pour le faire éteindre.

Adriani seul entre les Historiens, avant *Le pays* ce que l'incendie étoit arrivé par ordre de *se sou-* l'Empereur, qui voulant jeter la terreur *met.* dans toutes les Terres du Duc, avoit ordonné de mettre le feu à la Ville. Il est vrai que les Habitans de Juilliers Capitale de la Duché, au voisinage de Duren, envoyèrent douze Députés à l'Empereur pour lui présenter avec la plus grande soumission du monde les clefs de leur Ville, ce que firent aussi tous les autres lieux d'alentour. Il n'y eût que les seules Villes de Ruremonde & de Venlo qui ne le firent pas d'abord : Mais l'Empereur n'eut pas plutôt fait dresser ses Batteries contre ces Places, que pour éviter le malheureux sort de Duren, elle se rendirent à sa clemence. Ceux de Venlo demandèrent seulement cinq jours pour en donner avis au Duc leur Maître, ce qui leur fut accordé, & le Duc, qui avoit résolu de recourir lui-même au pardon de l'Empereur, leur ordonna de lui porter les clefs, & de le reconnoître pour Maître.

Ce pauvre Duc mal conseillé se voyant ainsi pressé, & la Duché aux abois, résolut de faire comme ces vieux pêcheurs obstinés *L. Duc* *recours* *au par-* *don.*

80 LA VIE DE CHARLES V,
 qui ne recoururent à Dieu que lors qu'ils ont
 la mort sur les lèvres. Accompagné du
 Duc Henri de Brunswic, & des Ambassa-
 deurs de l'Electeur de Cologne, qui ayant
 pitié de lui s'offrirent de le présenter à l'Em-
 pereur, & de lui obtenir la grace, alla au
 camp. L'Empereur le reçut assis & cou-
 vert, & avec un visage severe & ému. Le
 Duc se presenta devant le Trône de Char-
 les V. en habit de simple Gentilhomme, se
 mit à genoux, & fondant en larmes lui dit
 ces paroles. *Tres-Auguste Empereur, je viens
 me jeter à vos pieds, ou pour recevoir le châ-
 timent, qu'il plaira à votre juste ressentiment
 de faire de mes fautes, ou pour recevoir de
 votre clemence quelque rayon de grace & de
 pardon.*

Il ob-
 tient
 son par-
 don.

Il n'y eut personne de ceux qui assisterent
 à cette action, qui étoient tous gens de la
 premiere qualité, en grand nombre, &
 particulièrement entre les Princes, qui ne
 versât des larmes, de voir l'horrible chute
 de ce malheureux Prince; voyant en lui
 une image de ce qui leur pouvoit arriver.
 Et comment auroient-ils pu voir, sans
 en être touchés & pénétrés jusqu'au fond
 de l'ame, un tel objet? Un Duc si puis-
 sant, qui avoit de si grandes alliances, si
 courageux, & si considérable entre les plus
 grands Princes, soumis & prosterné aux
 pieds de l'Empereur, ou plutôt de son En-
 nemi?

nemi ? Lui qui un peu auparavant , avoit publié des manifestes si fiers & si orgueilleux contre lui , & qui après avoir assemblé des forces si considérables , appuyé par d'autres Puissances, l'avoit menacé de le réduire à une fortune médiocre , contraint après cela de mandier avec tant de soumission sa grace auprès de lui ? Qui pouvoit voir cela sans être pénétré de compassion ?

Pendant que le Duc prononçoit les paroles ci-dessus à genoux , & pleurant de confusion de voir les yeux de tant de Princes attachés sur lui ; l'Empereur contre sa coutume lui répondit d'un air fier & dédaigneux. *Si votre faute n'étoit aussi grande qu'elle est , & que tout le monde le sçait , la clemence qui m'est naturelle , ne me permettroit pas de vous voir si humilié & mortifié à mes pieds sans en être touché de quelque compassion. Vous pouvez juger vous même combien votre faute m'a offensé , puis qu'elle m'avoit obligé de faire serment en présence de mes Officiers , de ne vous pardonner jamais ; non pas par un motif de vengeance , mais pour satisfaire à l'obligation où je suis de soutenir l'honneur & la Majesté de l'Empire , que vous avez tant offensée , & la gloire de la Nation Allemande , afin d'ôter à l'avenir aux autres l'envie d'imiter jamais votre exemple. Cependant je veux bien manquer plutôt à mon serment , que de ne pas*

Réponse
de
Charles

§2 LA VIE DE CHARLES V.

exercer ma Clemence envers vous, quoi que je n'eusse rien fait contre la Justice, quand j'aurois exercé sur vous ma vengeance. Jugez combien est grande la Clemence que j'exerce aujourd'hui envers vous, puis qu'exact observateur de ma parole, je puis me résoudre à violer mon serment.

*Fin de
cette ce
remonie*

Après avoir prononcé ces paroles, l'Empereur se leva, & reprit cet air de Majesté doux & gracieux qui lui étoit naturel. Le Duc s'approcha, & lui embrassa & baisa les genoux : l'Empereur lui tendit avec beaucoup de bonté la main pour le relever, & lui permit de la baiser, ce qu'il fit pourtant à genoux. En même temps on entendit crier par-tout dans la grand' Sale où ils étoient, *Vive notre tres-Auguste Empereur ! Vive la Clemence de notre Invincible Cesar !* Cette action se passa environ midi, le 7. Septembre : mais le soir auparavant le Duc avoit signé les Articles du Traité suivant.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Invincible Empereur Charles Quint, & Guillaume Seigneur & Duc de Cleves, le 7. Septembre 1543.

- I. **Q**ue Sa Majesté Imperiale avoit bien voulu par sa Clémence naturelle accorder le pardon au Seigneur Guillaume Duc de Cleves, tant pour lui que pour les siens.
- II. Qu'il déclaroit avoir été porté à le lui accorder à la recommandation ; & par les pressantes sollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henry Duc de Brunswic qui l'en avoient prié.
- III. Que pour faire davantage jouir le Duc Guillaume des effets de sa Clémence, & montrer ausdits Seigneurs Electeurs, & Duc de Brunswic le cas qu'il faisoit de leur recommandation, Sa Majesté Imperiale vouloit oublier entièrement toutes les offenses qu'il avoit reçues dudit Duc, desquelles il témoignoit avoir tant de repentir.
- IV. Que ledit Duc Guillaume seroit à l'avenir une profession constante de la Re-

gion Catholique, Apostolique & Romaine, dans laquelle avoient vécu tous les Prédécesseurs.

V. Que s'il étoit survenu quelque changement dans son Pais, il s'obligeoit de bonne foy à remettre toutes choses en leur premier état.

VI. Que ledit Seigneur Duc de Gaillaume promettoit pour toujours, tant pour lui, que pour ses Descendans, obéissance & fidélité, comme les autres Princes à l'Empire, à Sa Majesté Imperiale, & au Roy des Romains, sans leur donner à l'avenir aucun sujet de mécontentement.

VII. Qu'il promettoit de renoncer à présent & à l'avenir, à l'alliance qu'il avoit faite avec les Rois de France & de Danemarck, & à toute autre qu'il pourroit avoir faite, & de n'en faire plus à l'avenir.

VIII. Qu'il ne feroit jamais de Ligue avec quelque Prince que ce fût sans en donner avis à Sa Majesté Imperiale, & au Roy des Romains, & sans les y comprendre.

IX. Qu'il renonçoit alors & pour toujours tant en son nom, que de ses Successeurs & Heritiers, à toutes prétentions de quelque nature qu'elles fussent sur la Duché de Gueldres.

X. Qu'il s'engageoit d'assister l'Empereur de toutes ses forces, pour réduire toutes

les Villes & lieux de ladite Duché de Gueldres, qui ne voudroient pas lui rendre l'obéissance qu'elles lui devoient.

XI. Finalement que les deux Fortereffes de Heineberg, & de Siftard, demeureroient au pouvoir de l'Empereur ou du Roy des Romains pendant le temps de dix ans, après quoi elles seront restituées audit Duc.

En vertu de ce Traité, que quelques-uns disent avoir été signé, non pas devant, mais après la cérémonie du pardon, l'Empereur rendit au Duc la Duché & tous ses pais, hors les deux Fortereffes de Heineberg & de Siftard, que Sa Majesté Imperiale trouva à propos de retenir, conformément au dernier Article du Traité, comme un gage de la fidelité du Duc. Mais avant que d'aller plus avant, il ne sera pas hors de propos, de retourner un peu sur nos pas pour dire une chose dont l'intelligence est nécessaire à ce que nous avons à dire ensuite. Déjà l'Empereur avant que de quitter l'Espagne, pour affoiblir son Ennemi François I. & se rendre plus puissant lui-même, avoit travaillé sourdement, & par les intrigues des principaux Ministres de la Cour (gens toujours prêts à faire ce que veulent leurs Maîtres,) à détacher le Roy d'Angleterre de l'amitié & de l'Alliance qu'il avoit faite avec

88 LA VIE DE CHARLES V.

» prises , contre tes Ennemis. Tu auras soin
 » de ton côté , après avoir heureusement
 » exécuté tes Entreprises , de renvoyer mon
 » Armée à Constantinople avant la rigueur
 » de l'Hyver. Prends garde que ton Enne-
 » mi ne te trompe. Il n'aura jamais de paix
 » avec toi , que lors qu'il t'aura reconnu par
 » experience , capable de lui faire une bon-
 » ne guerre. Dieu veuille rendre heureux
 » tous ceux qui font cas de mon amitié.

*Barbe-
rousse
prend
Regge.
1543.*

A la tête de cette formidable Armée , Barberouffe mit à la voile le vingt-cinq Avril ; étant arrivé au Fare de Messine , après avoir jetté l'épouvante dans la Pouille , il donna aussi l'alarme à la Ville même de Messine. Il ne lui fit pourtant pas de mal , car il porta ses armes contre Regge Capitale de la Calabre ; & l'ayant trouvée abandonnée de ses Habitans , il la fit brûler. Ensuite il prit & saccagea le Château , & à la sollicitation de Paulin , il donna la liberté à soixante Espagnols qui le gardoient , & particulièrement à Don Diego Gaëtano , qui en étoit Gouverneur , & à toute sa famille ; mais ayant jetté les yeux sur une de ses filles , qui n'avoit que dix-sept ans , il la trouva fort à son gré , & la reserva pour assouvir sa volupté ; ensuite il l'obligea à embrasser la Religion Mahometane , & l'épousa. Le Pere de la Fille ayant appris cela , alla la voir à Portococolle , où il fut
 splen-

splendidement reçu & reconnu pour Beau-
Pere de Barberouille, qui le renvoya char-
gé de presens ; & qui sçait si cet homme
ne fût pas bien aise de voir que sa Fille eût
fait une si belle fortune ?

Barberouille partit de Regge, & passa l'em-
bouchure de l'Isle de Capri le 24. Juin, &
fit des courses sur les toutes côtes. Lors qu'il
fût vers Gaëte & Ostia, il jetta une si grande
consternation dans tout le Royaume, que
les Habitans ne se croyoient pas en sécurité
même sur les Monts Apennins, où ils trans-
porterent leurs Meubles avec beaucoup de
précipitation. Mais la consternation fut
plus grande à Rome que nulle part ailleurs.
Tout le Peuple étoit résolu de prendre la
suite, & l'on n'entendoit qu'une confusion
de cris de voix de ceux qui emportoient leurs
Meubles. Durant cette consternation le
Cardinal de Carpi, Gouverneur de Rome
en l'absence du Pape, qui étoit allé s'a-
boucher avec l'Empereur à Boffette, reçut
une Lettre de l'Ambassadeur Paulin, qui
rassura les plus timides. Par cette Lettre
il prioit le Cardinal d'assurer les Romains,
qu'ils n'avoient rien à craindre. Que l'A-
miral du Grand Seigneur ne pouvoit rien
faire sans son avis, que lui (Paulin) avoit
ordre du Roy son Maître de ne faire aucun
mal qu'aux seuls Ennemis de la France ;
& que loin de vouloir rien entreprendre
contre

*Il fait
des
courses
jusques
à Na-
ples, &
donne
l'alar-
me à
Rome*

contre les Sujets de Sa Sainteté, & du Saint Siege, le Roy son Maître étoit prêt de répandre son sang pour leur défense. Carpi ayant reçu cette Lettre, monta à cheval, & la portant dans la main, alla dans toutes les rues de la Ville, assurant le Peuple, qu'ils n'avoient rien à craindre, qu'ils étoient en seureté autant qu'ils l'eussent jamais été, & qu'on n'en vouloit aucune-ment aux Sujets de Sa Sainteté, comme le Roy de France venoit de l'en faire assurer; ainsi les plus timides reprirent courage, & la consternation cessa.

*Non-
velle
crainte.*

Mais ce calme ne dura que la moitié d'un jour & une nuit, car le lendemain au matin, sans que l'on ait jamais pu sçavoir sur quoi fondé, il se répandit un bruit de toutes parts, que la seureté que leur avoit promise l'Ambassadeur Paulin, n'étoit qu'un artifice pour les tromper, & les endormir, afin de les surprendre plus facilement; de sorte qu'il y eut plus de consternation & de confusion que jamais; jusques-là que l'on disoit hautement que le Cardinal Carpi les trahissoit, de quoi il fut si effrayé, que de peur d'insulte, il n'osa plus se montrer en public. On voyoit les femmes prendre confusément la fuite, emportant leurs petites enfans sur les bras, ou les menant par la main, pour s'aller réfugier à Sabine, Tivoli, & aux montagnes voisines; les hommes

mes portoient les Meubles. Les Religieuses sortoient de leurs Convents , pour aller chercher quelque seureté dans les Montagnes , & les Barons Romains assembloient tout ce qu'ils pouvoient de gens. capables de porter les armes , pour se défendre contre les Barbares. Il y a des Historiens qui disent que cette seconde allarme commença justement lors que l'Armée Turque étoit entrée dans l'embouchure du Tybre , pour faire provision d'eau , dont ils manquoient.

Après avoir fait provision d'eau , ils remirent à la voile pour Marseille , où Barberousse fut reçu avec tant de magnificence , que hors la maison du Roy , les honneurs qu'on lui fit n'étoient en rien moindres , que ceux que l'on fit à l'Empereur Charles V. Il fut même logé dans le même appartement , que ce Prince avoit occupé passant à Marseille. Paulin alla en poste à Paris pour apprendre de la propre bouche du Roy , ce qu'il vouloit qu'on executât. François I. envoya une magnifique Ambassade à Barberousse , & lui fit présent d'un grand Buffet garni de vases d'argent. Barberousse envoya vers le Roy son Lieutenant Agasan , & pour present un cheval de fort grand prix , avec des harnois à la Turque fort riches. De toutes les Provinces il accourut une foule incroyable de gens à Marseille pour voir , non seulement l'Armée Nava-

Barberousse arrive à Marseille.

92 LA VIE DE CHARLES V.
Navale, la plus belle que la Mer eût jamais
vue, mais aussi, le faste & la magnificence
de Barberousse, qui avoit à sa suite plus
de cinquante Officiers ou Gentils-hommes,
superbement habillez à la Turque, avec de
riches Turbans sur la tête, & plus de tren-
te Pages. Outre le cheval, il fit encore pré-
sent au Roy de huit Mores parfaitement
beaux à leur maniere, qui plurent beaucoup
à la Reine.

*Prise
de Nice
1543.*

Paulin de retour de Paris porta les In-
structions & les ordres pour tout ce qu'on
devoit entreprendre, sçavoir, que l'Ar-
mée Navale Chrétienne, consistant en
vingt-deux Galeres & dix-huit Vaisseaux,
se devoit joindre à la Turque, pour aller
attaquer ensemble la Ville de Nice. C'est
une Ville en Provence qui appartient au
Duc de Savoye, mais depuis long-temps
enviée & muguetée par les François, parce
qu'elle est une des Clefs de leur País de ce
côté-là. Barberousse commandoit en Chef
les deux Armées, quoi que la Françoisé
fût ordinairement commandée par son A-
miral & Paulin. Cette formidable Armée,
qui couvroit tellement la Mer, qu'on au-
roit dit que c'étoit une Ville mourante,
étant arrivée devant Nice, jetta une telle
consternation parmi les Habitans, que
voyant bien qu'ils n'étoient pas en état de
se défendre, ils s'enfuirent vers les Mon-
tagne

tagnes plus éloignées , de sorte que les François & les Turcs y entrèrent , & la saccagerent à l'envi , avec beaucoup de barbarie.

Mais François I. n'en vouloit pas tant à la Ville mal fortifiée , & défendue par une méchante Garnison , qu'à la Citadelle , qui passoit pour imprenable. Il crût pourtant en venir à bout , la croyant mal pourvue , & incapable de résister aux efforts de deux si puissantes Armées Navales. Le Roy n'eut pas sujet de se plaindre des Turcs , ni des François , qui l'assiégerent vigoureusement , & commencerent à la battre par Mer & par Terre avec tant de furie , qu'il sembloit qu'ils vouloient enlever les montagnes de rocher , sur lesquelles elle est bâtie. Mais ils trouverent une si vigoureuse résistance , que le Siege traîna en longueur , parce que Barberousse n'en vouloit pas avoir le démenti , & que François I. avoit ordonné de la prendre à quelque prix que ce fût. Cependant le Marquis de Guast , Gouverneur de Milan , qui sçavoit de quelle importance étoit à l'Empereur cette place , & qui avoit sur pied une formidable Armée , courut en personne à son secours. Dès que les Turcs & les François le virent approcher , de rage ils mirent le feu à la Ville , après l'avoir entièrement pillée , se rembarquerent , & s'en retournerent à Marseille ,

On assiege la Citadelle.

seille, & à Toulon, où la plus grande partie de l'Armée se retira. André Doria & Don Gartia de Toledo, qui avoient joint les deux Flottes, l'Italienne & l'Espagnole, se presenterent comme s'ils eussent eu dessein de donner Bataille, mais ils ne firent qu'escarmoucher, ce qui confirma les soupçons qu'on avoit répandus, que Barberouffle & Doria étoient d'intelligence : quoi qu'il en soit, ils auroient pû se battre & ne le firent pas.

*Genes
allarmée.*

Barberouffe de retour à Marseille, où il fut bien reçu & bien logé, demanda qu'on lui donnât au Printemps les Munitions de bouche & de guerre nécessaires pour l'Eté suivant, ce que l'on fit largement. Ainsi on fit de nouveaux projets pour la Campagne suivante. Quoi que Paulin eût assuré la Ville de Genes, qu'elle n'avoit rien à craindre, elle ne laissa pas de vivre dans de continuelles allarmes, & de faire les provisions nécessaires pour se défendre en cas de besoin, car il leur faisoit de voir l'Armée Turque passer l'hyver à Toulon.

*Plain-
tes ge-
nerales*

Cependant on parloit diversement là-dessus dans toute l'Europe. Les Espagnols & Partisans de Charles V. étoient comme des enragez contre François I. On publioit même des Ecrits atroces contre une telle iniquité & impiété, d'avoir appelé les Turcs à leur secours, de les avoir reçûs, & logez

logez dans leurs Ports pour donner l'alarme, opprimer, & ruiner la Chrétienté. Les François de leur côté accusoient violemment l'Empereur, d'avoir l'avidité d'engloutir la France, d'avoir fait alliance avec un Roy Persecuteur du Saint Siege, afin de mieux réussir dans son dessein, & d'avoir réduit le Roy tres-Christien à la nécessité de demander du secours au Turc, aucun Prince Chrétien n'osant lui en donner, de peur de devenir la victime de l'Empereur, qui travailloit à ruiner la France, afin de pouvoir plus facilement élever la Maison d'Autriche à la cinquième Monarchie du Monde. Mais les Personnes désintéressées, & tant de Peuples, qui se voyoient ruiner & mettre en pièces par les brigandages des Turcs, de Charles V. & de François I. donnerent mille maledictions aux dissensions, inimitiez, querelles, ambition, avidité, guerre, peu de foy & de conscience de l'un & de l'autre, qui ruinoient l'Eglise & toute la Chrétienté.

Les Historiens François, bien que naturellement idolâtres de leur Nation, & de leur Monarchie, qui à la verité méritent infiniment d'être estimées, & qui ont accoutumé de passer prodigieusement & de couvrir d'une belle apparence jusqu'à leurs plus grands défauts, (entre lesquels excelle le Dupleix) ne laissent pas de desapprouver
 Les François
 fois même la
 blâment.
 1543
 cette

cette action ; car après avoir parlé de la Ligue de l'Empereur avec les Anglois & les Allemans Lutheriens , pour faire la guerre à la France , & de ce que François I. avoit envoyé à Constantinople le Baron de la Garde , pour y conclurre une Ligue avec le Turc , il fait là-dessus la réflexion suivante : *Voilà une belle conduite du Roy tres-Christien , & du Roy Catholique : pendant que celui-ci fait des Traitez avec les Hérétiques Anglois & Allemans pour faire la guerre à la France , l'autre se ligue avec le Turc contre l'Empereur. Tels furent les fruits de leurs passions , mais ils n'étoient l'un & l'autre que des instrumens en la main de Dieu , pour les châtier l'un par l'autre.*

Fran-
çois I.
plus
blâma-
ble que
Char-
les V.

Il est vrai que cet Ecrivain , qui en cela parle en Théologien , ne lâche ce mot de censure contre François I. que pour avoir lieu de rendre plus odieux Charles V. Je croi pourtant , pour dire la vérité , qu'il sçavoit mieux qu'il ne disoit ; car enfin la conduite de François I. ne peut pas être comparée à celle de Charles , que jé ne pretends pas entierement disculper. Il est certain que le Roy d'Angleterre n'auroit jamais pensé à se separer de l'Eglise Romaine , s'il n'avoit été assuré que François I. se li- gueroit avec lui ; & que les Lutheriens n'auroient jamais tant fait les fiers avec l'Empereur leur Maître en Allemagne , s'ils

s'ils n'avoient été assurés de l'appui , du secours , & de la protection de François I. Et si ces deux Princes eussent été bien ensemble , les Lutheriens & les Calvinistes auroient été aussi-tôt détruits que nez , & les Turcs n'auroient jamais fait de si grands progres sur les Chrétiens. Mais il faut avoir la bouche fermée , & laisser faire la Providence. Je n'en dirai pas davantage , pour ne pas faire plus de honte à la memoire d'un aussi grand Prince que François I ; mais on ne sçauroit jamais approuver l'alliance qu'il fit avec les Turcs , ni empêcher qu'elle ne fasse du tort à sa memoire. Les hommes se peuvent servir pour leur défense des autres hommes , mais il ne faut jamais y employer les Ennemis de Dieu.

Il sembloit que l'Espagne ignorât les afflictions & les disgrâces dont l'Allemagne, l'Italie , & la France étoient accablées ; car on ne pensoit qu'à célébrer les Noces du Prince Philippe , alors âgé de seize ans , selon l'ordre que l'Empereur en avoit donné. Elles furent célébrées à Salamanque le quinze Novembre. L'élite de la Noblesse & des Grands de Castille & de Portugal y assista. L'Epouse étoit Donna Maria , Fille de Don Jean III. Roy de Portugal , Cousine germaine du Prince Philippe son Epoux , & il y eut cela de particulier en ce mariage , que l'on n'a peut-être jamais plus

*Noces
du Prin
ce Phi-
ppe*

vû , ou du moins fort rarement , que l'E-poux & l'Epouse étoient nez en une même année , en un même mois , en un même jour , & en une même heure , chose tres-rare. Le Pape donna la dispense pour la parenté. Don Ferdinand Alvarez de Tolède fut envoyé sur les Frontières du Royaume , pour recevoir la Princesse , accompagné de deux Grands , vingt-quatre Comtes, Marquis ou Vicomtes , & quarante Gentils-hommes , qui avoient chacun leur train particulier.

*Siege
de Lan-
drency*

Cependant l'Empereur en Allemagne , pensoit bien plus à la guerre , qu'aux réjouissances d'Espagne ; car après avoir donné la paix au Duc de Cleves , aux conditions ci-dessus rapportées , il envoya incessamment son Armée , commandée en Chef par Gonzague son Lieutenant , pour assiéger Landrecy , & il alla à Cambray en attendre l'événement. Le siege fut commencé fort vigoureusement. On dressa trois batteries qui firent un grand effet sur les Fortifications , qui étoient nouvelles & faciles à s'écrouler. Mais comme la Garnison étoit extrêmement forte , & que le jour qui précéda le siege , les Ducs de Nevers & d'Aumale , avec plusieurs autres Capitaines de réputation , s'étoient jettés dans la Place pour la défendre , & que d'ailleurs l'hyver approchoit , le siege traîna si fort en longueur ,

gneur , qu'on eut le temps de lui donner du secours.

Cependant François I. avoit déjà assem-
blé un bon corps d'Armée, pour envoyer
du secours au Duc de Cleves, qu'il croyoit
prêt à se bien défendre. Il croyoit d'ail-
leurs qu'il seroit appuyé par quelques Prin-
ces d'Allemagne. Mais quand il vit que
tout cela avoit si mal réussi, & qu'il eût
appris le siege de Landrecy, il grossit son
Armée, & y alla lui-même en personne,
s'assurant de faire lever le siege, fondé sur
ce qu'il y conduisoit des Troupes fraîches,
& courageuses, & que celles de l'Empereur
étoient fort fatiguées. L'Armée étoit forte
de trente-sept mille hommes, sçavoir,
douze mille Suisses, cinq mille Allemans,
douze mille François, & huit mille hom-
mes de Cavalerie, en l'ordre suivant. Fran-
çois de Bourbon Comte de Saint Pol, &
l'Amiral commandoient l'Avant-Garde;
dans laquelle étoient une partie des Suisses
& des Allemans. Dans le corps de Bataille,
qui étoit le plus considerable, étoient le
Roy & le Dauphin. L'Arriere-Garde étoit
commandée par les Ducs de Vandôme &
de Guise. Il n'y eut point de poste marqué
pour la Cavalerie legere, qui couroit tan-
tôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour
découvrir la marche des Ennemis.

L'Empereur qui étoit à Cambray, n'eut

*Charles
se pre-
pare à
donner
Batail-
le.*

pas plutôt appris le dessein de François I. qu'il alla se mettre à la tête de son Armée devant Landrecy, avec une ferme résolution de donner Bataille, croyant bien que François I. venoit pour le même dessein. Il fut encouragé à l'entreprendre, par un renfort de cinq mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui avoit menez. Les Auteurs Espagnols & d'autres assûrent, que l'Empereur s'étoit approché un jour de François I. & lui avoit présenté la Bataille, mais qu'il ne l'avoit pas voulu accepter. Paul Jove au contraire, Mezerai, & autres Ecrivains François, & entre autres Monluc, qui commandoit un Regiment de Cavalerie dans l'Armée de François I. soutiennent, que ce fut François I. qui la presenta à Charles V. qui ne fut pas d'humeur de l'accepter, en quoi il y a de l'abus, ou de la flatterie.

*Le siege
levé.*

Autant que j'en ai pû découvrir la verité dans les Auteurs desintéressez, François I. estima qu'il devoit être content, d'avoir obligé un si puissant Ennemi à lever honteusement le Siege. Le Roi voyant donc que les Imperiaux avoient travaillé toute la nuit à la construction d'un Pont sur la Riviere, pour le pouvoir attaquer plus facilement, après avoir mieux pensé à tout, prit la résolution de partir cette même nuit-là, ou du moins une heure avant le jour. du
len-

l'endemain, ce qu'il executa avec si peu de bruit, qu'il s'aquit plus de gloire par cette retraite, que par le secours qu'il avoit donné à Landrecy, & pour avoir forcé une si puissante Armée à decamper de devant cette Place après six semaines de Siege. En effet, il prit si bien son temps, & trompa si bien l'Armée de l'Empereur, qu'il se retira à la face des Imperiaux, chose qu'ils croyoient du tout impossible. Mais parce qu'on a parlé de cette retraite comme d'un miracle, je crois être obligé d'en rapporter quelques particularitez.

François I. fit semblant toute la nuit de faire faire des travaux pour se fortifier dans son camp. Pour mieux tromper l'Ennemi, il fit allumer des feux en plusieurs endroits, en sorte qu'il sembloit à la lueur du feu, que les pieces de bois qu'il avoit fait planter pour les soutenir, étoient autant de Soldats. Le Capitaine Salazar qui avoit été envoyé pour reconnoître les François y fut trompé lui-même, au rapport de Paul Jove, qui loue beaucoup ce stratagème. Le soir le Roi fit mettre en état l'Artillerie & le bagage avec une grande diligence. On ôta les sonnettes des mulets de charge, & sans trompettes ni tambours, on les fit marcher sans bruit vers Guise. A minuit, on fit partir l'Infanterie avec beaucoup de prudence, après avoir recommandé aux

*Retraite
se glo-
rieuse.*

Capitaines de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Une heure avant le jour la Cavalerie suivit à grands pas, & l'on garda un renfort considérable pour l'arrière-garde. Il est certain que cette retraite fut fort glorieuse à François I. & que les Espagnols même ne purent s'empêcher de lui donner des éloges, d'avoir exécuté son dessein de faire lever le Siège à la face de l'Empereur, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, & d'avoir scû s'en retourner si habilement chez lui sans avoir perdu un seul homme. C'est ici la sixième fois que Charles V. a eu la honte d'avoir manqué ses entreprises, depuis qu'il étoit Empereur jusques à l'année présente.

*Enf-
quina-
de cu-
riense.*

Tout l'Europe fut dans l'étonnement d'apprendre ce qui venoit d'arriver en cette occasion, chacun faisoit le signe de la Croix, comme parlent les Catholiques, par la surprise où il étoit : & personne ne pouvoit comprendre comment il étoit possible, que ces deux grands Monarques, qui avoient disputé de l'Empire, qui avoient vécu en continuelle jalousie l'un de l'autre pendant 24. ans. Qui n'avoient jamais manqué de sujets de disputes & de querelles, qui n'avoient jamais rien tant souhaité que de se faire le plus qu'ils pourroient de mal l'un à l'autre. Qui faisoient un jeu de devenir parjures & perfides l'un envers l'autre.

être dans tous les Traitez qu'ils faisoient ensemble. Qui ne cherchoient jamais que les moyens de se tromper réciproquement. Qui se menaçoient tant l'un l'autre, & se diffamoient par des calomnies & des écrits publics. Qui s'étoient fait la guerre en tant de lieux. Qui sembloient être nez pour disputer à qui auroit le premier rang entre les gens courageux. Qui de loin s'étoient si souvent donnez défis pour se battre en duel, & qui étoient alors si proche l'un de l'autre, & chacun à la tête d'une formidable Armée, se fussent ainsi séparés sans donner un seul coup, je ne dirai pas d'épée, mais non pas même de poing en l'air, pour faire voir du moins aux Etoiles qu'ils avoient des mains. Aussi Pasquin accoutumé depuis long-temps à déceuvrir au public les méchancetez les plus cachées, dit là dessus une chose qui plût à tout le monde, car interrogé par Marphorio pour quelle raison l'Empereur & François I. ne s'étoient pas donné Bataille devant Landrecy, il répondit, *Et pourquoi voulez vous que les Maîtres se battent sur terre, puis que leurs serviteurs André Doria, & Ariadene Barberousse ont fait serment à S. George, & à Mahomet, de ne se point battre sur mer?*

Il est certain, autant qu'on peut com-
 ter sur ce que disent les Auteurs, que l'Em-
 pereur

Verita-
 ble des-
 sein de

*Char-
les V.*

pereur témoigna un fort grand déplaisir de ce mauvais succès , & qu'il accusa avec beaucoup de ressentiment tous ses Officiers de lâcheté. Il y en a pourtant qui assûrent que cette censure apparente n'étoit qu'une feinte , & qu'au fonds l'Empereur étoit bien aise de ce qui étoit arrivé , parce que son principal dessein étoit bien de tenter la prise de cette Place , mais de ne rien risquer , ayant besoin de ses Troupes pour donner du secours au Roi Ferdinand son Frere , qui étoit opprimé plutôt qu'attaqué par la fureur des Armes de Soliman en Hongrie , où il avoit déjà perdu tant d'hommes & de Places , & laissé toute la Chrétienté ; qu'ainsi il ne jugea pas à propos de donner , ni d'accepter la Bataille , dont l'événement est toujours incertain ; & quand il auroit remporté la Victoire , cela ne se pouvoit faire sans répandre beaucoup de sang de ses propres Troupes , ce qui auroit animé davantage le Turc contre le Roi Ferdinand , quand il auroit vû qu'il ne pouvoit en attendre de secours.

*Charles
va à
Cam-
bray.*

Quoi qu'il en soit , l'Empereur voyant bien qu'il ne pouvoit plus rien faire dans cette Campagne , licencia une partie de ses Troupes , partit le 1. Novembre pour Cambray , & alla assouvir le chagrin qui le devoroit contre les pauvres Habitans de cette Ville , fâché contre eux , de ce qu'ils avoient
favo

favorisé les François en plusieurs occasions, quoi qu'ils alleguassent qu'ils y avoient été obligez par l'Evêque leur Seigneur. Mais sans avoir égard à leurs remontrances, il les condamna à entretenir à leurs dépens une bonne Garnison dans la Ville, jusques à ce que pour se mieux assurer d'eux il eût fait bâtir une Citadelle, qu'il donna ordre de commencer incessamment. Monsieur de Langé en parle pourtant d'une autre manière, car il prétend que ce fut Monsieur de Croüy qui en étoit Evêque, qui porta l'Empereur à faire bâtir la Citadelle, afin de pouvoir mieux tenir en bride des Sujets, qui refusoient souvent de lui obéir; quoiqu'il en soit, la Citadelle fut bâtie.

L'Empereur ne demeura qu'un mois à Cambray, parce qu'ayant indiqué la Diete à Spire pour le commencement de Février, il résolut de s'y rendre de bonne heure, pour mettre les affaires en état; il y arriva en effet le 9. Janvier. Le jour marqué pour l'ouverture de la Diete étant venu, l'Empereur la commença par déclarer avec beaucoup de passion contre François I. Il exagéra beaucoup l'alliance qu'il avoit faite avec Soliman, & fit voir que c'étoit une conduite indigne d'un Prince Chrétien. Il parla de l'union de son Armée Navale avec celle du Turc. Des grands dommages qu'elle avoit causez à la Chrétien-

A 351.
re pour
la Diete.

tienté. Il rapporta le Sac & l'Incendie de Nice. La désolation causée par Barberousse, qui avoit dépeuplé tant de Pais pour en emmener Esclaves les Habitans. Il exagéra sur tout l'action de François I. d'avoir gardé pendant tout l'hyver l'Armée de Barberousse à Marseille, & de lui avoir fourni toutes les choses nécessaires, afin d'achever de ruiner au Printemps suivant toutes les côtes Chrétiennes de la Mer Méditerranée.

La Diète irritée contre François I. Ce discours de Charles V. prononcé d'une manière touchante, & comme en pleurant, accompagné de soupirs qui sembloient venir du fond du cœur navré de douleur, & non pas d'une passion de vengeance, fit tant d'impression sur l'esprit de toute la Diète, qu'ils se mirent tous à crier contre François I. l'appellant *Secte, Renegat, Barbaro; Ennemi de Jesus-Christ & de l'Eglise*; & tant Catholiques que Protestans, ils prirent tous unanimement la résolution d'assister l'Empereur de toutes leurs forces pour abbatre, & ruiner la France; on y delibera même de ne lui plus donner la qualité du Roy. Aussi lors que ce Prince envoya ses Ambassadeurs à la Diète pour justifier sa conduite, ils refuserent, non seulement de laisser entrer dans ce lieu sacré les Ministres d'un Prince qu'ils appelloient *Renegat*, mais de plus ils firent mille outrages

trages au Gentilhomme que les Ambassadeurs avoient envoyé pour demander des Passeports. On fit encore publier des défenses sur peine de la vie, à tous les naturels Allemands, ou autres qui auroient été naturalisez en Allemagne, de porter les Armes au service du Roy de France.

L'Empereur voyant que le Parti des Lutheriens étoit de beaucoup accru, & qu'il en pouvoit tirer de grands secours, résolut de leur faire plaisir pour la seconde fois. Pour cet effet il fit publier un ample Decret, par lequel il suspendoit de nouveau l'exécution de l'Edit d'Ausbourg, avec défenses expressees d'inquiéter personne pour cause de Religion. Il ordonnoit de plus que jusques à un Concile libre, general, ou National, qui s'assembleroit en Allemagne, on remettroit la décision de tous différens à la prochaine Diete. Que chacun des deux Partis jouiroit paisiblement des Biens Ecclesiastiques dont il étoit en possession; que la Chambre Imperiale seroit mi-partie, c'est-à-dire, que la moitié de ceux qui la composeroient, seroient Catholiques, & l'autre moitié Lutheriens, à commencer du premier jour auquel on a accoustumé de renouveler les Juges.

Ce Decret fut infiniment agréable aux Lutheriens ou Protestans, qui se mirent à prôner Charles V. comme le plus juste, & le

*Decret
en fa-
veur
des Lu-
theriens*

*Com-
bien ils
en sont
contensa*

le plus zélé Empereur pour le Bien public que l'on eût jamais vu. L'Electeur Jean Frederic de Saxe, en fut plus content que personne, en qualité de Chef des Protestans. Il alla d'abord en remercier l'Empereur, & fit un Traité particulier avec lui, par lequel il s'obligea de reconnoître le Roy des Romains, & de lui envoyer pour cet effet un Ambassadeur, ce qu'il fit, & tous les autres Protestans, qui l'avoient refusé jusques-là, le firent aussi à son imitation. De son côté, l'Empereur confirma à l'Electeur, le Traité reciproque qu'il avoit fait avec le Duc de Cleves pour la succession des Maisons, de l'une à l'autre, quand elles viendront à manquer.

Catho-
liques
mal
consens.

Les mêmes raisons pour lesquelles les Protestans s'étoient tant réjouis du Decret, firent que les Catholiques en furent extrêmement affligés. Ils s'en plaignirent hautement, particulièrement les Ecclesiastiques, qui en firent grand bruit, & le Nonce alla jusqu'à faire ses protestations de nullité contre le Decret : Mais l'Empereur, qui ne manquoit pas d'habiles gens pour défendre ses intérêts, les contenra en leur faisant dire, *Qu'il avoit eu de grandes raisons de faire un Decret. Qu'il avoit considéré, qu'autrement il avoit à craindre que les Luthériens, dont les Suffrages l'emportoient de beaucoup sur ceux des Catholiques, ne l'obligas-*

obligeassent à faire encore pis, & qu'au fonds le Decret ne contenoit autre chose, sinon que la décision des differens de la Religion, seroit renvoyée à la prochaine Diete. Raisons qui firent tant d'impression sur l'esprit des Catholiques, que non seulement ils donnerent des louanges au zele de l'Empereur, mais qu'ils donnerent même leur consentement au Decret, quoi qu'ils le jugeassent fort préjudiciable.

Les François ne manquerent pas de prendre droit sur ce Decret de l'Empereur pour disculper leur Roi, en faisant voir le préjudice qu'un tel Decret faisoit aux interêts de l'Eglise, du S. Siege, & des pauvres Catholiques, & combien il étoit favorable aux Lutheriens, disant que ceux qui aimoient la nouveauté, & qui n'étoient pas bien fermes dans la Foy, ne manqueroient pas d'embrasser hardiment l'heresie, la voyant appuyée & protégée par l'Empereur. On fit même à Paris un petit ouvrage Latin, dans lequel on faisoit voir que l'Empereur en soutenant l'heresie au lieu de l'abbatre & de l'opprimer, faisoit plus de mal à l'Eglise de Jesus-Christ, que le Roi François I. d'avoir fait Alliance avec le Turc, par la nécessité indispensable de se défendre, parce que le mal que faisoit en cela le Roi, n'étoit au fonds que pour un peu de temps, & les dommages arrivés à

*Charles
& François
également
blâmez*

cette

été des Ours & des Lions. Ils emporterent un riche butin, & firent jusqu'à 800. Esclaves. Appian voyant la faute qu'il avoit faite de perdre tant d'Ames pour en sauver une seule, & pour éviter qu'il ne lui arrivât pis, prit le parti d'appaier Barberouffe en lui envoyant le jeune Garçon, magnifiquement habillé à la maniere d'Italie, après quoi il s'en alla, chargé de butin & d'Esclaves. Arrivé à Talamon, il fit débarquer l'Artillerie avec toute la diligence possible & mit ce Village en cendres. Mais s'étant ressouvenu qu'il y avoit eu un fameux Corsaire, nommé Barthelemi Talamon, qui commandant les Galeres du Pape avoit fait une descente dans l'Isle de Lesbos, où il avoit ruiné tout le bien que son Pere y possédoit, que c'étoit le même qui étoit mort il n'y avoit pas long-temps, & qu'il avoit été mis dans une Tombe honorable, il le fit déterrer, brûler, & jeter les cendres au vent.

*Plusieurs
domma-
ges.*

Ensuite les gens s'étant avancez plus loin dans le Pais, se rendirent Maîtres d'un lieu nommé Montano, qu'ils ruinèrent, saccagerent, & en emmenerent Esclaves presque tous les Habitans, au nombre de plus de 600. De là ils furent à Porto-Ercole, situé dans un bon Pais, qu'ils saccagerent aussi, & emmenerent plusieurs Esclaves. Il voulut en faire autant à Orbitello, mais il trouva

ce lieu si bien gardé, qu'il n'osa l'attaquer. Ensuite il alla en personne à Ischia, lieu appartenant au Marquis du Guast, contre lequel il étoit irrité, à cause qu'il avoit été en personne lui faire lever le siège de Nice; de sorte que pour se venger, il saccagea & brûla *Tarino, Pansa, Varano*, & autres lieux appartenans à ce Marquis, où il fit 2230. Esclaves de l'un ou de l'autre sexe; cela arriva le vingt-deux Juin. Il essaya de prendre Ischia, mais il trouva la Place trop forte de situation, étant bâtie sur une haute colline flanquée de murailles, il prit encore & saccagea *Procida*, mais il y trouva peu de butin, & point d'Habitans, lesquels ayant été avertis, s'en étoient enfuis, & avoient emporté tout ce qu'ils avoient pu de leurs meilleurs effets.

Il arriva au matin du ving-cinq du même mois devant la fameuse & délicieuse Ville de Pouzzol. Il fit mettre à terre ses meilleures Troupes & l'Artillerie, & commença à battre la Ville avec une furie infernale, encouragez qu'ils étoient par l'espérance de faire un grand butin dans un lieu aussi riche que celui-là. Comme il n'y avoit qu'une petite garnison dans la Place, il fut sur le point de l'emporter; lors que D. Pietro de Toleda Vice-Roy de Naples, arriva avec l'élite des Troupes, & de la Noblesse du Pais, & l'obligea à se retirer.

D.

D. Pietro agissoit bien en cela pour le bien public , mais il étoit encore particuliérement intéressé à la conservation de Penzol , où il avoit un magnifique Palais , & Jardin délicieux, qu'il appelloit *Mio-cuore*, son cœur, outre que cette Ville en general est appelée *les Delices de Naples*. Cependant Barberouffe eut l'habileté de retirer ses Troupes & d'embarquer son Canon , sans avoir rien perdu. Le vingt-six Juin il en partit & alla droit au Cap de Massa. Jean- netin Doria étant sorti avec vingt-cinq Galeres du Canal de *Nizza*, le poursuivit, & fit tirer quelques coups d'Artillerie sur son Arriere-Garde ; mais il sembloit que Barberouffe s'en moquoit , comme s'il eût cru, qu'il n'avoit pas dessein de lui faire du mal , étant Neveu d'André Doria, dont il connoissoit les intentions , selon le bruit qui en courroit.

Barberouffe sur les Côtes d'A-malfi.
12444.

Tous ces desordres , ces dommages , la terreur & la consternation que Barberouffe avoit jettée dans la plus grande partie de l'Italie , par ses pirateries , ne furent pas capables d'assouvir l'avidité de ce Barbare. Fâché qu'un aussi grand Monarque que Soliman , accoutumé à faire des progrès & des conquêtes , eût mis une si puissante Armée en Mer sous son Commandement , & avec de si grandes dépenses , sans avoir fait aucune prise considerable : craignant d'ail- leurs.

Leurs de retourner à Constantinople, avec
 peu de butin, il doubla le Cap Della
 Campagna, avec resolution d'insulter la
 Côte d'Amalfi, & particulièrement la Ville
 de Salerne, où il esperoit de faire un riche
 butin, & où il avoit resolu de faire un grand
 carnage. Il communiqua son dessein à son
 Conseil de guerre, & comme tous ceux qui
 le composoient, étoient àpres à la proye,
 il n'y en eut pas un seul qui ne l'approuvât;
 & ne lui offrit d'y faire de son mieux.

Cette formidable & barbare Armée arriva
 donc le Vendredi vingt-sept Juin au point
 du jour à la vûe de Salerne, s'approchant
 du Port & de la Plage lentement, comme
 si elle fût arriyée dans ses Terres, les Enseignes
 déployées, & au bruit des Trompettes
 & des Tambours. Les pauvres Habitans é-
 veillez par le bruit, & consternez de voir
 leur Mer couverte de tant de Vaisseaux In-
 fidelles, & les plus courageux même jugeant
 qu'ils n'étoient pas en état de se défendre,
 sans achever de s'habiller, loin de pouvoir
 mettre en seureté ce qu'ils avoient de plus
 précieux, sortirent en foule par la porte de
 derriere qui regarde la terre, & se sauvè-
 rent dans les montagnes voisines, pendant
 que Barberousse faisoit débarquer ses Trou-
 pes sur la Plage. Mais lors que le secours
 des hommes manqua à cette miserable Vil-
 le, celui du Ciel la sauva; car dans le mo-
 ment

*Il est
 surpris
 par la
 tempeste
 à Sa-
 lerne.*

ment que les Galeres les plus avancées se preparent à jeter l'Ancre, on vit l'air s'obscurcir, avec des éclairs & des Tonnerres, & se lever un si furieux vent du côté de la Terre, qu'en un moment il se forma une tempête si terrible, que toute l'Armée Navale des Turcs fut obligée de gagner le large, s'éloigner de la plage, & s'abandonner au gré des vents, avec beaucoup de perte. Entre autres deux Galeres dans lesquelles il y avoit beaucoup de Chrétiens. Les Habitans ayant vû, ou eu avis de ce qui étoit arrivé, se mirent à rendre grâces à Dieu & aux Saints leurs Patrons. Ainsi fut sauvée cette Ville, dans laquelle il y avoit plus de cinquante mille Ames, & à laquelle on a appliqué le Proverbe, *Civitas nobilis quam edificaverunt Sem, Cham, & Japhet*, la grande Ville, bâtie par Sem, Cham, & Japhet. Bomi, qui a écrit un Livre *in quarto* sur cet événement, en attribué tout le bon succès aux glorieuses Reliques de S. Matthieu Patron de la Ville, & aux Corps des SS. Martyrs *Fortunat, Caia, & Anteo*, & à S. *Grammatico* premier Evêque de cette Ville, & il assure que ce fut l'intercession de ces Saints qui souleva cette tempête, parce qu'ils étoient tous du Pais : mais si cela est, il me semble qu'ils la devoient rendre un peu plus forte, afin de ruiner sans ressource cette Armée, & de

de sauver tant de lieux & de gens, qu'elle a fait perir depuis, comme nous le verrons cy-après.

Barberouffe ainsi battu, & transporté par la tempête, qui ne dura pourtant qu'un peu plus de demi quart d'heure, ne voulut plus penser à Salerne, croyant que les Habitans auroient eu le temps de se preparer à se défendre. Ainsi il alla mouiller l'Ancre devant Policastro, Ville Episcopale, qu'il saccagea, & y fit plusieurs Esclaves. Il avoit dans sa Capitane un Renegat de cette Ville-là, qui y ayant été châtié pour quelque mauvaise action, la haïssoit tellement, qu'il pria avec grande instance ce General de la brûler après l'avoir pillée. Ce qu'il ne voulut pas permettre, disant, *qu'il falloit garder quelque chose pour une autre fois.* Chargé d'un gros butin, il en partit pour aller à l'Isle de Lippari, pour reparer ce qu'il avoit souffert devant Salerne; & pour n'être pas oiseux en attendant, il fit mettre à terre 40. pieces de Canon, avec quoi il assiegea la Ville de Lippari Metropole de l'Isle. Les Habitans se défendirent vigoureusement pendant quinze jours, & se feroient défendus encore plus longtemps sans la poltronnerie d'un de leurs Citoyens, qui commandoit dans la Ville pendant le siege, & qui alla en personne traiter de la reddition de la Place; mais il n'ob-

Polica-
stro &
Lippari
1544.

Roy
d'An-
gleterre

Conformément à ce Traité, Henri VIII. partit d'Angleterre au commencement de Juin de cette année, à la tête de trente mille hommes, entre lesquels il y avoit vingt mille chevaux, qu'il débarqua à Calais, & sans perdre du temps s'avança vers la Picardie, quoi qu'on lui eût conseillé d'aller plutôt descendre en Normandie. Il trouva à Calais le Comte de Buren avec 800. hommes, & le Comte de Reux avec 4000. Chevaux que l'Empereur envoyoit des Pais-Bas à Henri VIII. pour rendre leur Victoire immanquable. Ce Prince se voyant ainsi renforcé, prit la résolution d'assiéger en même-temps Bologne & Montreüil. Il envoya pour assiéger cette seconde place le Duc de Nortfolk & les Comtes de Buren, & de Reux, & alla lui-même assiéger Bologne. En peu de jours il l'emporta par une Capitulation fort avantageuse aux François, & puis s'en retourna à Londres. Pour ce qui est de Montreüil, on en leva le Siege quelque temps après, à cause que les Troupes de l'Empereur se retirèrent, quand elles apprirent qu'il avoit fait la paix avec le Roi de France.

Pro-
grez de
Char-
les V.

En même temps, & vers le commencement d'Avril, Charles V. pensa à profiter de la conjoncture pour reprendre tout ce que le Roy de France lui avoit pris dans le Luxembourg, & avoir ainsi sa revanche,
des

des avantages que le Duc d'Enguien avoit remportez en Piémont contre le Marquis du Guast à la Bataille de Cerifolles, que celui-ci perdit. Pour cet effet il s'avança dans la pleine de Mets, où après avoir fait la revue de son Armée, il alla assiéger Luxembourg, qu'il prit après trois semaines de Siege, le dernier jour de Mai. Il prit encore Lignien Barois & S. Dizier. Mais comme il devoit attaquer le cœur de la France en même temps que le Roy d'Angleterre, il s'avança avec son Armée vers Châlons, qu'il laissa pour passer à Château-Thierry. La consternation fut si grande à Paris, d'apprendre que l'Empereur à la tête d'une puissante Armée étoit si près d'eux, que tous ceux qui pouvoient se retirer ailleurs s'enfuirent, jusques aux écoliers, qui n'avoient à perdre que quelques méchans livres.

Cela n'empêcha pas que la plûpart des plus celebres Historiens, même les plus affectionnez à la Maison d'Aûtriche, n'ayent blâmé la conduite de l'Empereur en cette occasion, d'avoir entrepris le Siege de Luxembourg, contre toutes les bonnes maximes de la guerre, seulement par vanité, & pour réparer l'affront qu'il avoit reçu l'année précédente au Siege de Landrecy, que François I. lui fit honteusement lever. En effet, au lieu de s'amuser à Luxembourg,

De quoi l'Empereur est blâmé,

il devoit marcher à grandes journées, pour se joindre avec le Roy d'Angleterre, qui n'assiégeoit Bollogne, qu'en attendant l'Empereur, qui avoit mis le Siège devant Luxembourg. Il est certain que si ces deux Monarques se fussent d'abord joints, & qu'avec toutes leurs forces ils fussent allés assiéger Paris, ils auroient obligé François I. ou à donner Bataille, ou à s'enfuir de Paris, & leur abandonner la Capitale de son Royaume, qu'ils auroient enrichy leurs Armées du pillage de cette grande Ville, & que cela auroit tellement encouragé les Soldats, que la ruine de la France s'en seroit ensuivie. Que si François I. se fût présenté pour donner Bataille (ce qu'il n'auroit assurément pas fait,) ils pourroient être assurés de le battre, & de remporter infailiblement la Victoire sur lui; car les deux Monarques ensemble avoient plus de soixante mille hommes de pied, & vingt-deux mille Chevaux, presque tous vieilles Troupes; au lieu que le Roy de France avoit à peine treize mille Chevaux & vingt-quatre mille hommes de pied, tous presque gens nouvellement levez dans le País. Mais disons mieux, les guerres ne finiroient jamais si ceux qui commandent les Armées ne faisoient souvent des fautes.

*Crain-
tes.*

Cependant les grands progrès de Charles V. qui réduisoient François I. ou plûtôt

tôt l'Europe entière à l'agonie, ne plaisoient guere aux meilleurs Politiques, & faisoient de la peine generalement à tous ; jusques-là que la haine que l'on avoit conçû dans toute la Chrétienté contre François I. à cause des dommages que les Turcs y avoient faits, de les avoir appelez à son secours, soutenus, & pourvûs des choses necessaires, commença à se changer en compassion, & les grandes louanges qu'on avoit données à l'Empereur en autant de sujets de crainte. Chacun voyoit bien la nécessité qu'il y avoit de tenir les affaires en un certain équilibre, & que trop de puissance en un seul avoit toujours été dangereuse. Les propres Sujets de la Maison d'Autriche n'approuvoient pas, que l'Empereur après avoir pris des Pais considerables, fût allé avec des Armées formidables, & par vanité jusques dans le cœur de la France, fondez sur ce que plus il faisoit de conquêtes & devenoit puissant, & plus il traiteroit ses Sujets avec orgueil, & les rendroit plus esclaves. L'exemple de Cambray, qu'il venoit de brider par une Garnison & une Citadelle, leur faisoit trop mal au cœur, pour ne se pas défier de lui. Et generalement tous les Princes d'Allemagne & d'Italie, se disoient les uns aux autres, par maniere d'entretien, & pour s'exciter les uns les autres à travailler à leur intérêt com-

mun, combien ils avoient raison de ne pas négliger tant de sujets de crainte que leur donnoit l'Empereur.

*Prélu-
des de
la paix.* Les plus sages, & ceux qui avoient le plus de part aux affaires, se mirent à négocier secrètement un Traité de paix, & comme on ne doutoit pas qu'on ne trouvât beaucoup de disposition à cela du côté de François I. réduit en tel état, qu'il devoit, pour ainsi dire, recevoir la paix du Vainqueur, c'est-à-dire, la faire à quelque condition que ce fût, on fit tous les plus grands efforts du côté de l'Empereur. Le Pere Garcia, Dominicain & Confesseur du Roy Ferdinand, y travailla avec beaucoup d'application, soit qu'il eût été sollicité à le faire, ou que sçachant la crainte qu'avoit ce Prince, qui après avoir perdu presque toute la Hongrie, se voyoit encore menacé par Soliman de lui enlever l'Autriche, il voulut le rassurer par la Conclusion de la paix, après laquelle il pourroit être secouru de toutes les forces de l'Empereur, son Frere. D'autres disent, que la Reine Eleonor Epouse de François I. voyant le Roy dans de si tristes conjonctures, en écrivit au Pere Gusman Confesseur de Charles V. & au Pere Garcia, lesquels agirent conjointement auprès de Granvelle premier Ministre de l'Empereur, qui y contribua beaucoup, pour faire plaisir au Pape, duquel

quel il eseroit un Chapeau , sçachant qu'il souhaitoit beaucoup la paix , & qu'il avoit envoyé à ce dessein le Cardinal Polus en qualité de Legat à *latere* , qui y contribua plus que personne ; aussi un jour qu'il la demandoit à l'Empereur avec beaucoup d'instance , il en reçut cette réponse favorable , qu'il étoit prêt de sacrifier ses intérêts , d'oublier pour toujours les offenses qu'il avoit reçues , & de consentir à une paix , plus honorable qu'avantageuse , au milieu de ses Victoires , pour le service & la gloire de Dieu , & pour le bien general de la Chrétienté.

On commença par une suspension d'armes pour un mois , d'autres disent seulement douze jours , pour faciliter davantage l'ouverture de la negociation. On choisit pour le lieu de la conference l'Abbaye de Saint Jean des Vignes , au Fauxbourg de Soissons ; la plupart des Historiens disent que ce fut dans une petite Ville nommée Crêpi , ou S. Crespin , dans le Territoire de Laon ; & comme c'est ainsi que le disent les François qui le doivent mieux sçavoir que personne , nous nous en tiendrons à cela. Les Plenipotentiaires de l'Empereur étoient Don Ferrante Gonzaga son Lieutenant General , & Granvelle son premier Ministre ; & de la part du Roi de France ; il y eut l'Amiral Annebault , & Chemans

226 LA VIE DE CHARLES V.
 Garde des Sceaux, quelques-uns y ajoutent
 Vitri, & tous se rendirent à Crépi. Ces
 deux Monarques envoyèrent aussi des Am-
 bassadeurs au Roi d'Angleterre, pour le
 porter à intervenir à cette paix : & comme
 les dispositions y étoient grandes des deux
 côtez, elle fut conclue en moins d'un mois,
 sçavoir le 14. Septembre, en la maniere
 suivante.

ARTICLES

*Du Traité de Paix conclu entre l'Empereur
 Charles V. & François I. à Crépi le 14.
 Septembre 1544.*

- I. **Q**U'il y auroit à l'avenir une paix
 perpétuelle entre l'Empereur Char-
 les V. & le Roi de France, & leurs Su-
 jets tant deçà que delà les Monts.
- II. Que Charles Duc d'Orleans & dernier
 Fils de François I. épouserait la Fille de
 l'Empereur, ou celle du Roi des Ro-
 mains sa Niece, avant la fin de l'an
 1549.
- III. Qu'il seroit au choix de l'Empereur de
 lui donner l'une ou l'autre de ces deux
 Princesses.
- IV. Que pour la constitution du dot de
 l'une ou de l'autre de ces Princesses,
 l'Em.

L'Empereur donnoit audit Duc d'Orleans l'investiture du Duché de Milan , immédiatement après la conclusion du mariage , ou à faute de celui-là les Comtez de Flandres , & de Charolois , ou la Franche Comté , au choix encore de l'Empereur , & que moyennant l'investiture de l'une ou l'autre , le Roi renonceroit à toute prétention sur le Royaume de Naples.

V. Qu'en cas que l'Empereur donnât l'investiture du Duché de Milan , il garderoit en son pouvoir les Châteaux de Milan & de Cremona , jusques à ce qu'il naquît un fils de ce mariage.

VI. Que le Roy restituerait en cette même année , tout ce qu'il avoit pris sur lui deçà & delà les Monts , mais qu'il pourroit garder les Châteaux des Places , s'il vouloit , jusques au temps que l'Empereur remettroit ceux de Milan & de Cremona.

VII. Que l'Empereur & le Roy garderoient chacun tout ce qu'ils avoient pris l'un sur l'autre depuis la Treve faite à Nice.

VIII. Que le Roy donneroit à son Fils Charles une pension annuelle de cent mille livres Tournois , à prendre sur les Duchez d'Orleans , de Berry , d'Angoulême , & si ces Duchez ne suffisoient

pas pour la payer, qu'on la prendroit sur le Duché d'Alençon.

IX. Qu'en cas de survivance, la fille de l'Empereur auroit quarante mille francs de pension tous les ans, & si c'étoit la Niece de Sa Majesté Imperiale, trente mille.

X. Que le Roy seroit obligé de donner un bon nombre de Troupes à l'Empereur, pour servir dans la guerre contre les Turcs en Hongrie.

XI. Que pour ce qui regarde les interêts de la Religion, ils s'en accorderoient.

*Fran-
çois I.
& sa
Maî-
tresse.*

François de Beaucaire Evêque de Mets, Auteur contemporain, dit que le Roy fut porté à signer un Traité si avantageux à l'Empereur, & si honteux & préjudiciable pour lui, par les persuasions d'Anne de Pis-leu Dame d'Estampes, Maîtresse de François I. qu'il aimoit avec passion, & qui depuis qu'elle avoit reçu en Present un Diamant de la part de Charles V. avoit toujours appuyé ses interêts, & sur tout en cette occasion, esperant de recevoir de lui des Presens encore plus considerables, comme cela ne lui manqua pas. François I. fit beaucoup de difficulté de signer le Traité, avant que l'Empereur eût fait sortir son Armée de ses Terres, ce qui ayant été rapporté à Charles V. il dit. *Que son Armée*

*ne sortirois de France que quand le Roi l'en-
chasseroit ou avec l'épée, ou avec la plume.*

L'Amiral Annebaut, qui avoit négocié la paix, fut envoyé à Brusselles, accompagné d'une suite pompeuse pour être présent lors que le Traité seroit signé. Il trouva l'Empereur si affligé de la goutte à la main droite, qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme il appuyoit sa main droite sur la gauche pour pouvoir signer, il dit à l'Amiral avec un grand air de Majesté en prenant la plume qu'on lui presentoit. *Qu'il le prioit de remarquer par ce qu'il voyoit, si on pouvoit douter qu'il ne tint ce qu'il promettoit par ces Articles de paix, & si ne pouvant en temps de paix tenir une plume, il seroit en état de se servir de l'épée en temps de guerre?* Avec l'Amiral entrèrent dans la Chambre de l'Empereur, pour lui voir signer les Articles de paix plus de 400 Gentils-hommes François, outre les Pages & Valets de chambre qui se mêlerent parmi les autres, n'ayant pas d'autre occasion de voir l'Empereur qui gardoit le lit. Quand ils furent entrez pour mieux voir l'Empereur, ils monterent à la Françoisse sur les Tables, Chaises & autres meubles, gâtant & détruisant tout, jusques-là que le Chambellan fut obligé de leur crier à haute voix, qu'ils eussent un peu plus de respect pour le lieu où ils étoient; à quoi ils répondirent

140 LA VIE DE CHARLES V.
civilement & honnêtement. *Eh de grace ,
Monsieur , laissez-nous voir à plaisir , le plus
courageux , & le plus grand Prince du mon-
de ! D'autres leur font dire la chose un peu
autrement , & cela est assez vrai semblable ,
en cette maniere. Eh de grace laissez-nous
voir à plaisir ce grand Empereur qui nous a
fait jusques ici tant de mal , & qui aujour-
d'hui nous veut faire tant de bien !*

*Réjois-
sances
pour la
Paix.* Cette paix fut suivie de toutes les démon-
strations de joye accoutumées en telles oc-
casions. Les Imperiaux s'en réjouirent avec
raison , parce qu'elle étoit glorieuse &
avantageuse à l'Empereur. Les François la
solenniserent avec encore plus d'ostenta-
tion , pour dissiper le chagrin qu'ils avoient
de voir conclurre une paix si avantageuse
à leur ennemi , après s'être épuisez & rui-
nez par les guerres precedentes , ou plutôt
pour faire croire aux gens qu'ils en avoient
beaucoup de joye. Mais le Pape la fit so-
lenniser à Rome avec plus de pompe que
nulle part ailleurs , en la maniere accoutu-
mée en cette Cour , sçavoir , par des Pro-
cessions , des Messes , & des Publications
d'Indulgences. Cependant toute l'Europe
demeura surprise , de voir que pour en feli-
citer les deux Monarques , Sa Sainteté n'eût
envoyé vers eux que de simples Nonces ,
sçavoir , à l'Empereur *Jean François Sfor-
drato* Evêque d'Amalfi , & au Roy de Fran-

ce Dandino son Secrétaire; cependant pour les exhorter à la paix il leur avoit envoyé des Legats à *latsers*, & même pour les féliciter de la Treve. Il avoit encore envoyé des Legats à l'Empereur, & des Legats Cardinaux, pour lui rendre de simples visites, au lieu qu'en cette occasion il s'étoit contenté lors qu'il s'agissoit d'une paix générale, de leur envoyer deux simples Prelats. Aussi furent-ils assez mal reçus par l'un & l'autre de ces deux Monarques. C'est apparemment ce qui a donné occasion à Adriani de dire que le Pape s'étoit piqué de ce que les deux Princes firent l'assemblée, & conclurent même la paix, avant qu'il eût reçu les Lettres par lesquelles on lui donnoit avis du lieu où l'on se devoit assembler, loin d'attendre qu'il leur fit donner des avis, au sujet de cette paix, pour laquelle il avoit tant travaillé & fait des dépenses si considérables.

Il est certain que jamais on n'a tant & si différemment parlé de paix ni de guerre que de celle-ci. Les uns ont raisonné sur les Articles & conditions, réputés par eux pour ridicules en toutes leurs circonstances. D'autres ne pouvoient comprendre que Charles V. victorieux comme il étoit, eût pû se résoudre de promettre la Duché de Milan, ou la Flandre à un Fils de François I. après avoir dépensé tant de trésors, &c.

Diversité d'opinions

versé tant de sang pour la conservation de ces Païs. Plusieurs blâmoient François I. d'avoir fait la paix avec tant de précipitation; car on assure que les Conférences ne durèrent pas huit jours. Il y en a même qui disent, que l'Empereur ne pensoit point du tout à se dépouiller du Duché de Milan, ni du Comté de Flandres, mais qu'il les promit seulement (comme je le crois aussi) pour endormir le Roy de France, avoir les six ans qu'il s'étoit réservés pour remédier aux affaires de la Religion en Allemagne, & mettre le Roy des Romains son Frere en état de recouvrer son Royaume de Hongrie.

*François
obligez
à faire
la paix*

En un mot, chaëun a voulu donner un coup de dent à cette paix, s'il m'est permis de me servir de cette expression, le Peuple l'attaqua par la langue, & les Auteurs avec la plume. La verité est que ces deux Monarques furent contraints de faire la paix, s'il faut ainsi dire, les yeux fermés. Premièrement, François se voyoit attaqué par deux puissans Ennemis, & avec des forces formidables. D'un côté le Roy d'Angleterre avoit assiégé tout à la fois deux Villes qui étoient deux Clefs de son Royaume; Boulogne & Montreuil; & de l'autre Charles V. faisoit des progrès considérables sur ses Terres. D'ailleurs il voyoit son Royaume, quoi que fort & abondant, entièrement épuisé,

épuisé , & ses Sujets si ruinez , qu'il n'en pouvoit plus tirer de quoi soutenir plus longtemps la guerre contre les Ennemis.

Charles n'avoit pas moins de raison que lui de souhaiter la Paix ; car il voyoit les Etats de son Frere le Roy des Romains , prêts à être engloutis d'un moment à l'autre par Soliman. Les divisions au sujet de la Religion , sur le point de ruiner l'Allemagne , & tous les autres Princes , devenus jaloux de ses Victoires , murmurer de ce qu'il laissoit les Turcs , & les Lutheriens triompher , par la passion qu'il avoit de se vanger de la France. En un mot , il voyoit l'Espagne manquant de toutes choses , le Duché de Milan & les Royaumes de Naples & de Sicile entierement hors d'état de se soutenir davantage , & ces deux Royaumes particulierement ruinez , non seulement par les contributions , qu'on y avoit exigées , mais entierement épuisez par les voleries & les brigandages du Turc.

Deux autres choses encore pressoient Charles de faire la Paix , sçavoir , premièrement la nouvelle qu'il avoit eu de la sédition arrivée au Peron , de laquelle je dirai quelques particularitez. Pendant que les affaires de l'Empereur étoient en l'état que nous venons de dire en Europe , il survint dans la Province du Peron , où venoient ses plus grandes richesses , des contestations

Charles y étoit aussi forcé.

Sédition au Peron.

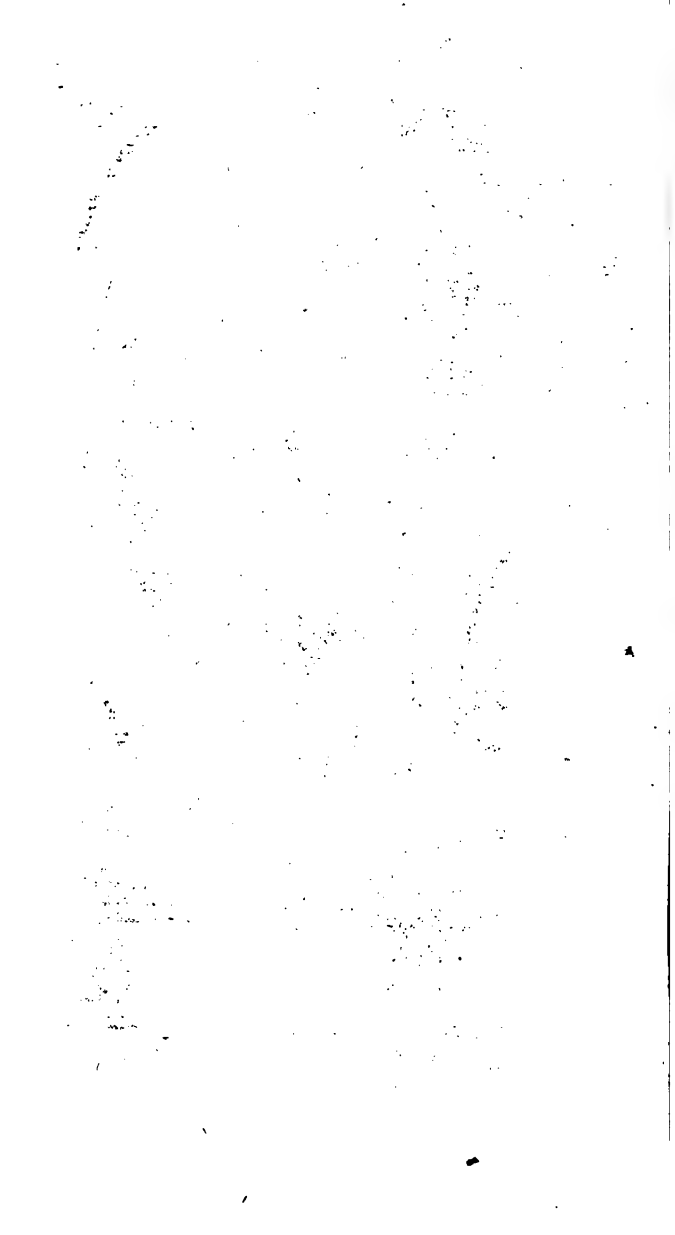
testations pour le Gouvernement entre *Don François Pizzaro* , qui le premier avoit conquis ce Pais , comme je l'ai dit dans le premier Volume de cet ouvrage , & *Don Diego Almagro* , un de ceux qui accompagnerent Pizzaro à cette conquête. Contestations qui furent fort préjudiciables à ce Pais-là , & qui firent verser le sang des meilleurs Officiers & Soldats Espagnols ; Divisions qui ne furent pas moindres que celles qui arriverent à Rome , entre *Marius* & *Sylla* , ou entre *Pompée* & *César* , & qui peut-être firent verser encore plus de sang. Les Espagnols qui étoient au Pérou se partagerent entre l'un & l'autre. Avec ce renfort ils commencerent à se faire la guerre , & comme si le Pérou n'eût pas été assez grand pour contenter leur avidité , ils disputerent des Frontières. Pendant quelque temps la fortune sembloit être neutre , favorisant tantôt l'un , & tantôt l'autre Parti dans les occasions où ils se trouvoient aux prises , ce qui arrivoit assez souvent.

*Action
Indigne
de Piz-
zaro,*

Enfin il arriva que dans un combat *Herhando Pizzaro* , frere de *François* , fit prisonnier *Almagro* , & puis le mena à *Cuzco* , où il le fit mourir publiquement , action barbare , & qui déplût beaucoup à l'Empereur , car il étoit arrivé un peu auparavant qu'*Almagro* ayant pris prisonnier *Herhando* , lui avoit donné la liberté la plus honnê-



FRANCOIS PIZZARO
Conquerant du Perou



nonnêtement du monde , au lieu que celui-ci payoit un si grand bien-fait par une perfide ingratitude. Ulloa dit , qu'Almagro ayant oui la Sentence de mort qu'on lui prononça, ne pût s'empêcher de dire : *Je ne me repens pas d'avoir usé de clémence & humanité envers Hernando Pizarro, & de lui avoir donné la liberté, lors que tous mes gens me sollicitoient de le faire mourir; mais je suis fâché d'avoir vécu assez long-temps, pour avoir vu une ingratitude aussi grande, que celle de me voir condamné à la mort par celui qui avoit reçu de moi un si grand bien-fait.*

Cependant Don Diego d'Almagro fils Vengeance
du défunt, & d'une Italienne, desirant de d'Almagro
vanger la mort de son Pere, & ne le pouvant faire sur la personne d'Hernando qui l'avoit fait mourir, parce qu'il étoit parti pour l'Europe, afin d'informer l'Empereur de l'état des affaires du Perou, alla de nuit dans la maison de François Pizarro, fils d'Hernando, dans la Ville de *los Reyes*, & le poignarda dans son lit. La mort de cet homme, qui avoit beaucoup de courage & d'autorité, donna l'alarme à toute la Province. En même-temps ayant pris les Armes avec quatre cens Espagnols de son parti il se fit proclamer Seigneur de la Ville, & son parti se fortifiant peu-à-peu, il se fit reconnoître pour Gouverneur & Seigneur du

du Perou, se battant souvent contre Gonzales Pizarro, Frere de celui qu'il avoit tué, & qui lui faisoit encore tête. L'Empereur étant prêt à partir pour l'Allemagne apprit ces nouvelles, & envoya en diligence au Perou *Don Antonio Vacco de Castro*, avec beaucoup de Troupes, & ayant appris qu'Hernando Pizarro étoit arrivé en Espagne avec d'immenses richesses, il le fit mettre en prison, pour lui faire rendre compte de la mort d'Almagro, qui étoit réputé innocent.

Loix
envo-
yées
par
Char-
les.

Vacco di Castro ne fut pas plutôt arrivé au Perou, qu'il fit la guerre au Rebelle Don Diego, défit ses Troupes, le prit prisonnier, & lui fit incontinent couper la tête, quoi qu'il fût fort aimé pour ses belles actions & sa generosité. Il ne se contenta pas de faire couper la tête au Chef, il fit encore cruellement mourir plus de six cens hommes de son parti. L'Empereur informé de tout cela, envoya au Perou en qualité de Vice-Roy *Blasco Nugnes Vela*, avec des Loix severes, qui portoient que tous ceux qui avoient suivi le parti de Pizarro, & celui de Don Diego Almagro, fussent punis comme séditeux, & leurs biens confisquez à l'Empereur, aussi-bien des uns comme des autres. De sorte que, comme ils étoient tous Espagnols du Pais, il n'en resta plus d'autres que ceux qui étoient arri-

vez

vez depuis peu , ce qui causa un grand murmure , entre ceux qui devoient être ainsi châtiez.

Ces malheureux firent tout ce qu'ils purent , pour obliger le nouveau Vice-Roy , de surseoir à l'exécution des Loix qu'il avoit apportées , jusques à ce qu'on eût mieux informé l'Empereur , ce qu'il ne voulut jamais accorder , au contraire il les fit exécuter , quoi que lui pût alleguer pour l'en détourner Vacco di Castro. Irrité même de ce qu'il s'opposoit à l'exécution severe des Loix de l'Empereur , il le fit arrêter , & trois jours après lui fit couper la tête comme à un Traître. Cette severité trop grande du Vice-Roy obligea les mécontents à prendre les Armes contre lui. Ils élurent pour leur General Gonzalo Pizzaro frere de François , & après quelques combats , où le Vice-Roy eut quelque avantage , finalement il fut défait en une Bataille , & pris lui-même prisonnier près de la Ville de *Quito* , où il fut conduit , & comme tout le monde crioit , *qu'il meure , qu'il meure ce cruel* , Pizzaro sans autre forme de procez lui fit couper la tête , & se rendit ainsi maître du Gouvernement. Charles V. reçut ces nouvelles au siege de Luxembourg , & comme il jugeoit que la conservation de ce Pais lui étoit d'une grande consequence , il résolut d'y envoyer des forces si conside-

rables ,

*Le Vice
Roy est
mê.
1544.*

nables , qu'elles auroient absorbé la plus grande partie des revenus de l'Espagne. Il ne faut pas trouver étrange que cette affaire l'obligeât encore à faire la paix.

Défait
se du
Mars
quis de
Guast.

Charles en eut encore une autre raison aussi considérable que celle-là , & que je rapporterai en peu de mots. François I. avoit envoyé en Piémont le Duc d'Enguien de la Maison de Vendôme , à la tête de vingt mille hommes , au mois de Mars 1544. A peine y fut-il arrivé qu'il alla assiéger Carignan. Pierre Colonne en étoit Gouverneur , qui défendit courageusement la Place avec une bonne Garnison qu'il y avoit dedans. Mais ayant appris que le Marquis du Guast Gouverneur de Milan s'approchoit pour secourir la Place , & voyant qu'il avoit des forces égales aux siennes , son Armée étant composée de sept mille hommes de pied , Allemans , six mille Italiens tous vieilles Troupes , quatre mille Espagnols , & neuf cens chevaux , il leva le siege & lui alla au devant pour lui donner Bataille (d'autres disent que le Marquis la presenta au Duc) la Bataille commença avec furie de part & d'autre , chacun mettant le tout pour le tout , auprès de Cerisoles , comme nous l'avons dit en passant. Mais après cinq heures de combat les Impériaux furent défaits par la valeur & la bonne fortune du Duc d'Enguien. La plu-
part

part des Imperiaux demeurerent morts sur la place. On fit grand nombre de prisonniers, & le reste prit la fuite. Cette Bataille fût donnée le treize Avril 1544. & fut si sanglante, qu'il y eut plus de six mille Allemans de tuez. Le Marquis du Graft qui avoit été blessé à la cuisse d'un coup d'Arquebuse, se fit porter à Asti, où se retirerent aussi la plupart des fuyards, ensuite les prisonniers furent échangez avec les François que le Marquis avoit pris. Les François profitent beaucoup de cette défaite, car ils prirent tout le Bagage des Imperiaux, leur Canon, & la dépouille des morts.

La nouvelle de cette défaite que Charles V. reçut pendant qu'il assiégeoit Luxembourg, lui fut fort sensible, aussi bien qu'une autre qu'il reçut huit jours après, par laquelle le Marquis du Graft lui faisoit sçavoir que les Milanois faisoient grand bruit de cette disgrâce, voyant bien qu'ils ne pourroient éviter d'être accablez de nouveaux Impôts, pour rétablir l'Armée perdue : & comme ils étoient déjà si chargés, qu'ils ne pouvoient plus se soutenir, ils parloient si hautement, que le Marquis n'osoit plus sortir de Milan, qu'accompagné de beaucoup de Troupes pour retenir les Mécontents dans leur devoir & les empêcher de faire quelque soulèvement. Il

Motif

de la

paix.

y a beaucoup d'apparence que la perte de cette Bataille, un Ennemi victorieux si voisin, l'état d'un Peuple tel que celui de Milan naturellement porté à la révolte, & qui paroissoit si mécontent, qu'il sembloit être prêt à prendre quelque méchante résolution, furent autant de motifs considérables qui porterent l'Empereur à faire la paix.

Perte
des Im-
périaux.

Un autre mauvais succès qu'il eut, & que je vais raconter, ne l'y obligea pas moins. Après le Siege de Luxembourg Charles V. étoit allé, comme nous l'avons dit, assiéger Saint Dizier, Place très-forte, de laquelle étoit Gouverneur le Comte de Sancerre, lequel avoit pour Lieutenant la Lande, brave Capitaine, qui par sa valeur, & ses vigoureuses sorties coûta beaucoup de sang aux Imperiaux, & y perdit lui-même la vie. Il y fut tué plus de huit cens Allemands, deux mille cinq-cens Flamands, & six cens Espagnols, & entre ceux-là plus de trente braves Capitaines & Officiers. Mais ce qui affligea le plus l'Empereur, ce fut la mort de René Prince d'Orange, General de l'Infanterie Flamande, tué d'un coup de Canon, pendant qu'il couroit d'un côté & d'autre pour encourager les Soldats à repousser la Lande qui avoit fait une sortie. Charles V. aimoit tant ce jeune Prince, qu'il ne put s'empêcher de dire, *que quand*

il n'auroit pas d'autre raison de faire la paix, la seule mort du Prince d'Orange l'y obligeroit.

Mais puis que la paix est faite , il est temps de laisser un peu les Armes en repos , pour parler des Amours de Charles-Quint. Nous avons déjà parlé des Amours de ce Prince avec la mere de la Princesse Marguerite , que ce Prince éleva jusques à la faire Duchesse de Florence , & nous n'en dirons pas davantage pour parler des amours de ce Prince avec *Elisodore de Plombes* , Demoiselle Allemande , des environs de Ratisbonne. C'étoit une des plus belles personnes qu'il soit possible de voir , & aussi belle qu'une fille puisse souhaiter d'être , quoi qu'il y en ait fort peu qui y parviennent , & l'on voyoit en elle l'agrément avec la beauté se disputer à qui l'emporteroit. L'un & l'autre toucherent si fort le cœur de Charles V. & il aima cette personne avec tant de passion , qu'il ne garda plus aucune mesure comme il avoit accoutumé de le faire pour éviter l'éclat , & le scandale , & pour sauver les apparences. Peut-être ceux qui liront cet Ouvrage ne seront-ils pas fâchez de sçavoir l'Histoire de ces Amours de Charles V.

Pendant que ce Prince étoit à Cambray un peu avant la paix , une Dame nommée Catherine veuye de Ferrante de Plombes ,

*Amour
de Char
les V.
& de la
Plombes*

*Pro
micre
vica-
sion.
1544.*

mere

mere d'Eliodore dont je viens de parler, vint trouver l'Empereur accompagnée de sa fille. S'étant mises à genoux l'une & l'autre devant lui, elles lui presenterent un Placet, ou plutôt la mere pour mieux faire réussir son dessein, voulut que ce fut sa fille qui le présentât de sa propre main. L'Empereur qui n'étoit pas insensible, voyant cette belle fille à ses pieds, lui tendit la main, la releva, & fit signe aussi à la mere de se lever, & sans lire le Placet, il demanda à la fille pour la faire parler de ce qu'il contenoit. A quoi elle répondit, *Tres-beau & tres-glorieux Empereur. Mon pere étant venu à mourir, a laissé ma mere veuve & chargée de trois enfans, avec fort peu de bien, deux filles dont je suis l'aînée : & un fils jeune, courageux, qui ne respiroit qu'après la guerre, & capable de faire fortune, sur lequel étoit fondée toute l'esperance de la Famille; mais notre malheur a voulu qu'il a été tué il n'y a pas longtemps au Siege de Duren, au service de Votre Majesté, & lors qu'il étoit à quelques pas de Votre Personne.*

Artifi- Là cette jeune fille s'arrêta, & pleura, apparemment afin que ses larmes fussent un
ce mer- charme pour gagner le cœur de ce Prince,
veil- qui lui répondit incontinent, *Ne pleurez*
leux point, belle fille, on pourvoira à tout. La mort de votre Frere m'oblige à être de vos amis.

amis. Je m'en vais donner ordre qu'on donne une pension de cinq cens Ducats par an à votre mère & à votre sœur. Pour ce qui vous regarde, je me réserve d'en avoir soin moi-même, si vous l'agréez. La fille lui repliqua, avec une sage & agréable modestie, Je n'ai pas assez de mérite, grand Empereur, pour espérer de vous cette grâce, mais j'ai au cœur fort reconnaissant pour l'accepter. Après quoi elles se retirèrent. La mère fut extrêmement contente & de la Pension qui lui avoit été donnée, & de la bonne disposition qu'elle voyoit, à venir à bout de ses desirs, qui étoient de voir sa fille, aimée & Maîtresse d'un si grand Empereur. Deux jours après la Gouvernante de Cambray ayant ordonné un Bal pour divertir l'Empereur, fit en sorte que cette fille y fût priée, elle s'excusa d'abord sur ce qu'étant étrangère & en voyage, elle n'avoit pas des habies propres pour telles occasions; mais ayant appris que l'Empereur y assisteroit, elle s'ajusta du mieux qu'il lui fut possible, & y alla. Ce fut en ce Bal (occasion toujours fatale aux amours de l'Empereur) que cette passion donna le dernier assaut au cœur du Prince, de sorte, que le même soir, il fit un saut du Bal au lit; elle étoit alors âgée de vingt-deux ans au plus.

Mais comme ce devoient être les dernie-
res

Violence d'amour.
1544.

res Inclinations de Charles V. elles épuiserent aussi toute sa passion amoureuse. Il avouoit qu'il n'avoit jamais rien aimé avec tant de passion. Il est vray que cette fille y contribuoit beaucoup par sa beauté, son agrément, & ses charmes, aussi-bien que par les bonnes instructions qu'elle avoit reçu de sa mere pour se rendre Maîtresse du cœur de ce Prince : & ce n'est pas chose rare qu'un homme de quarante-quatre ans se laisse gagner le cœur, à une fille de vingt-deux, aussi belle que celle-là. Peu de temps après l'Empereur étant obligé de commencer la Campagne suivante, envoya la Plombes, sa chere Favorite, avec sa mere à Bruxelles, où il avoit fait dessein d'aller, comme il fit après la Campagne. Cependant la belle Favorite alla deux fois voir l'Empereur dans son Camp habillée en homme, pour lui témoigner l'amour qu'elle avoit pour lui : Elle fut pourtant cause qu'il fut plus affligé de la goutte, qu'il ne l'étoit d'ordinaire, car lors qu'il en fut attaqué à Bruxelles & obligé de garder le lit, elle étoit presque toujours auprès de lui, lui parloit de la part qu'elle prenoit à son mal, & lui baisoit les endroits où il sentoît plus de douleur : caresses qui ne servent en un homme qui aime, qu'à jetter, comme on dit, de l'huile dans le feu, aussi fut-il obligé d'éprouver ce qu'on dit, *que les fem-*

mes

mes sont contraires à la Goutte.

On ne peut pas disconvenir que Charles V. n'aimât les plaisirs sensuels, mais ils ne lui firent pourtant jamais perdre la raison ; & il garda même toujours, comme je l'ai dit, les apparences. Il disoit souvent, que les Princes ne pouvoient guere s'empêcher de satisfaire leurs plaisirs, parce qu'ils en avoient plus d'occasions que les autres hommes ; mais qu'ils étoient aussi plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le scandale, pour ne pas faire de tort à leur dignité, & que ceux qui étoient élevez aux plus grands Emplois, ayant plus souvent les occasions de se satisfaire, devoient aussi montrer plus de prudence, pour empêcher le scandale qui en pourroit arriver. Pendant qu'il étoit à Paris, un Gentil-homme de la Cour lui offrit un jour, de mener dans sa Chambre ce soir-là même, une noble & jeune fille ; digne de l'amour d'un Empereur ; mais il en eût pour réponse, que ce n'étoit point-là une proposition à faire à un Empereur, qui ne doit avoir en vûe que la reconnoissance, que d'ôter en secret l'honneur à quelqu'un, dans cette Ville capitale, pendant qu'on lui faisoit tant d'honneur en public. Et comme ce Gentil-homme lui répliqua, que les Princes au lieu d'ôter l'honneur par de telles galanteries, en faisoient beaucoup aux personnes qu'ils aimoient, Cela seroit vrai, lui

Parole
confi-
derable
de Char-
les V.

répondit l'Empereur, si chacun avoit la même opinion de son honneur, que vous avez de vôtre. A son autre à Naples, qui lui offroit la femme d'un Capitaine de son Armée qui étoit parfaitement belle, il répondit, à Dieu ne plaise, que j'offense l'honneur d'une femme, dont le mari défend l'entrée de la main de rien.

*Ce que
c'est que
le péché
de l'a-
mour à
l'égard
des
Princes*

Il est certain que Charles-Quint aimoit la femme, & qu'il en donna plus de marques à Naples qu'ailleurs; mais il se faisoit un plaisir de sauver les apparences, c'est ce qui le portoit à faire souvent de semblables réponses, sur tout lors qu'il avoit déjà quelque autre occasion en main. Disons la vérité, s'il est vrai qu'il soit difficile de trouver un Prince sans défauts, il faut avouer que le moindre qu'on puisse trouver en eux, c'est l'amour des femmes, parce en un mot, que s'il fait par cette passion du tort à quelque famille particulière, cette même passion sert à faire du bien à cent autres. Pour moi j'appelle défaut; j'appelle vices en un Prince ceux qui font du tort au Peuple & qui le ruinent, comme l'ambition, la vengeance, l'avidité, l'avarice, l'orgueil, la vanité, la tyrannie, & autres, qui portent les Princes à surchauger leurs Sujets, & qui leur attirent la haine de tout le monde. Mais qu'importe-t-il à un peuple que son Prince soit vierge, ou qu'il ne le soit

Soit pas ; chaste ou incontinent , adultere ou fidelle à sa femme , pourvû que d'ailleurs il soit doux , bon , genereux , humain , juste , qu'il employe tous ses soins , à maintenir la tranquillité publique , & la Religion , & à charger les Peuples le moins qu'il lui est possible.

Je ne veux pourtant pas dire par-là , qu'un Prince doive être voluptueux , & aduhtere ; *ce n'est pas - là mon dessein ; mais seulement qu'entre tous les defauts d'un Prince , d'amour des femmes est celui qui fait le moins de tort à ses Sujets , pourvû toutefois qu'il ait la prudence de Charles V. de sauver les apparences. Car ce Prince avoit encore cela de particulier , que non seulement il a évité d'user de violence envers quelque femme que ce fût , mais qu'il a été même fort reservé dans les occasions qu'on lui offroit. Cette passion produit deux effets fort differens en un Prince. Quand elle est gouvernée avec prudence , & discretion , telle qu'elle l'étoit en Charles-Quint ; elle rend le cœur du Prince humain , & affable , parce que les douceurs de l'amour servent à adoucir le courage : quoi que pourtant ceux qui aiment que les Princes soient fiers , courageux , & belliqueux , ne manquent pas de dire , qu'un tel Prince est mol & effeminé. Mais cette même passion cause quelque fois des malheurs , capables*

Ce qu'il y a de tolerable.

de faire horreur, non seulement à leurs Peuples, mais même à l'Enfer. Telle fut celle des Tarquins à Rome, des Nérons, des Heliogabales, des Caligulas, & de tant d'autres Princes & Rois, & tant d'autres Etats & Royaumes. Gens qui se faisoient un plaisir de faire de cette passion une tyrannie qui alloit jusques à enlever par force les plus chastes femmes, & les filles qui aimoient le plus leur virginité, forçant & obligeant leurs Peuples à presenter des Sacrifices publics à leurs Concubines, se faisant même honneur de passer les journées entieres dans des lieux infâmes : en sorte qu'il n'est pas possible de lire l'Histoire & les actions scandaleuses de ces Princes, sans concevoir de l'horreur contre la Nature elle-même, d'avoir produit de tels hommes.

*Comment
les Prin
ces de-
vien-
nent
malheu-
reux.*

Cependant cela n'a pas empêché, que de tels Princes, ou pour mieux dire, de tels tyrans, engendrez, pour ainsi dire, par la Luxure elle-même, n'ayent eu leurs admirateurs je dirai même leurs Adorateurs, & leurs Sacrificateurs, qui ont approuvé, loué, & sacrifié même à leurs actions. Mal qui n'est que trop commun dans les Cours, & qui souvent rend les Princes méchans & Tyrans. On lit de Neron, que tant qu'il mena une vie privée, quoi qu'il fût jeune & beau, & qu'il eût des manieres & des agrémens capables de gagner le cœur des

Dames, il fut pourtant un exemple de douceur, de modestie, & de continence, & on ne trouve pas, qu'il ait jamais fait aucun tort à son prochain. Mais il n'eut pas plutôt mis le pied sur le Thrône de l'Empire, qu'il n'y eut débauche, mechanceté, ni cruauté qu'il ne pratiquât. Et d'où peut être venu un changement si subit de la vertu au vice ? du bien au mal ; & de la continence à la débauche ? C'est, comme dit le Proverbe, *que l'occasion fait le larron*. Ce sont ses Sujets, ses Courtisans, ses Favoris, qui l'ont rendu tel. Quand Neron commença à régner, il ne sçavoit pas, pour ainsi dire, s'il y avoit à Rome des filles ni des femmes ; mais ceux qui vouloient s'insinuer dans ses bonnes grâces, trouverent bien moyen de le lui apprendre suffisamment. *Exem-*

Sur ce sujet nôtre Charles-Quint est assurément digne d'une gloire immortelle ; car il a toujours abhorré la flatterie que ses Courtisans avoient pour ses défauts. Sangro dans son *Parfait Empereur* en rapporte plusieurs exemples considérables. Entre autres, que se plaissant souvent à demander ce que l'on disoit de quelques-unes de ses actions, il demanda un jour, étant à Naples, à un Gentilhomme de sa maison, *ce que l'on disoit de l'amitié qu'il avoit pour la Princesse de Bisignano ?* Le Gentilhomme lui répondit, *que tout le monde approuvoit*

les loüables.

Et admiroit l'amour qu'il avoit pour elle.
 A quoi il repliqua, *cela est bien dit ; mais si on loue Et si on admire ainsi le vice, combien plus loueroit-on Et admireroit-on en moi La Vertu, si je n'entretenois pas cette amitié ?*

Il répondit aussi à un Courtisan, qui lui avoit servi à débaucher Marguerite Van-gest, & qui lui parloit un jour d'une autre belle jeune fille, *Contentez-vous d'avoir fait une fois le metier de maquereau, ce seroit un peu trop que d'en contracter l'habitude en le faisant une seconde fois.* En voici encore un plus remarquable ; mais il faut avertir premierement que les Napolitains ont tellement dans la bouche cette parole *Domenedio*, c'est-à-dire, Dieu, qu'ils l'employent même aux plus grandes profanations. L'Empereur étant à Salerne, vit de sa fenêtre un Gentilhomme de la Ville qui parloit dans la Place avec une fort belle Bourgeoise, il le fit appeller, & lui demanda, sans doute pour l'éprouver, *comment il pourroit faire, pour avoir cette Fille en son pouvoir ?* Ce Gentilhomme lui répondit : *qu'il avoit tant d'horreur pour le maquereillage, qu'il ne le feroit pas, quand Dieu le lui commanderoit :* une telle réponse plut beaucoup à l'Empereur Charles, qui s'écria, *plût à Dieu, que tous les Courtisans des Princes fussent de votre humeur !* Et lui fit present d'une très-belle chaîne d'or.



LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE II.

Contenant les Années 1545. 1546. 1547.

ARGUMENT.



E que c'est que l'ambition
& la modestie des Princes :
L'ambition plus naturelle
à l'homme que la modestie : Est née avec le Genre
humain : Le Pape Paul ordonne la
Publication du Concile : Ses intentions : Marques de grosseffe dans la
G 4 Mai-

Maîtresse de l'Empereur : Il part
 pour la Diete de Wormes : dessein
 des Lutheriens : Leurs Princes ne
 vont point en personne à la Diete :
 Couches de la Princesse Marie
 Epouse du Prince Philippe, & nais-
 sance d'un Fils : La Mere meurt : A
 quoi on attribue sa mort : Ce qu'en
 a écrit Meteren : Couches de la
 Plombes Maîtresse de l'Empereur :
 Pourquoi on appella Jean le Fils
 dont elle accoucha : Combien Char-
 les V. l'aimoit : Mort du Duc d'Or-
 leans : François I. presse la Ratifica-
 tion de la Paix : On envoie des Am-
 bassadeurs pour cela : Mort de l'Ar-
 chevêque de Toledé : & affliction
 qu'en ressentit Charles : Nouveaux
 Religioneux en France : Avec
 quelle rigueur ils sont persecutez :
 Executions cruelles : Soupçons des
 Lutheriens en Allemagne : Mesures
 qu'ils prennent : On delibere sur plu-
 sieurs choses en leur faveur : Réso-
 lution qu'on prit : Ils rompent pour
 la premiere fois avec l'Empereur :
 Opinion d'Ulloa là-dessus : L'Ele-
 teur Palatin se declare Lutherien :
 Mort de M. Luther : Charles tient
 la Diete : & ce qu'il fait : Ligue du Pa-
 pe avec l'Empereur pour faire la
 guerre

guerre aux Lutheriens : Manifeste
 de l'Empereur contre les Luthé-
 riens : Craintes des deux Partis :
 Grande hardiesse des Lutheriens :
 Leur Manifeste contre l'Empereur :
 Protestans , & la haute opinion
 qu'ils ont d'eux mêmes : Charles les
 met au Ban de l'Empire : On con-
 sulte s'il faut donner l'Electorat de
 Saxe à un autre Prince , & l'ôter à
 Jean Frederic : Dessein de l'Empe-
 reur en cela : Il veut le donner à un
 sien Neveu : Son Favori l'en détour-
 ne : Prétentions du Pape sur l'Ele-
 ctorat : Maurice Duc de Saxe y pré-
 tend pour lui-même : Il en obtient la
 Nomination de l'Empereur : La
 goutte survenue à ce Prince pro-
 longe les affaires : Entreprise de
 Maurice contre son Cousin l'Elec-
 teur de Saxe : Celui-là le chasse de
 ce qu'il avoit gagné sur lui : Char-
 les-Quint reçoit avis de la Conspi-
 ration des Fiesques à Genes : Crain-
 te qu'il a du préjudice qu'il en peut
 recevoir : Mort d'Henri VIII. Roy
 d'Angleterre , son éloge , ses dé-
 fauts & vices : Mort de François I.
 ses vertus & ses défauts : Quelles
 furent les pensées de Charles sur la
 mort de ces deux Princes : Le Duc
 de

de Wittemberg résolu de recourir à la grace de l'Empereur : Grande humiliation en sa presence : Discours qu'il lui fait devant son Thrône : Réponse de l'Empereur : La Ville de Strasbourg envoie demander pardon à l'Empereur : Les esperances de l'Electeur Jean Frederic sur quoi fondées : S'évanouissent : Crainte que cela lui donne : Charles part pour l'Armée : Les Lutheriens laissent perdre une belle occasion : Charles en profite à leurs dépens : Disgrâce arrivée aux Lutheriens : Ils se résolvent de recourir au pardon de l'Empereur : Ils en font détourner, & par quelles raisons : Ils s'encouragent à faire la guerre : Sont les premiers à la declarer, avec quelles formalitez : Comment leur Cartel est reçu : Faute où ils tombent sur l'état de l'Armée : Bataille entre les Catholiques & les Lutheriens : Ceux-ci la perdent : Actions dignes d'être remarquées : Jean Frederic Electeur de Saxe est fait prisonnier : Conduit à Charles par le Duc d'Albe : Comment il fut reçu de ce Prince : Paroles de l'Electeur à l'Empereur, la réponse de celui-ci, & plusieurs particularitez considé-

fiderables : Gloire que Charles s'est
 acquise : Il veut se rendre Maître de
 la Ville de Wittemberg : Il s'en ap-
 proche avec son Armée : Lettre de
 la Duchesse Electrice à son Epoux
 prisonnier : Réponse de l'Electeur :
 Charles assiege Wittemberg : Obsti-
 nation de l'Electeur à ne vouloir pas
 céder cette Place : Sentence de mort
 prononcée contre lui : Avec quelle
 fermeté d'esprit il l'entendit pro-
 noncer : L'Electeur de Brandebourg
 & le Duc de Cleves intercedent pour
 lui : On demande sa grace & sa vie,
 & on l'obtient : Conditions sous
 lesquelles on accorde sa grace : Mé-
 chante conduite de l'Electeur Jean
 Frederic : la Duchesse Sibylle va
 rendre visite à l'Empereur, & com-
 ment elle est reçue : Discours qu'elle
 lui fait : Réponse de Charles : Elle
 va voir son mari en prison : Charles
 lui rend visite : On cherche les
 moyens d'introduire l'Inquisition à
 Naples : On la propose au Peuple :
 Discours des Chefs de la Bourgeoi-
 sie au Vice-Roy là dessus : Séde-
 tion que cela cause : Lettre de l'Em-
 pereur au Pape sur la Victoire con-
 tre les Lutheriens, & réponse du
 Pape.

*Ambi-
tion &
mode-
stie.*

1545.

ON verra dans ce Livre des choses capables de faire dresser les cheveux à la tête, sçavoir une ambition effrenée & capable de changer la face de l'Europe & de l'Asie, opprimée & avilie aux pieds de cet Empereur Charles V. dont on croyoit la perte irréparable, mais qui en peu de temps s'est vû victorieux & triomphant. Aussi après toutes les Victoires surprenantes de ce Prince sur les Lutheriens, qui entraînent avec elles presque l'entière ruine de ceux-cy, le Pere Cardon très-celebre Prédicateur entre les Dominicains, fit un Sermon, qui a été imprimé depuis, sur les bienfaits que l'Eglise avoit reçus de Charles-Quint, où il prit pour sujet ces paroles, *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles.* Là il disoit que par ces humbles il falloit entendre Charles V. & par les orgueilleux les Lutheriens. Mais on a vû ensuite, comme nous le dirons au Livre suivant, que les humbles sont devenus orgueilleux par les Victoires, & les orgueilleux humbles par les disgraces. Il est arrivé un nouveau changement de scene, par lequel il n'a pas moins paru, que *Dieu résiste aux orgueilleux, & qu'il fait grace aux humbles.*

*L'ambition
naturelle.*

L'ambition de regner, de s'agrandir, & de s'accréditer est si grande dans les hommes,

mes,

mes, que souvent la modestie qu'ils font paroître au dehors ne sert qu'à la cacher : elle est si naturelle aux hommes, qu'ils ne s'en dépouillent jamais, particulièrement les Princes, parce qu'ils ont plus de moyens que les autres, d'en tirer des avantages. Au lieu que l'humilité & la moderation sont des Vertus Angeliques, qui se rencontrent rarement dans les hommes, & qu'en ceux-là même qui semblent la posséder naturellement, c'est plutôt bêtise, que modestie & moderation. La raison en est que la nature a ainsi formé l'homme, qu'elle lui a donné un desir insatiable de tout avoir, croyant que tout lui appartient, ce qui est au fond veritable. D'où vient, qu'il n'y a pas jusques aux femmelettes mêmes, qui ne disent que la Nature avoit fort bien partagé toutes choses, mais que l'avidité des hommes a tout renversé ; peut-être n'a-t-on pas tant de tort de le dire. Quoi qu'il en soit, venons à l'Histoire.

*relle à
l'homme.*

*Concile
Diet.*

Le Pape voyant la necessité qu'il y avoit d'assembler un Concile, s'étoit enfin résolu tout de bon de le faire. Aussi n'eût-il pas plutôt appris la publication de la paix entre Charles & François I. dont la guerre en avoit toujours été l'obstacle, qu'il en ordonna la convocation pour le mois de Mars suivant, dans la Ville de Trente, par une Bulle. L'Empereur qui avoit une continuelle

*du Prin
ce Char.
les.
1545.*

elles, il reçut la nouvelle de la Naissance d'un Prince, dont avoit accouché la Princesse Marie épouse du Prince Philippe, dans la Ville de Valladolid, le soir du 9. Juillet. Il fut nommé Charles au Baptême en consideration du nom de son grand-Pere : Ce fut ce Prince infortuné dont la mort signée de la propre main de son Pere, a été la matiere de tant d'Histoires & même de Romans. Cette nouvelle donna veritablement une fort grande joye à Charles, & toute la Noblesse du Pais fit à cette occasion de magnifiques Tournois, feux de joye, Joûtes, Bals, & autres Fêtes & réjouissances.

*Mort
de la
Mere.*

Mais il sembloit que la fortune de Charles V. se plaisoit à faire un continuel changement de scene, tantôt du mal au bien, & tantôt du bien au mal. On en vit un exemple en cette occasion ; car pendant qu'on faisoit ces préparatifs, toute cette joye se changea en une grande tristesse, par l'arrivée d'un Courrier, qui apporta la nouvelle de la mort de la Princesse Marie, arrivée quatre jours après ses couches. Cette mort affligea sensiblement l'Empereur, quoi qu'il n'eût jamais vû sa belle Fille. Mais ce qui paroïssoit l'affliger le plus, c'étoit de voir la fatalité de sa Couronne, à l'égard des aînez de sa Famille, qui l'obligeoit à faire de plus grands préparatifs, pour des Funerailles, que pour
les

les réjouissances ordinaires dans de telles occasions. Cette Princesse fut effectivement fort regrettée à la Cour d'Espagne, & pleurée de tout le monde, tant à cause des rares vertus qu'elle possédoit, que pour la conséquence, & par la compassion de la voir mourir à l'âge de 18. ans, non encore accomplis, & après de si beaux commencemens d'une heureuse fécondité.

Mr. de Meteren, d'ailleurs Historien célèbre des Guerres de Flandres & bon Calviniste, attribué la cause de la mort de cette Princesse à l'imprudence des Dames qui la servoient; je dirai en peu de mots son sentiment. Il prétend que le jour même de la mort de la Reine, on faisoit l'exécution de quelques Lutheriens, qui avoient été condamnés au feu par l'Inquisition. Que toutes les Dames & les gens de service accoururent pour voir ce spectacle, & que la Reine étant demeurée seule vit des fruits qu'on avoit laissés sur la table, se leva du lit pour en prendre, & en mangea, & particulièrement d'un melon, ce qui la fit mourir bien-tôt après. Pour dire la vérité; je croy que Meteren a été fort mal informé: car 1. ce n'est pas un grand miracle de voir une femme mourir dans les premiers jours de ses couches. D'ailleurs il n'est pas possible, & on ne sçauroit se persuader, que la Duchesse d'Albe, la principale des Dames, qui

qui avoient soin de la Reine, femme d'*ail-*
 leurs d'un âge assez avancé, eût eu l'indif-
 cretion de l'abandonner & de permettre
 que toutes les autres la laissassent aussi &
 d'autant plus que le lieu où se faisoit cette
 execution étoit éloigné de plus d'un mille
 du Palais où étoit la Reine. Quoi qu'il en
 soit, après qu'elle fut morte, on la fit em-
 baumer, & on porta son corps accompa-
 gné d'une magnifique Pompe funebre à
 Grenade, où elle fut enterrée dans la Cha-
 pelle Royale.

*Cou-
 ches
 de la
 Plom-
 bes.*

Mais pour consoler Charles-Quint, il
 arriva que sa Maîtresse Plombes accoucha
 au mois de Septembre chez sa mere auprès
 de Ratisbonne, où elle s'étoit retirée lors
 que l'Empereur partit pour la Diète, &
 que sa grossesse commençoit à se découvrir,
 car Charles la vouloit cacher comme celle
 de Marguerite : & comme il avoit recom-
 mandé avec beaucoup de tendresse & d'em-
 pressement à la mere de cette fille de la faire
 bien servir pendant sa grossesse & dans ses
 couches, il eut aussi une fort grande joye
 d'apprendre par un Courier qu'on lui en-
 voya à Bruges, qu'elle étoit accouchée ; &
 sa joye fut encore plus grande d'apprendre
 que c'étoit d'un fils. Il voulut qu'on lui
 donnât le nom de Jean, & en écrivit une
 Lettre fort honnête à l'accouchée. Il or-
 donna qu'on l'élevât avec tout le soin pos-
 sible,

sible, mais avec le moins d'éclat qui si pourroit faire. Outre divers Presens qu'il fit à la mère, il lui assigna une pension annuelle de deux mille Ducats, & lui en envoya autant en argent comptant, ce qui en vaudroit au double en ce temps-cy.

On a regardé comme une chose extraordinaire en cet Empereur la grande tendresse qu'il a fait paroître pour tous ses enfans tant naturels que legitimes. On l'accusoit même de donner dans l'excès. Mais si on a eu lieu de le blâmer sur ce sujet, ç'a été particulièrement à l'égard de celui-cy, pour lequel il témoigna une affection singulière. Il le fit bien connoître à Philippe son Fils lors qu'il lui remit ses Royaumes, car en lui parlant, il lui dit entre autres choses touchant ce fils ; *Je vous le recommande de toute mon affection, parce que je l'ai toujours aimé avec passion.* Cependant il ne déclara qu'à peu de personnes qu'il le reconnût pour son Fils, ce qui a donné lieu aux Historiens d'en parler diversement. Le bruit courut aussi que la Plombes avoit accouché d'une fille après ce Fils, & qu'elle étoit morte dans le premier mois de sa naissance. Depuis il ne s'est plus parlé d'elle, quoi que certain Auteur assure qu'après que l'Empereur eut renoncé à ses Royaumes, & qu'il se fut retiré en Espagne, elle se maria avec un Capitaine de Fortune qui étoit au servi-

*Cem-
bien il
aima
cet en-
fant*

ce de l'Empereur Ferdinand , ce qui n'est nullement certain. Ce Fils a été *Don Juan d'Autriche* si fameux dans les Histoires.

Mort
du Duc
d'Or-
leans.
1545.

Cependant le Duc d'Orleans second fils de François I. dont il a été parlé dans le Traité de paix , vint à mourir le 8. Septembre à l'âge de 22. ans ; perte dont ce Monarque ne pût se consoler , & l'on a crû que l'affliction d'avoir perdu deux Princes en un état de le soulager de ses Travaux , avoit abrégé ses jours. On a crû pourtant que les François les plus politiques n'avoient pas regretté cette perte , comme elle le meritoit , prévoyant que si ce Prince eût vécu , & que son mariage avec la Niece de l'Empereur se fût accompli , le pretexte de cette Alliance auroit sans doute donné beaucoup d'inquiétude à son frere. D'autres disent tout le contraire , & veulent que ce jeune Prince fut généralement regretté , non seulement des François , mais même de tous les Princes Catholiques , qui auroient toujours demeuré bien unis , par le moyen du mariage de ce Prince avec la fille ou la Niece de l'Empereur ; au lieu que la mort de ce Prince ne manqueroit pas d'être bien-tôt suivie de la guerre , la mort rompant toutes les Alliances. L'Empereur qui étoit alors à Bruges , ne se contenta pas de faire faire des complimens de condoléance

Le Roi sur la mort de son fils, par son Ambassadeur ordinaire à Paris, mais il envoya encore Don Antonio Mendoza en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, François I. envoya dans ce même mois son Chancelier & l'Amiral à l'Empereur, pour le prier de ratifier la paix nonobstant la mort de son fils, pour empêcher le monde de parler; mais ces Ambassadeurs s'en retournerent sans rien conclure, & avec cette seule réponse que leur fit l'Empereur de bouche, *Le Roi votre Maître ne voudra pas faire la guerre à un Prince gouteux, & assurément un Empereur gouteux ne la lui fera pas non plus.*

En même temps mourut à Tolède l'Archevêque de cette Ville, nommé *Don Jean Tavera*, que Charles V. avoit accoutumé d'appeller *l'œil de l'Empereur, & le bras de Philippe*. Il étoit effectivement le bras droit de ce Prince dans le Gouvernement, & l'Empereur l'avoit très-particulièrement recommandé à la prudence & à l'expérience de ce Prélat. On dit qu'il tomba malade le propre jour que l'on faisoit les funérailles de la Princesse Marie; parce qu'ayant été obligé d'être pendant long-temps revêtu d'habits Pontificaux fort pesans, il en prit une fièvre si maligne, (quoi qu'il n'eût pas encore soixante ans) qu'il en mourut cinq jours après. Il fut regretté de
tous

toute l'Espagne, parce que c'étoit effectivement un Prelât d'un mérite extraordinaire. L'Empereur, quand il apprit la mort, dit *Qu'il étoit plus affligé de la mort du Cardinal de Tavera, que de celle de la Princesse Marie, parce qu'il seroit plus aisé à son fils de trouver une autre femme comme celle-là, qu'à lui de trouver un Conseiller tel que Tavera.*

Non-
veaux
Religio-
nnaires
en Fran-
ce.

En cette même année, malgré les rigoureuses défenses que le Pape & François I. avoient fait publier, on ne laissa pas de voir en Provence & dans la Comté d'Avignon paroître des partis de Lutheriens & Calvinistes qui se répandoient en plusieurs lieux; ce qui fit de la peine au Pape & au Roi. Le nombre s'en accrût particulièrement à Merindol en Provence au delà de la montagne d'Oppede, & à Cabrieres dans le Comté Veneſin, sous la Montagne de Vaucluse, dont ils s'étoient emparez par force; & malgré le Seigneur, & où ils avoient fait bâtir deux Eglises pour les exercices de leur Religion, qu'on appelloit les Eglises de Cabrieres, & de Merindol, & qui s'augmenterent beaucoup, parce que la nouveauté y attirait des Prêtres & des Moines de toutes parts, sous divers pretextes. Antoine Trivulce Legat d'Avignon, qui par ce moyen gagna un chapeau de Cardinal, comme ces lieux dépendoient du S. Siege, obtint

Obtint 1600. hommes de pied que François I. lui donna, & en ayant levé quatre cens avec l'argent de l'Eglise, les envoya tous contre ces Religioneux, sous le commandement de *Malanno* qui en fut le Chef pour le service du Pape. Celui-ci ne fut pas plutôt sur les lieux avec ces Troupes, qu'il les divisa en deux corps, & assiegea en même-temps les deux Eglises, pendant que ces bonnes gens étoient désarmez, & qu'ils ne pensoient qu'à prier Dieu. Il y en eut quelques-uns qui furent assez heureux, que de sauver leur vie par la fuite, tous les autres au nombre de 400. furent pris & conduits à Avignon, où on les fit tous mourir.

Quelques-uns disent qu'on les fit mourir de divers genres de supplices, selon l'âge ou le Sexe. Que les uns eurent la tête coupée. Que les autres furent pendus, & les autres noyez dans la Riviere où on les jeta avec une pierre attachée au cou. Ulloa en parle autrement, & dit qu'ils furent tous mis en une Maison, peut-être en attendant qu'on leur fit leur procez, mais que le Legat ayant appris qu'ils avoient fait une conspiration pour s'enfuir, fit mettre le feu à cette Maison, & les fit tous misérablement brûler & réduire en cendres, parmi des plaintes & des cris pitoyables. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils perdirent tous la vie par les derniers & les plus rigou- Executions.

rigoureux supplices. Par un ordre du Pape qui arriva bien-tôt après, Cabrieres fut rasé jusques aux fondemens, *afin, selon les termes de la sentence, qu'elle servit d'exemple aux autres lieux, & à la posterité.* On n'exerça pas une si grande rigueur contre Merindol, & l'on se contenta de confisquer les biens de tous ceux qui furent soupçonnez d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Ulloa dit là-dessus ces paroles. *Ainsi furent éteints, & détruits ces Scelerats, que l'on n'a jamais plus vû en ce pais-là.* En quoi il a été fort méchant Prophete, car bien-tôt après en ce pais-là, & à l'entour, pour un que l'on avoit persecuté & fait mourir, on en vit paroître deux ou trois de nouveaux.

Soupçons & mesures des Protestans. La prorogation qu'avoit fait l'Empereur, de la Diete de Wormes, du mois de May 1545. jusques au commencement de Janvier 1546. à Ratisbone, donna beaucoup de crainte aux Princes Protestans, & acheva de les confirmer dans les soupçons qu'ils avoient déjà conçûs que l'Empereur, & le Roy des Romains n'avoient d'autre dessein, que de les amuser, pour avoir plus de temps de se préparer à leur faire la guerre, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour les réduire par la force. Ainsi la crainte qui rend les hommes vigilans, leur fit prendre la resolution d'assembler en leur

leur particulier une Diete à Francfort, en même-temps que l'Empereur assembloit la sienne à Ratisbone. Là un grand nombre de Princes, ou leurs Deputez & les Envoyez des Villes de leur communion, furent fort encouragez par les deux Principaux Chefs, Jean Frederic Electeur de Saxe, & Philippe Land-grave de Hesse. Le premier étoit d'une haute naissance, d'un grand courage, & fort puissant, ce qui lui avoit acquis beaucoup d'autorité; l'autre étoit un Prince, d'une valeur extraordinaire, adroit, habile, & tout-à-fait propre à se faire des partisans.

Ces deux Chefs firent donc représenter à la Diete par le Chancelier de l'Electeur, la nécessité qu'il y avoit de prendre des mesures, pour remédier aux continuelles & rigoureuses exécutions que faisoit la Chambre Imperiale à Spire, & a tant d'autres maux dont ils étoient visiblement menacez, & que si on laissoit faire l'Empereur & les Catholiques, ils deviendroient bien-tôt si puissans, animez par la lenteur des Protestans à se défendre, qu'ils leur feroient plus de mal qu'ils ne souhaitoient de leur en faire, quoi qu'ils desirassent leur en faire beaucoup.

Consultation.

Il y eut plusieurs avis là-dessus dans l'Assemblée, & plusieurs differens moyens y furent proposez; mais l'avis des deux Chefs

Résolution.

l'emporta, qui étoit de s'unir ensemble **plus** étroitement que jamais, par une **bonne** confédération, de jurer de ne la jamais rompre, & de se préparer courageusement à la guerre. Cette résolution prise, on nomma des Commissaires pour faire le département des sommes & des Troupes que chacun devoit fournir, ce qui fut réglé en peu de jours; & arrêté que chacun auroit prêt ou l'argent ou les Troupes de son département pour la fin du mois de Mars, au plus tard. Il fut arrêté aussi, que l'Armée seroit commandée en Chef par l'Electeur de Saxe, & par le Land-grave de Hesse en qualité de Lieutenant General. Mais les plus mode- rez étoient d'avis qu'avant que de rompre avec l'Empereur, on sceût de lui quelle satisfaction il prétendoit leur donner, des injustices qui leur étoient faites tous les jours par la Chambre de Spire, & quel ordre il vouloit mettre aux affaires de la Religion.

*Les
Protes-
tans
com-
men-
cent la
ruptu-
re.*

1545.

Les Catholiques accusent les Protestans d'avoir été les premiers à prendre les Armes contre l'Empereur, ce que les Protestans ont toujours nié, & ils ne sont pas si fots que de faire autrement. Mais si on considère cette Assemblée qu'ils firent à Francfort, quatre mois avant la Diète, & la Résolution qu'on y prit en la maniere que je viens de le dire, de prendre vigoureusement

ment les Armes, on ne peut croire autrement, sinon, qu'ils ont été effectivement les premiers qui ont fait la rupture. Oüi, mais, dira-t-on, le Pape, l'Empereur, & le Roy des Romains, tramoient entre eux une Ligue contre les Lutheriens. Il est vrai, mais cette Ligue étoit encore à faire, & l'Assemblée de Francfort étoit actuellement faite, & ce seroit une méchante conduite à un Apotiquaire d'attendre à faire provision de Drogues dans sa Boutique, pour les remedes nécessaires, après que le Medecin en auroit fait l'ordonnance.

Je ne prétens point m'ériger en Juge d'une affaire de cette importance, je laisse cela Opinion d'Ulloa au Seigneur Ulloa, qui est assurément Catholique & tres-Catholique, à telles enseignes que dans tout son Ouvrage il ne traite jamais les Protestans que de *Scelerats*, d'*Impies*, d'*Heretiques*. Cet Auteur dans son Histoire de Charles V. parlant sur ce sujet, n'a pû s'empêcher de dire, *Que l'Empereur fut mal servi à lui garder le secret, puis que les Heretiques furent trop tôt avertis de la résolution qu'il avoit prise avec le Pape, & le Roy des Romains, son Frere, de lever une puissante Armée, avec laquelle on pût les mettre à la raison, puis qu'ils étoient si obstinez, qu'ils ne vouloient que ce qui les accommodoit.* Les Protestans avoient donc raison de prendre l'épée avant qu'on

la leur vînt enfoncer dans le sein avec la dernière cruauté.

*L'Electeur
Palatin se
déclare
Luthé-
ri. n.*

Pendant que les Lutheriens étoient occupez à consulter & délibérer de leurs affaires dans cette Assemblée ; ils reçurent deux avis, l'un qui les remplit de tant de joye, qu'ils s'embrassoient tous les uns les autres pour s'en féliciter. C'étoit que Frederic II. qui avoit succédé à Louis son Frere Electeur Palatin, faute de Successeurs mâles, n'étoit pas plutôt entré en possession de l'Electorat, qu'il avoit ouvert la porte de ses Etats aux Lutheriens, instruit qu'il étoit déjà de leurs opinions, en avoit banni l'exercice de la Religion Catholique, y avoit appelé plusieurs Ministres Lutheriens, & fait prêcher publiquement la nouvelle Religion dans la Capitale d'Heidelberg, & ensuite dans les autres lieux. L'Assemblée de Francfort lui envoya des Deputez, pour le féliciter d'une si genereuse résolution ; aussi les Protestans avoient-ils grande raison de se réjouir, de voir leur Parti si considérablement fortifié dans une semblable circonstance.

*Mort
de Lu-
ther.
1546*

Mais cette grande joye des Protestans ne laissa pas d'être mêlée de quelque tristesse, comme l'affliction des Catholiques d'avoir perdu cet Electeur, se changea en joye par la mort de Luther, qui arriva bien-tôt après, sçavoir le dix-huit de Fevrier 1546. dans



MARTIN LUTHER



1911

Dans le Village d'Islebe, appartenant aux Comtes de Mansfeldt, & qui étoit aussi le lieu de sa naissance. Les Catholiques eurent en effet sujet de s'en réjouir, comme les Lutheriens d'en être affligés, parce que cette mort étoit un grand bien pour les uns, & un grand mal pour les autres. Veritablement Luther a été un homme, d'un grand génie, d'une grande fermeté d'esprit, d'une mémoire heureuse & féconde, & d'une grande éloquence de bouche & par écrit. Hardi, quoiqu'il ne fût pas extrêmement courageux. Jamais personne n'a eu plus de mépris que lui pour les honneurs, même pour les plus grandes dignitez. Si desintéressé, qu'il a été capable de renverser la Chrétienté sans dessus dessous, sans en tirer aucun profit pour lui-même, car il est mort si pauvre, qu'il n'eut pas seulement de quoi faire testament. Son nom a été en si grande veneration pendant sa vie, qu'il sera immortel, & plus celebre qu'aucun autre dans la posterité, quoique d'une réputation fort différente entre les Catholiques qu'entre les Protestans. Pour tout comprendre en un mot, il suffit de rapporter ce qu'en a dit Soave dans son Histoire du Concile de Trente. *Que Luther n'a été qu'un instrument, mais qu'il y avoit des causes cachées plus puissantes qui le faisoient agir.* Sentence bien remarquable.

*Charles
tient la
Diete.*

Cependant l'Empereur fut si cruellement attaqué de la Goutte, son incommodité ordinaire, vers la mi-Decembre; qu'il ne se sentit pas en état de faire le voyage de Ratisbonne; ainsi il renvoya la Convocation de la Diete au mois de Mai suivant dans la même Ville. Il ne s'y rendit pourtant pour en faire l'ouverture que le sixième Juin. Il fut beaucoup mortifié de voir que les Princes Protestans eussent fait si peu de cas des instances pressantes qu'on leur avoit fait de sa part de se trouver en personne à la Diete, que de n'y assister que par leurs Deputez. Il ne l'étoit pas moins de voir qu'il perdoit toute esperance de terminer les differends de Religion qui bröüilloient toute l'Allemagne par la voye d'un Concile General, depuis que ceux de la Ligne de Smalcalde, qui s'étoient assemblez à Francfort avoient témoigné tant de mépris pour le Concile, dont on avoit fait l'ouverture, depuis la fin de l'année precedente, qu'ils avoient rejeté, comme s'ils n'y eussent eu aucun interêt: ce qui obligea l'Empereur de s'en plaindre amèrement en pleine Diete, & d'en faire des reproches, jusques à dire, qu'à l'avenir il se serviroit de son autorité pour les reduire à la raison.

*Plain-
ses.*

1546

Il ne se contenta pas même de faire connoître à la Diete les justes sujets de plainte qu'il avoit contre les Protestans, il en fit

enco-

Encore écrire des Lettres en son nom à l'Electeur de Saxe par son Ministre, il fournit même quelques pensées, comme celles-cy, *Qu'il n'étoit pas un homme d'honneur après avoir tant sollicité la tenue d'un Concile General, pour tâcher conjointement de donner la paix à l'Eglise, & après qu'il avoit disposé les choses à cela, de montrer qu'il se moquoit de lui, Empereur, de l'Empire, & de l'Eglise.* Il chargea particulièrement le Baron de Krasel, Ministre de l'Electeur, d'écrire à son Maître les propres paroles suivantes qu'il prononça en Allemand : *Que Jean Frederic n'avoit pas sujet d'avoir conçu une si haute opinion de lui-même ni de ceux de son parti. Qu'il est plus aisé de commettre une faute, que de la réparer. Qu'il feroit bien de faire reflexion, qu'il pourroit se laisser porter à enlever en une danse, où le pied lui pourroit facilement manquer, & qu'il feroit bien mieux de marcher droit, & par le bon chemin.*

Mais Jean Frederic, & le Land-grave Philippe, fiers de se voir les Chefs d'un Parti si considerable, & qui s'augmentoît tous les jours, en avoient conçu les plus hautes esperances. Déjà l'Empereur attentif à ses intérêts particuliers, & fort éclairé dans ceux du public, avoit bien crû, après avoir vû la premiere Assemblée, & puis celle de la Ligue de Smalcalde à Francfort, que ce

Charles s'apperçoit des démarches des Luthériens.

n'étoit nullement la pensée des Lutheriens, que de chercher quelque accommodement, croyant qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à faire la guerre, qui sembloit leur promettre mille avantages. C'est ce qui les rendoit si fiers, & qui faisoit qu'ils se moquoient de la proposition du Concile, qu'ils avoient auparavant tant souhaité.

Charles sollicite une Ligue avec le Pape.

Tout cela obligea l'Empereur à faire de sérieuses réflexions sur l'état des affaires, & sur les maux que les apparences devoient faire craindre. Il ne pouvoit voir sans chagrin les Chefs des Lutheriens montrer tant de zèle, & tant d'effronterie, comme il parloit, à chercher tous moyens possibles de défendre leur Religion, qui n'étoit que le fruit du caprice d'un seul Novateur, pendant que lui, Chef de l'Empire demeureroit les bras croisez. Il envoya donc en toute diligence à Rome le Cardinal Madrucci, Evêque de Trente, pour représenter de bouche au Pape le misérable état où alloit tomber la Religion Catholique, la liberté de l'Allemagne, & toute la Chrétienté, si on n'y apportoit un prompt remède. Le Cardinal eut ordre aussi de solliciter & de conclure une Ligue la plus grande & la plus avantageuse qu'il seroit possible, pour un prompt Armement. L'Empereur lui donna des Lettres non-seulement pour les Cardinaux, qu'il croyoit les plus zélés au bien de la Chrétienté, mais

Mais aussi pour plusieurs Barons Romains qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Pape, auquel il écrivit la Lettre suivante :

A SA SAINTETÉ

Nôtre Seigneur le Pape Paul III
Vicaire de Jesus-Christ en terre,
& Pasteur de l'Eglise universelle.

CHARLES

Par la Misericorde Divine, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite saint & longue vie, pour le Bien de la Chrétienté.

TRés-saint Pere. Quoi que les bruits publics de la fiere & orgueilleuse insolence des perfides & obstinez Ennemis du S. Siege & les miens, leurs séditions, leurs assemblées, les préparatifs & les forces considerables qu'ils mettent sur pied pour défendre leur Sacrilege Secte par la violence, soient des motifs suffisans pour émouvoir la pieté & le zele si connu de Vôtre Sainteté, & pour la porter non seulement à entrer dans une Ligue, contre ces perfides & ces Rebelles, mais

H. s. même,

„même, à solliciter les autres à la faire.
 „Cependant, comme je vois le mal de plus
 „près, & par conséquent la nécessité qu'il
 „y a de faire une telle Ligue; j'ai pris la ré-
 „solution d'envoyer à Rome, avec toute
 „la diligence que mérite un si grand besoin.
 „Monsieur le Cardinal Madrucci, afin
 „qu'il fasse un recit de bouche à V^{otre} Sain-
 „tété, de l'état où sont les affaires d'Alle-
 „magne.
 „Saint Pere, il n'est pas nécessaire que
 „je vous dise, parce que je suis assuré que
 „vous le sçavez mieux que moi, que ce
 „n'est point mon intérêt particulier qui me
 „porte à vous solliciter de faire une bonne
 „Ligue, car il est certain que les Luthe-
 „riens me seroient toujours fidèles & obéis-
 „sans, si je voulois cesser de les persecuter.
 „Il s'agit seulement, Saint Pere, de la
 „cause de Dieu, de la Sainte & pure Reli-
 „gion Catholique, qui est née avec Jesus-
 „Christ, qui a été nourrie & élevée par ses
 „travaux, arrosée de son Sang précieux,
 „& je dirai même de celui du S. Siege, dont
 „vous êtes le digne Chef, & contre lequel
 „les Heretiques prétendent porter leurs
 „plus dangereux coups, croyant que s'ils
 „pouvoient venir à bout de renverser cette
 „grande Colonne qui soutient, & sert de
 „Rempart à toute l'Eglise Catholique,
 „celle - cy ne pourroit que tomber bien-tôt.
 „après. Je

Je n'ignore pas, & V^{otre} Sainteté le sçait mieux que moi, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre la véritable Eglise. Mais cependant Dieu a établi les Princes pour être ses Protecteurs, & leur a donné des forces & du pouvoir pour la défendre. Pour ce qui me regarde, Saint Pere, j'ay résolu d'employer l'épée que la Providence de Dieu m'a mise en main, par le moyen des Electeurs de l'Empire, & tout ce que je pourrai tirer de la substance de mes Sujets, qui par la grace de Dieu sont tous Catholiques, sans y épargner mon propre sang, à défendre de tout mon pouvoir la gloire & les intérêts de Dieu contre ses Ennemis. Je me promets beaucoup avec l'aide de Dieu, de mon entreprise, sur tout lors que mes forces seront jointes à celles de V^{otre} Sainteté. Le Cardinal Madrucci vous dira quels sont les plus pressans besoins, & toutes les choses qui regardent cette Ligue; cependant je baise les pieds de V^{otre} Sainteté, avec une humilité profonde, & le zèle le plus ardent de mon cœur. De Wormes le 2. Juin. 1546.

*V^{otre} très-humble Serviteur &
& Fils très-obéissant.*

CHARLES.

H 6

Le

Ma-
drucci
arrive
à Rome
1546

Le Cardinal Madrucci ayant pris congé de l'Empereur, partit accompagné seulement de quatre domestiques, & fit le voyage de Wormes à Rome en dix jours. Il trouva le Pape languissant, plus par la crainte que par son âge, & toute sa Cour en grande consternation à cause des nouvelles qui couroient, *Que les Heretiques avoient résolu à Smalcalde de lever une Armée de 80. mille homes de pied, & 40. mille chevaux, avec laquelle ils pretendoient aller droit à Rome.* Il y eut des gens qui soupçonnerent que c'étoient les Partisans de l'Empereur, qui faisoient eux-mêmes courir ces bruits, pour mieux intimider le Pape, & l'obliger à faire ses plus grands efforts, & à donner à l'Empereur le plus grand secours qu'il lui feroit possible. Je ne crois pas que ce fût heresie de croire que les Ministres de Charles V. ne pussent avoir eu la pensée de faire courir de tels bruits, avant que le Cardinal Madrucci arrivât à Rome: & s'ils ne l'ont fait, ils le devoient faire, selon moi, connoissant bien la politique de la Cour de Rome, accoutumée de tout temps, à regarder les affaires avec des Lunettes de longue vûe, à marcher à pas de plomb, à concevoir des soupçons en toute occasion, à laisser mûrir long-temps les affaires de plus legere consequence, craignant toujours quelque anguille sous roche, & de renvoyer le plus

plus loin qu'elle peut la décision des affaires importantes : de sorte qu'il étoit de la bonne Politique des Imperiaux de faire courir de tels bruits en un temps semblable à celui-là.

Quoi qu'il en soit, il est tres-certain que le Cardinal Madrucci, qui alla mettre pied à terre à la porte du Vatican pour faire plus de diligence, & où l'Ambassadeur de l'Empereur, à qui il l'avoit fait sçavoir, le fût trouver, n'eut pas plutôt baissé les pieds du Pape, qui étoit fort son ami, qu'il le trouva avant même que d'avoir lû la Lettre de l'Empereur, si disposé à ce qu'il souhaitoit, qu'il étoit plus en état de le solliciter à faire la Ligue, que d'avoir besoin d'y être sollicité. Le Pape nomma incontinent deux Cardinaux, l'un desquels étoit Alexandre Farnese, son Neveu, pour consulter ensemble sans perdre de temps, & faire le projet d'un Traité de Ligue. Il ne fut pas plutôt fait, qu'on le montra à Sa Sainteté, qui le trouva à son gré ; de sorte que le Pape manda le Consistoire pour le lendemain dix-neuf Juin, afin de prendre son avis là-dessus. Le Consistoire l'approuva unanimement, & le Pape s'étant fait donner une plume, le signa, après lui le Cardinal Farnese, en qualité de premier Ministre de Sa Sainteté ; ensuite signerent le Cardinal Madrucci, & l'Ambassadeur de

La Ligue conclue.

182. LA VIE DE CHARLES V.
 de Charles V. en qualité de Plenipoten-
 tiaires, & après eux tout le Consistoire, &
 les Principaux Barons de Rome, que l'on
 y avoit appellez pour cela. Quelques uns
 ont dit que cela arriva le 20. de Juin,
 mais peu importe. Quoi qu'il en soit, le
 Cardinal Madrucci partit le lendemain avec
 le Traité, & s'en retourna à Wormes par
 le même chemin, & avec la même dili-
 gence, trouver l'Empereur, qui le signa
 sans l'avoir lû, disant au Cardinal Ma-
 drucci, qu'il ne vouloit pas faire ce tort à
 la confiance qu'il avoit au Pape & en lui,
 que de le lire. Voici le Traité.

ARTICLES

*Du Traité de la Ligue de Sa Sainteté, nô-
 tre Seigneur le Pape Paul III. & de
 l'Empereur Charles-Quint, pour la
 Guerre contre les Lutheriens : Conclûë à
 Rome le 19. Juin 1546.*

- I. **Q**Ue la Ligue tant offensive que dé-
 fensive entre Sa Sainteté le Pape
 Paul III. tant en son nom, que du S.
 Siege, d'une part, & l'invincible Empe-
 reur Charles V. tant en son nom que de
 l'Empire, pour la Guerre contre les Lu-
 theriens, & autres Heretiques & Re-
 belles à Dieu, au S. Siege, & à l'Empe-
 reur

reur, demeureroit faite & conclüe, dès le moment que le present Traité seroit signé.

II. Que Sa Majesté Imperiale, ayant fait connoître par un zele Chrétien & genereux, à Sa Sainteté, qu'il étoit résolu de faire ses plus grands efforts dans cette guerre, Sa Sainteté promettoit aussi de faire tout son possible.

III. Que Sa Sainteté mettroit sur pied au plutôt trois Legions d'Infanterie Italienne, de 4000. hommes chacune, quinze cens Chevaux, & 600. chevaux legers.

IV. Que ces Troupes seroient payées & entretenues de toutes munitions de guerre & de bouche aux dépens de l'Empereur pendant un an entier, & en cas qu'elles en manquassent, Sa Majesté Imperiale promettoit de leur faire donner des vivres & des munitions à un prix raisonnable.

V. Que Sa Sainteté feroit compter à Sa Majesté Imperiale ou à son ordre 200. mille écus Romains, qu'elle feroit porter à ses dépens ou remettre par Lettres de change à Ausbourg, en l'espace de deux mois au plus tard.

VI. Qu'il seroit encore permis à Sa Majesté Imperiale, d'exiger pendant un an dans ses Royaumes d'Espagne, la moitié des
Reve-

Revenus Ecclesiastiques , tant de l'un que de l'autre sexe.

VII. Que s'il arrivoit, ce que Dieu ne veuille, quelque disgrâce à l'Armée Catholique, & qu'il y eût des raisons pressantes de continuer la guerre, Sa Sainteté continueroit à entretenir les mêmes forces, en la maniere susdite, avec le déboursement des 200. mille écus.

VIII. Que Sa Sainteté promettoit encore de faire son possible pour porter les autres Princes d'Italie, à contribuer selon leur pouvoir à cette guerre, où ils ont beaucoup d'intérêt; ce que feroit aussi l'Empereur de sa part.

IX. Que l'Armée de Sa Sainteté auroit sa part à proportion, à tout ce qui pourroit être pris sur les Ennemis, en quelque pussent consister les avantages qu'on pourroit remporter sur eux.

X. Que les Volontaires de l'Etat Ecclesiastique, qui voudroient servir, & se signaler dans cette entreprise, ne seroient pas compris entre les Troupes de Sa Sainteté, mais dans le Corps d'Armée des Troupes Italiennes de Sa Majesté Impériale.

XI. Que toutes les Troupes de Sa Sainteté tant d'Infanterie que de Cavalerie, seroient commandées par le Seigneur Ottavio Farnèse, Neveu de Sa Sainteté,
en

en qualité de General de l'Eglise, qui ne recevroit les ordres qu'immediatement de l'Empereur, ou du Due d'Albe son Lieutenant, & que tous les Officiers & Commandans de l'Armée de Sa Sainteté seroient élus par lui, & par ledit General.

XII. Que quand on assigneroit les postes, & les lieux d'honneur, & dans les expéditions, Sa Majesté Imperiale, ou son Lieutenant, auroient pour l'Armée du Pape tous les égards justes & raisonnables.

XIII. Que ledit General Ottavio seroit appelé dans toutes les délibérations du Conseil de Guerre.

XIV. Que Sa Majesté Imperiale ayant résolu d'exposer sa très-précieuse vie en cette guerre, & Sa Sainteté n'y pouvant aller en personne, comme elle le souhaiteroit, s'agissant du service & de la gloire de Dieu, tant à cause de sa Dignité sacrée, que de son âge, elle avoit résolu d'y envoyer le Cardinal Alexandre son Neveu, quelque besoin qu'il eût de lui auprès de sa personne, pour être à la suite de l'Empereur pendant la Guerre, sans que ce fût à ses dépens.

Les Ecclesiastiques d'Espagne ne furent
guere contens de ce Traité, quant à l'arti-
cle

*Eccle-
sasti-
ques.*

ele onereux qui les regardoit, aussi n'a-t'on jamais vû qu'on ait chargé les Ecclesiastiques jusques à les obliger de donner la moitié de leurs revenus. Cela produisit plusieurs plaintes; les plus moderez ne purent même s'empêcher de faire des imprecations contre le Pape & contre l'Empereur, sur tout lors qu'ils entendirent publier que ce n'étoit pas une guerre de Religion.

Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens.

Il protesta qu'il ne prenoit pas les Armes pour cause de Religion, comme on en faisoit courir le bruit, & qu'il prétendoit laisser les choses en l'état où il les avoit mises par ses Edits: mais parce qu'il étoit obligé de châtier quelques Rebelles, qui entreprenaient de mépriser ses Decrets, & les Loix de la Diete & de l'Empire, & qui soulevoient contre lui les Puissances étrangères, qui dépouilloient les légitimes possesseurs de leurs biens, pratiquoient des violences inouïes envers tous, & une Tyrannie capable d'opprimer la liberté publique, & qu'ainsi il étoit obligé de tirer l'épée contre eux, après qu'ils avoient méprisé sa Clemence.

Quand

Quand la Ligne de l'Empereur avec le *Crainte*
 Pape, où étoit aussi compris le Roi des
 Romains, eût été publiée, elle donna
 beaucoup de crainte non seulement aux
 Princes Protestans de l'Allemagne, quoi-
 qu'ils témoignassent tant de courage au de-
 hors, qu'on les traitoit de téméraires, mais
 même aux Catholiques, qui prévoyoi-
 ent que si l'Empereur venoit à remporter quel-
 que signalée Victoire, (comme cela arriva)
 il se rendroit trop puissant. En un mot, ce
 terrible armement, fit craindre les Anglois
 & les François même, lesquels, las de guer-
 re, sans autre médiation, convinrent de
 faire la paix, & étant convenus du lieu où
 on la traiteroit, qui étoit un Village près
 de Campe entre Ardres & Guines, ils y en-
 voyerent leurs Ambassadeurs. François I.
 y envoya de sa part l'Amiral, *Raymond*, pre-
 mier Président de Rouen, & *Guillaume*
Bouchetel : & le Roy d'Angleterre y envoya
 de la sienne *Guillaume Paget* Amiral d'An-
 gleterre. Le besoin qu'ils avoient les uns
 & les autres de faire la paix, fit qu'en peu
 de jours ils furent d'accord, sçavoir le sept
 Juin de la présente année, & comme les
 François en avoient encore plus de besoin
 que les Anglois, les conditions du Traité
 furent aussi plus avantageuses à ceux-ci,
 qu'à ceux-là.

L'Allemagne ne s'étoit jamais vuë si di- *Les*
 visée, *Prote-*

*Sans
trop
hardis.*

visée, ni si engagée dans la guerre, & dans les préparatifs nécessaires pour la faire ; car les deux Partis étoient résolus de mettre le tout pour le tout. Mais les plus sages blâmerent la conduite des Protestans, qui ayant depuis peu réformé les abus de la Religion, ne laissoient pas de montrer une confiance temeraire en leurs forces, comme s'ils eussent eu Dieu en leur disposition, se moquant de l'Empereur, de ses Manifestes, des forces des Catholiques, & de celles du Pape. Au commencement de la guerre ils furent un peu plus moderez, & firent un Manifeste de la teneur suivante, pour reponse à celui de l'Empereur.

*Mani-
festes des
Prote-
sans.*

Que chacun voyoit clairement que l'Empereur & le Pape, s'étoient liguez pour faire une guerre de Religion & forcer les consciences. Qu'ayant appris par le Manifeste que l'Empereur avoit fait publier, qu'il avoit résolu de prendre les Armes pour châtier certains Rebelles & leurs infidèles Adherens, ils souhaitoient de sçavoir quels étoient ces Rebelles, afin d'unir leurs Armes à celles de Sa Majesté Imperiale, & lui aider à les châtier ; mais que si l'Empereur prétendoit faire ces préparatifs de guerre contre eux, qu'ils étoient prêts de se justifier, & lui faire voir qu'ils n'avoient jamais offensé ni l'Empereur, ni l'Empire.

Mais

Mais leur Armée étoit trop puissante , & les sollicitations aussi de leurs Prédicateurs , qui les pressaient incessamment de se prévaloir de leurs forces , afin de donner la paix à l'Eglise , & rendre la Religion Lutherienne dominante en Allemagne , pour se contenter de la publication de ce Manifeste pour toute réponse à l'Empereur Ils avoient une des plus formidables Armées que l'on eût jamais levée en Allemagne , & qui leur avoit donné une si grande confiance de triompher de leurs Ennemis , que déjà ils formoient le dessein de faire un Empereur Lutherien , & de bannir la Religion Catholique de l'Empire. Elle étoit effectivement capable de leur donner de grandes esperances & beaucoup de vanité aux Chefs qui la commandoient. Elle étoit forte de 80. mille Hommes de pied , seize mille Chevaux , six mille Fourriers , huit mille Dragons , 3000. Travailleurs , 3000. Chariots de Bagage , & de provisions , deux cens pieces d'Artillerie , trois cens Barques pour faire des Ponts , & selon la coutume d'Allemagne , plus de vingt mille Femmes ou Enfants. Les devises de leurs Drappeaux répondoient à la nature de l'Armée , & à ses grandes esperances. Celle du Landgrave étoit celle-cy. *La coignée est mise à la racine de l'arbre , & celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé & jeté au feu.* Mais celle de

Bonne
opinion
d'eux-
mêmes.

190 LA VIE DE CHARLES V.
de l'Electeur étoit modeste , & digne d'être
imitée en ces termes. *Seigneur, sauvez moy
par la vertu de vôtre Nom saint ! Celle du
Roi de Danemarck, qui suivoit le même parti,
étoit extrêmement orgueilleuse. Ta deli-
vrance viendra du Septentrion, aussi dé-
pleut-elle à tout le monde.*

*Ban de
l'Em-
pire.*

Cependant l'Empereur avant que de ti-
rer l'Epée , voulut faire sentir l'autorité de
son Sceptre à ses Ennemis , car il fit publier
dans les lieux publics avec les ceremonies
accoutumées , qu'il avoit mis au ban de
l'Empire comme Traîtres & Rébelles Jean
Frederic Electeur de Saxe & Philippe Land-
grave de Hesse ; l'Acte étoit long , & je me
contenterai d'en rapporter ici la substance.

*Qu'il les declaroit perturbateurs du repos pu-
blic , Violateurs de la Foy qu'ils lui avoient
jurée, Rebelles aux Loix inviolables de l'Em-
pire , Usurpateurs & Ravisseurs de Biens de
l'Eglise , & de Provinces entieres. Il y avoit
encore d'autres accusations de Rebellion
exprimées, comme entre autres les reproches
suivans : Que pour mieux couvrir leurs
fraudes ils se servoient du prétexte de la
Religion , de la paix , & de la liberté publi-
que d'Allemagne . avec quoi ils avoient sé-
duit & travailloient encore à séduire plu-
sieurs Princes & Etats de l'Empire , n'e-
pargnant aucun artifice pour les tirer de
l'obeissance qu'ils devoient à l'Empire : ce
qui*

qui faisoit connoître jusques où étoit allé leur perfidie, leur méchanceté, & leur injuste rebellion contre l'Eglise & contre l'Etat.

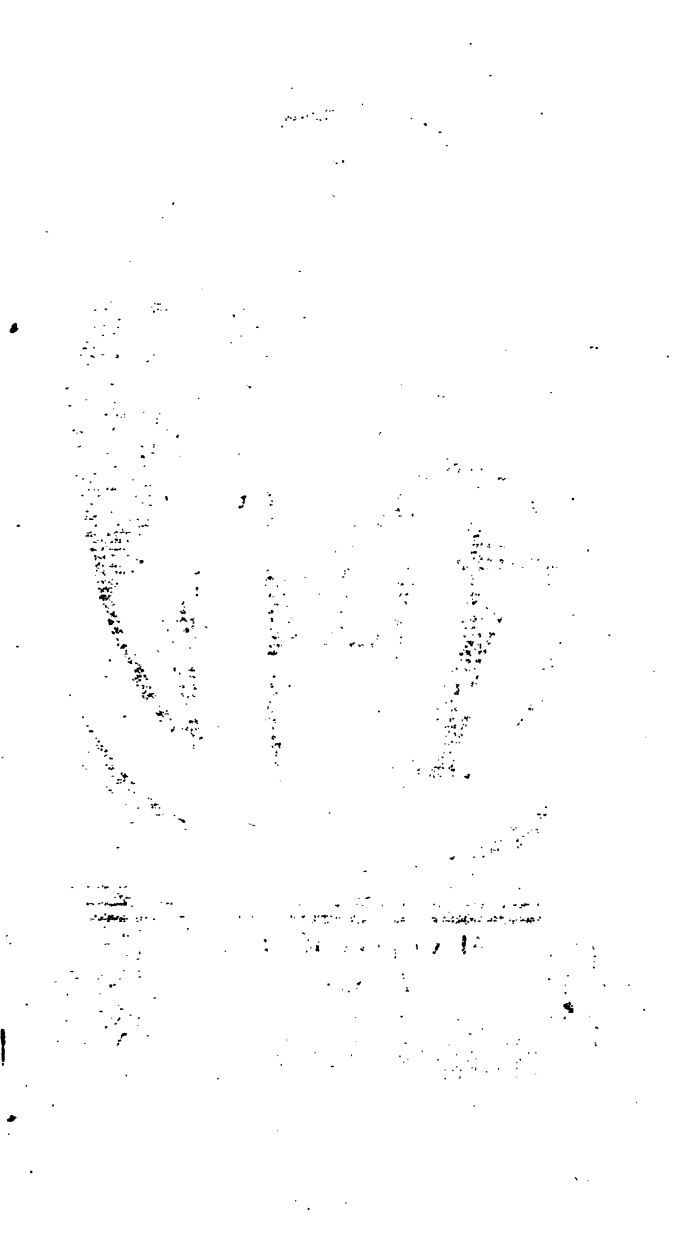
Le Pape qui devoit selon les conditions du Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, être informé jour par jour de tout ce qui se feroit, reçut par un Courrier exprès de l'Empereur une Copie de ce Ban, & lui fit une réponse par laquelle il le louoit de son grand zele à soutenir son autorité & la gloire de Dieu, & à rendre odieux le nom des Rebelles, & lui remandoit vivement, qu'il lui plût de faire paroître son grand zele, en donnant l'Electorat dont il avoit dépouillé le Saxon, qui en étoit déchu par sa Rebellion, à quelque Prince Catholique qui eût rendu service à l'Eglise. Le Legat, conformément aux Ordres qu'il avoit reçus de Rome, proposa un Prince de la Maison de Bayere, mais assez froidement, pour laisser agir les autres qui appuyoient avec chaleur les intentions du Pape, feignant d'être desintéressé, & disant que le bien public demandoit, qu'on eût ces égards pour un Pape si zélé, & qui avoit tant travaillé pour le Bien de la Chrétienté. Il est certain que le Pape auroit voulu obtenir l'Electorat, pour Horace son Neveu, Gendre de l'Empereur, mais il croyoit mieux réussir dans son dessein, en ne témoignant point de passion pour cela, & en faisant agir les autres sous main.

On parle de donner l'Electorat.

L'Em-

Quel-
ques
raison.

L'Empereur de son côté avoit dessein de donner l'Electorat à son Neveu , Fils de Ferdinand son Frere , qui portoit le titre de Duc d'Autriche, & de l'affecter pour l'avenir à l'Archiduché d'Autriche ; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne pouvoit contenter le Pape en le donnant à son Neveu , à cause des obstacles insurmontables qui s'y trouvoient , en ce qu'il étoit expressément défendu par la Bulle d'Or , de faire aucun Electeur qui ne fût né en Allemagne , & la Bulle ne se pouvant rompre que dans la Diete Generale , les Princes Allemans n'auroient pas été si fots , que de se laisser ôter leurs Droits pour les donner à un Etranger , & à un Romain , qui au fond n'étoit né que simple Gentil-homme. Quant à ce qui étoit de donner l'Electorat à l'Archiduc son Neveu , cela lui auroit été facile à la verité , tant parce qu'il étoit Prince Alleman , que parce qu'il ne dépendoit que de lui , de lui en donner l'Investiture ; mais il renonça à ce dessein , parce qu'il craignit de se rendre odieux à toute l'Allemagne , & non pas seulement aux Princes Catholiques , qui n'auroient pas vû sans chagrin que la Maison d'Autriche déjà si puissante , accrût si considérablement son autorité. Ce qui le détourna encore de ce dessein , fut qu'ayant consulté là-dessus *Nicolas Granvelle* son principal





MAURICE DUC
de Saxe

Principal Ministre, & qui étoit son Oracle pour le Conseil, il lui avoit répondu, *que la circonspection des affaires vouloit qu'on remédiait à un mal par un autre peut-être encore pire.*

Il fut donc trouvé à propos de donner l'Investiture de l'Electorat à *Maurice de Saxe*, Cousin germain de Jean Frederic que l'on avoit mis au Ban, qui étoit aussi Lutheranien, mais qui demeurait neutre, pour voir le train que prendroient les affaires avant que de s'y engager. C'étoit un Prince fin & rusé, & qui avoit prévu que le cas pourroit bien arriver, qu'il pourroit, comme on dit, pêcher en eau trouble; ainsi pendant que d'un côté il sollicitoit les uns à défendre la Religion Lutheranienne, afin d'allumer davantage le feu de l'autre, il se conduisoit si adroitement, qu'il demeurait fidelle & ami de l'Empereur, sans se rendre suspect aux Lutheriens, à ce que disent quelques Auteurs.

Après la publication du Ban, l'Empereur envoya par Don Antonio Enriquez di Rosa, Secrétaire du Cabinet, une authentique déclaration au Duc Maurice, contenant au long les raisons qui l'avoient obligé de mettre au Ban de l'Empire Jean Frederic son Cousin, & celles qu'il avoit eu de lui donner l'Investiture de son Electorat. Charles - Quint fit cela, pour attirer ce

*Son
Idole*

*On lui
donne
l'Elec-
torat*

Duc dans son parti, lui envoya des Patentes de l'Investiture, & commanda qu'on le reconnût pour Electeur. Il lui ordonna même d'assembler autant de Troupes qu'il pourroit, pour s'aller mettre en possession des Etats de Jean Frederic : & pour aller au-devant des obstacles qui pouvoient survenir, outre qu'il en donna le droit à lui seul, il voulut encore, qu'il fût assisté par le Roy des Romains dans cette entreprise. Il fit faire la même déclaration à Auguste de Saxe frere de Maurice, & lui fit sçavoir, que si son frere venoit à mourir sans enfans mâles, il lui succéderoit dans l'Electorat, de sorte que l'interêt étoit commun entre les deux freres.

Char- Cependant Charles étoit allé à Ulme,
les a la où il admira l'affection des Bourgeois de
goutte. cette Ville, qu'ils lui témoignèrent par les honneurs extraordinaires qu'on lui fit à son entrée, & par un present de cinquante mille florins. Là dans le fort de ses affaires, ou plutôt de celles du Public, & lors qu'il avoit le plus de besoin de santé, il fut attaqué pour la quatrième fois en un an & demi, cruellement de la goutte, & comme c'est un mal qui rend naturellement mélancoliques ceux qui en sont affligés, & qu'il faut de la joye pour les soulager, les douleurs de Charles - Quint ne pouvoient être que fort violentes dans cette circonstance où le
 mauvais

mauvais état des affaires le rendoit plus que mélancolique , craignant que son mal ne prolongeât les préparatifs de la guerre , & que les Ennemis ne profitassent de ce délai ; & comme ses Medecins lui vouloient persuader de faire quelques remedes , il s'en fâcha , & leur reprocha , *qu'ils vouloient l'affoiblir par des remedes , lors qu'il avoit besoin de forces pour aller combattre ses Ennemis.*

Le Duc Maurice , revêtu du pouvoir & de l'Investiture que l'Empereur lui avoit donnée , faisoit cependant des progres considerables dans les Etats de Jean Frederic son Cousin , qu'il dépouilla presque de tout , hors quelques Forteresses qu'il assiegeoit ; car outre les Troupes qu'il avoit pû lever dans ses Etats , & dans ceux du Duc Auguste son frere , le Roy Ferdinand lui avoit donné à la sollicitation de Charles Quint , quinze cens hommes de pied commandez par *Alprando Madruccio* frere de l'Evêque de Trente ; & quinze cens chevaux commandez par *George Rensburg* vieux Officier , lesquels joints à les autres Troupes faisoient sept mille hommes , nombre suffisant pour se rendre maître d'un Pais dépeuplé d'hommes capables de se défendre , par les Levées que l'Electeur y avoit faites les plus grandes qu'il avoit pû.

Cependant Jean Frederic , informé des

*Entre-
prise de
Mau-
rice.*

*Il est
chassé
par son
Cousin*

ravages que faisoit Maurice son Cousin dans ses Etats, alla en Saxe avec un bon corps d'Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Peuples du Royaume de Boheme, qui n'aimoient pas le Gouvernement de Ferdinand leur Roy frere de l'Empereur, où non seulement il recouyra tout ce qu'il avoit perdu, mais chassa presque entièrement de ses Etats Maurice, & mit toute la Boheme en combustion; ce qui obligea l'Empereur de soutenir de tout son pouvoir les interêts de son frere & de son Ami; il y fut porté aussi par politique, & pour ne pas donner le temps à son Ennemi de devenir trop puissant. Pour cet effet il envoya en Boheme Albert Marquis de Brandebourg avec beaucoup de Troupes & d'argent, mais il trouva le feu de la rebellion tellement allumé dans ce Royaume, qu'il n'osa y entrer plus avant. Charles - Quint en ayant reçu avis, & pressé par son frere, qui étoit extrêmement chagrin de voir son Royaume en si grand danger, résolut d'y aller en personne, & ordonna que tout fût prêt en peu de jours pour son voyage, quittant les remedes qu'on faisoit à son mal.

*Cons
pira-
tions à
Genes.*

Mais pendant qu'il se préparoit à ce voyage, il arriva de nouvelles affaires qui lui donnerent de l'occupation, & que je rapporterai ici en peu de mots pour changer un peu de matiere. Il n'y avoit point de

Ville

Ville que Charles V. aimât plus que Genes, & il croyoit qu'il étoit d'une indispensable nécessité, tant à cause de l'Empire, & de l'Espagne, que de ses Etats en Italie, & particulièrement du Milanéz, de conserver dans sa liberté une Ville qui étoit entièrement à la dévotion de la Maison d'Autriche. Il arriva donc que Pierre Louis del *Fiesco*, jaloux de la fortune d'André & de Jeannetin Doria, que l'Empereur avoit élevé à un tel degré de puissance & d'autorité, que non seulement ils effaçoient toutes les autres familles, mais qu'ils tenoient la Ville & la République dans une entière dépendance, résolut de se faire lui-même Seigneur souverain de Genes, en faisant mourir ces deux hommes-là. Comme il étoit fort riche, il lui fut aisé de trouver des scelerats pour le suivre; accompagné de ces gens-là, il attaqua de nuit Jeannetin Doria, & le tua d'un coup d'arquebuse. Son Oncle André, qui étoit au lit attaqué de la goutte, ayant entendu ce tumulte, se fit emporter par ses domestiques, & se sauva comme par miracle.

Déjà la Vile étoit comme au pouvoir de ces séditieux, qui s'étoient secrètement assembles dans le Palais de *Fiesco*, en grand nombre, & d'où ils étoient sortis bien armés. La bonne fortune de Genes voulut, que les forçats des Galeres de Doria, entendant

Fait de
l'histoire
à Char-
les.

dant le tumulte qui se faisoit dans la Ville, penserent à ôter leurs chaines & se mettre en liberté. Mais Fiesco averti de leur dessein y accourût, & il arriva que voulant passer d'une Galere à l'autre pour les arrêter, comme c'étoit de nuit, & qu'il étoit puissamment armé, il tomba dans la Mer parmi la bouë & les joncs où il demeura, sans que l'on ait pû trouver son corps, & ceux de son parti se voyant sans Chefs, prirent l'épouvante & s'enfuirent les uns d'un côté & les autres d'un autre. L'Empereur fut fort aise qu'André se fût sauvé, mais il fut sensiblement affligé de la mort de Jeannetin, qui devoit succéder à son Oncle dans la charge de grand Amiral, étant difficile de trouver des gens capables de remplir de tels Emplois : Mais ce qui affligea le plus, ce fut d'apprendre que François I. eût eu part à cette action, & que ce fût lui qui eût suborné secrettement Fiesco pour la lui faire entreprendre. Ce qui lui fit soupçonner, qu'il avoit dessein de se prévaloir des affaires qu'il avoit avec les Lutheriens, & de lui faire la guerre dans le Duché de Milan. La paix qu'il venoit de faire avec tant de précipitation avec le Roy d'Angleterre, le confirmoit dans cette pensée. Il ne doutoit pas même qu'il n'y eût entre eux un Traité secret, par lequel le Roy d'Angleterre s'obligeoit de lui

lui donner du secours dans cette guerre de Milan , pendant qu'il la feroit aux Luthériens ; mais il fut bien-tôt après guéri de ce soupçon , qui n'étoit peut-être pas si mal fondé.

Henry VIII. Roy d'Angleterre mourut Mort d'Henry VIII. 1547.
à Londres âgé de cinquante - sept ans , le quinze Mars. L'Angleterre n'avoit point eu de Roy qui eût regné si souverainement que lui. Toutes les affaires se faisoient par un Conseil qu'il avoit lui-même choisi comme il avoit voulu. Les Anglois le faisoient faire , persuadés que ce Prince avoit du sçavoir , & une subtilité d'esprit , capable d'établir & de pratiquer les maximes les plus nécessaires à un bon Gouvernement. Il parla jusques à son dernier soupir , avec une entière liberté & tranquillité d'esprit , & finit sa vie par ces paroles , *Amisimus amia , nous avons tout perdu*. Il étoit infatigable à l'Armée : il veilloit continuellement sur les actions de ses Capitaines & de ses Courtisans : Il se levoit le premier , & étoit le dernier à se coucher : Il vainquit avec beaucoup de gloire les Ecoissois , qui unis avec les François étoient allés attaquer l'Angleterre : Il tint toujours la balance entre Charles V. & François I. Il tiroit avantage de tous les deux , & se faisoit aimer & craindre de l'un & de l'autre. Sur la fin de sa vie on lui entendit dire , qu'il

mouroit content d'avoir vécu dans le Siècle des trois plus sages Princes du Monde, Soliman, Charles-Quint, & François I.

Ses défauts.

Mais s'il a possédé de grandes Vertus, comme on ne le peut contester, il est vrai qu'il a eu aussi de grands défauts qui les ont obscurcies. Il auroit renversé le monde entier pour satisfaire ses passions : Il n'avoit aucun égard à sa réputation quand il étoit question de satisfaire sa lubricité, comme cela a paru par ses Mariages & ses Divorces : Il fut excessivement avare, jusques à être à gages au service de l'Empereur & de François I. & à se donner au plus offrant : c'est principalement ce qui le porta à se rendre maître des Biens Ecclesiastiques, & qui l'empêcha de faire jamais aucune générosité, sinon à ceux, desquels il étoit assuré de recevoir le double, tel qu'étoit Charles-Quint. C'est cette passion de l'Avarice qui lui fit toujours opprimer ses Sujets : Il étoit plus sévère que clément : il fit mourir les plus grands de son Royaume : On croit même qu'il fit empoisonner la Reine Catherine après son divorce : Il fit paroître beaucoup d'inconstance dans ses actions, avec cette circonstance admirable, que sa légèreté lui fut toujours avantageuse, & lui servit à l'accomplissement de ses desseins. On n'avoit point vu de Prince si exactement obéi de ses Sujets, & il en fut

toû

toûjours le plaisir de se voir fort riche en argent : Il laissa de *Catherine* sa première femme, une fille nommée *Marie* : d'*Anne de Boulen*, *Elisabeth* ; de *Jeanne de Seymour*, *Edoüard*, qui lui succeda, *Marie* à *Edoüard*, & *Elisabeth* à *Marie*.

Si la mort de ce Prince guerit l'esprit de *Charles-Quint* des pensées fâcheuses qu'il l'agitoient, il est certain que celle de *François I.* arrivée quinze jours après, scavoit le dernier jour de Mars, acheva de lui donner sa tranquillité. Ce Prince mourut d'une fièvre lente, causée par les déplaisirs & les chagrins qu'il avoit eus, en grand nombre. Cette fièvre s'augmenta peu-à-peu, & finalement lui ôta la vie à l'âge de cinquante-trois ans. Prince qui avoit un air majestueux, grand de stature, beau de visage, d'un air fort gracieux, courageux dans les Batailles, doux dans la conservation ; liberal, bien-faisant, clément, oubliant facilement les offenses, franc & sincere, d'une constance inébranlable dans l'adversité. Cela s'entend en qualité de Gentil-homme & de particulier, ou comme Prince dans ses Etats & hors les affaires étrangères ; car quant au reste, il fit bien voir dans les affaires qu'il eut avec *Charles V.* qu'il étoit Ennemi irréconciliable. Mais il est hors de contestation, qu'il n'eut jamais son semblable en générosité, en so-

Ridité de jugement , & en heureuse mémoire. Comme il avoit la connoissance de plusieurs sciences , il se montra toujours grand Amateur des Lettres , & Protecteur des Scavans. Les Arts libéraux & les sciences de toutes les sortes , lui doivent leur établissement , non seulement en France , mais dans toute l'Europe. Il fonda plusieurs Colleges pour le Grec , l'Hébreu , & le Latin en France , & plusieurs autres Princes en firent de même à son imitation. Il fut généralement regretté de tous , & Charles V. quant il eut appris sa mort , lui donna cet éloge. *Qu'il étoit mort un Prince d'un si grand mérite , qu'il ne sçavoit quand la Nature en pourroit produire un semblable.*

Parole
remar-
quable.

Quoi que les sentimens de Charles V. fussent tels , & qu'il envoyât de celebres Ambassades à Londres & à Paris pour faire des complimens de condoléance aux Successeurs de ces deux Princes , il est pourtant vrai que la mort de ces deux Rois , en des conjonctures semblables , lui tira , comme on dit , une facheuse épine du pied , & tua ce double ver de jalousie qui lui rongeoit les entrailles. Sangro dit , que le Duc d'Albe apprenant la mort de François I. après celle d'Henry , ne pût s'empêcher de dire. *Puis que ces Princes n'étoient pas immortels , & qu'ils devoient mourir un jour , ils ne pouvoient mourir plus à propos , pour le bien des affaires*

affaires de notre Empereur, qu'ils l'ont fait. Et en une autre occasion. Les deux Ennemis convertis de l'Empereur sont tombez, ses Ennemis déclarez en feront bien-tôt de même : Il vouloit parler de Jean Frederic, & du Land-grave.

Pour revenir à Charles-Quint, Je dirai Duc de
Wit-
temberg
1547. que comme il étoit sur le point de partir d'Ulme, pour s'aller mettre à la tête de son Armée, le Duc Frederic de Wittemberg le fut trouver. Ce Prince, comme bon Luthérien, avoit embrassé le parti du Duc de Saxe & de la Ligue de Smalcade, avec autant d'ardeur contre Charles-Quint qu'aucun autre, mais son étoile lui fut si favorable, que quoi qu'il vît l'Armée des Luthériens beaucoup plus forte que celle du parti de l'Empereur, elle lui inspira qu'il se perdrait avec les siens, s'il suivoit la fortune de l'Electeur; de sorte que par le moyen de ses Amis, il fit demander la grace à l'Empereur, & ayant appris qu'elle lui seroit accordée, il abandonna les autres, & fut trouver l'Empereur justement le jour qu'il devoit partir pour l'Armée. Charles le reçut assis majestueusement sur un Thrône, le Sceptre à la main, ayant à ses pieds au bas du Throne son Maréchal, qui tenoit l'épée nue à la main, & à ses côtez plusieurs Princes & Grands, & ses principaux Officiers & Capitaines.

lier de répondre au Duc de sa part, ce qu'il fit en la maniere suivante : *Sa Majesté Imperiale, comme Prince clement, considerant l'humble & respectueuse priere du Duc Oleric, & persuadé de sa répentance, vû la confession des grandes offenses qu'il lui avoit faites, & ayant égard à sa volontaire résolution pour éviter sa juste indignation, de recourir à Sa Majesté Imperiale, pour lui demander pardon, au Nom des Entrailles du Seigneur. Sa Majesté Imperiale pour l'amour de Duc & pour sa plus grande gloire, porté à cela d'ailleurs par sa Clemence naturelle, & particulièrement pour empêcher un grand peuple de perir, veut bien oublier les offenses reçues, quitter toute colere & tout ressentiment contre ledit Duc, & lui pardonner tout ce qu'il a fait contre l'obéissance & la foy qu'il luy doit, à la charge que le Duc execute de bonne foy tout ce qu'il a promis & promet.* Cela fait, Charles V. se leva, & fit signe au Duc de se lever, & à tous ceux de sa suite; mais avant que de le faire le Duc pria Sa Majesté Imperiale, d'exercer la même grace envers tous ceux, presens ou autrement, qui lui avoient été désobéissans comme lui. *Je le veux, & je vous le promets,* lui dit l'Empereur, & en lui parlant, il ôta un peu son chapeau, le remit, & presenta sa main au Duc qui la baisa à genoux.

L'Em-

L'Empereur s'étant remis sur son Trône, on fit entrer les six Deputez de la Ville de Strasbourg, qui se mirent trois fois à genoux, premierement en entrant dans la Salle, puis vers le milieu, & enfin aux pieds du Trône. Celui qui étoit à la tête, fit un discours plein de soumission pour demander pardon de la faute que leur Ville avoit faite, de se détourner de l'obéissance qu'elle lui devoit, qui lui fut accordé en la même maniere qu'aux autres Villes qui avoient recouru au pardon de l'Empereur, & sous les mêmes conditions, avec cette seule difference pour Strasbourg, qu'elle ne fut pas obligée de recevoir Garnison comme les autres; mais en échange elle fut déclarée Fief de l'Empire, & Charles V. y fut reconnu, & proclamé Empereur, le premier qui l'ait jamais été.

Il ne sera pas inutile au Lecteur de sçavoir que Jean Frederic avoit fondé les grandes esperances qu'il avoit conquës, qui l'avoient rendu si fier, & qui lui promettoient, non seulement la Victoire, mais la ruïne entiere de l'Empereur, sur ces deux choses : premierement sur la promesse secreete que les Rois d'Angleterre & de France lui avoient faite, de ne le pas abandonner dans son entreprise, de lui donner du secours, & de soutenir son parti par des diversions. Secondement, il se fondoit sur la rebellion de

Motifs de crainte.

Bo-

Bohème, s'assurant qu'après avoir *chassé* les Ministres de Ferdinand, ils pourroient augmenter leur Armée contre Charles V. d'un nombre considerable de Troupes. Il ne faut pas douter aussi que si ces deux choses eussent eu leur effet, l'Empereur n'eût été perdu sans ressource, & que les Lutheriens n'eussent eu le dessus en Allemagne. Mais la première esperance s'évanouit par la mort des deux Rois, & la seconde par les bons & prompts remedes qu'y apporta l'Empereur, ayant rompu les mesures de ses Ennemis, en arrêtant la rebellion des Bohémiens. Il y a des Auteurs qui disent qu'après ces deux fâcheuses nouvelles, il échappa à l'Electeur de dire au Landgrave, *que la mort du Roy d'Angleterre & de celui de France, jointes à l'esperance perdue de se rendre maître de la Bohème, ne présageoient rien de bon, qu'il ne falloit pourtant pas perdre courage, mais esperer, que si la fortune ne leur étoit pas favorable au commencement, qu'elle le pourroit devenir dans la suite.*

*Charles
va à
l'Ar-
mée.*

Charles V. ne fut pas plutôt allé d'Ulm en Bohème, qu'il appaisa si bien les troubles de ce Royaume, qu'il n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Mais avant que d'y aller il envoya le Duc d'Albe prendre possession de Nuremberg, ce qu'il ne put faire sans causer beaucoup de trouble par-

mi

mais ce Peuple accoutumé à n'être pas chargé. Cependant quelque temps après, l'Empereur y étant allé, ce Peuple lui fit tous les honneurs possibles, on lui accorda non seulement tout ce que le Duc d'Albe avoit demandé de sa part, mais encore un Présent de 30. mille Ducats, & beaucoup de rafraîchissemens aux gens de sa Cour, outre les charges de la Garnison.

Pendant que l'Empereur étoit à Egra, ^{Les Luthériens} avec le Roi des Romains son frere, & les ^{the-riens} deux freres Maurice & Auguste de Saxe, ^{perdent une belle oc-} il reçut avis que les Ennemis mar- ^{cion-} choient à grands pas pour se rendre maîtres de *Lanshut*, dans le Duché de Baviere, sur le chemin de Ratisbone à Anspruch, par où devoient passer justement les Troupes que l'Empereur attendoit d'Italie, par la Forest noire, & comme elles ne pouvoient pas passer ailleurs, il falloit necessairement se rendre maître de ce passage, ou perdre ces Troupes qui étoient considerables, si les Lutheriens se fussent rendus maîtres de l'Ecluse. Il faut avouer que la diligence & l'habileté de l'Empereur à se rendre maître de ce passage, lui ouvrit la porte de la bonne fortune, & la ferma aux Lutheriens, ceux-ci au lieu de marcher nuit & jour pour s'assurer de ce passage, trompez par une fausse esperance d'y être toujours à temps, avant seulement que la pensée en vint

vînt à Charles-Quint , marchoient à leur aise , & ne s'apperçurent de la faute qu'ils avoient faite , que lors que l'Empereur leur eût coupé chemin , & qu'il se fût rendu maître du Village , faute qui leur fut autant fatale , qu'il leur auroit été avantageux de l'éviter. Il est assuré que s'ils eussent fermé ce passage à des Troupes aussi considerables , Charles-Quint n'auroit pu faire autre chose que de se renfermer dans Ratisbone , où il auroit été obligé de perir en combattant contre une Armée de beaucoup supérieure à la sienne , ou de se mettre à la discretion de ses Ennemis.

*Charles
en pro-
fite*

Quelle belle occasion ne perdirent pas alors les Lutheriens ! mais il faut mettre le doigt sur la bouche , lors qu'il est question de parler des Decrets du Ciel sur ce qui doit arriver aux hommes. L'Empereur se campa donc en ce lieu-là , en attendant le secours qui devoit arriver , qu'il attendoit d'un moment à l'autre , & qui arriva bientôt après. Il consistoit en dix mille hommes de pied , & quinze cens chevaux de Troupes du Pape , & six mille Espagnols qui venoient de Milan. Avec cela il se mit en état , non seulement de ne rien craindre de ses Ennemis , mais de les aller chercher , quoi que ceux-ci fussent plus forts que lui de 15000. hommes de pied , comme on l'a verifié depuis. Il est vrai que

Charles

Charles V. étoit plus fort en Cavalerie de deux mille chevaux, ce que les Espagnols nient pourtant. Mais la principale différence qu'il y avoit entre ces deux Armées, est que celle de l'Empereur étoit commandée par les deux plus grands Capitaines du Siècle, & un grand nombre d'autres bons Officiers, au lieu que les Lutheriens à peine avoient-ils un bon General, & presque aucun Officier d'expérience.

L'Empereur avoit encore un autre avantage sur ses Ennemis, & qui leur étoit funeste; c'est qu'en son Armée les conseils & les délibérations sur tout ce qu'il falloit entreprendre, dependoient d'un seul Chef, qui avoit une autorité absolue, qui faisoit toujours délibérer ce qui étoit nécessaire, & qui souvent même prenoit des délibérations sans les communiquer à son Conseil. Au lieu qu'il en étoit bien autrement parmi les Lutheriens, car quoi qu'on eût établi pour Chefs l'Electeur & le Landgrave de Hesse, il avoit pourtant été résolu dans l'Assemblée de Francfort, qu'ils ne pourroient rien entreprendre que par la pluralité des voix du Conseil, qui étoit mal-heureusement composé de plus de cinquante personnes, ce qui faisoit que la confusion y regnoit, & que l'on ne concluoit presque jamais rien. Il faut ajouter à tout cela l'extrême vigilance de l'Empereur, si grande que l'on

*Desa-
vanta-
ge des
Luther-
iens.*

n'en

n'en a jamais vû de semblable.

Les Lutheriens demandent grace. Les Protestans faisant reflexion à tout cela, & ayant appris que plusieurs Villes Imperiales, comme Ulme, Francfort, Strasbourg, Aulbourg, & plusieurs autres, avoient fait leur accommodement avec l'Empereur, & avoient obtenu leur grace, aussi bien que le Duc de Wittemberg, voyant d'ailleurs la foiblesse de leur parti, crurent qu'ils devoient aussi chercher quelque moyen de faire la paix, & envoyerent des Députez à l'Empereur, pour sçavoir s'il vouloit donner les mains à un accommodement. Mais l'Empereur connoissant la foiblesse de ses Ennemis, & ses forces, leur voulut imposer des Loix si dures, que ç'auroit été une lâcheté que de s'y soumettre, & telles qu'il auroit été impossible de les observer, quand même on les auroit reçues, de sorte qu'il fut résolu dans leur Conseil de guerre, qu'il valoit mieux continuer la guerre, & risquer de tout perdre, que de faire une si honteuse paix.

Résolution à la guerre.

L'Electeur de Saxe voyant donc que les Députez des Villes étoient d'avis au Conseil de guerre, de travailler à un accommodement, plutôt que de tout risquer, & de voir les choses aller de mal en pis, après avoir consulté un moment avec le Landgrave, ils conclurent ensemble qu'il falloit y apporter du reme deavant que le mal devînt grand.

grand, & que leur Armée diminuât d'avantage, & délibérèrent de déclarer la guerre.

Cette résolution fut exécutée sans aucun *Les Luthériens déclarent la guerre.*
 délai, car on envoya incontinent un Page *1547.*
 à l'Empereur, portant une Lettre de déclaration de guerre sur la pointe d'un bâton, selon la coutume d'Allemagne. Le Page,

précédé d'un Trompette, fut conduit au Camp de l'Empereur, & justement dans la Tente du Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Armée. Le Duc n'eut pas plutôt lu la Lettre, contenant la déclaration de guerre, qu'il fit venir un Bourreau, & commanda que le Trompette & le Page fussent pendus. Les Generaux qui étoient auprès de lui, le prièrent instamment de ne les pas faire mourir, ce qu'ils eurent beaucoup de peine à obtenir. Il se contenta de faire brûler la Lettre en leur présence par la main du Bourreau, & de leur donner pour toute réponse le Ban qui avoit été publié contre l'Electeur & le Landgrave, & les renvoya. D'autres disent que le Duc lui-même déchira la Lettre, pour éviter qu'elle ne tombât entre les mains de l'Empereur, à cause des termes injurieux à l'honneur de Sa Majesté Imperiale dont elle étoit pleine. Le dessus étoit conçu en ces termes,
A Charles d'Autriche soi disant Emperereur.

Quoi que ce soit la coutume devenue comme naturelle aux Historiens, de n'être
 guere

guere d'accord les uns avec les autres, même souvent dans les faits les plus considérables, on peut assurer qu'ils ne l'ont jamais été si peu, qu'au sujet de l'Histoire de cette guerre, qui est devenue un cahos qu'on ne peut démêler, par la diversité incroyable des sentimens differens, particulièrement sur le nombre des deux Armées. Plusieurs disent que l'Armée de Charles-Quint étoit inferieure à celle des Lutheriens en Infanterie, mais superieure en Cavalerie. D'autres soutiennent qu'elle n'étoit pas la moitié si forte en Cavalerie, que l'autre. Ulloa dit que l'Armée de l'Empereur étoit forte de 45000. hommes de pied, 3500. chevaux, & cependant ce même Auteur, une page après, la divise ainsi : Les Troupes du Pape 1500. La Cavalerie de Naples & de Milan, commandée par Ottavio Farnese Gendre de Charles V. 600. Le Duc de Florence fournit 200. hommes. Le Duc de Ferrare, 120. Le Marquis de Brandebourg, 600. Le Marquis Albert de Brandebourg, 800. Le Grand-Maître de Prusse, 200. L'Archiduc, 200. Ainsi toutes ces Troupes Auxiliaires font ensemble 4200. & où est donc la Cavalerie Espagnole & Allemande ? Mais enfin après toutes les recherches possibles, j'ay trouvé que les Lutheriens avoient 27, mille hommes de pied, & 8000.

300. chevaux plus que l'Empereur ; mais les Troupes de Charles V. étoient toutes choisies & bien commandées, au lieu que l'Armée des Lutheriens étoit presque toute composée de Payfans, qui à peine sçavoient se tenir à cheval, ni porter l'épée, de sorte qu'un Soldat de l'Empereur en valoit six de ceux de l'Electeur, ce que l'événement a justifié. On assure, qu'on n'avoit jamais vû en aucune autre Armée tant de Devises sur les Enseignes : Voici la plus grande partie de celles qui étoient sur les Drapeaux de l'un & de l'autre parti.

Devises qui étoient sur les Enseignes des Catholiques.

Sur l'Enseigne de la Compagnie de Sa Majesté Imperiale, étoit l'Aigle de l'Empire, portant un Crucifix au milieu des deux têtes, avec ces paroles. *Tu es Protector meus, & Defensor meus.* Vous êtes mon Protecteur & mon Défenseur.

Sur celle du Roi Ferdinand, un aigle qui déchiroit un serpent, & ces paroles, *mordente mordior*, je suis déchiré par celui qui mord.

Sur celle de l'Archevêque de Mayence, un Crucifix, & lui à genoux aux pieds avec plusieurs autres Ecclesiastiques, ayant ces paroles sur la tête. *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris. Te rogamus, audi*

audi nos. Humiliez les Ennemis de la Sainte Eglise; nous vous en prions, Exaucez-nous.

Sur celle de l'Archevêque Electeur de Cologne, il n'y avoit que ces seules paroles au milieu des pieds d'un Crucifix. *Non timebo mala quoniam tu mecum es.* Je ne craindrai aucun mal, car vous êtes avec moi.

Sur celle de l'Electeur de Treves, une Croix avec ces paroles. *In hoc signo vince,* Vainquez par ce Signe.

Sur celle du Duc d'Albe, l'Empereur qui lui donnoit le Brevet de Lieutenant General, & au dessous de tous deux plusieurs heretiques tourmentez par des dragons & des serpens, & ces paroles. *Vous marcherez sur l'aspic & le Basilic, vous foulerez le Lion & le Dragon.*

Sur celle du Duc de Baviere un Jupiter prêt à lancer la foudre, & ces paroles. *Frappez-les par la foudre de votre Puissance.*

Sur celle de Don Alvaro di Sandè, il y avoit ces paroles. *Engance de viperes, qui vous délivrera de la colere à venir.*

Sur celle d'Ottavio Farnese General de l'Eglise, un Christ qui donnoit les Clefs à S. Pierre, & ces paroles. *Les portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle.*

Sur celle de l'Evêque de Liege. *Celui qui*
n'en-

n'entre point par la porte est un larron & un brigand.

Sur celle de la Compagnie de 200. Chevaux levez aux dépens des Cardinaux, Farnese & de Medicis, un S. Pierre qui presentoit deux épées à Jesus-Christ, & ces paroles. *Voici deux épées, & plus bas. Ils combattront en ton Nom.*

Sur celle de Don Pietro Colonna, un Capitaine qui tenoit la Fortune par les cheveux de la main gauche, & de la droite une épée nue, avec ces paroles. *Je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez beni.*

Sur celle d'Emanuel Philibert Prince de Piémont; l'Empereur qui lui donnoit une épée, qu'il recevoit à genoux, & ces paroles, *Aut cum hoc, aut in hoc, ou par celle-ci, ou avec celle-ci.*

Sur celle du Comte de Buren Maximilien d'Egmont, l'Empereur à la tête de l'Armée, & lui à pied à la tête des Troupes qu'il amenoit de Flandres, & ces paroles, *Seigneur, je suis prêt de vous suivre & en prison & à la mort.*

Sur celle de la Legion de l'Evêque de Munster commandée par le Seigneur de Krool. Luther avec plusieurs de sa Secte à l'entour de lui, qui presentoient à l'Empereur la Confession d'Ausbourg, & ces paroles à l'entour, *Ils viennent à vous en habit de brebis, mais au dedans ils sont des Loups*

218 LA VIE DE CHARLES V.
ravissans. Il y en avoit une infinité d'autres
semblables.

Devises qui étoient sur les Enseignes & Etendarts des Lutheriens.

Sur celle du Landgrave, qui comman-
doit en Chef l'Armée, l'Electeur de Saxe
luy ayant cédé la place, parce qu'il avoit
plus d'experience que lui, & qu'il étoit
mieux en état d'agir, il y avoit ces paroles.
*La coignée est mise à la racine de l'Arbre ,
tout arbre donc qui ne fera pas de bon fruit ,
sera coupé & jeté au fen.*

Sur un autre, ces paroles. *Frere, vous
avez été appelez à la liberté.*

Sur un autre. *Il renversera les grands de
leur Trône, & il élèvera les petits.*

Sur un Etendart, celle-ci. *Rien pour
un Empereur injuste, tout pour un Empe-
reur qui délivre.*

Sur un autre. *Allons & le tuons.*

Sur une Enseigne, *Je ne mourrai point ;
mais je raconterai les œuvres du Seigneur.*

Sur une autre. *Il est necessaire qu'il arrive
des scandales, toutefois malheur à celui par
qui il en avient.*

Sur une autre. *Acheve, Seigneur, l'œuvre
que Tu as commencée.*

Sur un étendart. *Prostituée, toutes tes
playes viendront en un jour, & tu periras
avec tes prostitutions.*

Sur

Sur un autre. *Le Soleil sera changé en tenebres, & la Lune en sang.*

Sur un autre. *Voicy Babylon tombera, cette grande Ville, en la coupe en laquelle elle uen sen a versé, versez-lui en au double.*

Sur un autre. *Pour cela sommes nous affligés, que nous croyons en Dieu.*

Sur un autre. *La mere des paillardises & des abominations perira.*

Sur un autre. *Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris? Anrore donne-nous le jour, pourquoi diffères-tu nôtre joye?*

Sur une Enseigne. *Le Seigneur envoyera son Ange au milieu de ceux qui le craignent, & les délivrera.*

Sur une autre. *Sa maison panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *Voicy je suis entre vos mains, faites tout ce que vous semblera bon.*

Sur une Enseigne, *Le Seigneur Misericordieux, s'est souvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *Bien-heureux est l'homme qui n'est point entré dans le Conseil des méchans.*

Sur une autre, *Dieu a dressé sa table*
K 2 *pour*

pour nous au milieu de nos ennemis.

Sur une autre, *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *O Dieu, juge moy, & défends ma cause,*

Pour ne me pas égarer d'une de ces longues descriptions que font souvent les Historiens, sur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immédiatement après la déclaration de guerre, les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre, & s'observoient réciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire sçavoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les Ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté ; & le Duc Maurice avec ses Arquebusiers de l'autre. En même temps les Imperiaux se détachèrent avec tant de furie de leur côté, qu'ils mirent du premier coup les Ennemis en désordre avec beaucoup de perte. La plus part de l'Infanterie prit la fuite, gagna un bois qui est proche de l'Elbe, & abandonna la Cavalerie, qui étant en grand nombre, se défendit d'abord vigoureusement. Mais les Hongrois & les Chevaux Legers que commandoit le Roy Ferdinand, se jetterent
comme

omme des Demons sur le corps de Bataille les ennemis, aussi-bien que la Cavalerie le Charles V. & le menerent battant jusques au bois, où les Lutheriens s'étoient enfermez, pour ôter aux Imperiaux l'honneur de la victoire. Mais il y eut pourtant un nombre infini de blesez & des morts. Les uns furent tuez à coup d'arquebuses, les autres à coup d'épée, & les autres foulez aux pieds des chevaux. Jamais on n'a vû de semblable bataille, car il parut dès le commencement que les Lutheriens perdoient courage, soit qu'il n'eussent pas la hardiesse de regarder en face les Imperiaux, ou qu'ils voulussent se laisser tuer, croyant mourir Martyrs.

Les Espagnols & Italiens, qui s'étoient rencontrés en tant d'autres occasions, ne pouvoient pas comprendre, comment ces gens-là pouvoient être si lâches, car il y avoit des Soldats de ces deux Nations, qui men-

*Les Lutheriens
presque
tout de-
faits.*

qu'à des cadavres. On n'entendoit que cris, ou de ceux qui étoient moitié morts, & qui se noyoient dans leur sang, ou de ceux qui se voyoient prêts de tomber sous l'épée de leurs Ennemis, & qui demandoient quartier & grace par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Les plus timides, qui ne sçavoient pas encore ce que c'est que le Martyre ne faisoient pas scrupule de se dire Catholiques, si c'étoit du cœur, ou seulement de la langue, c'est ce que je ne sçai pas, & ceux qui l'ont écrit les premiers ne le sçavoient pas mieux que moi. Déjà on s'étoit avancé jusques au milieu du bois, où l'Empereur étant arrivé lui-même, commanda qu'on rassemblât les troupes dispersées.

*Actions
Remar-
quables
1547.*

Les Principaux Chefs de l'Armée regarderent comme un miracle, que l'Empereur & le Roi des Romains son Frere, qui pendant plus d'une heure, (la Bataille en dura deux) s'étoient exposez aux plus grands perils, en fussent sortis sans y être seulement blessez, & on loua beaucoup la bonté & la clemence de Charles V. qui couroit l'épée à la main où le combat étoit plus acharné, & crioit d'épargner le sang, par tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. Aussi avoit-il accoutumé de dire. *Qu'il étoit plus glorieux à un Capitaine de compter des Prisonniers, que des morts.*

Au

Au contraire le Roi des Romains, se faisoit un plaisir de tremper son épée dans le sang des Ennemis, & on croit qu'il tua de sa propre main plus de quinze de ces misérables Lutheriens. Mais le Duc d'Albe s'exposa plus que personne, car quoi qu'il eût reçu trois blessures, qui le faisoient perdre beaucoup de sang, il ne laissa pas de poursuivre les Ennemis, jusques à ce qu'il ne vît plus que des prisonniers & des morts dans le camp; tellement qu'on le crût mort pendant plus d'une heure. L'Empereur même & Ferdinand son Frere, qui étoient ensemble au milieu du bois, n'ayant aucune nouvelle du Duc, ne douterent pas qu'il ne fût mort, & en étoient déjà extrêmement affligés, lors qu'il arriva dans ce même moment, fort à propos pour les consoler.

Mais la plus grande joye de l'Empereur, fut la nouvelle que lui porta un Capitaine nommé *Sobasso*, que l'Electeur étoit prisonnier, & qu'il avoit été pris par lui, & quatre chevaux legers Espagnols & Italiens & un Hongrois. L'Empereur les récompensa noblement, aussi le méritoient-ils bien, car ils s'exposèrent beaucoup, ce Prince s'étant défendu avec beaucoup de courage avant que de se rendre Prisonnier, aussi bien qu'Ernest Duc de Brunsvyc, qui fut pris aussi avec l'Electeur, & plusieurs

*Jean
Frede-
ric est
fait pri-
sonnier*

Personnes de qualité de la suite de l'un & de l'autre. Charles V. ordonna incontinent au Duc d'Albe de l'aller prendre , & de le lui amener , souhaitant de le voir dans ce même Bois , mais il s'approcha un peu plus des bords du fleuve d'Elbe , où il fut l'attendre. Bien-tôt après le Duc l'amena escorté de 200. Gentils-hommes volontaires de différentes Nations , qu'il étoient comme les Gardes de l'Empereur.

*On le
conduit
à Char-
les.*

Jean Frederic montoit un grand cheval gris-fer , il portoit une grande cotte de maille pour toute Armure sans aucune défense pour le reste du corps , & versant du sang par une blessure qu'il avoit reçue à la joue gauche. Le Duc d'Albe étoit à la droite du Prisonnier , que l'on n'appelloit plus ni Electeur , ni Duc depuis le Ban. Le Comte Hypolite d'Este étoit à sa gauche & tenoit la bride de son cheval , de la main gauche , & de la droite l'Epée du Prisonnier. On le presenta en cet état à l'Empereur , étant à cheval , au milieu de ses Officiers & des Gardes de sa Cour , le Roy des Romains étoit à sa gauche. Après cela venoit le Duc de Brunsvyc , le Colonel des Chevaux-legers Espagnols tenant la bride de son cheval & portant son Epée. Ensuite on conduisit le Duc en prison , sans que l'Empereur voulut le voir , que d'un seul regard fixe qu'il jeta sur lui , pendant que le Duc lui

Lui parloit, Brunsvyc dememeura toujours découvert.

Cinq ou six pas avant que d'approcher ^{Il par-}
de l'Empereur, le Saxon ôta un de ses gands ^{le à}
pour le saluer à la manière d'Allemagne, ^{l'Em-}
& se mettoit en état de descendre de cheval; ^{perera}
mais l'Empereur cria au Duc d'Albe, *qu'on*
le fasse demeurer à cheval. Quelques His-
toriens prétendent que ce fut un effet de la
bonté & de l'humanité de Charles V. qui
ne vouloit pas se prévaloir des avantages
que lui donnoit la qualité de vainqueur,
sur son Prisonnier; mais la verité est, qu'il
ne le fit, qu'à cause des blessures du Duc
qu'il avoit reçues en plusieurs endroits du
corps, & au visage, & que son corps étant
d'une grosseur extrême, il n'auroit pû sans
beaucoup d'incommodité descendre & re-
monter à cheval. Ainsi sans descendre, il
ôta le chapeau, fit une profonde reverence,
autant qu'il le pouvoit faire en cet état, &
selon la grosseur de sa taille, & dit à l'Em-
pereur ces paroles, *Tres-puissant Empereur,*
mon Seigneur, & mon Cousin, me voici
vâtre Prisonnier : Quelques Auteurs affu-
rent que Charles V. lui répondit fièrement :
Je ne tiens pas pour mes Cousins des Rebel-
les.

Mais Ulloa, Guiccardin, Paul Jove, ^{Plus}
& plus autres Historiens plus celebres, ^{ample-}
content autrement cette entrevue, & di- ^{ment}

sen que les paroles du Prisonnier furent celles-cy, *Très-puissant & très-clement Empereur, & mon Seigneur, me voici vôtre Prisonnier; & que l'Empereur s'étant aperçu que le Duc avoit prononcé ces paroles avec trop d'ardeur, & presque d'un ton moqueur, il lui répondit, Il me semble que la qualité que vous me donnez à cette heure de vôtre Empereur & Seigneur, est bien différente de celle que vous me donniez il n'y a pas long-temps. Il lui disoit cela, pour lui reprocher le mépris qu'il avoit fait de lui; car l'Electeur ni le Duc, ne l'appelloient pas autrement dans leurs écrits, que Charles de Gand soi disant Empereur. A quoi les Catholiques avoient accoustumé de répondre, Laissez faire Charles de Gand, il vous fera bien voir s'il est Empereur. Charles V. ajouta à cela avec un air de reproche, Qu'il n'avoit à se plaindre de l'état où il étoit, qu'à sa mauvaise conduite. Le Duc répliqua, Qu'il supplioit sa Majesté de ne vouloir pas user avec colere de sa fortune & de la puissance qu'elle lui donnoit sur lui, mais d'user plutôt de clemence envers lui, sans se prévaloir du malheur qui l'avoit fait son prisonnier, & d'avoir égard à sa naissance, & à son état. Quelques-uns veulent encore que l'Empereur ait répliqué ces paroles: Pour trouver doux le traitement que vous recevrez, il vous faut sou-*

venir

venir de celui que vous aviez résolu de me faire, si vous eussiez remporté sur moy une Victoire semblable à celle que j'ay remportée sur vous. Il y a des Historiens qui disent que le Prisonnier voyant que l'Empereur ne se découvroit pas, remit son chapeau, & parla couvert. L'Empereur ordonna au Duc d'Albe de le faire conduire au lieu qu'on lui avoit préparé sur les bords de l'Elbe, & de le faire sûrement garder, jusqu'à nouvel ordre.

Cette grande journée qui acquit tant de gloire à Charles V. arriva le 24. Avril. après douze jours de Campagne. La Bataille commença un peu avant midy, sur les bords de l'Elbe, & dura jusques au coucher du Soleil, quoi que le fort du Combat n'ait duré que deux heures; le reste du jour les Imperiaux l'employèrent à pour-
 suivre les Ennemis, plus de neuf milles loin, tuant les uns, & faisant prisonniers les autres; ainsi on peut dire que le Champ de Bataille, tout couvert de corps morts, eut plus de trente milles de circuit. Les Luthériens perdirent Bagage, Canon, Munitions, & Vivres. Quant au nombre des morts, les uns le font plus grand & les autres moindre; mais autant que je l'ay pu sçavoir avec certitude, il n'alla pas au delà de dix mille, & 3000. prisonniers, où environ. : car le plus grand nombre des

*Etat de
la Vi-
toire.
1547.*

Soldats Lutheriens étant composé de Payfans, qui n'avoient pas accoutumé de porter les Armes, & la plupart de leurs Officiers n'étant pas capables de les commander, ils prirent tous la fuite. Du côté des Imperiaux, il n'y eut pas plus de 300. morts ou bleffez.

*Charles
trion-
phant.*

A la verité l'Empereur avoit besoin de remporter une telle Victoire, pour acquerir de la gloire, & pour meriter à juste titre le nom d'Auguste & d'Invincible; n'ayant pas eu jusques-là l'occasion, hors celle qu'il eut contre les Barbares à Tunis, de se signaler par quelque fait d'Armes considerable. Mais ce coup d'essay, peut passer, eu égard aux circonstances, pour le plus considerable qu'aucun Prince ait jamais fait: & l'Eglise Romaine avoit sujet assurément, d'en immortaliser la memoire plus qu'elle ne l'a fait, car elle en a ôté la gloire à Charles V. pour la donner aux Saints, & à leurs miracles, & je puis bien croire aussi que la Providence de Dieu a bien voulu châtier par un miracle la trop fiere prosperité des Lutheriens, qui avoient résolu de ravir tous les Biens Ecclesiastiques, non seulement d'Allemagne, mais encore delà les Monts. Ainsi ils eurent bien raison de celebrer cette Victoire de l'Empereur par des Processions solennelles & generales. Le Pape Paul III. en ressentit sur tout une
joye

joyé extrême, & comme il avoit auparavant fait publier un Jubilé pour l'extirpation de l'Herésie, il en fit alors publier un nouveau, pour la plus grande Gloire de Dieu. Mais quelque joye qu'il eût ressentie des avantages que l'Eglise tiroit de cette Victoire, il ne laissa pas d'être vivement piqué de jalousie, de voir l'Empereur devenir si puissant. Il voulut pourtant sauver les apparences, & résolut au premier Consistoire d'envoyer le Cardinal Sfondrato en qualité de Legat à *Latere* à l'Empereur, tant de sa part que du S. Siege, pour le féliciter d'une si glorieuse Victoire; ce que firent aussi tous les Princes Catholiques de l'Univers, & particulièrement la République de Venise, qui lui envoya une magnifique Ambassade.

Cependant Charles étoit allé avec son Armée, chargée de butin, camper devant *Wittemberg*, Ville de la résidence de l'Electeur, dans laquelle son fils, qui avoit reçu deux blessures à la Bataille, & avoit été fait prisonnier, mais qui plus heureux que son Pere, avoit trouvé moyen de se sauver, étoit entré, avec quelques fuyards qu'il avoit ramassés, résolu de la défendre jusques à la dernière goutte de son sang, dont il avoit perdu une bonne partie par ses blessures; quoi qu'il ne doutât pas que l'Empereur ayant une Armée victorieuse & formée

Charles les va à Wittemberg

formidable, ne voudroit pas permettre que cette place demeurât au pouvoir d'un Ennemi vaincu, qu'il vouloit entierement perdre, comme l'évenement l'a bien montré. Cependant *Sibylle* fille du Duc de Cleves, & infortunée Epouse de Jean Frederic, ayant appris l'entiere défaite de l'Armée, & que son Epoux avoit été fait prisonnier, comme c'étoit une femme de beaucoup de courage, avant que de s'abandonner aux larmes, lui envoya plusieurs rafraichissemens, des habits, du linge, & semblables autres choses, avec la Lettre suivante.

Lettre de Sibylle à son Epoux. » **M** On Seigneur, mon tres-cher Epoux. J'ai appris de plusieurs Officiers, & par nôtre fils Jean Frederic, » votre prison. Je laisse juger à l'amour » reciproque que nous avons toujours eu » l'un pour l'autre, avec quelle douleur j'ai » appris une telle nouvelle. Mais ma douleur auroit été encore plus grande, si une » si fâcheuse nouvelle n'eût été aecompa- » gnée du plaisir d'apprendre que vous êtes » en bonne santé, nonobstant la grandeur » de vos disgraces; ce qui a diminué de » beaucoup la tristesse de mon cœur affligé, » qui est agité de mille pensées tristes, » comme la Mer par des vents contraires. » Mais puis que la Providence de Dieu a » permis que cela arrivât, il faut se soumet- » tre

tre à ses ordres , & je ne lui demande rien ce-
avec tant de zele , que de vouloir vous ce-
conserver en santé , afin que vous ayiez ce-
toute la force du corps & de l'esprit dont ce-
vous avez besoin. Le bon sens ne me per- ce-
met pas de vous dire , ce que je devrois ce-
vous exprimer en cette occasion , & je ce-
suis persuadée que vous le sçavez si bien , ce-
qn'il n'est pas nécessaire que je le dise. ce-
C'est tout ce que j'ai à vous dire , mon ce-
tres-cher Seigneur & Mary , après avoir ce-
souhaité avec toute l'ardeur possible , que ce-
Dieu vous donne sa grâce , avec laquelle ce-
vous puissiez supporter avec patience ces ce-
coups si terribles de l'adversité. A Wit- ce-
temberg le 2. May 1547. ce

Sibylle Duchesse de Saxe.

Vôtre Epouse affligée.

Cette Lettre fut portée par un Gentil- Ré-
homme de la Chambre , & comme c'étoit pense-
une Dame fort adroite , elle ne voulut pas
la cacheter , sçachant qu'en de telles occa-
sions on ne permet pas aux prisonniers , sur-
tout aux Personnes de cette qualité , de
recevoir des Lettres fermées. On mena le
Gentil-homme devant l'Empereur , & on
lui remit la Lettre , mais la voyant ouverte ,
il jugea qu'elle ne contenoit rien de confi-
derable.

derable , & ordonna qu'on la portât au Prisonnier , avec tout ce que son Epouse lui envoyoit. Le Gentil-homme demanda à l'Empereur à genoux la permission de le voir , ce qu'il ne pût obtenir , mais on lui fit sçavoir , que s'il vouloit faire réponse à son Epouse , on la lui feroit tenir : il lui écrivit donc en Allemand la Lettre suivante.

» **M**A tres-chere Epouse. Je ne suis pas
 » affligé de ma prison , parce que
 » je m'étois préparé à supporter avec pa-
 » tience tous les revers de fortune qui me
 » pourroient arriver , sur tout me voyant
 » Prisonnier d'un Empereur , dont l'heu-
 » reuse valeur a eu pour prisonniers avant
 » moi un des plus grands Rois de la Terre ,
 » & un des plus grands Papes que Rome
 » ait jamais eu. Je ne laisserois pourtant
 » pas d'être affligé , ma tres-chere Epouse ,
 » si je n'étois assuré de la force incompa-
 » rable de vôtre esprit , & de l'amour que
 » vous conservez pour moi dans vôtre
 » cœur , ce qui m'aidera beaucoup à sup-
 » porter avec fermeté les inconstances de
 » la fortune : Comme j'entens tout ce que
 » vous pourriez me dire , par vôtre courte
 » Lettre , je suis persuadé que vous enten-
 » drez aussi tout ce que je pourrois vous
 » dire , & que je ne vous dirai pas. Con-
 » solez-

solez-vous, comme je me console, soyez «
 assurée que je vous aimerai jusqu'au «
 tombeau, & que je suis bien plus le Pri- «
 sonnier de votre cœur, que celui de mon «
 Ennemi. »

Jean Frederic ,

Vôtre véritable & fidelle Epoux.

Cependant Sibylle ne perdoit point de *Char-*
 temps à faire tous les préparatifs necessai- *les de-*
 res, pour défendre vigoureusement la Ville *vant*
 de Wittemberg, que l'Electeur avoit forti- *Vuit-*
 fiée pendant vingt ans, pour la rendre im- *temberg*
 prenable. Les Bourgeois étoient aussi ré-
 solus à se bien défendre. L'Empereur qui
 croyoit qu'il lui étoit du tout nécessaire de
 se rendre maître de cette Place, mais qui
 en voyoit l'entreprise fort difficile, ne ju-
 gea pas à propos de s'engager à un siege
 qui auroit été long, & l'évenement incer-
 tain; il se contenta de s'aller camper à un
 mille, de la faire investir par son Armée
 & de la tenir si bien bloquée, que rien n'y
 pût entrer, afin de lui ôter toute commu-
 nication avec ceux de dehors. Pour se tirer
 plutôt d'affaires, il fit agir auprès de Jean
 Frederic, pour l'obliger à lui remettre la
 Place. Mais le Prisonnier ne voulut pas
 écouter de telles propositions, & déclara
 qu'il

qu'il perdrait plutôt la vie, que de remettre volontairement Wittemberg.

*Senten-
ce de
mort
contre
l'Elec-
teur.*

1547.

Charles-Quint irrité par cette réponse, crût être en droit d'acquiescer cette Place aux dépens de la vie de Jean Frederic, & de le faire mourir à la vuë de la Ville, afin que les Bourgeois qu'il avoit souvent fait solliciter de se rendre, vissent que leur obstination étoit cause, que l'on faisoit mourir leur Prince infortuné, par un spectacle si digne de compassion. Il fit donc assembler le Conseil de guerre, duquel étoit Chef le Duc d'Albe son Lieutenant General, homme altéré du sang humain le plus noble, & qui avoit sollicité l'Empereur de faire mourir Jean Frederic depuis le premier jour qu'il tomba en son pouvoir. Il ne lui fut pas difficile de le faire condamner à la mort dans ce Conseil, parce qu'ayant été mis au Ban qui le déclaroit Rebelle, il n'y avoit personne qui eût osé opiner autrement qu'à la mort, qu'on publia le matin du quatre de May à son de Trompe par tout le Camp, en ces termes. *Nous Charles Empereur, &c. Avons ordonné & ordonnons que Jean Frederic, autrefois Electeur de Saxe, aura la tête coupée, pour le crime de Felonie & Rebellion contenuë dans le Ban de l'Empire publié contre lui, peine qu'il a encouruë & méritée, & afin que sa mort soit un exemple de terreur à tous les méchans.*

Ce

Ce même jour-là , à trois heures après dîné le Secrétaire du Conseil de Guerre se transporta dans la Tente où l'on gardoit le Saxon , qu'il trouva s'entretenant avec le Duc de Brunswic ; il lui prononça la sentence , & lui déclara qu'il seroit executé le matin du six May. Ce fut une chose digne d'admiration de voir la force inébranlable de l'esprit de ce Prince , qui en écouta la lecture sans changer de couleur , & répondit de sang froid au Secrétaire , après qu'il eût achevé sa fonction. *L'Empereur a beau faire , il n'aura pas pour cela ma Ville de Wittemberg. Il prétend en me faisant mourir se défaire d'un Ennemi , mais il trouvera qu'au lieu d'un il s'en fera plusieurs ; car mes fils resteront , qui défendront vigoureusement Wittemberg , & seront éternellement ses Ennemis.* Puis se tournant vers son Page , il lui dit sans témoigner aucune émotion , *de lui apporter un jeu d'échecs.* Se mit incontinent à jouer avec le Duc de Brunswic , & témoigna de la joye de lui avoir gagné deux parties.

Joachim Electeur de Brandebourg , qui étoit alors à une demie journée de-là , avoit par la Duchesse Sibylle de la sentence qu'on avoit donnée contre son Epoux , se rendit incontinent au Camp , & avec toute la diligence possible il travailla à obtenir de l'Empereur la grace du Prisonnier. Jamais

*Fermé
té avec
laquel-
le il la
reçut.*

*L'Elec-
teur de
Brande-
bourg.*

mais Prince n'a témoigné plus d'affection & d'empressement pour rendre service à un parent ou à un ami , que celui-ci en cette occasion. A lui-se joignit le Duc Guillaume de Cleves , dont l'intercession fut encore plus puissante auprès de l'Empereur , étant gendre du Roy Ferdinand , & Beau-frere de Jean Frederic , & Frere de Sibylle son Epouse ; aussi cette affaire interessoit l'honneur de sa Sœur , & de ses Neveux qui étoient en grand nombre.

*On demande
sa gra-
ce.*

Durant quatre jours entiers ces deux Princes ne firent autre chose , que courir de la Tente de l'Empereur à celle du Prisonnier , pour tâcher de trouver des moyens convenables en un tel cas. Ces deux Princes ne demandoient autre chose que la vie de celui qui avoit été condamné , avec quelque bien pour vivre honnêtement avec sa Famille. Quoi qu'il dépendit de la seule autorité de l'Empereur d'accorder cette grace , il ne voulut pourtant rien faire sans l'avoir communiqué au Conseil qui avoit condamné le Prisonnier , pour témoigner l'estime qu'il en faisoit. Les opinions y furent partagées , les uns étant d'avis d'accorder la grace , & les autres de la refuser ; mais le plus grand obstacle étoit que le Duc d'Albe , qui avoit tant de crédit , demeurait ferme à l'exécution de la sentence ; disant que la conjoncture des affaires vou-

loit

roit, que l'on fit un exemple de sévérité, pour faire peur à d'autres, qui pourroient entreprendre de semblables choses. Cela n'empêcha pas que l'Empereur ne choisit l'avis qui alloit à la Clemence quant à la vie du Prisonnier; il est vrai qu'il la lui fit acheter bien cherement, & par des conditions aussi dures, que la sentence de la mort, qui furent accordées & signées en la maniere suivante le 12. May 1547.

CONDITIONS

Sous lesquelles Jean Frederic obtint sa grace.

- I. **Q**ue Jean Frederic renonçoit dès lors pour toujours à la Dignité Electorale, tant pour lui que pour ses Heritiers & Successeurs, donnant tout pouvoir à l'Empereur d'en disposer à sa volonté, & comme il le trouveroit bon,
- II. Qu'il remettroit ce jour-là même entre les mains de l'Empereur, la Ville de Vvittemberg & de Gotta, avec tout le Canon qui y étoit, & le tiers des Munitions de bouche; demeurant permis à Jean Frederic de prendre les deux autres tiers pour lui, avec tous les Meubles & Ustensiles; & que les Garnisons sortiroient sans Enseignes.

III.

- III. Qu'il obligerait les Saxons à mettre en liberté Albert Marquis de Brandebourg, auquel on rendrait tout ce qui lui avait été pris.
- IV. Que de son côté Sa Majesté Imperiale en useroit de même à l'égard du Duc Ernest de Brunswic & son Fils.
- V. Que les Saxons restitueroient au Comte de Mansfeldt, & de Solms, comme aussi au Grand - Maître de l'Ordre de Saint Jean en Prusse, tout ce qui leur avait été pris pendant cette guerre.
- VI. Que Jean Frederic renonçoit à tous Droits qu'il pourroit avoir sur les Villes de Magdebourg, Halberstat, Halle, avec promesse de se soumettre à la Chambre Imperiale, & de contribuer à l'entretien des Officiers de cette Chambre.
- VII. Qu'il s'obligeoit de faire donner la liberté au Duc Henry de Brunswic & à son Fils, que le Landgrave tenoit Prisonniers, sans qu'il pût rien prétendre, ni entreprendre sur eux.
- VIII. Qu'il renonceroit à toute Alliance, ou Traité fait contre Sa Majesté Imperiale, avec qui que ce pût être, ou contre le Roy Ferdinand son Frere, avec serment de n'en faire aucune à l'avenir sans les y comprendre, avec leurs Etats & leurs Alliez.
- IX. Qu'il lui seroit réservé cinquante mille
Ecus

Ecus tous les ans , tant pour lui que pour ses Heritiers & Descendans à perpetuité , à prendre sur l'Electorat , ou sur d'autres Terres qui seroient remises au Duc Maurice.

X. Que si Sa Majesté Imperiale y vouloit consentir, Jean Frederic pourroit reprendre pour lui & pour ses Heritiers la Ville de Gotta , à la charge qu'il en démoliroit les Fortifications sans y en pouvoir jamais faire de nouvelles.

XI. Que sous ces Clauses & Conditions , Sa Majesté Imperiale vouloit bien user de clémence envers lui , & lui faire grace de la vie , lui pardonnant la peine à laquelle il avoit été condamné , & à toute autre peine corporelle , à la charge pourtant , qu'il demeureroit au pouvoir de l'Empereur , ou du Prince d'Espagne son Fils , & qu'il satisferoit ponctuellement à toutes les conditions du present Traité.

Voila ce qu'est devenu l'Electeur Jean Frederic , le premier qui avoit embrassé & professé le Lutheranisme , & tant aidé à la Propagation de la Réformation de Luther en Allemagne. Celui qui ne pouvoit tenir dans sa peau quelque gros qu'il fût , tant il étoit enflé d'orgueil par l'autorité démesurée où l'avoit élevé la Ligue de Smalcalde , dont il étoit le Chef. Celui qui avoit parlé à l'Empereur & aux Dietes avec tant de hardiesse

hardiesse & de menaces. Celui qui donnoit de la terreur à toute l'Europe , se voyant à la tête d'une formidable Armée de cent mille hommes. Un tel homme s'est pourtant vû condamné à une mort honteuse , obligé à acheter sa grace par tout son bien , & réduit à vivre en simple Gentil-homme , lui qui étoit descendu de tant de Princes.

Sibylle La Duchesse Sibylle & son Fils aîné re-
le va mirent ce jour-là même la Ville de Vvit-
trouver temberg au Duc d'Albe , qui y entra pour
l'Em- s'en mettre en possession au nom de l'Em-
pereur. pereur , avec trois cens chevaux , & cinq
 1547. cens hommes de pied ; la Garnison sortant
 par la porte , pendant qu'il entroit par l'autre. Sur le soir Sibylle alla faire la reveren-
 ce à l'Empereur , accompagnée de Jean Ernest son Beau-frere , de Catherine son Epouse , & un de ses Fils , les autres étant absens. Elle fut encore accompagnée de deux fils du Roy des Romains ses Neveux , de l'Electeur de Brandebourg , qui lui donnoit la main , & de plusieurs autres Princes Allemands. Elle étoit vêtue si modestement , qu'elle n'étoit pas même habillée en femme de simple Gentil-homme , sans aucun ornement , ni pierreries. En cet état elle parut devant l'Empereur , avec la mortification que chacun peut bien penser. Charles V. lui alla au devant jusqu'à la porte de sa Tente,

Tente, lui fit beaucoup d'honneur & lui témoigna beaucoup d'affection. Elle se jetta à genoux à ses pieds, fondant en larmes ameres & sanglots, qui témoignoit une douleur extrême, & qui non seulement arracherent des larmes à tous les Assistans, mais à l'Empereur lui-même, qui eut de la peine à la relever, puis la soutenant lui-même sous les bras, il la conduisit dans sa Tente. Là tous deux debout l'un devant l'autre, elle lui parla en ces termes, essuyant de temps en temps ses larmes avec son mouchoir.

Tres-Auguste Empereur, & tres-*ce* Clement Prince. Je ne doute point que si *ce* *Son dis-*
Jean Frederic mon Epoux eût sçu mesu-*ce* *contres.*
rer, comme il devoit, sa fortune, avec *ce*
la puissance & la grandeur de Vôte Ma-*ce*
jesté, il ne seroit pas tombé dans une aussi *ce*
grande faute, & n'auroit pas jetté sa Fa-*ce*
mille dans la dernière défolation, comme *ce*
il a fait. Mais je ne laisse pas, tres-bon *ce*
& tres-clement Empereur, de vous sup-*ce*
plier, de ne pas user de toute la rigueur *ce*
que merite sa faute, en me rendant entie-*ce*
rement malheureuse, & d'avoir plutôt *ce*
égard à mon innocence & à votre Gene-*ce*
rosité Auguste & Royale, moi qui sans *ce*
être coupable, suis condamnée aussi-bien *ce*
que mes Enfans, qui sont ici presens, & *ce*
ceux qui sont absens, aux derniers mal- *ce*

242 LA VIE DE CHARLES V.

» heurs. Tres-Clement Empereur , n'oblî-
 »gez pas ces Enfans infortunéz à pleurer la
 »faute de leur Pere, souvenez-vous plûtôt
 »des services que leurs Prédecesseurs ont
 »rendu à l'Empire , & à l'Auguste Mai-
 »son d'Autriche ; l'équité dont vous use-
 »rez envers ces innocens , vous acquerra
 »beaucoup de gloire dans le Monde , &
 »l'exemple d'une telle Clemence & pieté
 »ne sera jamais oublié dans tous les Siecles
 »futurs. Après avoir dit ces paroles , elle
 se mit encore à genoux , devant l'Empereur
 pour lui faire une priere particuliere , & Sa
 Majesté Imperiale l'ayant relevée , elle lui
 demanda de permettre à son Epoux de pas-
 ser le reste de ses jours avec elle , puis que
 Dieu les avoit unis pour vivre & mourir
 ensemble , & que Sa Majesté lui avoit ac-
 cordé la vie. L'Empereur lui répondit avec
 beaucoup de douceur :

*Répon-
 se de
 l'Em-
 pereur.*

» Qu'il étoit extrêmement fâché , d'être
 »obligé de l'affliger davantage , en lui di-
 »sant , qu'il avoit été en partie cause de
 »la grande-faute de son Epoux , par la Cle-
 »mence dont il avoit usé envers lui , &
 »que la trop grande confiance qu'il
 »avoit eu en lui , l'avoit rendu plus hardi
 »à lui devenir infidelle. Que pour l'amour
 »d'elle & de ses enfans , il avoit bien vou-
 »lu , condescendre aux instantes prieres &
 »solicitations qu'on lui avoit faites de lui
 accor

accorder la vie, qu'il devoit perdre selon toutes les Loix, & d'ailleurs il lui avoit laissé de grands Revenus capables de le faire vivre honnorablement. Quant à ce qu'elle lui demandoit de la laisser vivre avec son Epoux, dans les lieux qu'il lui laissoit dans la Saxe, il ne pouvoit lui accorder sa demande, étant nécessaire alors d'exécuter les conditions que l'on avoit faites; Que cependant si elle vouloit suivre son Epoux, qu'il le lui permettoit, & donneroit ordre, qu'on lui rendît tous les honneurs dûs à sa naissance, & qu'on avoit accoutumé de lui rendre, dans son premier état. Qu'il souhaiteroit au reste que son Epoux n'eût pas abusé de la bien-veillance & de l'affection qu'il lui avoit témoignée, pour pouvoir faire plus qu'il n'avoit fait envers lui, & envers elle tout ce à quoi son inclination le porteroit, si la raison & la justice ne l'en empêchoient.

Quand elle eut pris congé de l'Empereur, qui lui avoit donné la permission de voir son Epoux, elle fut le voir & le consoler, accompagnée des mêmes Princes, dans le quartier de l'Infanterie Espagnole où il étoit. Ils s'embrassèrent si étroitement, qu'ils ne pouvoient se séparer. On ne voyoit que larmes répandues, & on n'entendoit que soupirs & sanglots. On permit à Si-

*Sibylle
rend
visite à
son E-
poux,
& en
reçoit
une de
Char-
les V.*

de parler en secret à son Epoux en un coin , & puis ayant pris congé de lui , en répandant de nouvelles larmes , elle s'en retourna dans la Ville. Le lendemain après dîné l'Empereur y fut rendre visite à la Duchesse , accompagné des Grands de sa Cour , & des principaux Officiers de son Armée , & fut mettre pied à terre devant le Palais Ducal. La Duchesse étoit accompagnée des mêmes Princes & Seigneurs qui étoient avec elle le jour précédent lors qu'elle avoit été rendre visite à l'Empereur. Elle fut avec eux recevoir sa Majesté Imperiale au bas de l'escalier & jusques dans la Cour. Charles descendit de Cheval hors de la grande porte du Palais , voyant que la Duchesse s'avançoit , il doubla le pas pour aller vers elle. Elle étoit habillée comme le jour précédent , fort simplement. Etant proche de l'Empereur elle se mit à genoux , mais il la releva , & la conduisit par la main dans l'appartement destiné à le recevoir. La visite de l'Empereur ne dura qu'un peu plus de demi heure , la conversation ne roula que sur des choses indifferentes , & il ne s'y passa rien de particulier , sinon que la Duchesse en se séparant de l'Empereur recommanda de nouveau à sa clémence son infortuné Epoux , Elle-même , & ses Enfants innocens. L'Empereur lui fit beaucoup de civilité , & ne vouloit pas permettre ,

non

non seulement qu'elle descendît l'escalier , mais non pas même qu'elle sortît au-delà de sa chambre , mais il ne le pût obtenir , ni empêcher qu'elle ne l'accompagnât jusqu'à la porte du Palais. Il ne voulut pas monter à cheval qu'elle ne fût rentrée , & il ordonna aux Grands de sa Cour de l'accompagner jusques dans son appartement , ce qui fut fait par le Duc d'Albe qui lui donna la main.

L'Empereur étant revenu de cette visite , reçut un Courrier de Don Pietro de Toleda Vice-Roy de Naples , qui lui donnoit avis de la sédition arrivée en cette Ville-là à cause de l'Inquisition : nous finirons ce second Livre par une relation courte du succez de cette affaire. Déjà depuis longtemps le Pape Paul III. pressoit l'Empereur d'établir l'Inquisition à Naples, croyant qu'il y alloit de son honneur de faire recevoir dans ce Royaume qui est fief de l'Eglise , & si proche voisin de l'Etat Ecclesiastique , ce sacré Tribunal du Saint Office , comme il l'appelloit toujours. L'Empereur s'en étoit excusé toutes les fois qu'on lui en avoit fait parler. Mais finalement il en fut tellement sollicité par le Cardinal Farnese Neveu du Pape , qui étoit , comme nous l'avons dit , en Allemagne auprès de l'Empereur pour les affaires de la Guerre contre les Lutheriens , que pour le porter

On tâche d'introduire l'Inquisition à Naples

„ gneurie illustrissime. (on ne donnoit pas
 „ alors d'autre qualité aux Vice-Rois) n'i-
 „ gnore pas, elle qui nous gouverne de-
 „ puis tant d'années. Elle n'ignore pas
 „ aussi que le seul nom d'Inquisition a tou-
 „ jours paru odieux aux Napolitains :
 „ Quoi que l'on en pût donner plusieurs
 „ raisons, nous nous contenterons d'en
 „ alleguer une seule, que le Royaume étant
 „ plein de faux témoins, de scelerats, &
 „ de gens sans conscience, il seroit facile
 „ de les corrompre par de l'argent, & de
 „ faire accuser d'herésie sur la moindre cho-
 „ se, les plus Orthodoxes dans la Foi, ce
 „ qui dépeupleroit en peu de temps ce
 „ Royaume. Qu'il fût donc, à Votre
 „ Seigneurie illustrissime, de sçavoir, que
 „ cette Ville au nom de tout le Royaume,
 „ dont elle est Capitale, vous declare qu'el-
 „ le ne veut pas d'un Tribunal, dont le
 „ seul nom donne de l'épouvante, l'Inqui-
 „ sition ne se devant exercer que dans les
 „ Pais Herétiques, & non pas dans un
 „ Royaume, dans lequel il n'y a par la
 „ grace de Dieu que des Catholiques.
 „ Nous avons encore une autre raison très-
 „ forte de n'y pas consentir, c'est que si on
 „ établissoit parmi nous le S. Office, on
 „ croiroit que nôtre Royaume si pur, seroit
 „ soupçonné d'Herésie, ce qui nous cause-
 „ roit beaucoup d'affliction.

Le Vice-Roy répondit à ce discours en termes confus & équivoques, & rompit incontinent l'Assemblée du Parlement : puis en ayant conféré avec l'Archevêque, ils déliberèrent de passer outre par les voyes Ecclesiastiques. Le matin du 4. Mai, ils firent publier un Edit pour l'établissement du S. Office, dont le Tribunal seroit dressé dans le Palais Archi-Episcopal, & on fit afficher l'Edit à la porte de l'Eglise Cathédrale. A la vûe de cette affiche toute la Ville se souleva, & on se mit à crier par tout, *Qu'on ferme les Boutiques, aux armes, aux armes.* Un certain Thomas Anello de Surrente se fit Chef des Rebelles, lequel accompagné d'une grande multitude de Peuple, courut à l'Eglise Cathédrale, & déchira l'Edit de sa propre main, & le Palais Archi-Episcopal courut grand risque d'être pillé. Le Vice-Roy fit ce qu'il pût pour appaiser la sédition, mais le Peuple protesta à haute voix qu'il ne quitteroit jamais les armes jusques à ce que Sa Seigneurie Illustrissime en eût écrit à Sa Majesté Imperiale, & qu'on en eût reçu une favorable réponse. L'Empereur ayant reçu cet avis, & ne sçachant, quel pouvoit être l'évenement de la sédition depuis que le Courier étoit parti, on fut fort effrayé, & renvoya incontinent le même Courier, avec ordre au Vice-Roy, d'assurer de sa part en ter-

mes les plus convenables selon la prudence,
son très-fidelle Peuple de la Ville de Naples,
*Qu'il donneroit ordre à toutes choses en
temps & lieu ;* réponse, qui étant faite au
Peuple ne lui fut guere agréable, comme
nous le verrons au Livre suivant. Cepen-
dant mon Lecteur se contentera, que je
mette pour la fin de celui-cy la Lettre que
Charles V. écrivit au Pape au sujet de la
Victoire qu'il avoit remportée sur les Lu-
thériens, & la réponse du Pape sur le même
sujet.

A SA SAINTETÉ

Nôtre Seigneur le Pape Paul III.
Vicaire de Jesus-Christ en Ter-
re.

CHARLES

*Par la Misericorde Divine, Empereur des
Romains, &c. Lui souhaite salut &
longue vie, pour le Bien de la Chrétienté.*

» **T** Rés-Saint Pere. Après avoir baissé
» du cœur les pieds de Votre Sainteté,
» selon le devoir d'un Fils envers le Vicaire
» de JESUS-CHRIST, je rendrai compte à
» Votre Sainteté pour m'acquiescer de ce de-
voir

voir Filial, du succès que Dieu a donné à nos Armes dans cette dernière occasion, quoique je ne doute pas qu'elle n'en ait déjà été plus exactement informée.

Pour n'être pas long, je dirai à V. S. que Dieu a benì les armes des Catholiques, contre cette très-puissante & infernale Furie, ce monstre d'Herésie, qui croyoit engloutir toute la Chrétienté, comme elle avoit déjà dévoré les plus sages & les plus Nobles Familles d'Allemagne. Notre Victoire ne pouvant être ni plus considérable ni plus glorieuse, j'ai tout le sujet du monde de m'humilier devant Dieu, & de benir sa miséricorde, qui a voulu se servir de moy dans cette guerre comme d'un instrument en sa main pour procurer un si grand bien à l'Eglise, acquiescer un si grand repos & l'unité à la véritable Chrétienté, tant de Gloire au Saint Siege, guerre qui est d'une si grande conséquence à la Religion Catholique, qui seule doit être regardée comme notre commune Mere.

Je ne pretens autre chose, très-saint Pere, de tout ce que j'ay fait, que la seule satisfaction, d'avoir été choisi de la miséricorde de Dieu pour être le Chef, qui a commandé tant de zelez Champions de JESUS-CHRIST, qui ont si vaillamment combattu pour la défense de sa juste &

„ sainte cause , en un temps , où les Héré-
 „ tiques pleins d'orgueil pensoient englou-
 „ tir l'Europe entiere , comme ils avoient
 „ déjà fait la plus grande partie de l'Al-
 „ lemagne. L'Hydre est déjà abatuë , saint
 „ Pere, & ses Chefs orgueilleux qui s'étoient
 „ soulevez contre moy , jusqu'à perdre le
 „ respect qui m'étoit dû , dans tant de Ma-
 „ nifestes qu'ils ont publiez contre moy ,
 „ tant ils se tenoient assûrez de la Victoire ,
 „ sont maintenant mes Prisonniers.

„ Comme on n'a jamais défendu de cau-
 „ se plus juste que celle-cy , & où ils'agisso-
 „ tant de l'interêt de la gloire de Dieu , on
 „ ne pouvoit que s'attendre à une grande
 „ Victoire sur des Ennemis , qui ne pou-
 „ voient être vaincus que par le seul bras du
 „ Tout-puissant. Il est certain , Très Saint
 „ Pere , que c'est à lui seul que nous devons
 „ tous les Biens & Avantages , que la Sain-
 „ te Religion Catholique va tirer de cette
 „ Victoire. Sans lui nos forces n'auroient
 „ pas été assez grandes pour en venir à bout ;
 „ ces Sectaires impies ayant mis sur pied une
 „ Armée innombrable de gens de leur par-
 „ ti , tous d'autant plus éclairez , coura-
 „ geux , obstinez à défendre leur Rebellion
 „ contre Dieu & contre moy , qu'ils étoient
 „ aveugles quant à la Foy.

„ Ainsi , avec tout le respect Filial & le
 „ plus grand zele que je dois à Vôte Sain-
 „ teté.

tété, par mon-caractere, je vous felicite «
 comme Vicaire de JESUS-CHRIST, de «
 tous ces grands avantages, que l'Eglise, «
 dont Vôtre Sainteté est le digne Chef, & «
 le Pasteur des Pasteurs, vient de rempor- «
 ter sur les Heretiques. Le zele de Vôtre «
 Sainteté, qui a contribué à cette entre- «
 prise, par une si grande profusion d'or, «
 tant de Troupes choisies, & sur tout en «
 y envoyant son propre sang, pour être ex- «
 posez aux plus grands perils de la guerre, «
 est d'un trop grand prix, & d'un trop «
 grand exemple, pour être seulement loüé «
 & celebré par les hommes; Vôtre Sainte- «
 té en doit attendre la récompense, par «
 une longue vie, de Dieu, dont il soutient «
 avec tant de gloire la qualité de son Vi- «
 caire en Terre, & particulièrement d'a- «
 voir ajouté à tous ces secours tant de Ju- «
 bilez universels, & tant de Prieres parti- «
 culieres, qui nous ont sans doute princi- «
 palement attiré une si grande Benedi- «
 ction..

Je suis sur tout infiniment obligé à V. «
 S. de ce qu'elle a bien voulu par une ge- «
 nereuse résolution se priver de la person- «
 ne de Monsieur le Cardinal Farnese son «
 neveu, qui lui est si necessaire pour la sou- «
 lager du poids du gouvernement, & de «
 l'avoir envoyé en qualité de Legat, pour «
 m'accompagner en cette Entreprise, ce «
 qui

» qui m'a été extrêmement agréable. Aussi
 » lui ai-je donné conformément au com-
 » mandement que vous lui aviez donné sur
 » vôtre Armée, la part qu'il devoit avoir
 » dans les affaires, où il a fait connoître
 » par de bons effets que ce n'est pas sans rai-
 » son qu'il porte le nom d'Alexandre. J'ay
 » pris souvent plaisir, de le voir raisonner
 » avec solidité & maturité dans les conjonc-
 » tures, & les délibérations les plus impor-
 » tantes, où j'ay voulu qu'il assistât, pour
 » le bien de mes affaires.

» Je ne dois pas taire aussi à Vôtre Saint-
 » teté, que les trois Legions d'Infanterie,
 » & les 600. chevaux-legers qu'elle a en-
 » voyez sous le commandement du Sei-
 » gneur Ottavio Farnese son Neveu, digne
 » Frere d'un tel Cardinal, & l'un & l'autre
 » dignes Neveux d'un si grand Oncle, ont
 » donné beaucoup de satisfaction à leurs
 » Officiers, & que les Officiers ont fait ad-
 » mirer leur valeur à tout le Monde. Les
 » principaux Officiers de mon Armée, qui
 » ont eu occasion de les observer de plus
 » près, en parlent avec beaucoup de louan-
 » ge, & pour moy je donnerai toujours la
 » qualité de bon & de courageux Soldat à
 » Ottavio, & Vôtre Sainteté doit avoir de
 » la joye, des bons services qu'ils ont ren-
 » dus l'un & l'autre en cette guerre.

» Je me remets de tout ce que V. S. pour-
 roit

roit souhaiter de sçavoir de plus particu-
 lier sur cette affaire , aux relations que
 vous en feront de bouche Messieurs vos
 Neveux , qui vous épargneront la fatigue
 d'une longue lettre. Je n'ay pas encore
 délibéré sur les suites de cette Victoire ,
 mais je n'entreprendrai rien que pour la
 Gloire de Dieu , & de l'Eglise. Cependant
 humilié avec respect devant vous qui êtes
 le legitime Vicaire de JESUS-CHRIST , je
 demeure. Le 26. Avril 1547.

De vôtre Sainteté ,

Le très-devoüé serviteur, & fils très-obéissant,
 CHARLES.

L'Ambassadeur de Charles V. presenta
 cette lettre au Pape. A peine avoit-il adie-
 vé de la lire , qu'il fit ordonner aux Cour-
 riers d'aller mander le Consistoire pour le
 lendemain. Le Pape y alla en personne , &
 après y avoir fait la lecture de cette lettre ,
 il se mit à donner mille louanges à la mode-
 stie & à la clemence de l'Empereur , qu'il
 qualifia de *Très-grand & Invincible* , & il
 n'y eut sorte de louange qu'il ne lui donnât.
 Il y eut pourtant des Cardinaux qui ne
 manquerent pas de dire ensuite en plusieurs
 lieux, que Sa Sainteté n'avoit pas fait la le-
 ctüre de cette lettre , pour avoir lieu d'exal-
 ter

ter les louanges dûes à l'Empereur, mais parce qu'elle étoit pleine de celles de sa personne, & de sa famille. Mais que seroit-ce si les actions des Princes n'étoient pas sujettes à être censurées aussi bien que celles des autres? Quoi qu'il en soit, le Pape fit réponse à l'Empereur ce même jour là, & dans ce même Consistoire, il nomma pour Legat à latere le Cardinal Sfondrato, pour aller le feliciter de sa part. Voici la réponse qu'il lui fit.

*A nôtre très-cher Fils en JESUS-CHRIST,
Charles-Quint, Invincible & très-
grand Empereur des Romains.*

Le Pape Paul III. Serviteur des Serviteurs, vous souhaite Salut, & la continuation de la Benediction du Ciel, sur Vous & sur votre très-Auguste Maison.

Bien-aimé, & très-cher Fils.

„ **V**Otre Lettre nous a donné autant
 „ de joye, par la pieté dont elle est
 „ remplie, que parce qu'elle nous a appris
 „ des grandes benedictions, que le Ciel a
 „ versées sur vous. Votre humilité, &
 „ modestie exemplaire envers le Redemp-
 „ teur du monde, & en cette occasion vôtre
 Libe-

Liberateur en particulier, vous acquer-
ront plus de gloire, que vos Victoires,
quelque considérables qu'elles soient,
parce que ces Victoires ne vous feront
honneur que devant les hommes, au lieu
que vos saintes vertus réjouiront les Anges.

La moindre partie, bien-aimé fils,
des Palmes & des Lauriers, que vous ve-
nez de cueillir par le zèle de votre cœur, &
la valeur de votre épée, suffiroit pour
rendre orgueilleux les plus grands Capi-
taines du siècle; car d'ordinaire on ne
combat que pour sa propre gloire, le plus
souvent même que pour l'intérêt, au lieu
que vous, mon cher fils, après n'avoir com-
battu que contre les Ennemis de Dieu,
pour défendre sa cause & celle de l'Eglise,
empêcher que la plus saine partie de la
Chrétienté, déjà trop infectée en quelques
Provinces, ne devînt la victime de la
fausse Herésie, vous vous dépouillez avec
tant d'humilité de tout mérite, pour en
donner toute la gloire à celui, qui fait
tant de cas d'être appelé le Seigneur des
Armées, & qui seul peut & sçait donner
la Victoire, à qui il veut & comme il le
juge à propos, comme il vous l'a donnée
en cette occasion.

Pour vous élever à l'Empire, bien-ai-
mé fils, la miséricorde de Dieu a renversé
tous les obstacles, & passé par dessus les

Loix

» Loix Humaines qui s'opposoient à V^{otre}
 » Election. Parce qu'elle voyoit déjà , avec
 » cet œil Divin toujours ouvert sur la Sain-
 » te Epouse de Jesus-Christ , combien v^{otre}
 » Personne , v^{otre} valeur , v^{otre} prur-
 » dence , v^{otre} zele , v^{otre} bras lui étoient
 » nécessaires , pour s'opposer aux furies Ir-
 » fernes qui commençoient à naître & à
 » pulluler , en même temps que d'autres
 » semblables furies parurent contre cette
 » Sainte Epouse , sçavoir l'impie Martin
 » Luther, premierement pour la corrompre,
 » & Soliman après lui pour détruire & dé-
 » chirer toute la Chrétienté , à quoi ils
 » n'auroient que trop réussi l'un & l'autre ,
 » si vous n'eussiez arrêté leurs desseins par
 » la valeur de v^{otre} épée.

» Le Ciel ne pouvoit pas choisir , bien
 » aimé fils , dans des temps semblables ,
 » un Empereur plus grand que vous , pour
 » en faire un autre Jason , d'autant moins
 » fabuleux qu'il est Chrétien , pour abbat-
 » tre ce cruel Dragon , qui a dévoré tant
 » de Royaumes qui appartenoient à l'Egli-
 » se , & tant d'Eglises dans l'un & l'autre
 » monde ; ni un Hercule plus Saint & plus
 » glorieux , pour couper les méchantes têtes
 » de cette Hydre , qui ayant pris nais-
 » sance dans l'Eglise , a ensuite empoison-
 » né sa propre Mere. Ce ne fut pas sans su-
 » jet aussi , que depuis v^{otre} enfance , la
 bene-

benediction du Ciel vous destinoit tant de
 Couronnes & d'Etats, pour vous rendre
 puissant & invincible : après quoi il ne
 faut pas s'étonner si vous remportez de si
 grandes Victoires.

C'est de vous aussi, Invincible Cham-
 pion de JESUS-CHRIST, que l'Eglise
 Catholique espere, après ces glorieux
 progrès, d'être toujours triomphante,
 sous la protection de votre fidele épée, &
 de porter ses conquêtes rapides & consi-
 derables dans les Provinces & les Villes,
 d'où elle avoit été bannie par la violence
 des Infideles, & par les malignes sugge-
 stions de l'heresie dans l'esprit des peuples.
 Comme nous ne doutons point, de la pieté
 & de la generosité de votre cœur pour les
 Actions augustes, qui interessent si con-
 siderablement le service de Dieu, aussi
 vous promettons-nous de concourir de
 nôtre part à seconder vos saintes résolu-
 tions, & vos pieux desseins, non seule-
 ment par les revenus temporels des Etats
 du S. Siege, mais aussi par les dîmes, &
 autres secours saints, sans y épargner
 nôtre propre sang, & le peu de bien qu'il
 y a dans nôtre Maison.

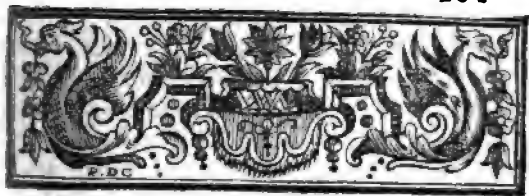
Cependant nous nous réjouissons, In-
 vincible & grand Empereur, de vos glo-
 rieuses Victoires, qui rendront immor-
 tel votre nom dans tous les siècles futurs :

&c

260 LA VIE DE CHARLES V.

» & nous espérons que vos courageuses
» Actions , qui sont estimées de tout le
» monde , serviront aussi d'exemple à ceux
» qui , après que le Ciel vous aura donné
» une vie longue & heureuse , vous succé-
» deront à l'Empire , pour les porter à con-
» server avec zèle les grands progrès , que
» toute la Chrétienté attend de votre bras &
» de votre zèle , à quoi nous ne manquerons
» pas de contribuer par nos prières. Ce-
» pendant nous vous embrassons paternel-
» lement , & vous donnons nôtre benedic-
» tion , nous remettant du reste , à ce qui
» vous sera dit de bouche par nôtre cher
» Frere le Cardinal Sfondrato , que nous
» vous envoyons pour Legat. Donné à Ro-
» me sous l'anneau du Pêcheur , le 16.
» Mai 1547.





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

TROISIÈME PARTIE. LIVRE III.

Contenant les Années 1547. 1548.

ARGUMENT.

Divisions survenues à l'occasion de la prison de Jean Frederic : Les Allemans prétendent le garder , & pourquoi : Autres raisons des mêmes : Action courageuse de l'Empereur contre les Soldats mutinez : On travaille à la reconciliation

» Familles. L'autre affaire qui n'est pas
 » moins importante , est de travailler à
 » rétablir le libre exercice de la Justice &
 » l'Autorité des Loix , qui l'une & l'autre
 » (à la grande honte de la Nation Alle-
 » mande) se trouvent sinon entierement
 » ruinées , du moins foulées aux pieds &
 » méprisées de tous , quoi qu'elles soient
 » les bases fondamentales de la Republique
 » d'Allemagne.

*Au-
 dience
 du Le-
 gat.*

On ferma la bouche par ce discours à ceux qui sollicitoient la liberté du Landgrave , & unanimement on commença à traiter de ces deux grandes affaires. Cependant l'Empereur donna audience publique au Cardinal Sfondrato , Legat du Pape , qui l'avoit joint pendant qu'il alloit à la Diète , & quoi qu'il eût vû le Cardinal en particulier , il remit à lui donner audience publique à Ausbourg. Cette Legation eut deux fins , l'une de feliciter l'Empereur , comme nous l'avons dit au Livre précédent , au sujet de la Victoire qu'il avoit remportée sur les Lutheriens , tant avantageuse à toute la Chrétienté dans toutes ses circonstances. Le Cardinal qui étoit grand Orateur , ne manqua pas en cette occasion , d'en donner toute la gloire au secours que le Pape avoit donné , & à l'Espée invincible de l'Empereur , en termes fort injurieux pour les Lutheriens , qui

ont

ont crû que le Legat avoit affecté d'avoir audience en presence de la Diète , pour les mortifier davantage , ce qui pourroit bien être. Quoi qu'il en soit , il certain que le Legat joignit l'Empereur lors qu'il étoit en chemin pour aller de Hall à Aufbourg , & qu'il n'y avoit aucune apparence de lui donner audience pendant le voyage. L'autre fin de cette Legation étoit , que le Cardinal fut auprès de l'Empereur pendant la Diète. Il ne put pourtant pas y demeurer toujours , ayant été rappelé après qu'il eut déclaré à l'Empereur les intentions du Pape sur les affaires du Concile.

C'est une chose surprenante qu'il ne se soit pas trouvé un seul de l'Assemblée qui ait osé dire une seule parole en faveur de Jean Frederic , qui méritoit pourtant que l'on eût pitié tant de son âge , que de ses incommoditez : cependant personne ne parla pour lui , afin qu'il fût mis en liberté , & qu'il pût du moins passer le reste de ses jours avec sa Famille , en l'état presque de simple Gentil-homme , auquel il étoit réduit , pendant que l'on y fit tant de bruit pour la liberté du Landgrave. Cependant ils étoient aussi coupables l'un que l'autre , également perfides & traîtres tous deux. On ne laissa pourtant pas de procurer avec tant de passion la liberté du Landgrave , qui n'avoit pas reçu un châ-

264 LA VIE DE CHARLES V.
condolance: Legat du Pape à l'Em-
pereur , pour l'exhorter à rendre
Plaifance : Réponfes de Charles :
Plusieurs Negotiations entre le Pape
& l'Empereur : Attachement de l'un
& de l'autre à leurs propres senti-
mens : Les fujets de divifions s'aug-
mentent : Charles-Quint envoie
protefter contre les Legats , & le
prétendu Concile de Bologne : Po-
litique de Charles fur ce fujet : Pré-
tentions du Pape fur Plaifance : Ré-
ponfes de l'Empereur : Autres rai-
fons de l'Empereur , & les Répon-
fes du Pape : Negotiations du Car-
nal de Lorraine avec le Pape contre
l'Empereur : Propositions du Roy
de France pour lui faire la guerre :
Le Pape les rejette , & pourquoi :
Séances inutiles de la Diete d'Aus-
bourg donnent du déplair à Char-
les-Quint : Il reçoit des Ambaffa-
deurs de plusieurs Princes : Révolte
en France : Les Rebelles demandent
du fecours , & la protection de
l'Empereur : Generofité de l'Empe-
reur à rejeter cette demande : Plu-
sieurs chofes remarquables : Char-
les follicité par les fiens de fe préva-
loir de l'occasion , & de protéger les
Rebelles : Il en rejette la propofi-
tion,

tion, discours qu'il fait là-dessus: Mulei Affen va demander du secours à Charles-Quint:& comment il est reçu: Il a été mal informé de la Rebellion de Naples: Les Napolitains lui envoient des Députez: Le Vice-Roy en est fâché: Il écrit afin qu'ils fussent mal reçûs: Mépris que l'Empereur en fait: Discours du Député Sangro à Charles V. Réponse douce qu'il lui fait: Il lui ordonne de s'en retourner: Comment il fut reçu à Naples: Lettre de l'Empereur au Peuple trouvée fort offensante: Nouveau tumulte: Action genereuse du Prieur de Bari: Discours qu'il fait pour appaiser le Peuple irrité: Avec quelle habileté il l'appaisa: Sédition entierement calmée: On envoie des Deputez pour rendre obéissance au Vice-Roy: On fait un Traité: On publie une Amnistie: On en excepte plusieurs Chefs du parti: Charles-Quint envoie un Evêque pour informer du Tumulte: Le Vice-Roy contraire au Peuple: Autres Deputez de la Ville de Naples à l'Empereur: Il fait publier une nouvelle Amnistie: On délivre les Prisonniers: Puissance & Autorité du Vi-

266. LA VIE DE CHARLES V.
ce Roy : Pasquinade contre Char-
les Quint : Eleonor Reine de Fran-
ce fait deſſein d'aller demeurer en
Flandre : Le Roy Henry ſon Beau-
ſils lui accorde tout ce qu'il peut :
Ligue entre le Roy de France & les
Suiſſes.

*Diffé-
rens au
ſujet de
la pri-
ſon de
Jean
Frede-
ric.*

1547.

Pendant que Charles V. étoit à Hall en
Saxe occupé à donner les ordres neces-
ſaires pour l'Armée, il arriva une grande &
dangereuſe diſpute entre les Troupes Eſpa-
gnoles & les Allemandes. Les Allemans
prétendoient que l'Empereur leur avoit fait
un grand affront, d'avoir commis la garde
de Jean Frederic aux Eſpagnols, & de l'a-
voir mis dans leur Quartier, pour y être
gardé par un Regiment de leur Nation. Les
principaux Officiers Allemands en faiſoient
de grandes plaintes, diſant que l'Empereur
témoignoit en cela, qu'il doutoit de leur
fidélité tant de fois éprouvée à ſon ſervice,
& ils en furent ſi irrités, qu'ils firent réſo-
lution de l'enlever aux Eſpagnols. Ceux-ci
s'y oppoſerent, & les Chefs de l'une & de
l'autre Nation en vinrent aux groſſes inju-
res, réſolurent de terminer leur différent
par les armes, & deux Regimens, un Eſ-
pagnol & l'autre Allemand ſe rangerent en
Bataille.

Charles V. averti de ce deſordre, dont
il

Il voyoit les fâcheuses suites qu'il pouvoit avoir, y courut comme un foudre à bride abbatue. Il arriva justement comme ils commençoient à se battre, & malgré tout ce que purent faire les Officiers & les Gardes qui l'accompagnoient pour le retenir, il se jetta avec colere & furie au milieu du combat l'épée à la main, ayant à son côté le Duc d'Albe. Il fut obligé de la tremper dans le sang de deux Officiers qui osèrent lui résister : & d'une voix haute & avec colere, il commanda à tous de mettre les armes bas dans le moment à peine d'être pendus. En même temps il fut obéi, & les deux Regimens jetterent à terre leurs Arquebuses & leurs Epées : & après avoir usé de quelque rigueur envers quelques Officiers, il parla avec beaucoup de douceur à tous, les contenta, & leur fit reprendre les Armes, après que les Commandans se furent embrassez. Mais la Garde du Prisonnier demeura entre les mains des Espagnols. Ceux qui en jugerent sans passion, trouverent que les Allemands étoient mal fondez, de prétendre avoir la Garde du Prisonnier, sous prétexte qu'il étoit de leur Nation, car c'étoit à cause de cela même qu'on ne devoit pas le mettre entre leurs mains. Au lieu que les Espagnols étoient fondez en raison, parce que Jean Frederic avoit été fait Prisonnier (ce qui

*Action
de Char.
les.*

étoit essentiel) par quatre Espagnols.

On tra-
vailla à
la ré-
conci-
liaison
du
Land-
grave.

Mais comme Jean Frederic & le Landgrave de Hesse, qui avoit eu le bonheur d'échaper, avoient un intérêt commun en cette affaire, ceux qui s'étoient employez pour le premier, trouverent à propos de s'employer aussi pour l'autre. La verité est que le Landgrave avoit été invité au Bal, tant pour embrasser le Lutheranisme, que pour faire la guerre à l'Empereur, par cet Electeur, de sorte que comme leur disgrâce étoit commune, il falloit qu'après la tempête ils eussent aussi un pardon commun de leur faute. Ainsi les mêmes Mediateurs, qui avoient fait la paix de Jean Frederic avec l'Empereur, s'employèrent pour obtenir la grace du Landgrave. Mais ils trouverent beaucoup de repugnance dans l'esprit de Charles-Quint, qui leur répondit fierement qu'il ne vouloit pas faire de Traité avec un Rebelle. Ce que les Mediateurs pûrent tirer de sa bouche de plus favorable, ce furent ces paroles : *Que le Landgrave vienne me demander pardon, & je promets de lui donner la vie, & que du reste il se remette à ma discretion, & à ma clemence, de tout ce qui se pourra faire au delà en sa faveur.* Chose que les Mediateurs ne vouloient pas faire, & que le Landgrave fier comme il étoit n'auroit jamais fait aussi. Enfin pourtant après plusieurs instances

stances & prieres, on fit la paix aux conditions suivantes.

Traité contenant les Conditions sous lesquelles le Landgrave obtint sa grace.

- I. **Q**Ue le Landgravé viendroit en personne devant l'Empereur lui demander pardon en public & à genoux.
- II. Qu'à l'avenir il se comporteroit avec le respect & l'obéissance qu'il devoit à Sa Majesté Imperiale.
- III. Qu'il obéiroit ponctuellement à toutes les Loix établies pour le bien de l'Empire, & le repos de la Chrétienté.
- IV. Qu'il se soumettroit à la juridiction de la Chambre de Spire, & contribueroit de sa part à la maintenir.
- V. Qu'il payeroit comme les autres sa part des frais nécessaires pour l'entretien de cette Chambre.
- VI. Qu'il contribueroit aussi sa portion pour le secours de la Guerre contre les Turcs.
- VII. Qu'il renonceroit à toute sorte de Ligue & de confederation avec qui que ce fût, & particulierement à la Ligue de Smalcalde, & qu'il en remettroit une expedition à l'Empereur.
- VIII. Qu'il ne feroit à l'avenir une Ligue

fic , avec obligation de remettre ledit Landgrave entre les mains de l'Empereur , en cas qu'il vint à manquer d'accomplir tout ce qu'il promettoit par le present Traité.

XXIV. Quel'Electeur de Brandebourg , & Maurice , nouvel Electeur de Saxe , & le Comte Palatin demeneroient garans & cautions du present Traité , avec obligation d'employer leurs forces pour le faire executer , en cas d'infraction.

*Il trou-
ve ces
condi-
tions
dures.*

Le Landgrave trouva ces conditions dures & insupportables : Quand il en dit son sentiment au Secrétaire d'Etat del'Electeur de Brandebourg , qui fut les lui porter à Cassel , il lui répondit , *Vôtre Excellence (on ne donnoit pas alors d'autre qualité aux Princes) entend trop bien les Loix de la guerre pour ne pas sçavoir , que celles d'un Vainqueur sont toujours dures.* Il fit quelque difficulté d'abord de les signer , mais voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se tirer d'affaires , il signa. En consequence de ce Traité on leva le Ban de l'Empire qui avoit été publié contre lui , on lui donna la grace de sa rebellion , & il fut rétabli dans les anciens Droits , en la maniere que nous le dirons ci-après.

*Le
Land-
grave*

Ensuite l'Empereur alla à Hall , comme au lieu le plus commode , & là le Land-
grave

grave Philippe le vint trouver le dernier ^{se pré-}
 jour de May. Il entra dans la Ville accom- ^{seni-}
 pagné de cent hommes à cheval tous ma- ^{devant}
 gnifiquement mis, & sur tout le Landgra- ^{l'Em-}
 ve, qui portoit un habit superbe, ce qui ^{perneur}
 étoit assez mal entendu en une telle occa-
 sion, où il alloit demander pardon, faire
 satisfaction de sa faute, de paroître en si
 grande pompe. Les Espagnols le trouve-
 rent fort mauvais, & cela ne plut pas à
 l'Empereur lui même. Il fut loger dans
 l'Appartement de l'Electeur Maurice son
 Gendre, & le lendemain il fut accompa-
 gné à l'audience par les deux Electeurs de
 Saxe, & de Brandebourg. L'Empereur
 l'attendit, assis sur son Trône, environné
 d'une foule de grands Seigneurs de toutes
 Nations, qui y étoient accourus de toutes
 parts pour voir cette ceremonie. Le Land-
 grave fut surpris de trouver là tant de No-
 blesse distinguée. Quand il fut devant l'Em-
 pereur, le chapeau à la main depuis la por-
 te de la Salle, il se mit à genoux au pied
 du Trône, à sa gauche se mit aussi à ge-
 noux son Chancelier, un peu derrière lui.
 Mortifié de se voir en cette posture, à ge-
 noux, sans carreau, ni tapis, il ordonna
 à son Chancelier d'expliquer ses sentimens
 à l'Empereur, ce qu'il fit en la maniere sui-
 vante.

Serenissime, Très-puissant, invinc-

M,

ble,

Dis-
cours
du
Chan-
celier.

» ble, & très-glorieux Prince, Roi, Em-
» pereur, Monarque, & mon très-Cle-
» ment Seigneur. Philippe Landgrave de
» Hesse, ayant grièvement offensé vôtre
» Majesté Imperiale dans la guerre présente,
» lui ayant donné sujet de lui faire sentir sa
» juste colere, & s'étant rendu digne du plus
» severe châtimement : la faute étant même de
» beaucoup accrûe, & par conséquent aussi
» la punition qu'il a méritée pour avoir sol-
» licité & induit d'autres personnes à tom-
» ber dans le même crime ; Vôtre Majesté
» pourroit avec Justice lui infliger le plus
» severe châtimement. Je vous declare de sa
» part avec beaucoup de soumission qu'il
» est extrêmement fâché de ce qu'il a fait,
» & que pour l'exécution de tout ce qu'il a
» promis à Vôtre Majesté dans le Traité
» qu'il a fait avec elle, il se remet absolu-
» ment entre vos mains, lui, ses Etats, &
» tout ce qu'il possède, & vous donne une
» autorité entière d'en disposer comme vous
» le trouverez bon.

» Cependant prosterné à vos pieds, il sup-
» plie vôtre magnifique clemence, & vô-
» tre Auguste grandeur d'Ame par les en-
» traîles de la misericorde du Seigneur, de
» vouloir lui pardonner, d'user de miséri-
» corde & de compassion envers lui, & de
» lever le Ban de l'Empire qui a été juste-
» ment publié contre lui, lui permettant de
pou-

nistres, contre la Maison Farnese, à cause de la maniere d'agir du Pape, ayent été bien grands, puis qu'ils les ont portez à prendre une résolution si violente. Quoi qu'il en soit, les Ministres de l'Empereur, qui n'auroient jamais pris une si cruelle résolution sans sa participation, assouvirent leur haine & leur ressentiment sur la Personne de Pierre Louis Farnese fils du Pape, qui lui avoit donné l'investiture de la Principauté de Plaisance qui étoit un fief de l'Eglise. Ce Prince avant même que d'avoir pris possession de la Principauté, fut haï, & mal voulu du peuple. Quoi qu'il fût naturellement fier & severe dans ses mœurs, il crut encore que pour mieux tenir en bride ses Vassaux, & son état plein de Noblesse orgueilleuse, accoutumée à vivre en liberté, & à se gouverner elle même; d'ailleurs non accoutumée au jouet, & à la rigueur des Edits, ne voulant pas sur-tout se soumettre à la Cour, & enfin jamais sujette à la domination que de ses propres Loix, il crut, dis-je, que pour les mieux tenir en bride, il devoit devenir encore plus severe. Ainsi dès qu'il fut en possession du Gouvernement, se confiant sur l'autorité de son Pere, il se mit à faire mille extorsions, à casser les Privileges de ces gens, à faire executer la justice sans aucune formalité, en un mot, à agir plû-

300 LA VIE DE CHARLES V.
tôt en Tyran qu'en bon Prince, & à s'ou-
blier jusques à dire souvent. *Qu'il ne se
soucioit pas d'être aimé, pourvu qu'il fût
craint.*

Conju-
ration
& mort
de Far-
nese.
142.

Il ne fut pas difficile à Don Ferrant de
Gonzague Gouverneur de Milan, confor-
mément aux ordres secrets de Charles V.
de trouver nombre de Conspirateurs, à choi-
sir les plus propres, pour faire perdre la vie
à ce Prince qui s'étoit toujours montré En-
nemi de l'Empereur, & grand Partisan des
François. En voici l'occasion. Ayant ap-
pris que ce Prince avoit voulu forcer Ma-
dame Lucrece Pallavicino Epouse du Com-
te Jean Anguisciola; comme il sçavoit que
c'étoit un homme de qualité, & plein de
générosité & de courage, & qu'il ne pou-
voit pas souffrir de se voir enlever de son
sein, une femme qu'il adoroit pour sa beau-
té & ses rares qualitez, s'adressa à lui le
premier. Il le trouva très-disposé à faire
perdre la vie à Farnese, & l'assura de la pro-
tection de l'Empereur s'il l'entreprenoit;
Anguisciola, assuré de cette protection, se
mit à chercher des gens propres à executer
son dessein. Le premier à qui il s'en ouvrit
fut Camillo Pallavicino son Beau-Frere,
qui fût d'avis de se vanger, pour reparer
l'affront que Farnese avoit fait à leur famil-
le. Gonzague lui donna pour second un
Milanois nommé *Augustin Lande*, hom-
me

mence envers lui , en considération aussi , de l'intercession que les Princes lui ont faite en sa faveur. Il lui déclare donc qu'il veut bien lui accorder les graces suivantes. De lever le Ban de l'Empire justement publié contre lui. Lui pardonner la peine de mort qu'il a meritée par sa Rebellion contre la Personne & la Dignité de Sa Majesté , même ne le pas condamner à une prison perpétuelle quoi qu'il l'ait meritée , de ne pas confisquer ses biens , & à sa considération faire la même grace à ses sujets , & aux Officiers de sa Maison , à la charge pourtant , qu'il observera tout ce qui est contenu dans les articles du Traité. Au reste Sa Majesté veut bien croire que le Landgrave & ses sujets le serviront fidèlement à l'avenir , & qu'ils reconnoîtront la clemence dont elle a usé envers eux.

Nous avons dit que le Landgrave étoit à genoux sans carreaux , ni Tapis , en la présence de toute cette multitude de Noblesse qui le regardoit fixement. C'est ce qui obligea le Chancelier , (il y avoit intérêt aussi) de se hâter & de parler le plus vite qu'il pouvoit , afin que son maître se levât plutôt. Au contraire l'Officier de l'Empereur , pour faire durer davantage la mortification du Landgrave , & afin que l'affront qu'il recevoit eût le temps de faire plus

*Affront
& mortification*

plus d'impression sur l'esprit des Spectateurs, parloit le plus lentement qu'il pouvoit, touffoit souvent, & toutes les fois qu'il nommoit Sa Majesté Imperiale, faisoit une profonde reverence, & se relevant peu-à-peu, faisoit une pause avant que de reprendre son discours, & tout cela afin que le Landgrave demeurât plus longtemps à genoux, ayant ordre de le faire ainsi. Quand il eut achevé de parler, l'Empereur, haussa sa main sans parler, pour faire signe au Landgrave de se lever. Ce qu'il fit incontinent, & ayant ôté un gant pour saluer l'Empereur, il s'avança avec beaucoup de soumission pour lui baiser la main, mais l'Empereur la retira, & ne voulut pas le lui permettre, ce qui mortifia extrêmement le Landgrave. Il ne fut pas moins affligé de voir devant ses yeux Ernest Due de Brunsvvic qui avoit été son Prisonnier dans les bonnes grâces de l'Empereur, pendant qu'il se voyoit si fort méprisé.

*Il est
arrêté.*

L'Empereur étant sorti de la Salle, le Due d'Albe s'approcha du Landgrave, & l'invita fort civilement à souper dans son Appartement, avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & autres Grands, & comme il étoit déjà tard, il le mena avec lui dans le Château où il logeoit. La Table fut magnifiquement servie, & on ne manqua pas d'y bien boire à la manière des

Alle-

Allemands, quoi que le Duc s'en excusât. Mais bien-tôt après toute cette joye fut changée en amertume, car après être sortis de Table, environ minuit, le Duc en présence des deux Electeurs, & des autres conviez dit au Landgrave qu'il avoit ordre de l'Empereur, de l'arrêter, & en même-temps ayant fait venir Don Jean Guevara Colonel du Regiment de Lombardie, il lui ordonna de le bien garder avec ses gens qui étoient Espagnols. Le Landgrave avoit donc bien eu raison de dire à son Chancelier, *que le refus de l'Empereur de se laisser baiser la main, ne lui pronostiquoit rien de bon.* S'il fut alors surpris, il le fut encore bien davantage quand il se vit retenu prisonnier; une telle perfidie lui déchira le cœur, & il n'en accusa pas seulement l'Empereur, mais aussi les deux Electeurs, qu'il croyoit consentans à cela; en quoi il se trompoit beaucoup, car les Electeurs en étoient innocens, & aussi surpris & fâchez, que lui-même de ce qui étoit arrivé, à quoi ils ne s'attendoient pas: ce fut même à cause de cela que Maurice d'ailleurs tant obligé à l'Empereur se révolta ensuite contre lui, comme nous le dirons en son lieu.

Les Electeurs ne manquerent pas de faire ce qu'ils purent pour l'obliger à mettre son esprit en repos, l'assurer de leur innocence, & lui promettre que regardant sa prison, comme

*On trad
uait
à la
faire
sortir -
de pri-
son.
1547.*

mal pour nous châtier, ou de nous envoyer du bien, tous moyens humains sont inutiles pour empêcher l'exécution de ses Décrets, on en voit tous les jours mille exemples. Je m'en vais raconter plus amplement les circonstances & les suites de cet assassinat, comme je les ai trouvées dans les Auteurs les plus dignes de foy.

Ordre pour l'exécution de la conspiration. Anguisciola ayant disposé toutes les choses nécessaires à l'exécution de la conspiration dont il étoit le Chef, & trouvé l'occasion favorable de venir à bout de son dessein, ordonna la manière de cette exécution entre lui & ses Complices en cette sorte. Le Duc devoit être tué, après qu'il auroit dîné, dans sa propre Chambre, par lui Comte d'Anguisciola, qui ne devoit être accompagné que des deux hommes affidés & courageux, justement lors que les Domestiques se feroient retirés çà & là pour dîner. En même temps le Comte Augustin Landi, Camillo Pallavicino, Alexandre son frère qu'on avoit fait venir de Turin pour l'exécution de ce dessein, avec plusieurs autres Braves, dont ils feroient accompagnez, se devoient rendre maîtres de la porte de la Citadelle, forcer & tuer la Garde Allemande, dont la plus grande partie étoit allée ce jour-là aux Nôces de leur Sergent. Le Gonfalonnier accompagné d'autres gens en devoit faire autant des Gardes qui étoient dans

dans la Salle , qui étoient aussi d'Allemands ,
 qui ne s'attendant pas à cela , avoient laissé
 éteindre leurs méches. Tout cela fut exa-
 ctément exécuté à la fois , sçavoir lors que
 le Comte d'Anguisciola en donna le signal
 avec un mouchoir à la fenêtre de la Cham-
 bre du Duc , & tout réussit comme ils l'a-
 voient projeté sans que rien manquât , un
 jour de Samedi onzième Septembre.

Quand on eût appris les circonstances &
 les suites de cette conspiration , tous ceux
 qui la considérèrent en furent étonnés , &
 demeurèrent d'accord qu'on n'en avoit ja-
 mais vu de semblable dans l'Europe. Et le
 moyen aussi de ne pas être dans l'admira-
 tion , de voir si bien réussir une telle conspi-
 ration , sans aucun empêchement , contre
 un Prince enfermé dans une bonne Citadelle ,
 qui sçavoit qu'il avoit des Ennemis ,
 qui avoit été averti ce jour-là même de
 prendre garde à lui , & dans laquelle étoient
 entrez plus de 60. Conspirateurs ? L'Eu-
 rope entière , & les Conspirateurs eux-mê-
 mes , en furent dans l'étonnement , & l'on
 n'auroit pu s'imaginer qu'une semblable
 conspiration eût eu un si favorable succès.
 Camille Pallavicino , qui étoit boiteux ,
 demeura dans la Ville pour empêcher le
 soulèvement du Peuple , & comme il étoit
 homme d'autorité , parlant fort bien , &
 ayant beaucoup de Partisans parmi la No-
 blese ,

Exécution.

1548.

bleſſe, il y fut utile. Car au premier avis du bruit qui ſe faiſoit au Château, tous les Bourgeois prirent les Armes, & coururent en furie à lui, ou à la Citadelle, ſans que perſonne ſçût de quoi il ſ'agiſſoit.

Bonne
condui-
te,

Il eſt certain que les Conjurez auroient couru grand riſque au commencement, ſi le Comte d'Anguiſciola n'eût eu l'aviſement, de courir lui-même à la porte, & de hauſſer de ſa propre main le Pont-levis, avec quoi il arrêta la première fougue du Peuple, & cependant s'étant mis à une fenêtre avec les autres Conjurez, ils ſe mirent tous à crier, *Liberté, Vive l'Empire*, comme nous l'avons dit cy-deſſus, & jettant en même temps par les Fenêtres le Corps mort du Duc, ils ajoutèrent ces paroles, *Voilà les preuves de notre liberté ; voilà le Tyran qui l'a opprimée juſques ici.* En même temps (tant étoit grande la haine qu'on portoit à ce Duc) on vit tout le Peuple plein de joye crier de tous côtez, *Vive la Liberté, & l'Empire.*

Secre-
taires.

On loua beaucoup la prudence des Conjurez, d'avoir empêché le déſordre, & d'avoir ſi bien conduit cette affaire, qu'il ne fût fait aucun mal à pas un des Courtiſans, laiſſant à chacun la liberté de demeurer dans la Ville, ou d'aller où il voudroit. Il eſt vray, qu'on arrêta Apollonio Secrétaire d'Etat, & Malvi Sous-Secrétaire du Cabi-

Cabinet, & que les Conjurez, pour assouvir leur vengeance, plutôt que selon les Loix de la Justice, les firent mettre à la question, afin de découvrir les Secrets du Duc, & qu'ils se saisirent de tous ses Papiers, jusques à nouvel ordre du Gouverneur de Milan. Gosselin, & quelque autre Auteur qui a suivi son opinion, assure comme une chose très-veritable, que Gonzague trama cette Conspiration par ordre de l'Empereur, mais qu'il lui avoit commandé de sauver la vie au Duc, à quoi il n'y a point d'apparence.

Quoi qu'il en soit, il est vray, que le Duc mourut d'un genre de mort, auquel il ne s'attendoit pas, non plus que le Pape son Pere. Par la mort du Duc, la Ville de Plaisance, que Charles V. muguettoit, & qu'il regardoit comme un beau fleuron de la Couronne Ducale de Milan, tomba entre ses mains. Dès que le Comte d'Anguisciola vit que le Peuple étoit content, il fit faire une décharge de la plus grosse Artillerie, pour avertir, comme ils en étoient convenus, les Troupes que Gonzague avoit envoyées à Cremone sous le Commandement de Don Alvaro di Luna qui en étoit Chatelain, avec ordre de se tenir prêtes pour aller à Plaisance à la premiere décharge de Canon qu'ils entendraient, ce qui fut exécuté, & cette Soldatesque arriva à Plaisance,

sance, en même temps que 500. hommes d'Infanterie, qui y venoient par Pavie sur le Po, commandez par le Capitaine Rucchino, & qui devoient se mettre en Garnison dans la Citadelle, y arriverent aussi. Ceux-ci ne furent fâchez que de l'avoir trouvée vuide de Meubles, d'argent, de pierreries, & de toute autre argenterie, car les Conjurez y avoient mis ordre, l'ayant pillée, & partagé entre eux le butin. Il est vray qu'on donna au Gouverneur Gonzague la meilleure partie de l'or, argent, & pierreries qu'on y avoit trouvées. On dit aussi, que les Conjurez eurent plusieurs differens entre eux au sujet du partage, mais que le Gouverneur de Milan les mit d'accord fort adroitement.

*Déplai-
sir de
cette
mort,*

Au premier avis que l'Empereur eut de cette execution, dont toutes les circonstances, & particulièrement la Soldatesque, que le Gouverneur de Milan faisoit tenir prête, faisoit voir trop clairement, que la conspiration avoit été tramée par son ordre, il prit le parti de faire l'ignorant. Il versa des larmes sur cette mort, & assura les Ambassadeurs, qui n'en croyoient rien, & les gens de la Cour, que la perte de Pierre Louis si cruellement assassiné l'affligeoit infiniment, & qu'il prenoit beaucoup de part à la douleur qu'en ressentiroit le Pape, voyant d'ailleurs le préjudice que cela feroit à Ottavio son

Gen-

Gendre. Il ne se contenta pas même de ces démonstrations feintes d'affliction, il nomma d'abord pour aller en Ambassade à Rome vers le Pape Don Jean de Figueroa, homme de grande qualité, auquel il ordonna d'aller incessamment à Rome, avec un équipage magnifique de deuil, pour faire compliment de condoléance au Pape, & à son Gendre Ottavio. L'Ambassadeur qui étoit peut-être innocent de ce qui étoit arrivé, parla devant le Pape en termes capables de faire verser des larmes, pour mieux persuader à chacun, que l'Empereur étoit inconsolable de la mort de ce Duc.

Le Pape tout persuadé qu'il étoit qu'un tel assassinat, accompagné de pareilles circonstances, ne s'étoit pas fait sans les ordres de l'Empereur, pour ne pas rendre le mal plus grand, & en tirer quelque bien s'il le pouvoit, ne laissa pas de témoigner qu'il recevoit avec plaisir le compliment de l'Empereur. En même temps, il nomma deux Legats, & leur ordonna de se rendre incessamment à Ausbourg où étoit Charles V. Il les chargea de trois commissions auprès de l'Empereur, la première de le remercier de l'obligeante Ambassade qu'il lui avoit envoyée pour lui faire compliment de condoléance sur la mort tragique de son cher fils, & lui témoigner la part qu'il y pre-

*Legats
du Pa-
pe à
Charles*

prenoit. La 2. de prier Sa Majesté Impériale de remettre la Ville de Plaisance entre les mains d'Ottavio son gendre & fils de Pierre Louis qui avoit été assassiné, ce qui seroit un grand bien pour la Duchesse Marguerite sa fille. Et la dernière de le solliciter à ce qu'il consentît de laisser le Concile à Bologne. Mais il parut que les deux Legats employèrent leur Rhetorique beaucoup plus pour les intérêts de la Maison du Pape, c'est-à-dire à faire restituer Plaisance à Octave Farnese, qu'à toute autre chose.

L'Empereur s'excusoit toujours de donner aucune réponse sur ce fait, & se tenoit ferme à dire. *Que les intérêts publics de la Religion étoient trop considérables, pour les abandonner, ou les différer pour des affaires particulieres que l'on pouvoit renvoyer sans leur faire tort. Que pour lui quand il auroit deux cœurs, il les appliqueroit tout entiers à l'unique affaire du Concile, sur lequel toute la Chrétienté avoit les yeux ouverts.* Les Legats répondirent presque tous à la fois. *Que d'ordinaire les affaires particulieres influoient beaucoup sur les publiques. lors qu'elles dépendent des mêmes occasions, qui servent à établir une bonne union.* Mais l'Empereur plus fin que les Legats se tira d'affaire en concluant. *Qu'il étoit sorti d'une Maison, qui avoit toujours eû beaucoup de veneration & de respect pour le Si-*
Sieg,

Siege, & qu'il en avoit lui-même les senti-
 mens gravez dans le zele, & une veritable
 obéissance filiale pour lui; & qu'ainsi, il fe-
 roit toujours tout ce qui seroit en son pouvoir,
 & pour le S. Siege & pour la Religion Catho-
 lique. Mais que pour ce qui étoit de remet-
 tre Plaisance entre les mains d'Ottavio son
 Gendre & petit fils de Sa Sainteté, il ne
 pouvoit en aucune maniere rien déterminer
 là-dessus, qu'après des affaires du Concile.
 Que si le Pape sollicitoit avec tant de passion
 la restitution de Plaisance, en laquelle il
 n'avoit pas moins d'intérêt que lui, puis
 qu'Ottavio étoit son gendre, que pour lui sa
 conscience ni son honneur ne lui pouvoient pas
 permettre d'abandonner les intérêts du Con-
 cile, qui étoient inséparables de ceux de
 l'Empire, dont il étoit le Chef.

Jamais Pape ne fut si attaché à ses in-
 térêts particuliers que celui-ci, & jamais
 Empereur n'a eû plus d'attachement pour
 ceux du public que Charles V. Il est vray
 que le Pape devoit être excusé, parce que
 quoi qu'il fût dans l'âge decrepit, il avoit
 encore assez de force d'esprit pour connoi-
 tre, que s'il ne mettoit en possession de la
 Principauté de Plaisance, son petit-fils pen-
 dant sa vie, difficilement y parviendrait-
 il jamais après sa mort. Mais ce n'étoit en
 lui que l'effet de la tendresse des vieillards, &
 sur tout de ceux qui sont dans la decrepi-
 tude,

tude , pour leurs Descendans , car au fonds il avoit lieu de mettre son esprit en repos là-dessus, puis qu'Ottavio, pour lequel il agissoit avec tant d'empressement, étoit le Mari de Marguerite Fille de l'Empereur , qu'il aimoit tendrement , & qui avoit déjà deux Enfans : ne se pouvant faire qu'il abandonnât les interets de son gendre & de sa chere Fille ; & cette consideration étant plus puissante sur l'esprit de l'Empereur que toutes les sollicitations du Pape.

Opiniâtreté du Pape, & de l'Empereur.

Mais enfin quand ce bon Pape vit qu'il ne pouvoit rien obtenir au sujet de l'affaire d'Ottavio, il s'opiniâtra selon sa coûtume, à ne vouloir point écouter les sollicitations de l'Empereur , à l'égard du Concile , & à vouloir , quoi qu'il en fût , qu'il se tint à Bologne. Charles V. de son côté demeura ferme à vouloir qu'il se tint à Trente. Deux choses obligeoient le Pape à ne vouloir pas consentir que le Concile fût tenu ailleurs qu'à Boulogne. La premiere, dont nous avons déjà parlé , est que craignant qu'on ne diminuât son autorité à Trente , & que les Ecclesiastiques n'y fussent mal-traitez, il vouloit que le Concile fût en lieu , où il fût le maitre de le rompre quand il voudroit. La 2. étoit, qu'il vouloit faire dépit à l'Empereur , & se vanger de son opiniâtreté à ne vouloir pas lui donner satisfaction en mettant Ottavio en possession de Plaisance,

par

par celle de ne vouloir pas remettre le Concile à Trente. La premiere de ces raisons étoit le fruit de la passion du Pape, & la seconde de son caprice. Mais quant à l'Empereur, on voyoit fort bien qu'il n'avoit d'autre motif que celui du bien public, sachant bien, qu'on ne pouvoit donner la paix à la Chrétienté que par un Concile, & qu'il étoit necessaire que ce Concile fût tenu en un lieu où les Catholiques & les Protestans pussent aller librement. Or ceux-ci declaroient ouvertement qu'ils ne pouvoient aller à Bologne, & ils avoient raison, l'Empereur ne pouvant pas leur donner la sûreté necessaire en une Ville qui dépendoit du Pape. Ainsi l'obstination de l'Empereur à vouloir le Concile à Trente, étoit aussi bien fondée, que celle du Pape à le vouloir à Bologne étoit peu raisonnable.

On vit paroître dans toute l'Europe plusieurs Ecrits sur cette obstination du Pape & de l'Empereur à l'égard du Concile, l'un voulant qu'il fût tenu à Bologne, & l'autre à Trente, les uns en faveur du Pape, & les autres en faveur de Charles V. car chacun avoit ses Partisans. Mais l'Empereur avoit pour lui la plus grande partie des Catholiques, & tous les Lutheriens & Calvinistes. Cependant ces deux Monarques ne laissoient pas de s'envoyer incessamment des

Les différens continuent.
1548d

314 LA VIE DE CHARLES V,
 Ambassadeurs, & des Courriers, avec des
 Lettres, des Manifestes, & des Remontran-
 ces, pendant que les Peuples murmuroient
 généralement contre le Pape, & paroïssent
 scandalisez de la passion démesurée, qu'il
 faisoit paroître en cette affaire, persuadez
 que si l'Empereur eût voulu donner l'Inve-
 stiture de Plaisance à Ottavio petit Fils du
 Pape, celui-ci auroit incontinent remis le
 Concile à Trente : de sorte que ce Pape, qui
 hors la passion qu'il avoit pour les intérêts
 de sa Maison, parut très-digne du Pontifi-
 cat en toute autre occasion, s'oublia en cel-
 le-ci qui étoit de la dernière importance,
 négligeant l'intérêt public pour s'attacher
 à son intérêt particulier, comme font d'or-
 dinaire les Ecclesiastiques.

*Il fait
 prote-
 ster con-
 tre les
 Prélats
 à Bo-
 logne.*

Il est certain que toute la Chrétienté
 étoit autant scandalisée de la conduite du
 Pape, qu'elle étoit édifiée de celle de l'Em-
 pereur, parce qu'on étoit persuadé que ce
 Prince n'avoit en vûe que l'intérêt public.
 Cependant l'Empereur trouva moyen de
 garder toujours Plaisance, & de soutenir
 avec zele la nullité du Concile que le Pape
 avoit fait assembler à Bologne. Pour cet
 effet il fit choix de deux hommes de bonne
 conduite & de grande experience dans les
 affaires, couragenx, fermes, & hardis,
 à qui on donna la qualité de Commissaires
 de l'Empire, & Deputez de S. M. I. vers
 les

les Prelats assemblez à Bologne, d'autres disent, qu'on leur donna le caractere d'Ambassadeurs, ce qui est assez vraisemblable : c'étoient *Don François Vargas*, Fiscal General de Castille, & *Don Martin Soria Velasco*. Etant arrivez à Bologne, ils trouverent que quoi qu'il n'y eût d'autres Prelats que ceux de l'Etat Ecclesiastique & de quelques autres Villes d'Italie, ils ne laissoient pas de tenir des Sessions, comme si c'eût été un veritable Concile. Ils se presenterent à la Session du 23. Decembre, d'autres disent que ce fut à celle du 16. Janvier 1549. & après avoir été admis dans l'Assemblée, ils y firent la protestation suivante. *Que l'Empereur étant forcé pour le bien de la Religion, & le service de l'Eglise, de faire ses protestations contre certaines gens, soi disans Legats Apostoliques, & contre un Conventicule de Prelats assemblez à Bologne, qui prenoit la qualité de Concile, sans aucune participation, ni consentement de Sa Majesté Imperiale, ils étoient là de sa part pour protester de nullité de tout ce qui y seroit fait.*

Mais comme l'Empereur vouloit avoir deux cordes en son arc, en même temps qu'il résolut d'envoyer ces Ambassadeurs ; pour faire affront au Concile du Pape, en faisant protester contre lui, il fit entendre à l'Evêque de Fano, Legat du Pape auprès

*Maxi-
me de
Char-
les V.
1548.*

lui, que pour la décharge de sa conscience, pour se pouvoir justifier dans le monde, & pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de contenter Sa Sainteté sans faire de tort à son honneur, il souhaitoit d'être instruit des prétentions que l'Eglise avoit sur les Villes de Parme & de Plaisance. L'Empereur fit cette démarche, non pas qu'il ignorât de quoi il s'agissoit, en étant mieux instruit que le Pape lui-même; mais par politique & pour gagner du temps, esperant que le Pape, qui étoit en âge décrepit, pourroit mourir avant que l'on en vînt à la conclusion de ces affaires. Cependant dès que le Pape eût été informé des demandes de l'Empereur, il lui fit répondre par le même Nonce, que l'Eglise avoit plusieurs justes prétentions sur ces deux Villes, mais qu'il n'étoit pas nécessaire de les produire juridiquement, qu'après qu'elle en seroit remise en possession.

Prétentions sur Plaisance.

Le Legat ayant fait cette réponse à l'Empereur, deux mois après il lui fit dire, qu'il n'avoit pas dessein d'en venir à aucun jugement public, n'ayant demandé cet éclaircissement que pour satisfaire à quelque doute de conscience, & qu'ainsi sa Sainteté ne devoit faire aucune difficulté, de lui complaire en une chose si juste; d'autant plus qu'il ne le faisoit que pour lui faire plaisir. Après cette nouvelle réponse de l'Empereur,

TEUR, que le Legat envoya à Rome, le Pape fit assembler extraordinairement le Consistoire, & y proposa la demande de l'Empereur. Les Cardinaux furent d'avis, que non seulement il n'y avoit pas lieu de refuser à l'Empereur sa demande, mais qu'il étoit de l'honneur du S. Siege de faire connoître à tout le monde ses droits, & particulièrement à l'Empereur. Il fut donc résolu de lui donner satisfaction là-dessus, & on choisit des Personnes entre les plus habiles, pour dresser la réponse qu'on lui devoit faire, qui fut en substance, que les droits de l'Eglise sur Plaisance étoient fondez sur une cession que lui en avoit faite l'Empereur Maximilien, Ayeul paternel de Charles V. en 1511. sous le Pontificat de Paul II. du consentement du Roi Catholique Ayeul Maternel de l'Empereur, qui avoit lui-même confirmé cette Cession solennellement par le Traité de 1521. Cette réponse fut jugée par le Consistoire suffisante, sans en aller chercher d'autres raisons plus fortes dans de vieux Registres, qui souvent deviennent inutiles par leur trop grande antiquité.

Pour donner plus de satisfaction à l'Em-
 pereur, on en fit voir les actes autentiques à
 Mendoza son Ambassadeur à Rome, qui
 ne manqua pas de faire son raport à sa Ma-
 jesté Imperiale. Mais enfin, il fit bien voir
 lui-même, qu'il n'avoit pas besoin d'inf-
 truction

*Répon-
 se de
 Char-
 les V.*

struction sur ce sujet par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano Legat, & au Seigneur Jules Ursin, qui avoit été envoyé pour lui aider à négotier cette affaire, conçue en ces termes : *Que l'on n'avoit montré aucun Acte pour si autentique qu'il fût à son Ambassadeur à Rome, au sujet des prétentions de l'Eglise sur la Seigneurie de Plaisance, qu'il ne fût en état d'en faire voir de plus autentiques, & en plus grand nombre en faveur de l'Empire. Il ajouta, que l'Eglise & l'Empire ayant des prétentions égales sur Parme & Plaisance, il étoit content de donner au Saint Siege pour ses prétentions 40 mille écus tous les ans, & quelque autre chose par-dessus.*

DU PAPE
à
l'Em-
pereur.

Ursin ayant fait sçavoir à Paul III. cette réponse de l'Empereur, ce bon Pape tout âgé qu'il étoit de plus de quatre vingt ans, se mit en une si grande colere, qu'il en étoit tout en feu. Le lendemain il se transporta au Consistoire, où il fit de grandes plaintes de la maniere d'agir de l'Empereur. Mais comme personne ne voulut s'attirer la haine de ce grand Monarque, & que tous sçavoient que le Pape ne s'échauffoit pas pour les interêts de l'Eglise, mais pour ceux de sa Maison, ils lui laisserent le soin de faire à l'Empereur telle réponse qu'il jugeroit à propos. Il lui fit donc la suivante : *Qu'il avoit résolu de quitter & même d'éteuffer*
entiere-

Entièrement tous les justes sujets de ressentiment qu'il venoit de recevoir, étant persuadé que Sa Majesté Imperiale se dépouilleroit de toute passion, & se reconcilieroit avec Dieu d'une maniere convenable. Qu'en cette affaire il étoit la partie offensée, puis que Sa Majesté Imperiale prétendoit dépouiller l'Eglise de ce qui lui appartenoit légitimement. Qu'il ne doutoit pas, si Sa Majesté Imperiale vouloit mettre la main sur la conscience; qu'elle ne prît incontinent la résolution de rendre Parme & Plaisance au Saint Siege. Qu'elle devoit considerer comme ses Prédecesseurs l'avoient toujours fait, qu'un Prince qui entreprend de dépouiller l'Eglise de ce qu'elle a de plus précieux, souvent même par la force & la violence, ne peut pas esperer de voir prospérer son Regne.

Henry II. Roy de France, voulant dans le commencement de son Regne faire quelque entreprise, qui lui acquit de la gloire, & à sa Nation dans toute l'Europe, fit dessein de profiter de la discorde qui regnoit entre le Pape & Charles V. Pour cet effet il envoya à Rome le Cardinal de Lorraine, Prélat habile dans la negociation, & sachant tous les tours & détours de la Politique, afin qu'après avoir fait des complimens de condoléance de sa part au Pape sur l'assassinat & la mort cruelle de son Fils

Mau-
vais of-
fices
contre
Char-
les V.

le Prince Pierre Louis, il le portât à s'en vanger. Après avoir donc fait son compliment, il insinua au Pape, que le Roy Henry son Maître avoit des avis certains, que ce Prince avoit été si malheureusement assassiné par ordre de l'Empereur Charles V. qui avoit fourni les moyens d'exécuter la conspiration, dans la seule vûe de se rendre maître de Parme & de Plaifance, pour les incorporer au Duché de Milan : & pour porter davantage l'esprit du Pape à la vengeance, il lui promit de la part d'Henry, que si Sa Sainteté vouloit rompre avec l'Empereur, il iroit en personne en Italie, & l'assisteroit de toutes ses forces. Il fit en un mot tout ce qu'il put pour l'obliger à lui déclarer la guerre en même temps que le Roy le feroit de son côté.

Le Pa-
pe re-
fuge.

Henry II. pour mieux faire valoir la négociation du Cardinal de Lorraine, après avoir visité vers la fin d'Avril de la présente année, les Provinces de Picardie, Champagne, & la Savoye, passa en Piémont, après avoir mis de bonnes Garnisons dans toutes les Places, & les avoir pourvûes de toute sorte de Munitions. Le Cardinal assûra même le Pape, que le Roy étoit déjà aux portes du Milanés, mais qu'il n'entreprendroit rien, qu'après avoir rétabli la Maison Farnese à Parme & à Plaifance. Mais le Pape qui étoit fin & rusé, fit réflexion

xion à son grand âge, qui obligeoit déjà les Cardinaux à s'approcher de Rome, comme pour l'Élection prochaine d'un nouveau Pape (car déjà il en étoit arrivé sept avec le Cardinal de Lorraine) de sorte qu'il auroit agi contre son propre intérêt, aussi bien que contre celui de l'Eglise, d'entreprendre la guerre contre un si puissant Monarque. D'ailleurs il étoit persuadé que la moindre parole de Charles V. étoit plus capable de mettre sa Famille en repos, que toutes les Armées de Henry II. Ainsi il jugea qu'il étoit plus à propos de s'accommoder au temps, & aux conjonctures, faisant entendre adroitement à l'Empereur, que puis qu'il ne vouloit pas rétablir Ottavio son petit-Fils, & Gendre de Sa Majesté Imperiale, dans son Etat, comme il l'auroit souhaité avec passion, il vouloit bien se contenter d'une récompense honorable, puis que Sa Majesté Imperiale avoit ses raisons, pour ne pas rétablir Octave son petit Neveu, & Gendre de l'Empereur. Cependant on ne conclut rien, chacun croyant trouver son avantage à gagner du temps. Ainsi Henry II. voyant, qu'il n'avoit plus rien à faire en Italie, repassa les Monts, & s'en retourna en France.

Quoi que dans la Diete d'Ausbourg on ne fit autre chose, que faire des séances inutiles, à cause de la division qui regnoit

*Ambas-
sades
avis*

entre le Pape & l'Empereur , celui-ci ne laissa pas de recevoir continuellement des Ambassades , qui lui venoient de toutes parts, pour le feliciter de ses Victoires ; entre autres il y vint des Ambassadeurs de Moscovie, de Pologne, & de Suede, avec une suite plus grande que l'on n'avoit jamais vû en aucune de ces Nations , & qui attira une foule incroyable pour les voir passer quand ils allerent à l'audience. Eagni assure que l'Empereur étoit habillé à la Moscovite , lors qu'il reçût les Ambassadeurs de cette Nation ; à la Polonoise , lors qu'il donna audience aux Polonois ; & à la maniere des Suedois, lors qu'il écouta les Ambassadeurs de Suede. Cependant il fut averti que le Cardinal de Lorraine travailloit non-seulement à aigrir l'esprit du Pape contre lui, mais encore à le porter à lui déclarer la guerre conjointement avec le Roy son Maître , pour rétablir la Maison Farnese à Plaisance : car quoi que ces affaires se traitassent fort secretement , elles ne laisserent pas de venir à la connoissance de Charles V. ce qui fait voir qu'il étoit bien servi à Rome. Mais quoi que ce Prince eût en assez de sujet de ressentiment , & qu'il eût en main des moyens suffisans de se vanger , il ne voulut pas se prévaloir de l'occasion , & fit une des plus genereuses Actions que jamais Empereur ait faites. Voici comment.

Henry

Henry à son avènement à la Couronne *Aktion*
avoit fait résolution de recouvrer Bologne, *gene-*
que les Anglois lui avoient enlevée dans la *rouse.*
derniere guerre, pendant la vie de François
I. son Pere, & de continuer vigoureusement
la guerre contre l'Angleterre. Pour assem-
bler l'argent necessaire, il fut obligé de
mettre sur ses Sujets des impôts insupporta-
bles. Mais les Peuples déjà épuisés par les
Guerres precedentes, ne pouvant por-
ter ce nouveau joug, refuserent de payer
les Exaeteurs & les gens de la Gabelle, les-
quels autorisez de la Cour faisoient mille
extorsions, qui obligerent le Peuple à prendre
les Armes contre eux en plusieurs endroits.
Les premieres Provinces qui se souleverent,
furent celles de Guienne & de Saintonge.
A ces Provinces se joignirent les Pais voi-
sins, & particulierement la Gascogne, la
Ville de Bourdeaux, & autres lieux confi-
derables, de sorte qu'en moins d'un mois
de temps il se trouva plus de cinquante mil-
le hommes portant les Armes contre leur
Roy, ce qui menaçoit visiblement tout le
Royaume d'un desordre general; c'étoit ju-
stement ce que souhaitoient les Calvinis-
tes qui pulluloient beaucoup en France,
eroyant de trouver quelque repos parmi la
tempesté generale, & il est certain qu'ils
profiterent beaucoup de ces desordres.

Les Ministres de l'Empereur, & particu-

Il refuse de donner sa protection aux Rebelles.

lièrement le Duc d'Albe, le sollicitoient beaucoup, de ne pas perdre une si belle occasion, ou de faire des conquêtes sur la France, ou de la reduire en tel état qu'elle n'en pût faire sur ses Etats. Ces Ministres lui tenoient ces discours, parce qu'ils savoient que les Rebelles demandoient secrètement à l'Empereur de leur donner du secours, lui en promettant de grands avantages; aussi est-il vrai, que les jalousies, inimitiez, & l'émulation, qui sont comme naturelles entre les François & les Espagnols, auroient porté tout autre Prince que celui-là à entretenir & fomenter la Rebellion, du moins en faisant des promesses secretes aux Rebelles: & ce qu'il y a en cela de surprenant, c'est qu'il y avoit de la Justice & de la raison, du moins à parler selon les maximes du monde, d'embrasser une telle occasion, puis que cette révolte arriva en France, justement pendant que le Cardinal de Lorraine sollicitoit à Rome une Ligue entre le Pape & le Roi de France, contre l'Empereur, ou du moins qu'il faisoit tout ce qu'il pouvoit, pour augmenter la division qui étoit entre eux. Mais Charles V. ne voulut point se vanger ni rendre le mal pour le mal, au contraire en bon Chrétien il voulut rendre le bien pour le mal, de sorte qu'il répondit à ceux qui le sollicitoient à jeter du bois dans le feu qui s'étoit allumé en France.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



MULEY HASSEN
Roi de Tunis

Que Dieu lui avoit donné assez de bon sens, & de conscience, pour ne pas ignorer, qu'un Prince Souverain, & surtout un Empereur, ne doit jamais embrasser les occasions de fomenter les seditions & les revoltes dans les Etats des autres Princes, ni donner du secours aux Rebelles. Que François I. lui en avoit donné le premier l'instruction & l'exemple, lors qu'il refusa de donner du secours aux Rebelles de Gand, qui le sollicitoient beaucoup de le faire: & qu'ainsi il vouloit en user de même envers Henri II. son Fils. Que Dieu lui avoit donné assez d'autres occasions de vaincre ses Ennemis sans se servir de si honteux moyens. Que si les autres manquoient en cela à ce qu'ils lui devoient, que pour lui, il ne vouloit pas se vanger en imitant de si pernicious exemples. Et qu'il avoit tant d'horreur pour les revoltes des peuples contre leurs Princes, qu'il donneroit volontiers du secours à son plus grand Ennemi, pour lui aider à les soumettre.

A propos de Rebellion, en ce même temps-là l'infortuné Mulei-Affen Roy de Tunis étoit allé à Ausbourg, pour tâcher d'émouvoir par sa présence la compassion de l'Empereur, & l'obliger à lui donner du secours, pour se rétablir dans son Royaume, d'où il avoit été chassé par la perfidie de son Fils Amida; ce Fils ingrat lui avoit fait crever les yeux, & il eut beau-

Mulei-Affen.

beaucoup de peine à faire ce voyage étant aveugle. Charles V. fut extrêmement touché de le voir en ce misérable état , mais ayant alors sur les bras des affaires importantes à toute la Chrétienté , il ne put faire autre chose pour lui que de l'envoyer en Sicile , & de donner ordre qu'il y fût entretenu aux dépens de Sa Majesté Impériale , lui , & huit Domestiques qui le servoient , c'étoit beaucoup faire pour un Roy Maure.

Sédition à Naples. Quoi que Charles V. comme nous le verrons de dire , eût rejeté genereusement le conseil de ceux qui le vouloient porter à fomenter la révolte de France , les François ne laissoient pas , non seulement de fomenter le desordre entre le Pape & l'Empereur à Rome , mais encore d'aider à allumer le feu de la sédition à Naples. Nous avons dit ci-dessus que les Napolitains refuserent d'obéir aux ordres de Vice-Roy , qui vouloit établir l'Inquisition dans le Royaume , & qu'ils avoient pris les Armes contre lui. J'ajouterai ici , que nonobstant la réponse équivoque & ambiguë de l'Empereur au Vice-Roy , qu'il montra aux Elus du Peuple , on ne laissoit pas de travailler à un accommodement , & à chercher quelque expedient qui pût contenter tout le monde : à quoi s'employèrent avec beaucoup de zèle Monsieur Caracciolo Evêque

Evêque de Catanie du siege de Caponè, & Frere Ottavio Proconio, Evêque de Monopoli, de l'Ordre des Conventuels de Saint François, célèbre Predicateur : mais tout ce dont ils pûrent convenir, fut, que l'on enverroient des Deputez de part & d'autre, e'est-à-dire, du Vice-Roy & du Peuple, pour informer de bouche Sa Majesté Imperiale de l'état des affaires.

Sur cela les Deputez des Nobles & du Peuple ayant tenu conseil dans l'Eglise de Saint Laurent en la maniere accoutumée, il y fut proposé & délibéré d'envoyer quelques Personnes à l'Empereur, & dans cette même séance ils nommerent pour Deputez Don Ferrante Sanseverino Prince de Salerne, un des plus grands Seigneurs du Royaume, celui-là même qui avoit été fait Syndic pour servir Charles V. lorsqu'il fut à Naples, comme nous l'avons dit en son lieu, aimé & reveré non seulement du Peuple, mais aussi de toute la Noblesse, parce qu'on l'avoit toujours reconnu tres-zelé pour sa Patrie. On joignit à ce Prince le Cavalier Placido di Sangro, homme de grande qualité, & on lui ordonna, quand le Prince seroit parti, de demeurer auprès de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la Ville & du Royaume. Le Prince qui étoit à Salernè, ayant été averti de l'Emploi qu'on lui avoit donné,

Deputez du Royaume à l'Empereur,

né, se rendit au plutôt à Naples, se présenta au Conseil à Saint Laurent avec Sangro. Ils acceptèrent tous deux la Charge qu'on leur avoit donnée, & on leur expédia des Lettres patentes.

*Ceux
du Vice
Roi à
qui les
autres
n'é-
toient
pas a-
gréa-
bles.*

Cette Election ne plut pas au Vice-Roy, à cause de la qualité des Personnes, parce que lors qu'on demeura d'accord d'envoyer deux Deputez, un de sa part & deux pour la Ville, il ne croyoit pas que l'on choisiroit un homme de si grande qualité que le Prince de Salerne, qui étoit l'homme du Royaume le plus accrédité : ni un sujet tel que Sangro, le plus expérimenté, & le plus éloquent homme de toute l'Italie. Ainsi le Vice-Roy fit tout ce qu'il put, pour obliger la Ville à faire une nouvelle Election, & à députer des gens moins considérables, il fit même secrètement solliciter le Prince de s'excuser & de refuser, ce qu'il ne voulut pas faire. Mais pour ne pas manquer à ce dont on étoit convenu, le Vice-Roy nomma pour Deputé Don Pietro Gonzales de Mendoza Marquis de la Valle, Sicilien, & Chatelain de Castelnovo, & après lui avoir donné les instructions nécessaires, il le pria, plutôt qu'il ne lui commanda, de faire son possible pour se rendre avant les autres auprès de l'Empereur, ce qu'il fit, car il arriva à Ausbourg trois jours plutôt qu'eux, quoi que

Que les autres fussent partis quatre jours avant lui ; & il mit les affaires en tel état , que le Prince fut mal reçu , comme nous le dirons ci-après.

Quand le Prince de Salerne & Sangro furent arrivez à Ausbourg , où étoit alors l'Empereur , ils tirèrent un mauvais augure de leur Députation , quand ils se virent mal reçûs des principaux Ministres ; ce qui déplut beaucoup au Prince de Salerne , car hors le Duc d'Albe , & quelque Prince Allemand , il n'y avoit personne à la Cour de l'Empereur , qui pût aller de pair avec lui. Ils furent huit jours sans pouvoir avoir audience , quoi que le Marquis Della Valle vît l'Empereur ou ses Ministres presque tous les jours. Finalement on lui fit dire , qu'il devoit donner par écrit à un Valet de Chambre , ou à un Page , ce qu'il avoit à demander. Cet affront fut suivi d'un autre encore plus grand le lendemain , c'est qu'on fit faire commandement au Prince , de ne point quitter la Cour à peine de la vie , sans en avoir un ordre par écrit de Sa Majesté Imperiale , & on fit faire commandement à Sangro , de partir incessamment , & de retourner à Naples avec le Marquis Della Valle.

Le Prince répondit , que l'Empereur étant son Maître & son Roy , il ne man-
queroit pas de faire ce qu'il lui ordonnoit.

Sangro

Depu-
tez de
Naples,
mal re-
çûs.

1548

leur
réponse

Sangro dit aussi qu'il obéiroit, à la charge que Sa Majesté Imperiale lui donneroit auparavant audience. On lui repliqua qu'il n'avoit qu'à partir incessamment, qu'autrement on procéderoit contre lui à toute rigueur, comme contre un Rebelle. A quoi Sangro répondit avec un courage intrepide. *Il en arrivera ce qui pourra de ma vie qui est au pouvoir de l'Empereur, pour en faire ce qu'il vaudra, mais je suis résolu à ne point partir sans avoir eu audience, autrement je ferois du tort à la Commission dont j'ai été chargé pour ma Patrie, à la gloire, & à la sage conduite de Sa Majesté Imperiale, n'y ayant personne au monde, qui ne blâmat un Monarque aussi Auguste & aussi bon que lui, s'il refusoit de donner audience à la plus noble Ville de l'Europe, le plus riche fleuron de toutes ses Couronnes : étant obligé par les Loix inviolables de la Justice, d'écouter ses Sujets en une affaire de si grande importance.*

Dis-
cours
de San-
gro à
l'Empe-
reur.
Ce discours fut rapporté à Monsieur de Granvele Evêque d'Arras & premier Ministre de l'Empereur, qui estima tant son courage, qu'il souhaita de le voir. On le fit venir dans la Chambre, où il l'écouta avec plaisir, & le lendemain il l'introduisit à l'audience de l'Empereur, à qui il parla de la sorte : *J'ai été député vers Votre Majesté Imperiale de la part de cette Ville,*

Ville, qui a souffert tant de dommages, & de guerres pour soutenir les Droits de vôtre Couronne. Cette Ville qui auroit donné ses entrailles pour recevoir en triomphe Vôtre Majesté Imperiale lors qu'elle a eu le bonheur de la voir dans son enceinte. Cette Ville qui pour montrer exemple aux autres Villes du Royaume, ou plutôt à toutes les autres Villes de vôtre vaste Empire, à payer exactement tous les Impôts, & à vous faire des Presens, a donné jusqu'aux moëles des os, afin de contribuer à vous acquérir de la gloire, & vous rendre invincible, & l'on refusera aujourd'hui de donner audience à une Ville si fidelle :

Je ne suis venu, que pour supplier Vôtre Majesté Imperiale de se parer avec toute la soumission possible, de se vouloir desister du dessein de la charger d'un tel joug que celui du Tribunal de l'Inquisition, dont le nom seul est abhorré de tout le Peuple, parce qu'il est persuadé qu'un tel établissement iroit contre vôtre gloire & contre vos interêts. En second lieu, pour représenter à Vôtre Majesté combien injustement Don Pietro de Toledo son Vice-Roy l'a maltraitée, la remplissant sans aucun sujet de tumults, d'affliction, & de misere, & l'a mise à deux doigts de sa ruine. Si Vôtre Majesté veut sçavoir la verité de tout, Elle le peut facilement, & n'a qu'à faire venir en sa presence Monsieur-
le

le Marquis Della Valle , qui est ici de sa part , pour m'être confronté ; pour après avoir ouï ce qu'il aura à dire pour la défense du Vice-Roy , & moi pour celle de vôtre tres-fidelle Ville de Naples , en ordonner tout ce que vôtre Majesté trouvera bon.

Réponse de Charles V. L'Empereur qui étoit sage & prudent , & qui étoit bien instruit du fait , ne trouva pas à propos d'en venir à un tel éclaircissement , & se contenta de lui répondre avec beaucoup de douceur & de modération , qu'il n'avoit pas sçu qu'il eût été envoyé de la part de la Ville de Naples en sa Cour , mais que lui ayant été ordonné de s'en retourner , il ne pouvoit avec honneur révoquer cet ordre. Qu'au reste il pourvoiroit au plutôt aux besoins de la Ville , à la satisfaction de tout le monde. Qu'ainsi il pouvoit s'en retourner content , & en toute seureté à Naples , pour faire sçavoir aux Habitans , qu'il entendoit , qu'on rendît au Vice-Roy l'obéissance qui lui étoit due. Sangro ayant baisé la main de l'Empereur , & l'ayant remercié de sa genereuse bonté , prit congé de lui , & se retira. Comme il sortoit de la Chambre , on lui remit l'expédition & l'ordre par écrit de partir , ce qu'il fit le lendemain avec le Marquis Della Valle ; mais quoi qu'ils fissent le voyage ensemble , ils ne parlerent que d'affaires generales.

Depuis

Depuis qu'on sçût à Naples qu'il devoit y retourner, on l'attendit avec beaucoup d'impatience, sans sçavoir ce qui s'étoit passé, & comme il étoit extrêmement aimé & considéré, à peine eut-on appris par son Neveu qui avoit fait le voyage avec lui, & qui s'étoit avancé d'une demi-journée, qu'il arrivoit, qu'une grande foule de gens sortit hors de la porte de Capouë pour lui aller au-devant, avec une joye universelle. Comme il passoit dans les ruës, les gens lui crioient souvent, *Monsieur Placido, qu'elle bonne nouvelle nous apportez vous ?* Lui qui ne vouloit pas affliger le peuple, ni rien dire qui les pût porter à quelque sédition avant le temps, leur répondoit avec un visage riant, *bonnes nouvelles, bonnes nouvelles.* De sorte que pendant ce jour-là, qui étoit le quatrième Août Fête de Saint Dominique, & partie de la nuit suivante, on n'entendit autre chose dans toute la Ville que, *bonnes nouvelles, avec de grandes marques de joye, de quoi le Vice-Roy qui sçavoit le contraire rioit à gorge déployée.*

Le lendemain cinq Août on assembla le Conseil des Nobles & du Peuple à Saint Laurent, & l'on fut fort surpris de voir que Sangro remettoit au President une demie feuille de papier cachetée d'un petit sceau sans aucune adresse; mais ils le furent

Sangro arrive à Naples

Ecrit trouvé fort offensant

rent beaucoup plus après qu'on l'eût ouverte, & qu'on en eût fait lecture à haute voix, elle ne contenoit que ceci. *Que Sa Majesté avoit trouvé bon que le Prince de Salerne demeurât en sa Cour, & que Placido de Sangro s'en retournât à Naples pour dire aux Napolitains qu'il avoient envoyé, que Sa Majesté leur commandoit de se tenir en paix, de quitter les armes; & d'obéir au Vice Roy, & que telle étoit sa volonté.* Cet Acte étoit écrit en Italien, & signé en Espagnol en ces termes. *Por mandado de sua Maestà, Vargas Secretario, par le commandement de Sa Majesté, Vargas Secrétaire.* Cette Assemblée composée de tant de Nobles & des principaux Bourgeois, fut extrêmement offensée, de voir leur Ville Capitale traitée avec tant de mépris, que l'Empereur non seulement n'avoit pas daigné faire réponse à la Lettre qu'ils lui avoient écrite, mais encore leur envoyoit un Acte si sec & si plein de hauteur; ils furent sur le point de prendre les dernières résolutions, ce qui seroit infailliblement arrivé, si Sangro, qui étoit fort éloquent, n'eût fait tous ses efforts pour leur faire voir, que cet Acte qui paroissoit d'abord si difforme, contenoit pourtant des choses considérables; & ne les eût exhortez d'obéir paisiblement, dans l'assurance qu'ils obtiendroient bien-tôt de la

Clé-

Clémence de l'Empereur , ce qu'ils souhaitoient.

Pendant que l'on déliberoit sur ces affaires dans l'Assemblée, une grande foule de peuple en armes accourut dans la place de Saint Laurent , & dans les ruës qui y aboutissent , parce qu'on s'attendoit , que les nouvelles que Sangro avoit apportées seroient que l'Empereur auroit ôté le Gouvernement à Toledé , qui avoit toujours paru grand Ennemi de leur Ville : de sorte que quand on eût appris qu'il falloit quitter les armes & obéir à l'Empereur , le peuple se mit à crier, *La Noblesse nous a trahis , la Noblesse nous a trahis. Qu'on ferme les boutiques, Tué, tué , & en même-temps on tira une grêle d'Arquebusades contre les murailles & les fenêtres du lieu où se tenoit l'Assemblée des Nobles & des Deputez , qui furent tellement épouvantés de la fureur de ce peuple insolent , qu'ils prirent tous la fuite & se sauverent l'un d'un côté & l'autre de l'autre . Le tumulte devint extrêmement grand , tant par les cris redoublés de cette populace irritée , que par les décharges continuelles des coups d'arquebuse. Aussi ceux qui demeuroient aux endroits les plus reculez accoururent avec précipitation vers Saint Laurent , où étoit la grande foule, les uns pour se joindre aux gens soulevez & accroître la sédition,*

dition, & les autres pour voir un si triste spectacle qui menaçoit la Ville d'une entière ruine. Les choses en vinrent à ce point de desespoir, que le Vice-Roy, qui sçavoit bien que le peuple ne l'aimoit pas, & qui craignoit qu'il ne fit tomber toute la rage sur lui, s'enfuit au plus vite, & s'enferma dans la Citadelle, avec ses plus fidelles amis, laissant à l'abandon le Palais Royal.

*'Accident re-
gardé
comme
un mi-
racle.*

Plantin, Summonte, Campana & plusieurs autres Auteurs disent qu'il arriva pendant cette sédition, un des plus grands miracles qu'on puisse voir, que je vais raconter. Il y avoit alors à Naples un Gentilhomme de grande qualité, fort estimé, Prieur de Naples & Chevalier de Jerusalem ou de Malte, nommé Jean-Baptiste Caraffe. Il étoit alors si incommodé de la goutte qu'il ne pouvoit se servir des pieds ni des mains, mais comme il étoit un des Deputés de la Noblesse dans l'Assemblée, & qu'il voyoit que l'affaire étoit de grande importance, il s'y fit porter sur les bras de ses serviteurs, afin d'entendre quels seroient les ordres du Roi, & pour donner son avis sur ce qui seroit proposé. Cependant ce Gentilhomme n'eut pas plutôt ouï la grande rumeur du peuple, qu'effrayé autant ou plus que les autres, il s'enfuit & monta au plus haut du clocher, par un escalier fort étroit,

Étroit, se servant de ses pieds & de ses mains comme s'il n'avoit jamais eu la goutte, la peur lui servit de remède, & le guerit si bien, (& c'est en quoi consiste le miracle) qu'il n'en fut plus incommodé de toute sa vie.

On regarda comme un aussi grand miracle l'action de Sangro, lequel voyant que le Peuple au lieu de quitter les armes devenoit plus furieux & plus opiniâtre, se mit à une fenêtre de la sale de l'Assemblée, criant d'une voix haute & plaintive. *Quittez les armes, & obéissez aux ordres de Sa Majesté, car si vous ne le faites, le pauvre Prince de Salerne qui est demeuré en Cour, aura inmanquablement la tête coupée sur un échaffaut.* Bien qu'on eût tiré sur lui dans ce moment une infinité de coups d'arquebuse, aucun ne porta sur lui, quoi que la fenêtre où il étoit, en eût été presque brisée.

Le Prieur de Bari qui étoit dans le premier Cloître de Saint Laurent, où il étoit allé pour voir ce que feroit Thomas Califano, qui avec deux cens soldats gardoit l'Artillerie de la Ville, (celui que le Peuple avoit si souvent voulu mettre dehors contre la volonté des Soldats Espagnols,) voyant le grand désordre, & le péril où étoit la Ville, & sçachant qu'il étoit fort aimé du Peuple, crut être obligé de faire

Autre miracle

*Action
géné-
reuse
du Pri-
eur de
Bari.*

ce qu'il pourroit pour l'empêcher. Méprisant donc le danger où il s'exposoit & les prieres & sollicitations qu'on lui faisoit de ne le pas faire, il courut à la porte de l'Assemblée, assiégée par le Peuple, mais bien fermée & gardée au dedans, la fit ouvrir, comme par force, car les autres Deputez qui étoient à l'entour de lui le vouloient empêcher d'exposer sa vie à un danger si évident, s'avança à la face de cette Troupe séditieuse, & d'un air intrépide, mais avec un visage riant, se mit à regarder d'un côté & d'autre cette foule tumultueuse, & à hausser & baisser ses mains, pour leur faire signe de s'appaiser & de l'écouter. Son autorité & la grande estime qu'on faisoit de lui, eurent tant de pouvoir sur ce Peuple mutiné, qu'en un moment tout ce grand tumulte se changea en un silence general. Ensuite il se fit donner un fauteuil qui étoit derriere la porte, monta dessus, afin d'être mieux vû de tous, & leur fit à haute voix le Discours suivant ;

DISCOURS

Du Prieur de Bari au Peuple.

M Estres-chers Peres, Freres, & Con-
citoyens. Quelle fatalité vous en-
traîne ? Quelle Etoile sinistre, & enne-
mie de la patrie, vous porte à une si vio-
lente résolution ? Quelle est donc au-
jourd'hui vôtre dessein, dans une rumeur
émue sans aucun sujet ? Quoi, vous ima-
ginez-vous qu'un si grand desordre puis-
se apporter quelque bien à vous ou à la
patrie ? Croyez-vous que vôtre opiniâ-
treté à ne vouloir pas obéir aux ordres du
Roy en quittant les armes, fera vôtre
fortune ? Quelle avantage tirerez-vous
de cette insolence contre vos propres Dé-
putez, & Officiers, qui vous ont toujours
rendu service avec tant de fidélité ? De
quoi vous plaignez-vous donc, je vous
prie, mes chers & bien-amez Conci-
toyens ? Peut-être de nous autres No-
bles ! Mais qui est celui de vous qui puisse
ignorer, ou plutôt qui de vous n'est plei-
nement informé, & ne voit de ses propres
yeux, qu'en toutes occasions, en toutes
conjonctures, en toutes sortes d'affaires,
sans épargner ni veilles, ni sueurs, nous

» avons toûjours été unis avec vous , toutes
 » les fois qu'il s'est agi du service de Sa
 » Majesté , du bien public & de l'interêt
 » commun de la patrie ? Tandis que nous
 » avons jugé nécessaire de prendre les Ar-
 » mes & de demeurer armez contre le Vice-
 » Roy de Toledé , si irrité contre nous ,
 » nous avons loüé & approuvé vôtre réso-
 » lution de ne point quitter les armes , de
 » lui résister , & de ne lui pas obéir , par
 » les raisons que chacun sçait , & que nos
 » Députés ont fait connoître à Sa Majesté ,
 » en sorte que vous n'avez aucun sujet de
 » vous plaindre de nous , puis que nous
 » avons toûjours agi de concert avec vous.

» Mais aujourd'hui que nous sçavons
 » que la volonté du Roy nôtre Maître est ,
 » que nous quitions les armes , & que
 » nous obéissions à son Ministre , je vous
 » prie au Nom de Dieu , mes chers Conci-
 » toyens , de me dire ce que vous prétendez
 » faire ? Ne voyez-vous pas que vôtre dé-
 » sobéissance fera que les accusations que
 » nôtre Ennemi fait contre nous passeront
 » dès-là pour bien fondées & veritables ,
 » & qu'il triomphera de nous ? Il nous fera
 » passer auprès de nôtre très-bon Roy ,
 » pour des Rebelles , & il aura la raison de
 » son côté. Quoi , mes chers Peres & Com-
 » patriotes , voulez-vous par les mouvemens
 » d'une fureur aveugle , & d'une violente
 colere ,

Colere, qui souvent va jusqu'à la folie, «
 ruiner nôtre Ville, après l'avoir défendue «
 avec tant de zele? Voulez-vous ruiner vos «
 Familles, vos Femmes & vos Enfans? Pen- «
 sez quel dépit, quels mouvemens de ven- »
 geance, n'excitera pas nôtre Rebellion, «
 dans le cœur de nôtre Roy, d'ailleurs si «
 porté à la clémence? Nôtre Ennemi le «
 Vice-Roy ne demande pas mieux, c'est à «
 quoi il s'attend, & ce qu'il souhaite. Ah «
 mes tres-chers Freres, obéissance, obéis- «
 sance! Faisons voir au Roy nôtre Maître, «
 que ce n'est pas par malice que nous avons «
 pris les armes, mais seulement pour em- «
 pêcher qu'on n'établisse sur nous l'Inqui- «
 sition, qui a toujours été si odieuse à «
 nos Predecesseurs & à Nous, & pour «
 maintenir la paix & la tranquillité dans «
 nôtre Ville. Que si après cela vous croyez, «
 que nous autres Nobles vous avons trom- «
 pez, vous ne sçauriez vous tromper da- «
 vantage vous-mêmes, que de le croire, «
 j'en prens à témoin Dieu lui-même, qui «
 connoît nôtre sincerité. Et si voulez pren- «
 dre d'autres résolutions, me voici. Com- «
 mencez à décharger vôtre colere sur moi, «
 qui ai tant pris de peine pour vous, com- «
 me ont fait aussi tous les autres Nobles «
 mes Confreres. »

Ce fut veritablement une merveille de
 voir que cette foule tumultueuse qui pa-

*appai-
sée.*

1548.

roissoit fiere & indomptable, & comme une tempête fâcheuse, fût appaisée en un moment par ce discours du Prieur. En un moment ce Peuple, de sauvage, séditieux, indomptable, & furieux, devint paisible, doux, & tranquille & cela parut en ce qu'on n'eût pas plutôt ouï crier; Vive notre tres-zelé Prieur de Bari, qu'au même instant, toute cette grande foule se dissipa, comme une petite nuée par le soufflé d'un petit vent, & que la grande place de Saint Laurent demeura aussi vuide, que si jamais il n'y eût eu personne. Chacun s'en retourna chez soi, chacun quitta les armes & les habits de guerre, & reprit ceux qu'il portoit ordinairement. Pendant trois jours les Bourgeois ne firent autre chose que porter leurs armes chez les Ministres du Roy, qui furent ensuite portées à la Citadelle, aussi bien que quarante pieces de Canon, qui étoient en la disposition du Peuple à Saint Laurent.

*Obéis-
sance
au Vice
Roy.*

Le vingt-neuf au matin, vingt-quatre Deputez & Elûs de la Ville furent trouver le Vice-Roy, & lui promettre obéissance de la part du Peuple. Le Vice-Roy, quoi qu'il ne les aimât pas, ne laissa pas de faire un effort, & de les recevoir avec un visage ferein & tranquille, & leur faire beaucoup d'honêteté jusques à leur promettre qu'il ne manqueroit pas de faire sçavoir à l'Em-
pereur

pereur le zele du Peuple à rentrer dans son devoir. Le lendemain tout le monde fut occupé à célébrer la Fête de Saint Laurent, & le matin du onze on ouvrit les Tribunaux de la Justice, les Magistrats reprirent l'administration des affaires, chacun selon son employ, & l'on vit regner autant d'ordre, que le desordre précédent avoit été grand.

Le douze, le Vice-Roy manda les Deputez de la Ville, & leur donna l'Amnistie generale, qu'il fit ensuite publier à son de trompe par toute la Ville, tant pour les Napolitains que pour tous ceux qui avoient eu part à la sédition, excepté vingt-quatre Personnes qui en avoient été les principaux Chefs, dont la Cour avoit approuvé le Ban. Le Vice-Roy en excepta trente-fix, mais il fit grace ensuite à plusieurs. Plus de la moitié des exceptez furent pris & condamnés à être pendus, les autres trouverent moyen d'échapper, & s'allèrent refugier en France sous la protection d'Henry II. qui les reçut fort bien, & leur donna des pensions, car on avoit confisqué les biens tant des morts, que des fugitifs. Henry II. crut que c'étoit un grand avantage pour lui d'avoir de tels gens à son service, parce qu'ayant fait dessein de recouvrer le Royaume de Naples, & de réveiller par une guerre les viles prétentions qu'il avoit sur cet

Les
Chefs
exceptez
1026

Etat, ces gens qui étoient du pais, & qu'il y avoient des intelligences & des partisans, pourroient favoriser ses armes en cet entre-prise, ainsi il fit pour eux plus qu'ils ne meritoient.

*Evêque
Com-
missai-
re pour
les af-
faires
de la
sédition
1548.*

A peine deux mois s'étoient-ils écoulés depuis le tumulte apaisé, que l'on vit venir à Naples l'Evêque de Moedano, avec des Lettres patentes de l'Empereur, de Commissaire General, pour informer de la sédition. C'étoit le Prince de Salerne qui avoit fait donner cette Commission à cet Evêque, afin de justifier la Ville des accusations de sédition, que le Vice-Roy avoit fait publier contre elle dans plusieurs écrits. L'Evêque alla à Naples avec de bonnes intentions pour les Bourgeois; mais Toledé qui étoit adroit & puissant, tenta tellement ce Prelat, jusqu'à lui offrir un Chapeau de Cardinal de la part de l'Empereur, que ce procez qui devoit être tout à l'avantage de la Ville fut entierement injurieux & offensant pour elle.

*Depu-
tez de
la Ville
à l'Em-
pereur.*

On jugea donc nécessaire d'envoyer deux Deputés à l'Empereur, un de la part de la Noblesse, & l'autre de la part du Peuple. Ainsi le Conseil assemblé en la maniere accoutumée à Saint Laurent, donna cette charge à Don Jules Cesar Caracciolo pour la Noblesse du *Siege* de Capouë, homme sçavant & fort prudent : & pour le peuple

Jean-Baptiste Pino, tres-instruit des droits de la Ville , homme éloquent. Ils furent adressez au Prince de Salerne , afin qu'il les présentât à sa Majesté Imperiale. Ils résolurent entre eux de s'y prendre de cette maniere , que Caracciolo informeroit l'Empereur des causes generales du tumulte , & Pino de ce qui regardoit en particulier le Vice-Roy , tant à l'égard de ses actions que de la haine extrême qu'il avoit montrée contre la Ville.

Après donc que le Deputé de la Noblesse eut parlé des affaires en general , Pino presenta plus particulièrement à l'Empereur la puissance & l'autorité démesurée que le Vice-Roy Don Pietro avoit usurpée , jusques à empêcher les Sujets de Sa Majesté de reconrir à sa justice : & tirant de sa poche une Médaille , la montra à l'Empereur , & lui dit , *Vôtre Majesté peut juger jusques où va l'arrogance de son Ministre , d'avoir entrepris de rendre publique une telle Médaille.* D'un côté étoit la figure de Don Pietro , avec cette Legende à l'entour , *Pietro de Toledo Principi optimo* , à Pierre de Tolode , Prince tres-bon ; & au revers le même Don Pietro assis sur une chaise qui relevoit la Justice tombée à terre , avec ces mots pour Legende , *Erectori Justicia* , à celui qui a rétabli la Justice. Pino ajoûta qu'à la verité il avoit mérité cet éloge la

premiere année de son Gouvernement, parce qu'il avoit effectivement rétabli la Justice, qu'il avoit trouvé opprimée, mais que le titre superbe de Prince *tres-bon* convenoit seulement à des Rois & à des Empereurs, & non pas à des Ministres & des Sujets.

Les
Deputés
présentés.

L'Empereur prit la Médaille & la regarda fixement des deux côtez sans témoigner aucune émotion, la rendit ensuite à Pino après qu'il eut achevé de parler, & ne répondit autre chose aux Deputez que les paroles suivantes. *Qu'il ne vouloit plus oïr parler des affaires de Naples, y ayant pourvu, & les ayant terminées, qu'ainsi ils pouvoient s'en retourner & dire aux Napolitains leurs Compatriotes, qu'ils eussent à obéir au Vice-Roy, que c'étoit son intention, & qu'il le leur ordonnoit.* Après quoi les Deputez prirent congé, & se disposerent à partir. Sur ces entrefaites arriva un Notaire nommé *Santillo Pagano*, envoyé de la place du peuple de Naples, (c'est le lieu où s'assembloient les Deputez du peuple) pour faire sçavoir à sa Majesté Imperiale, que le Vice-Roy, contre les Privileges de la Ville, avoit déposé un des Elûs nommé François Piatto; mais en ayant conféré tous ensemble avec le Prince de Salerne, il ne fut pas trouvé à propos de plus parler de ces affaires à l'Empereur, qui avoit déclaré

claré les avoir toutes terminées ; de sorte que les Deputez & Pagano reprirent le chemin de leur Patrie pour executer l'ordre qui leur avoit été donné pour leurs Concitoyens.

Cependant Charles V. ayant achevé de lire les procédures que l'Evêque Commissaire avoit faites à Naples, reconnut qu'elles contenoient plus de malice que de Justice contre la Ville, de sorte qu'il jugea être plus obligé d'user de generosité & de clémence envers cette Ville Capitale du Royaume, & de lui témoigner qu'il étoit bon Prince, que d'executer à la rigueur les procédures, & de répandre le sang d'un si grand nombre de personnes, qui s'y trouvoient interessées. Il fit donc appeller le Prince de Salerne, lui mit en main une Amnistie generale pour tous les Napolitains qui avoient eu part au tumulte, & lui ordonna de faire partir incessamment un Courrier pour la porter à Naples, afin qu'on l'y fit publier. Par le moyen de cette Amnistie, qui n'exceptoit personne, on mit en liberté tous ceux qui étoient en prison pour cette affaire, on rendit au peuple les armes & l'artillerie qui avoient été portées au Château, & on redonna à la Ville l'ancien & glorieux titre de *tres-fidelle*, que le Vice-Roy avoit fait effacer de tous les endroits où il étoit. Mais pour ne pas tran-

*Non-
velle
Amnistie de
l'Em-
pereur.*

quer à faire justice, l'Empereur se contenta pour toute peine contre les Bourgeois, pour avoir pris les armes au son de la cloche, marque publique d'une sédition, de les condamner à une amende de cent mille Ducats, qui fut pourtant payée ensuite par le Royaume entier, selon la coutume, parce qu'on avoit publié l'Amnistie dans tout le Royaume, & que plusieurs du pays avoient eu part à la Rebellion.

*Pri-
son-
neers.*

1548.

Mais quand ces rumeurs furent appaisées, l'esprit du Vice-Roy ne le fut pas, car il continua toujours à persecuter de plus en plus & la Noblesse, & les plus considerables d'entre le peuple. Malgré même une Amnistie si generale, il ne laissa pas de faire arrêter un soir Ferrante Caraffa, Jules-Cesar Caracciolo, le Notaire Santillo Pagano, Jean-Baptiste de Pino, & Placido di Sangro, qui avoient témoigné plus de zele que les autres pour la Patrie, & qui avoient été Deputez pour cette affaire, comme nous l'avons dit : il les envoya tous au Château, sans qu'il pût en alleguer d'autre raison que de celle de se vanger. Il avoit bien aussi fait tout ce qu'il avoit pû pour perdre le Prince de Salerne (de quoi il ne vint que trop à bout dans la suite) envoyant informations sur informations contre lui à la Cour, par lesquelles il étoit chargé d'être le principal Auteur de la sédition,

&c

& celui qui faisoit soulever le peuple, disant que l'Empereur ne verroit jamais ce Royaume sans troubles tandis qu'il vivroit; mais ne pouvant réussir de ce côté-là, parce que l'Empereur étoit persuadé, qu'il y avoit plus de passion que de vérité en tout cela, il s'en prit à la plus foible partie. Le Prince de Salerne étant averti par les Napolitains qu'on avoit arrêté ces Personnes, sollicita leur liberté à la Cour : mais il fallut que l'Empereur envoyât quatre ordres consecutifs avant qu'on les mît en liberté, parce que le Vice-Roy à chaque fois qu'il en recevoit l'ordre faisoit mille injustes remontrances : à la fin pourtant il fut forcé de les mettre en liberté.

En ce même-temps on fit courir une Pasquinade à Rome. On y representoit Pasquin babillé en Messager, portant une lettre dont le dessus étoit tel, *A l'Illustrissime Seigneur Don Pietro de Toledo, Marquis de Villefranche, Roy de Naples, recommandée & adressée à l'Empereur Charles V. son Vice-Roy.* A la vérité personne ne pouvoit comprendre, d'où venoit tant de bonne opinion, tant de confiance que l'Empereur prenoit en Don Pietro, & tant de credit & d'autorité qu'il s'étoit acquis sur son esprit; l'ayant maintenu pendant 21. ans dans la qualité de Vice-Roy, nonobstant les efforts de ses envieux, & les remon-

montrances continuelles par lesquelles on lui faisoit entendre, que s'il n'ôtoit le Gouvernement à ce Ministre, il perdrait le Royaume. Mais pourtant le Vice-Roy fut maintenu jusques à sa mort, qui arriva en 1553. au mois d'Avril à Sienné, où il étoit allé pour se trouver à la guerre d'alors, & le Royaume s'est conservé comme auparavant. Il est bien vray, que les Napolitains furent délivrés par sa mort d'une grande écharde, car il avoit toujours gardé une haine irréconciliable contre ce peuple, depuis que Charles V. avoit été à Naples. Tout cela fit pourtant bien voir, & l'affection que ce Prince avoit pour son Ministre, & le bonheur du Vice-Roy, d'être venu à bout de ses desseins, & de s'être maintenu dans son poste malgré tous ses ennemis.

*Eléonor va
en Flandre.*

Il y avoit déjà quelque temps qu'Eléonor Reine de France, Veuve de François I. & Sœur de l'Empereur Charles V. avoit fait dessein d'aller demeurer en Flandre, croyant peut-être de vivre avec plus de tranquillité dans un Pais appartenant à son Frere. Mais d'autres ont crû quelle eseroit que l'Empereur ayant tant de Royaumes, d'Etats & de Provinces, elle pourroit obtenir quelque Gouvernement, & que c'éroit là sa principale vûë, aimant beaucoup à commander; inclination naturelle aux Femmes, qui voudroient bien se tirer de l'assu-

L'assujettissement où les Loix Divines & humaines les ont mises. Qui fait même si elle ne croyoit pas pouvoir obtenir le Gouvernement du Pais-Bas ? Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant appris la résolution qu'elle avoit faite, en fut content, & lui écrivit une Lettre pleine de tendresse pour la prier de hâter son voyage ; il ordonna à la Gouvernante, de l'envoyer recevoir sur les Frontieres, & de lui faire les mêmes honneurs qu'à sa propre Personne. Il lui assigna pour demeurer par provision la Ville de Gand, avec tout pouvoir d'y commander. Henry II. son Beau-Fils lui accorda de bonne grace tout ce qu'elle souhaita, lui laissa, sa vie durant, la jouissance du Duché de Touraine, & du Comté de Poitou, & la disposition entiere de ses pierreries, or, argent, meubles ; & quand elle partit il l'accompagna jusqu'à la Frontiere.

Toute l'Europe admira comme une nouveauté dans cette année, la Ligue offensive & défensive qui se fit entre la France & les Suisses. Charles V. averti de cette négociation, fit tout ce qu'il put pour la traverser, & les Suisses par cette même raison qu'ils le voyoient si ardent à s'y opposer, en presserent davantage la conclusion. Le dessein d'Henry II. étoit de se faire un appuy des Suisses, & d'en tirer des Troupes pour s'en servir dans l'entreprise qu'il projettoit.

*Ligue
entre
les Fran
çois,
& les
Suisses.*

jettoit. Les Suiffes de leur côté voyant que la Maifon d'Auftriche s'étoit renduë formidable, & craignant qu'elle ne vînt quelque jour à réveiller les anciennes prétentions fur leur Païs, comme avoient déjà fait les autres Empereurs de cette Maifon, trouverent à propos de fe fortifier d'un côté, au cas qu'ils fuflent attaquez de l'autre, par le moyen de cette Ligue. Cependant l'Empereur vint à bout d'un grand point, qui fut d'empêcher les Cantons de Berne & de Zurich d'entrer dans cette Ligue, quelques follicitations que leur en fiflent les François.





LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

TROISIÈME PARTIE. LIVRE IV.

Contenant les Années 1548. 1549.

ARGUMENT.



Henry II. Roy de France
 craint Charles-Quint, &
 pourquoi : Charles grand
 ennemi de l'oïseté : Quel
 doit être le loisir des Prin-
 ces : Deux Conciles en même temps ;
 tous deux nuls : L'Electeur Mauri-
 ce de Saxe refuse de se trouver à la
 Diete ,

154 LA VIE DE CHARLES V.
Diete, & pourquoi : Charles cher-
che un milieu pour contenter les
deux Partis sur la Religion : Arti-
cles jugez necessaires : On publie
une espeece d'*Interim*. Sentiment des
Catholiques là-dessus : Rejeté par
qui : Villes qui le refusent : On tâ-
che de le faire agréer : Mesures pri-
ses pour bien faire administrer la ju-
stice : L'Electeur de Saxe confirmé
dans son Electorat : Subsidés accor-
dez à Charles V. La Ville de Con-
stance se separe de l'Empire : Char-
les-Quint fait dessein de la réduire,
congedie la Diete, & part d'Aus-
bourg : Viviez, bon Soldat, s'offre
pour l'entreprise de Constance : On
l'attaque inutilement : Faute que fî-
rent les Assiegeans avec des particu-
laritez : L'Empereur va à Ulme :
Persecute les Lutheriens : Les Sui-
ses se plaignent de ce qu'on avoit
entrepris contre Constance : Re-
marque sur les prétentions des Sui-
ses sur cette Ville, avec plusieurs
particularitez : Les Bourgeois de
Constance irrésolus, & divisez :
Tombent en une grande perplexité
de pensées : Constance prise par tra-
hison : Chambre Imperiale de Spire
avec une remarque : Charles va en
Flan-

Flandre: Chose digne d'être remar-
quée: Grande tranquillité en Alle-
magne: Charles-Quint de quoi loué:
Affaires de la Bohême: Articles de
Paix entre le Roy Ferdinand & les
Bohémiens: Dessein de Charles: Il
prend la résolution d'envoyer son
Neveu Maximilien en Espagne:
Ruygomezy est envoyé: Maximilien
part pour y aller: Le Duc d'Albe:
Le Prince Philippe part d'Espagne,
rappelé par l'Empereur son Pere:
Par qui accompagné: Arrivée & re-
ception de Maximilien: Comment
reçu à Valladolid: Il épouse l'In-
fante Marie: Départ du Prince Phi-
lippe, avec diverses particularitez:
Arrive à Barcelone: Combien il y
est caressé & regalé: Ordre de la
Flotte qui le devoit accompagner:
Son embarquement avec plusieurs
particularitez: Tempête qui sur-
vient à son embarquement, avec
quelques remarques curieuses: Nou-
vel embarquement: Il arrive à Ge-
nes: On lui fait beaucoup d'hon-
neurs: Il part pour Milan, & y ar-
rive: Comment il est reçu & regalé:
Il continuë son voyage: Il arrive
aux Pays-Bas: Il fait son entrée so-
lemnelle à Namur: La Reine Gou-
ver-

355 LA VIE DE CHARLES V.
 vernante sa Tante le va recevoir : Il
 part pour Bruxelles : La Reine Eleo-
 nor lui va au devant , & lui fait un
 Regal : Son entrée à Bruxelles : Des-
 cription de la ceremonie : Avec
 quelle tendresse il fut reçu de l'Em-
 pereur : en d'autres lieux : Dragut-
 Rais Corsaire Turc , pris par Jean-
 netin Doria , avec plusieurs parti-
 cularitez : On le tire de la chaîne ,
 plusieurs remarques curieuses là-des-
 sus : Barberousse le rachete , particu-
 laritez remarquables : Il retourne
 en Afrique : Acquiert plus de credit
 & de forces : Maux qu'il fait à la
 Chrétienté : Mort de Paul III. Dis-
 cours de Charles V. à son Fils Phi-
 lippe , avec plusieurs curieuses ob-
 servations.

*Appre-
 hension
 n'Hen-
 ry II.
 1548.*

QUoi que la Ligue qu'avoit fait Henri
 II. avec les Suisses , lui parût fort
 avantageuse à ses affaires , il ne croyoit
 pourtant pas que ce fût un rampart capable
 de le défendre contre ce puissant Ennemi ,
 qu'il croyoit à tout moment voir venir ar-
 mé contre lui. Deux choses lui faisoient
 craindre , non sans fondement , que Char-
 les V. qui s'étoit déclaré Ennemi irrecon-
 cilliable de la France , n'allât bien-tôt trou-
 bler le repos de son Royaume. La premie-

Étoit l'affaire de Sebastian Vogeltberg. Ce brave Capitaine avoit accompagné l'année précédente le Roi à Rheims pour la cérémonie de son Couronnement, avec dix compagnies. Mais s'en étant retourné en Allemagne après cette cérémonie, l'Empereur le fit arrêter, lui fit faire son procès, & après quelques legeres formalitez il fut condamné à la mort, sous pretexte d'avoir contrevenu à une Loi de sa Majesté Impériale, qui avoit défendu à tous Sujets & Vassaux de l'Empire, d'entrer au service d'aucun Prince étranger, & ordonné à tous ceux qui s'y trouvoient de le quitter. Henri II. crût qu'on l'avoit fait mourir par la haine que l'on avoit pour lui, à cause du service qu'il lui avoit rendu en cette occasion, où il ne s'agissoit pourtant pas de guerre.

L'autre chose qui faisoit croire à Henri II. que Charles V. avoit de mauvaises intentions contre lui, étoit que, selon les apparences, ce Prince, qui venoit de remporter une si grande Victoire sur les Lutheriens, après les avoir domptez & défaits, tourneroit ses armes contre la France, qu'il avoit deux fois attaquée en vain, mais contre laquelle il pouvoit esperer alors de combattre avec avantage, & de venir à bout de ses desseins. Sous ces pretextes vrais ou faux, il arma vigoureusement, fortifia toutes les places.

358 LA VIE DE CHARLES V.
places, & redoubla ses Garnisons, particulièrement en Piémont, montrant ouvertement qu'il n'avoit aucun dessein de rendre ce Pais à son Prince Legitime, mais de remuer Ciel & Terre pour recouvrer le Duché de Milan, sur lequel il conservoit tous jours des pretentions. On crût pourtant, qu'Henri avoit plus d'envie de declarer la guerre à Charles-Quint, que Charles V. à Henri II. Pour moi je croi qu'ils en avoient autant d'envie l'un que l'autre.

Char-
les V.
ennemi
de l'oisiveté.
1548.

Il fâchoit beaucoup à Charles après tant d'heureux progrès, & de glorieuses Victoires, de demeurer à Ausbourg à rien faire, pour une Diete qui avoit fait depuis si long-temps tant de séances inutiles sur les affaires de Religion sans avoir pris aucune bonne résolution. Il est vrai que l'oisiveté est autant à charge à ceux qui ont accoutumé de travailler, que le travail à ceux qui le font par force, & qui sont accoutumés à ne rien faire, tels que sont les Forçats & autres fainéants. De là vient qu'Aristote dit, *Que la vie de l'homme ne consiste pas à demeurer en repos en un lieu, mais à agir & travailler en plusieurs.* L'oisiveté rend l'esprit irresolu, & indéterminé à ce qu'on doit faire, & fait mener une vie, qui n'est pas une veritable vie. Il faut pourtant distinguer entre oisiveté, & oisiveté, travail, & travail. Par exemple, un Prince

se divertit avec ses Maîtresses, se fatigue beaucoup à la chasse, passe la plûpart du temps en Comedies, Bals, Festins, c'est une occupation pour lui; mais une véritable oisiveté à l'égard de ses Sujets; parce que la véritable occupation d'un Prince, consiste à travailler pour le bien public, & à ce qui peut être utile à son Peuple. Quand il ne s'occupe pas de telles choses, ce n'est point un Prince, mais un corps sans ame. Jusques à Charles V. on n'avoit point vû d'Empereur plus vigilant que lui, ni qui aimât tant à travailler, & à s'occuper continuellement. On l'a toujours vû sur Terre comme un Mercure ayant des aîles aux pieds, pour voler de toutes parrs, & comme une Syrene aîlée sur Mer; ainsi il ne pouvoit que sentir beaucoup de déplaisir, de se voir renfermé dans une Ville pendant tant de temps, comme un corps sans ame pour ne sçavoir à quoi s'occuper.

Cela venoit principalement de l'affaire du Concile, parce qu'au sentiment de tout le monde, & sur tout de Sa Majesté Impériale, il n'y avoit point d'autre moyen de delivrer l'Eglise des malheurs qui l'affligéient, & de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, que d'assembler un Concile. Le Pape faisoit semblant de le souhaiter. L'Empereur le souhaitoit véritablement. Cependant il y en avoit deux au lieu d'un,

*Discord
de Co
irreso-
lutions*
car

360 LA VIE DE CHARLES V.
car le Pape avec ses Prelats en tenoit un
Bologne, & il ne vouloit absolument point
qu'il se tint ailleurs, quoi qu'il l'eût con-
voqué à Trente par une Bulle, où l'Empe-
reur avoit fait aller un grand nombre de
Cardinaux, & de Prelats de ses Royaumes
& de ses Etats. L'autre étoit assemblé à
Trente. Le Pape protestoit contre ceux qui
étoient assemblez à Trente, & les mena-
çoit. L'Empereur continuoit toujours à
faire ses protestations, contre tout ce qui
seroit proposé & resolu au pretendu Conci-
le de Bologne, & le bon Henri II. Roy de
France, non seulement se moquoit de l'un
& de l'autre, dont aucun ne pouvoit passer
pour legitime, mais il fomentoit sourde-
ment la division, croyant qu'elle seroit fa-
vorable à ses desseins.

*L'Ele-
cteur
Mau-
rice.*

2548.

Cependant Maurice qui avoit été depuis
peu fait Electeur de Saxe, quelques sollicita-
tions que l'Empereur lui fit faire tous les
jours de se trouver en Personne à la Diete
d'Ausbourg, continuoit dans son refus,
& declaroit qu'il n'y iroit point, que l'on
n'eût mis auparavant le Landgrave son
Beau - pere en liberté. Charles n'ignoroit
pas que Maurice étoit le Chef des Luthé-
riens, & qu'il avoit tant d'autorité sur eux,
que s'il n'y venoit en personne, il seroit
impossible de remedier aux affaires de la Re-
ligion & du Concile. Maurice qui le sça-
voit

dit aussi, ne voulut jamais promettre d'aller à Ausbourg, que l'on n'eût auparavant mis en liberté le Landgrave. Charles V. demeuroid obstiné aussi de son côté, à ne vouloir pas ouïr parler de le mettre en liberté, persuadé que si on le faisoit, il jetteroit l'Allemagne, par ses artifices, dans de plus grands troubles que les precedens.

Charles V. ne pouvant donc pas executer son dessein, ni témoigner le grand zele qu'il avoit pour le bien public, (car véritablement il y avoit en lui plus de zele de passion) ni souffrir que la Diete demeurât ainsi à rien faire, à cause de l'obstination de Maurice, & des differens qu'il avoit avec le Pape, au sujet du lieu où se devoit assembler le Concile (differens qui scandalisoient toute la Chrétienté) resolut de chercher quelque temperament, qui pût au moins en quelque maniere contenter les Catholiques & les Protestans. Il tint sur ce sujet pendant plusieurs jours des conferences continuelles avec ses plus habiles, & affidez Conseillers, assistez de quelques Theologiens des plus prudens, des plus moderez & des plus doctes, (chose assez rare, que de trouver beaucoup de moderation avec beaucoup de science.) Enfin après avoir mûrement pensé à plusieurs moyens proposez, on y prit la résolution de faire un nouveau choix de neuf Theologiens des plus

Charles V. cherche un temperament.

sages, & des plus prudens qu'il seroit possible de trouver, pour faire un Reglement sur les Disputes de Religion, auquel les deux partis se devoient conformer, jusques à ce que fût terminé le différent au sujet de la Ville où se devoit tenir le Concile General, qui decideroit ensuite des Articles de Foi contestez. L'Empereur prit tout le soin possible de faire un choix de gens dépouillez de toute passion, & qui n'eussent d'autre dessein, que de procurer quelque repos à la Chrétienté, tant affligée, & quelque treve à l'Eglise. Ils demurerent tous d'accord, d'onze Articles qu'on observeroit jusques à ce que par le Concile il en fût autrement décidé, qui furent les suivans.

Arti-
cles.

Du premier état de l'homme devant & après le peché. De la justification. Des bonnes Oeuvres. De la confiance sur la remission des pechez. De l'Autorité de l'Eglise & de ses Ministres. Des sept Sacrements, c'est-à-dire du Baptême, de la Confirmation, de la Penitence, de l'Extreme Onction, des Ordres, du Mariage même des Prêtres. De la Celebration de la Messe. Des Prieres pour les Morts. De la Communion sous les deux especes, & des Ceremonies.

On pu-
blie
l'Inter-
m.

3548.

On presenta ces Articles à l'Empereur, mais comme il vouloit garder les apparences avec le Pape, afin de ne pas donner lieu aux

Luthe-

Lutheriens de dire qu'on lui manquoit de respect, quoi qu'on le reconnût toujours pour le Pere commun, il lui envoya un Gentilhomme en poste avec une copie des Articles, & une Lettre de sa propre main, par laquelle il prioit Sa Sainteté de vouloir les considerer & les approuver. Le Pape les lui renvoya par le même Gentilhomme, avec deux avertissemens, l'un sur l'Article du Mariage des Prêtres, & l'autre de la Communion des Laïques sous les deux especes, protestant qu'il ne pouvoit approuver ni l'un, ni l'autre. L'Empereur ne laissa pourtant pas de les presenter à la Diète, & de les y faire agréer; sous cette condition qu'on les observeroit, jusques à ce seulement que le Concile en eût autrement ordonné. C'est ce qu'on appella ensuite *l'Interim*, qui a tant fait de bruit dans l'Europe. Tous les Electeurs l'approuverent, & celui de Mayence Chef & President des autres, en remercia l'Empereur au nom de tous. En même temps on le fit imprimer, avec une espece de Declaration, & on le publia en Latin & en Alleman.

Les Catholiques en general, au moins les plus scrupuleux, en murmurèrent contre l'Empereur, l'accusant d'apporter du changement à la Religion Catholique, & de vouloir changer de sa seule autorité les Decrets de tant de Synodes, Conciles, & Pa-

*Répon-
se aux
Catho-
liques*

pes. Il fit dire pour réponse à ces plaintes, que tout ce qu'il avoit fait par la publication des Articles de *l'interim* ne regardoit aucunement les Catholiques, qui demeuroident en pleine liberté de suivre leurs anciens usages & coutumes, mais seulement les Lutheriens, qu'il vouloit par ce moyen faire rentrer dans le bon chemin, d'où ils s'étoient égarés. Qu'il ne pretendoit pas forcer les Ecclesiastiques à se marier, & qu'ainsi ils pouvoient continuer de vivre dans le célibat s'ils vouloient; & quant à la Communion sous les deux especes, que cela ne regardoit aussi que les Protestans, les Catholiques n'étant pas obligez d'en user de la sorte. L'Empereur étoit bien fondé, puis qu'il avoit déclaré dans le Decret de *l'Interim* qu'on avoit publié, qu'il ordonnoit aux Catholiques de demeurer fermes & constans dans l'union de l'Eglise, comme ils avoient fait avant ce Decret.

*L'Interim par
qui re-
jeté.*

Quoi que *l'Interim* eût été approuvé, comme nous l'avons dit, par les Suffrages des sept Electeurs, cependant après qu'il eût été rendu public, plusieurs Peuples témoignèrent n'en être pas du tout contents; c'est-à-dire, non seulement les Villes qui demeuroident obstinées dans leur rebellion, & particulièrement Constance, mais encore plusieurs autres de la Haute Saxe, celles-là mêmes qui s'étoient remises sous l'obéissance

béissance de l'Empereur sans condition ,
 comme entre autres Strasbourg , Ulme ,
 Norlingue, & Nuremberg en Suabe, Brème,
 Lunebourg, Brunswie, Hambourg, & Hilsen
 en Saxe. Ce qui fâcha le plus l'Empereur ,
 ce fut de voir que ces Villes ne refuserent
 pas seulement le Decret approuvé par tous
 les Electeurs , mais qu'elles se servirent du
 prétexte de ce mécontentement , pour re-
 fuser de payer ce qu'elles avoient promis à
 Sa Majesté Imperiale de contribuer , pour
 entretenir les Armées ; autant qu'il seroit
 nécessaire , jusques à ce qu'on eût rétabli
 la tranquillité dans l'Empire & dans l'Eu-
 rope. A cela ne servit de rien l'exemple du
 Duc de Pomeranie , lequel , quoi que mal
 satisfait de l'*Interim* , & qu'il ne voulût pas
 l'approuver , ne laissa pas (afin qu'on ne le
 pût accuser de se servir de ce pretexte pour
 ne pas payer la portien des Taxes qui
 avoient été imposées , qui se montoient à
 cent cinquante mille florins) d'envoyer la
 somme entiere , avant que de témoigner
 aucun mécontentement.

Charles V. informé du double refus de
 ces Villes , quoi qu'il en fût fort fâché ,
 n'en témoigna pourtant aucun ressentiment
 que par ces paroles : *Tant plus grande sera
 leur honte , par la recidive dans la Rebelli-
 on , il pourroit bien arriver aussi , que les corps
 de fônet se convertiront en corps de bâton.*

Il ne laissa pourtant pas de ménager adroitement les Magistrats de ces Villes, en leur faisant représenter, que leur désobéissance à l'Empereur, & aux Electeurs de l'Empire, ne faisoit pas seulement du préjudice au bien public, au bon ordre, & à la tranquillité des affaires de Religion, mais encore à leurs intérêts particuliers; puisqu'ils s'acqueroient la réputation d'être incorrigibles, & obligeroient l'Empereur & les Electeurs à maintenir leur autorité, & à procéder à la rigueur contre leur rebellion. Qu'ils devoient au reste avoir devant les yeux, & dans le cœur, l'exemple de Jean Frederic, & celui du Landgrave de Hesse. Quelques-unes de ces Villes profitèrent de ces bons avis, particulièrement celles qui les reçurent par des personnes desintéressées, qui leur avoient fait connoître, qu'ils ne devoient pas continuer dans leur refus, qu'il ne leur en viendroit ni bien, ni honneur, mais au contraire, qu'ils en souffriroient du dommage, & de la honte. Mais plusieurs autres persisterent dans leur obstination, prêtant l'oreille à des gens, dont on ne voit que trop dans le Monde, qui ne travaillent qu'à fomentier les divisions, & à jeter du bois au feu, pour augmenter l'embrasement, sans considérer ce qui en peut arriver.

L'*Interim* ayant donc été approuvé par la

La Diète, & l'Empereur ayant par ce moyen *Regle-*
Fait une Treve aux affaires de Religion, il *ment de*
Passa à la proposition de l'autre chose qu'il *Justice.*
Avait mise au commencement sur le tapis,
Sçavoir le rétablissement de la Justice & de
L'autorité des Loix, que les guerres & les
Divisions au sujet de la Religion avoient
Mises en grand désordre. Pour cet effet il
Travaila à insinuer à l'Assemblée que si,
Pour éviter la confusion & le désordre que
Cause d'ordinaire la diversité d'opinions de
Tant de têtes, on vouloit lui en donner le
Soin, qu'il s'employeroit de tout son pou-
voir à les remettre sur un bon pied. Sça-
chant aussi que la Chambre Imperiale étoit
accablée par le trop grand nombre d'affai-
res, il jugea à propos d'ajouter encore dix
nouveaux Assesseurs aux anciens, afin que
les affaires fussent plutôt expédiées. La
Diète approuva le dessein de l'Empereur,
& on lui témoigna hautement, qu'on s'en
remettoit à lui pour faire là-dessus tout ce
qu'il jugeroit nécessaire, chacun promet-
tant d'être prêt à contribuer à tout ce en
quoi Sa Majesté Imperiale les voudroit em-
ployer.

On en vint finalement au 3. Article qui
regardoit les interêts particuliers, & que
l'Empereur avoit dit qu'il falloit renvoyer
à la fin de la Diète. Je dirai sur cet Article,
que le nouvel Electeur Maurice, voyant

que ses Envoyez n'avoient pû rien obtenir pour la liberté du Landgrave, étoit allé en personne à Ausbourg malgré les protestations qu'il avoit faites de ne le pas faire, que son beau-pere n'eût été auparavant mis en liberté, croyant la pouvoir obtenir lui-même par ses pressantes sollicitations. A peine y fut-il arrivé, qu'il se mit à solliciter les Principaux de la Diete, de joindre leurs soins aux siens pour tâcher d'obtenir la liberté du Landgrave; mais l'Empereur les arrêta tous, en declarant, qu'il vouloit seul avoir connoissance des affaires des particuliers. Cependant il trouva à propos, de consoler l'Electeur Maurice du chagrin qu'il avoit de ce qu'il ne pouvoit rien obtenir pour son beau-pere, par un moyen qui réussit fort bien. C'est qu'il voulut faire en pleine Diete la ceremonie solennelle de l'Investiture de l'Electorat & des Etats de Jean Frederic, qu'il lui avoit déjà donnez en particulier dans le Camp de Wittemberg, avec declaration expresse que cette Investiture seroit censée faite non seulement pour la personne de Maurice, mais de tous ses legitimes heritiers & successeurs: & qu'en cas qu'il viendroit à en manquer, elle passeroit dans la Personne & heritiers legitimes à perpetuité du Duc Auguste de Saxe. Ceremonie qui fut fort agréable à Maurice, & encore bien davantage au Duc

Duc Auguste son Frere, ainsi ils ne parlerent plus alors de la liberté du Landgrave.

Charles-Quint voyant que tout lui réussissoit comme il le souhaitoit, ne songea plus qu'à profiter du temps, & à gagner les esprits des Etats pour les obliger de lui accorder un secours considerable d'argent, pour s'en servir dans les plus importants besoins de l'Empire. Il trouva de si bonnes dispositions dans la Diete, qu'on ne lui accorda pas seulement les subsides qu'il demandoit, & qui n'étoient pas peu considerables, mais qu'on y délibéra de donner cent mille écus par an au Roy Ferdinand, jusques à ce qu'il feroit la Paix, ou la Trêve avec le Turc. La Diete donna alors son consentement aussi, à ce que tous les Pais que l'Empereur possédoit dans la haute & basse Allemagne, fussent compris dans l'Empire, & eussent voix dans la Diete, à la charge, comme ils l'offroient eux-mêmes, qu'ils payeroient leur portion des subsides & dépenses ordinaires, sans pourtant qu'il fût fait aucun changement à leurs Loix & Privileges. Après quoi il congédia la Diete, priant les Etats & les Princes, de vouloir envoyer leurs Deputez au Concile, dès que les obstacles que le Pape y apportoit cesseroient.

Subsides accordés. 1548.

Constance se separa de l'Empire.

Ces affaires étant terminez, Charles V. résolut avant que d'aller à Spire pour y rétablir la Chambre Imperiale, qui étoit en grand

Q

370. LA VIE DE CHARLES V.
grand desordre, de se transporter à Ulme, & non seulement pour y donner les ordres nécessaires au Gouvernement, en déposant les Lutheriens, & établissant des Catholiques comme il avoit fait à Ausbourg, mais pour être plus proche de Constance, qui persistoit dans son obstination à ne vouloir point dependre de l'Empire, ni de l'Empereur, à mépriser les Loix de l'Empire, & le Ban dont on la menaçoit, & vouloir demeurer séparée sans aucune apparence de retour. Ce qui sâchoit le plus l'Empereur encore, c'est qu'elle avoit envoyé des Deputez en Suisse, pour negotier un Traité d'union avec eux, lequel une fois fait, il perdoit toute esperance de la remettre jamais dans l'obéissance de la Maison d'Autriche, dont elle avoit dépendu depuis long temps. D'ailleurs il consideroit, qu'outre le grand préjudice que cela feroit à sa Maison, ce seroit encore un grand affront pour lui-même, qu'une seule Ville à sa barbe, dans sa plus grande prosperité, & le progrès de ses Victoires, osât se separer de l'Empire, & de sa dépendance, avec tant de fierté; ainsi il fit résolution de la réduire à quelque prix que ce fût. Il étoit porté à cette entreprise encore, & croyoit en venir facilement à bout, parce qu'il avoit dans la Ville beaucoup de Partisans entre les principaux Bourgeois, qui lui promettoient secrettement,

de

de lui aider à executer son entreprise.

Sur cette esperance, Charles V. partit d'Ausbourg au commencement d'Aoust. Il laissa pour garder cette Ville deux Regimens de Madruccio, prit avec lui les autres Troupes, & s'achemina vers Ulme. Mais à peine avoit-il fait dix milles de chemin, qu'ayant mieux pensé à cette affaire, & voyant qu'il n'avoit pas besoin de tant de gens, il renvoya les Troupes Allemandes, & garda seulement l'Infanterie Espagnole, & la Cavalerie Italienne, qu'il fit loger aux environs d'Ulme. Il y avoit dans les Troupes Espagnoles un Colonel nommé *Alphonse Vivies*, né d'une mere Napolitaine, & d'un pere Espagnol, il faisoit le métier de la guerre depuis 25. ans, & s'étoit acquis une si grande reputation, que chacun étoit étonné, qu'il n'eût pas été avancé en quelque poste plus considerable, ayant fait tant de belles Actions; & il étoit si estimé de chacun, & particulièrement de l'Empereur, qu'on croyoit que quelque entreprise qu'il fit, elle ne pouvoit manquer de réussir entre ses mains.

Ce brave homme ayant remarqué que Charles en vouloit à Constance, & qu'il avoit dessein d'exposer sa personne à cette entreprise, resolut de l'en détourner. Pour cet effet il lui demanda une audience, & le pria de ne vouloir pas se servir de son glo-

Char-
les part
d'Aus-
bourg.
1548.

Vivies
s'offre
pour
l'entre-
prise de
Constance.

372 LA VIE DE CHARLÈS V.
rieux nom, ni de son bras invincible, pour
une entreprise, dont un simple Soldat pou-
voit venir à bout, mais de lui en donner la
commission à lui-même. L'Empereur a voit
si bonne opinion de lui, qu'il ne fit aucu-
ne difficulté de lui accorder sa demande.
Ce qui faisoit croire à Vivies, qu'il seroit
aisé de se rendre Maître de cette Ville, étoit
qu'il sçavoit qu'il y avoit grand nombre de
gens qui soutenoient le parti de l'Empereur,
& qu'il crut qu'on ne verroit pas plutôt ap-
procher ses Troupes, qu'on courroit lui
en ouvrir les portes. Vivies plein de cette
esperance, après avoir pris ses mesures, &
communiqué son dessein à l'Empereur, se
mit en chemin une nuit avec 2000. hom-
mes de pied Espagnols, & 3000. hommes
de cheval Italiens, qui avoient ordre d'o-
béir exactement à ce Commandant. Les
Magistrats de la Ville avertis de la marche
de ces Troupes, ou, comme d'autres disent,
du dessein même, ayant assemblé les plus
zelez & ardens Défenseurs de la liberté, se
jetterent sur les Partisans de l'Empereur,
les traiterent de Traîtres, & d'Ennemis de
la Patrie, & les livrerent cruellement à la
fureur du Peuple, qui en semblables oc-
casions n'a ni sens, ni moderation; de sor-
te qu'il y en eut de tuez, d'autres furent
mal traitez, & presque tous mis en prison,
jusques à ce qu'on eût le temps d'en faire
les

les informations nécessaires. Mais cependant tous, sans excepter les femmes, prirent la résolution de se défendre jusques à la dernière goutte de leur sang.

Vivies qui ne sçavoit pas ce qui se passoit *Constantin* dans la Ville, dont les portes étoient fermées, croyant trouver la Place dépourvûe, *ce si-tille-* & que les Partisans de l'Empereur faciliteroient son entreprise, partit au point du *ment attaquée.* jour, & s'étant approché d'une des portes de la Ville, se mit à faire beaucoup de bruit à dessein d'éveiller ceux qui étoient dedans. Les Bourgeois avertis, que les Ennemis vouloient forcer la Ville, coururent vigoureusement aux murailles & aux portes, pour repousser l'Ennemi. Ulloa dit, que les Partisans de Charles V. intimidés par le Magistrat, & se repentant d'avoir pris le parti de l'Empereur contre leur Patrie, se joignirent aux autres Bourgeois, & firent merveilles pour sa défense. Le combat dura pendant plus de trois heures, jusques à ce que les Espagnols fatiguez, & voyant qu'ils avoient perdu beaucoup de gens, & même Vivies leur Commandant, prirent la résolution de se retirer. On dit, qu'il fut tué d'un coup d'Arquebuse, qui lui perça le corps de part en autre; d'autres assûrent, qu'il fut tué par mégarde par un de ses propres Soldats. Il y a même des Historiens, qui parlent diversement de Vivies, qui le *font*

font passer pour un homme de peu de courage, & qu'il n'avoit d'autre mérite que le seul bonheur de plaire à Charles V. Il n'y a pourtant pas d'apparence, que l'Empereur eût si mal placé son estime.

Quoi qu'il en soit, Vivies fut tué par un malheureux coup, & à son côté son fils aîné. Il y eut aussi plusieurs autres morts & blesez en cette occasion, aussi bien que du côté des Bourgeois de Constance, qui eurent leur part des coups. On tient pour assuré que si Vivies eût eu plus de troupes avec lui, comme c'étoit l'intention de l'Empereur, il seroit infailliblement venu à bout de son entreprise, parce qu'on auroit pu attaquer la place par plusieurs côtes à la fois, à quoi n'auroient pas pu résister les Habitans de la Ville. On accuse toujours Vivies de deux choses; premièrement, de s'être trop confié sur les Partisans de l'Empereur qui étoient dans la place, & de n'avoir pas pris avec lui des forces suffisantes pour attaquer la Ville sans avoir besoin de leurs Secours Impériaux, en cas qu'ils vinssent à lui manquer, étant de sa prudence de compter que cela pourroit bien arriver. L'autre faute est, qu'il fut aveuglé par la vanité, de pouvoir exécuter cette entreprise avec si peu de gens, mais encore plus par l'avidité de pouvoir saccager une si riche Ville avec peu de Soldats, afin d'avoir une plus grande part à ce
riche

riche butin, & de prendre pour lui-même ce qu'il y auroit de plus précieux. Toujours est-il certain, que cette entreprise fut selon toute apparence, & mal conçüe, & mal conduite.

Charles V. fut extrêmement fâché du mauvais succès de cette entreprise, tant à cause de la perte d'un aussi grand Capitaine qu'étoit Vivies, qu'il estimoit beaucoup, que pour le peu d'honneur qu'elle lui faisoit à lui-même. Pour sauver les apparences, & faire voir qu'il n'étoit pas allé à Ulme, pour faciliter l'entreprise de Constance, mais seulement pour y régler les affaires de Religion; & pour gagner l'affection du peuple, dont plus des six parts étoient Catholiques, il ôta toutes les charges aux Lutheriens, & les redonna aux Catholiques; & non content de cela, il fit prendre tous les Ministres Lutheriens, les fit conduire ignominieusement par toutes les rues de la Ville, où l'on excitoit les enfans à leur dire des injures, & à leur jeter de la bouë. Son Confesseur lui faisoit faire cela, pour ôter, disoit-il, à la Cour de Rome & autres Catholiques tout prétexte de soupçonner, qu'il eût dessein en publiant l'*Interim*, de favoriser les Lutheriens, puis qu'en faisant cela, il feroit voir qu'il avoit de l'aversion & de l'horreur pour eux.

Il y avoit un article dans la Ligue, que
l'Em.

Char-
les V.
persecu-
te les
Luthe-
riens
d'U. me

*Les
Suiſſes
ſe plai-
gnent.*

l'Empereur avoit faite avec les Suiſſes, & qui fut enſuite plus amplement confirmée par Charles V. & toute la Maiſon d'Autriche, qui portoit expreſſément, que l'Empereur, ni autre Prince de la Maiſon d'Autriche ne pourroit, ſous quelque pretexte, ou raiſon que ce fût, faire approcher les troupes de Suiſſe plus près que de vingt mille d'Italie. En vertu de cet Article les Suiſſes ayant ſçu l'attaque que l'Empereur, avoit donnée à Conſtance, Ville qui touche leurs frontieres, ſ'en plainquirent fortement, prétendant, comme il étoit vrai, que l'Empereur avoit rompu par eette entrepriſe la Ligue qu'ils avoient faite avec la Maiſon d'Autriche. Ainſi ſe trouvant assemblez le jour qu'ils reçurent cette nouvelle, ils ordonnerent à leurs Deputez qui étoient encore à Aufbourg, de ſ'en revenir chez eux, & en même-temps ils députerent deux de leurs meilleures têtes à Conſtance, pour tâcher de conclure l'union, ou plutôt l'incorporation de cette Ville, que l'on négocioit déjà depuis quelque temps avec les Cantons, comme nous l'avons dit. Ils firent dire auſſi fort hardiment à l'Empereur, qu'ayant rompu la Ligue qu'il avoit faite avec eux, par l'entrepriſe de Conſtance, les Cantons ne pretendoient plus qu'elle ſubiſtât.

L'Arrivée des Envoyez des Cantons, mit
en

En grande perplexité les Bourgeois de Constance, & les surprit beaucoup, car après ce qui s'étoit passé, à l'égard de la liberté où leur Ville s'étoit mise, & de l'avantage qu'ils avoient eu sur l'entreprise de l'Empereur, en un temps où il sembloit qu'ils ne pouvoient manquer de perir, ils s'étoient persuadés de ne trouver dans la Ville que réjouissance & feux de joye. Mais voyant qu'ils n'y trouvoient que des gens qui ne vouloient prendre aucune bonne résolution, ils s'en retournerent au bout de deux jours. Les Bourgeois de Constance considéroient qu'ils étoient voisins d'un Empereur tel que Charles V. puissant & victorieux, & qui avoit des armées innombrables. L'avantage qu'ils avoient remporté sur ses gens ne les empêchoit pas de considérer, avec quelle diligence & quelle hardiesse on avoit envoyé si peu de gens, pour donner un si terrible assaut à leur Ville, & que si une poignée de Soldats avoit entrepris une chose si difficile, que l'on avoit tout à craindre, du grand nombre de troupes qu'il étoit en état d'y envoyer. Ils ne pouvoient enfin croire, sinon que l'Empereur n'en voudroit pas avoir le démenti, & qu'il voudroit réparer l'affront qu'il avoit reçu, & il y avoit assurément beaucoup d'apparence en tout cela.

Enfin ils tombèrent dans un tel étonnement,

*Les
Bourgeois de
Constance
s'incertaines
deviser*

*Com-
bien é-
tonnez*

ment , que loin de faire des réjouissances pour la Victoire qu'ils avoient remportée , ils ne se mirèrent pas même en disposition de recourir à Dieu , pour lui en rendre graces par des prieres dévotes. Ce qui causa une grande division entre la Noblesse & le Peuple , qui ne pouvoit souffrir de voir les Nobles si consternez , & ceux-ci craignant quelque sédition se tenoient clos & couverts. Mais le plus grand mal vint de la division de ceux qui avoient le Gouvernement en main. Les uns étant d'avis de suivre l'exemple de tant d'autres Villes d'Allemagne , qui avoient recouru à la grace de l'Empereur , après leur révolte , disant , qu'il valoit bien mieux dans une si dangereuse tempête chercher de bonne heure quelque Port , où l'on pût éviter le naufrage , en se remettant sous l'obéissance de l'Empereur , que de s'exposer à périr manifestement. Les autres méprisoient ces avis , qui étoient pourtant sages , & les traitoient de lâches & poltrons , disant , qu'il valoit mieux mourir glorieusement en défendant la liberté de la Patrie , que de se mettre volontairement un pésant joug sur les épaules , étant certain que l'Empereur ne leur pardonneroit jamais , que sous de rudes conditions , & en leur imposant des Loix fâcheuses. C'étoit l'ambition d'exercer une Magistrature souveraine & indépendante ,

pendante, qui les faisoit parler de la sorte. Les Marchands, qui étoient en grand nombre, étoient de l'avis de ceux qui vouloient qu'on recourût à l'Empereur, d'autant plus, qu'ils auroient été obligez, pour conserver leur liberté, de faire de plus grandes dépenses, qu'aucune autre Ville Imperiale.

Charles, qui avoit résolu de réduire Constance à quelque prix que ce fût, & qui cherchoit les moyens les plus propres d'en venir à bout, ayant appris la division des Bourgeois de la Ville, crut qu'il ne falloit pas perdre l'occasion d'en profiter : & comme il voyoit bien qu'il ne pouvoit alors y employer ses forces, & l'attaquer ouvertement, il voulut s'en rendre maître par artifice. On chargea de cet employ Antoine Perrenot Evêque d'Arras, fils de Granvelle premier Ministre de l'Empereur. Celui-ci se servit d'un Capitaine de Cavalerie qui étoit au service du Roy Ferdinand, & qui avoit une Sœur mariée à Constance avec le nommé Vandermit, qui menagea fort secrettement un Traité avec quelques-uns des principaux Bourgeois de la Ville, qui portoit qu'en un tel jour on feroit tenir un bon nombre de gens armés aux environs de la Ville, qui devoient y entrer par la porte du grand Lac, ce qui fut heureusement executé. Les Conjurez s'é-

*Conf-
tance
prise
par l'Em-
pereur.
1548*

tant

tant trouvez au temps marqué à cette porte, dont ils se rendirent maîtres, l'ouvrirent aux gens de l'Empereur, qui réduisit ainsi sans y avoir perdu un seul homme cette Ville, qu'il muguettoit depuis long-temps. Ainsi arrive-t-il souvent, que l'on vient plus facilement à bout de ses desseins, en gagnant du temps, & temporisant, qu'en agissant avec précipitation. Charles fut ensuite à Constance, y changea la Magistrature, y laissa une bonne Garnison, & après avoir donné les ordres nécessaires, s'en retourna deux jours après à Ulme.

*Charles V
envoie
des Ambassa-
deurs
en Angleterre*

La réduction de tant de Villes avoit rendu l'Empereur si puissant, & si redouté, que ceux qui avoient dessein de l'attaquer, en perdirent l'envie, s'estimant heureux de se tenir sur la défensive, quoi qu'ils ne laissent pas de chercher les occasions de l'attaquer. Mais Charles-Quint se voyant Maître de Constance, travailloit de mieux en mieux à l'établissement de ses affaires, sans guere penser à ses ennemis. Quoiqu'il n'ignorât pas, que les Anglois haïssent naturellement les François, & que leur amitié lui fût toujours suspecte, il ne laissa pas de trouver à propos d'envoyer une Ambassade solennelle en Angleterre, pour établir une bonne union entre les Royaumes d'Espagne, les Pais-Bas, &
l'An-

Angleterre, croyant que quand cette Ambassade ne réussiroit pas autrement, elle seroit du moins capable de donner de la jalousie à la France ; en quoi il ne se trompa pas, car les François en furent beaucoup allarmez. Il choisit pour Ambassadeur Maximilien fils du Comte de Buren, homme de grand esprit, genereux, riche, magnifique, & tel qu'il le falloit effectivement, pour se faire estimer & honorer des Anglois, qui aiment à voir dans leur pais des Etrangers qui ayent de pompeux équipages.

Le vingt-un Septembre Charles V. partit d'Ulme pour Spire, en dessein de réparer les desordres arrivez à la Chambre Imperiale, comme il l'avoit promis à la Diete, afin que lui donnant plus d'autorité qu'elle n'avoit jamais eû, il lui fût plus aisé d'obliger chacun à payer ce qu'il devoit pour les affaires de l'Empire, plusieurs refusant, sous pretexte des dommages soufferts par les guerres précédentes, de payer ce à quoi ils avoient été taxez. Il voulut aussi s'assurer des pais qui avoient le plus de besoin d'être retenus par le frein d'une bonne Garaison. Pour cet effet, il fit passer en Italie la Cavalerie Italienne, & les deux Regimens Espagnols en Autriche vers les Frontieres de Hongrie, & dans l'Etat de Wittemberg, & garda le reste de ses Troupes
auprès

*Chambre de
Spire.*

auprès de lui , & pour la garde de Jean Frederic , & du Landgrave. Il demeura quinze jours à Spire , pour y donner les ordres nécessaires au rétablissement de la Chambre Imperiale , & la mit en tel état par son autorité & son grand jugement, que l'on ne l'avoit jamais-vûe jusques-là, ni en meilleur ordre , ni plus autorisée.

*Char
les V.
va en
Flandre.*

L'Allemagne jouissant alors d'une entière tranquillité , Charles fit résolution d'aller en Flandre , afin d'être mieux à portée pour attaquer la France , s'il étoit nécessaire , & de pourvoir à ce qui pouvoit arriver. Il se fit suivre par Jean Frederic , & par le Landgrave Philippe. On le reçût à Bruxelles avec de grands témoignages de joye , aussi les Flamands l'aimoient-ils beaucoup. Quelques jours après , il envoya le Landgrave en prison dans la Citadelle d'Audenarde , escorté par deux cens Espagnols , commandez par Don Jean de Guevara. Un mois après on le transféra dans la Citadelle de Malines , avec la même escorte , où il demeura jusques à ce qu'il fût mis en liberté , comme nous le dirons en son lieu. Quant à Jean Frederic , l'Empereur voulut , qu'il le suivît par tout où il alloit , sous bonne garde.

*Chose
digne
de re-
marque*

Combien de fois les hommes ne se trompent-ils point dans leurs jugemens ! On croyoit par tout , & sur tout en Turquie, qui

qui en avoit été instruite par les Chrétiens, que l'Allemagne, à cause des divisions au sujet de la Religion, se trouvoit en si grand desordre, & en un si miserable état, que Charles V. n'y pourroit jamais jouir d'aucun repos. Ceux qui connoissoient l'autorité, la puissance, les Armées, les Alliances, le jugement & le courage de Jean Frederic, n'en doutaient pas, sur tout lors qu'ils le virent à la tête de cent mille combattans, & jusques à vingt Villes d'Allemagne, révoltées contre l'Empereur. Où trouver donc de l'argent, & des Troupes pour faire la guerre ? Le moyen de pouvoir jamais accorder un Instrument, composé de tant de cordes si différentes, tel qu'est l'Allemagne : où sera le Maître de Musique capable de le faire ?

Cependant dans ce même temps où l'Allemagne étoit le plus en desordre : Lors que la Puissance ou plutôt la fierté de ceux qui en étoient les Chefs, ne passoit plus pour présomption, mais pour une raison bien fondée dans l'un & dans l'autre parti : Lors que selon toutes les apparences humaines, il sembloit que toutes les forces de la Chrétienté, étoient incapables de résister à celles des Lutheriens : Lors que les affaires sembloient desespérées & sans remede, en ce même-temps-là, ou du moins fort peu après, voilà l'Armée des Lutheriens défaite,

*Trans-
quillité
de l'Al-
lema-
gne,*

faite , les deux principaux Chefs prisonniers : L'ordre rétabli mieux que jamais dans la Justice : Les Villes réduites à l'obéissance de l'Empereur , & pacifiées : Les Peuples de l'un & de l'autre parti contents & satisfaits , & toutes choses en un tel état , que l'on ne se souvenoit pas , & qu'on ne trouvoit même pas dans l'Histoire que l'Allemagne , ce grand Corps , composé de tant de têtes , & de membres , & par conséquent si sujet à la discorde & à la désunion , se fût jamais vûë dans une si grande paix & tranquillité , qu'elle étoit en cette année 1548. Mais d'où viennent tous ces miracles ? De la Providence de Dieu , disent les Theologiens , il est vrai ; mais aussi humainement parlant , du bon sens , de la bonne conduite , de la prudence , de l'habileté , du courage , & de la bonne fortune de l'Empereur , qui selon toutes les apparences , ayant des forces beaucoup inferieures à celles de ses Ennemis , devoit succomber & perir dans cette occasion.

*Char-
les V.
loisé.*

Trois fois l'Empire s'est vû prêt à perir , & trois fois Charles V. l'a rétabli dans sa tranquillité , deux fois par son autorité bien ménagée , & une fois par la valeur de son Epée. Qui auroit jamais crû , qu'il eût pû obliger les Electeurs Palatin , de Saxe & de Brandebourg , & tant d'autres Princes & Etats Protestans d'envoyer leurs
Deputez

Deputez au Concile de Trente ? Cependant avant que de partir d'Ausbourg, cela lui fut promis, & il en donna avis au Pape, par le moyen du Cardinal Madrucci. Jules Cesar, dont les Commentaires sont connus de tout le monde, fut dix ans à subjuguier la France, & les Romains presenterent de grands Sacrifices à leurs Dieux, lors que cet Empereur eût passé le Rhin, & qu'il se fut approché de quelques journées de l'Allemagne. Les Histoires de cette considerable partie de l'Europe, aussi-bien que celles de Charlemagne, rapportent, que ce glorieux & formidable Empereur employa trente ans, & perdit je ne sçai combien d'Armées avant que de pouvoir réduire la seule Saxe ; au lieu que l'Empereur Charles V. s'en est rendu maître dans l'espace de trois mois, & fait son Prince prisonnier, & qu'en moins d'un an, il a commis à son obéissance toute l'Allemagne. Voila des exemples aussi rares que surprenans, de veritables prodiges de la vie de Charles V. & que l'on peut appeller tels, sans craindre de passer pour Flateur.

On croyoit que la révolte de la Bohême ne s'apaiserait jamais, & déjà on faisoit des gageures, que ce Royaume seroit perdu sans ressource pour la Maison d'Autriche ; mais ceux qui les faisoient, ne connoissoient ni le bon sens, ni la valeur de

La Bo-
hème

Charles V. & n'avoient pas assez confi-
déré la bonne fortune. Il est certain, quel-
ques grands secours que l'Empereur eût
donnez au Roy Ferdinand son Frere, pour
réduire les Bohemiens ; & pour ne pas par-
ler de ceux qu'il envoya en Hongrie, que la
Victoire qu'il emporta contre les Luthe-
riens, y contribua plus que l'Armée qu'il y
avoit envoyée, car cette Victoire allarma
tellement les Bohemiens, que dès lors ils
chercherent à faire leur paix avec le Roy
Ferdinand. L'Empereur cependant avoit
déclaré qu'il ne quitteroit point l'Allema-
gne, qu'elle ne fût entièrement tranquille,
aussi bien que la Bohême qui en est un
Membre si considérable : de sorte qu'il tra-
vailla à la reconciliation, & à la soumis-
sion, & le Traité en fut conclu au mois
d'Août suivant (d'autres disent au mois de
Juillet) en présence de l'Empereur, sous
les conditions suivantes,

ARTICLES

*De la Paix Accordée aux Bohemiens par le
Roy Ferdinand.*

I. **Q**U'ils rombroient les Sceaux de la
Ligue qu'ils avoient faite dans la
premiere Diete du Royaume.

II.

II. Qu'ils remettroient dans le Conseil du Roy tous leurs Privileges , afin qu'il les réformât , & les mît en tel état qu'il lui plairoit.

III. Comme aussi , tous les privileges des Charges & Communautéz , pour être revûs & corrigez.

IV. Qu'ils laisseroient au Roy la liberté entiere de jouir de tous les Revenus des Châteaux , qui lui appartenoint en propre.

V. Qu'ils remettroient encore toutes les Lettres & Ecritures au sujet de la Ligue, qu'ils avoient faite avec Jean Frederic & autres.

VI. Que le service de *Serrossa* qu'ils avoient accordé à sa Majesté pour trois ans seroit perpetuel.

VII. Qu'ils remettroient dans les Arsenaux de Sa Majesté toute leur Artillerie , & toutes les Munitions de guerre.

VIII. Que tous les Bourgeois de quelque qualité ou condition qu'ils fussent , seroient obligez de porter dans le même Arsenal toutes sortes d'Armes qu'ils pourroient avoir dans leurs maisons, hors les Epées.

C Arles V. se voyant ainsi sans Ennemis découverts , & l'Empire entier réduit à son obéissance , voulut avoir la satisfaction

*Des
seins de
Charles
V.*

faction de voir Philippe son Fils, qu'il souhaitoit de faire connoître à ses Etats d'Italie, & des Pais-Bas, & l'avoir auprès de lui pendant quelque - temps, pour avoir l'œil sur son éducation, & l'instruire de tout ce qu'il jugeroit nécessaire selon son experience. Mais il ne sçavoit comment s'y prendre, parce que les Espagnols auroient trouvé mauvais, qu'on leur eût ôté ce Prince qui les gouvernoit, sur tout si on eût mis en sa place quelque Etranger, auquel ils ne se seroient pas volontiers soumis. Après avoir bien pensé à trouver un moyen qui lui fût agréable, & qui contentât les Espagnols, il en trouva un tres-propre.

*Il en-
voye
son Ne-
veu en
Espan-
gne.*

Il avoit presque toujours eu auprès de lui, Maximilien son Neveu, & fils aîné du Roy Ferdinand son Frere, qui étoit encore jeune, mais fort sage, & qui avoit si bien profité à l'Ecole de son Oncle, qu'il le jugea capable de gouverner le Royaume. Il résolut donc de l'envoyer en Espagne pour gouverner en l'absence de son Cousin : & pour tenir mieux unies les deux branches de la Maison d'Autriche en Allemagne, il voulut marier son Neveu Maximilien, avec Marie sa fille aînée, mais comme ils étoient germains, il fallut recourir à la dispense du Pape qu'il obtint facilement.

De-

Depuis la fin de l'année dernière, le Prince Philippe avoit envoyé *Ruigomez.* le Selva en Allemagne, pour feliciter de sa part l'Empereur son Pere de la glorieuse Victoire qu'il avoit remportée sur ses Ennemis. C'étoit un Gentil-homme Portugais d'origine, d'une des plus anciennes Familles du Royaume, homme d'un âge mûr, grand Soldat, grand Politique, curieux des belles Lettres, grand amateur de l'Histoire, capable de grandes affaires, d'une fidelité incorruptible, ayant des manieres Nobles; en un mot tel qu'il y avoit peu de gens qu'on lui pût comparer. Il étoit allé de Portugal en Espagne, en qualité de Page de l'Imperatrice Isabelle: mais Charles V. ayant connu ses bonnes qualitez, l'éleva peu à peu aux plus grands emplois, jusques à le faire Duc de Pastrano; & par le moyen de sa femme, il devint aussi Prince de Milet en Calabre.

L'Empereur le renvoya en Espagne, *il part* pour y porter la nouvelle du voyage que *pour* devoit faire Philippe en Allemagne, & *l'Es-* Maximilien son Neveu en Espagne, pour *pagne.* la gouverner en la place de son Cousin, *1548.* se marier avec l'Infante Marie, & d'ailleurs encore pour préparer toutes choses pour le voyage du Prince Philippe, qu'il devoit accompagner, comme son Principal Conducteur; ainsi ayant pris congé de l'Empe-

reur à Bruxelles , il alla en Espagne par le chemin le plus court , & avec peu de suite.

Le Duc d'Albe va en Espagne. Peu de jours après Charles V. voyant toute l'Europe tranquille , qu'il n'y avoit plus aucune apparence de guerre, & qu'ainsi il n'avoit pas besoin de retenir auprès de lui Don Ferdinand Alvarez de Toledé, Duc d'Albe, grand Chambellan de sa Maison, Capitaine de ses Gardes, & son Lieutenant General, duquel la valeur à la guerre, & la prudence dans le Conseil, se disputoient à qui l'emporteroit, jugea nécessaire de l'envoyer en Espagne, afin que conjointement avec Ruigomez ils fissent tous les préparatifs nécessaires, pour l'entrée de Maximilien, pour la célébration de ses Noces, & pour régler la Cour du Prince Philippe, à la maniere de celle des Ducs de Bourgogne, & semblable à celle qu'avoit eu l'Empereur Charles V. & ils devoient tous deux accompagner Philippe dans son voyage. Le Duc n'eût pas plutôt reçu cet ordre, qu'il partit en poste, avec peu de suite, afin de faire plus de diligence, avec son fils Don Antonio de Toledé, que l'on avoit fait grand Ecuyer du Prince.

On pressa le voyage de Philippe. Ruigomez arriva en Espagne six jours auparavant, apportant ces nouvelles, qui furent tres-agréables au Prince, non seulement à cause du mariage de Marie sa Sœur, & de la venue de Maximilien, mais

sur

Sur tout parce qu'il auroit occasion d'embrasser l'Empereur son Pere, & de voir les Pais-Bas ; ce qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion. Ensuite arriva le Duc d'Albe, portant des ordres nouveaux de faire célébrer au plutôt les Noces de Maximilien avec Marie, & de faire partir incessamment le Prince Philippe, qui ne demandoit pas mieux. Ainsi Ruiz Gomez & le Duc d'Albe qui avoient la principale inspection sur ce voyage, & sur la maison du Prince, firent toutes les diligences possibles pour tout ce qui en dépendoit. Ils ne trouverent aucune difficulté que pour le choix des Personnes qui devoient accompagner le Prince, parce que toute la Noblesse de Castille & d'Aragon s'offroit.

Le Prince Maximilien partit de la Cour de l'Empereur, accompagné du Cardinal Madrucci, que l'on appelloit le Cardinal de Trente, parce qu'il en étoit Evêque, du jeune Duc de Brunswic, du Comte de Mansfeldt, & de trente Gentils-hommes, partie Flamands, & partie Allemands, & plus de quarante Domestiques. Cependant, l'Empereur avoit donné l'ordre au Prince Doria, de tenir une Escadre de Galeres prête, sur laquelle il s'embarqua, après avoir reçu toutes sortes d'honneurs de la République, & de rafraichissemens pour le Coup. Doria l'accompagna dans ce

Maximilien part pour l'Espagne.
1548.

voyage. Maximilien qui n'avoit pas accoutumé la Mer, se trouva d'abord incommodé par un petit vent contraire qui commençoit à se renforcer; il ne laissa pourtant pas de dire, *que cela n'étoit rien, & que s'il avoit du mal, il n'avoit pas de peur.* Le Prince Doria accoutumé aux plus grandes tempêtes lui disoit sur cela, *que son Altesse se pouvoit donc consoler, parce que le Cardinal de Trente tout au contraire de lui, avoit plus de peur que de mal.* Bien-tôt après le vent changea & devint favorable, mais un peu violent. Doria commanda qu'on mît toutes les voiles: Maximilien demandant pourquoi mettre tant de voiles par un si gros vent, Doria lui répondit en Espagnol, *à mas fortunas mas velas*, c'est-à-dire, *selon le vent la voile.*

*Arri-
vée &
recep-
tion.* Maximilien étant arrivé à Barcelone, y trouva Don Pietro di Cordoia qui étoit là de la part du Prince Philippe, avec une suite magnifique pour le visiter & se réjouir de son arrivée; il y trouva encore Don Diego di Cordoia, qui y étoit aussi de la part de l'Infante Marie son Epouse pour le même sujet. Maximilien leur fit un accueil plein d'affection. Il demeura deux jours dans cette Ville, où la Regence lui fit une entrée pompeuse & le régala magnifiquement. Ensuite il partit pour Valladolid, où il fut accompagné de beaucoup de No-
blesse,

Messe, & de deux cens Gardes à cheval. Là étoient le Prince Philippe, & l'Infante Marie sa Sœur. Don Pietro Hernandez de Velasco Conestable de Castille fut envoyé pour le recevoir à l'entrée du Royaume, avec un équipage magnifique, & l'accompagner jusques au Royaume d'Aragon. Le Prince Philippe lui alla au devant jusques à Olivarez, vingt-quatre mille de Valladolid, accompagné du Duc d'Albe, de cinquante Comtes, Marquis, ou Grands, & cent Gardes à cheval. On admira les caresses & les embrassades répétées que se firent réciproquement à leur entrevue ces deux Princes, Cousins Germains & Beaux-freres, ils ne furent guere plus d'une heure ensemble pour cette premiere fois, parce que le Prince Philippe étoit pressé de s'en retourner, pour se préparer à recevoir Maximilien à Valladolid, où on se dispoisoit à lui faire une magnifique entrée.

Le lendemain matin Maximilien parut habillé à l'Espagnole, aussi-bien que le peu de Gentils-hommes & de Domestiques qu'il devoit retenir à son service, parce que par ordre de l'Empereur sa Maison devoit être composée d'Espagnols pour la plûpart. Les Espagnols furent ravis de voir l'honneur que Maximilien commençoit à faire à leur Nation, ce qui lui acquit leur amour

*Son
entrée à
Valla-
dolid.
1548.*

394 LA VIE DE CHARLES V.
 & leur estime. Comme il approchoit de Val-
 ladolid , il rencontra à un mille de la Ville
 le Prince Philippe qui lui étoit allé au dé-
 vant accompagné de plus de cent Comtes,
 Marquis, Chevaliers de l'Ordre, & Grands,
 tous magnifiques en habits & en livrées, &
 cette entrevue fut admirée des Etrangers.
 Les deux Princes se firent beaucoup de ci-
 vilité sur le pas, Maximilien, comme plus
 jeune, dit qu'il ne vouloit pas prendre la
 droite, mais Philippe l'obligea à la prendre.
 Les Milices du País les mieux faites & les
 mieux vêtues qu'on pût trouver, furent
 mises en haye, depuis le lieu où se rencon-
 trèrent les deux Princes, jusques au Palais
 Royal. On ne pouvoit rien voir de plus
 pompeux, que cette entrée, on n'entendoit
 que décharges de Canon, & de Mous-
 queterie, son de Cloches, Acclamations,
 & comme la nuit approchoit, on mit des
 Illuminations aux fenêtres.

*Il vifite
 son E-
 pouse.* Dès que Maximilien fut descendu de
 cheval, il courut rendre vifite à son Epou-
 se dans son Appartement, qui touchoit
 celui qu'on avoit préparé pour lui. Ils
 s'embrassèrent & se donnerent beaucoup
 de marques de tendresse, & lors que le
 Prince fut près d'elle, elle lui dit de fort
 bonne grace en Espagnol, *Où est donc
 le Prince Maximilien mon Epoux? Le
 voilà,* lui répondit Maximilien: *Comment?*
repartit:

separoit elle , l'Empereur mon Pere m'a écrit, qu'il m'avoit mariée avec un Allemand, & vous êtes Espagnol? Je m'estime si heureux, lui répliqua Maximilien, d'avoir pour Epouse une Espagnole. que j'ai oublié que je suis Allemand. Le Prince Philippe qui étoit présent, prit alors la parole, & leur dit, que c'étoit là qu'un échange, parce que si Maximilien étoit venu en Espagne pour se faire Espagnol; il s'en alloit lui en Allemagne pour se faire Allemand. Ces réponses si gentilles d'une jeune Princesse, & de ces jeunes Princes, plurent beaucoup à ceux de l'une & de l'autre Nation qui étoient à l'entour, aussi furent-ils applaudis de tous, ce qui ne fit pas de déplaisir, à mon avis, aux jeunes Epoux.

Demi-heure après l'Evêque de Trente, qui est Prince de l'Empire, fit dans la même Chambre la cérémonie du mariage, & la benediction de l'Anneau que Maximilien donna à son Epouse, en confirmation de ce qui avoit été fait auparavant à Arras, près de Madrid, par Jean Martin de Siliceo, Archevêque de Tolède, en vertu de la procuration que Maximilien avoit donnée au Baron Thomas Perrenot de Santionai, Frere de Monsieur l'Evêque d'Arras, premier Ministre de l'Empereur, à la consideration duquel on avoit fait

Notary.
1548m

l'honneur au Baron de l'envoyer en Espagne, pour épouser l'Infante au nom de Maximilien; commission qui ne fut pas fort agréable aux Espagnols ordinairement pointilleux. Ulloa dit pourtant que ce Baron ne fit autre chose que porter la Procuration, au Prince Gonzale Perez, qui fut celui qui épousa l'Infante au nom de Maximilien. Quoi qu'il en soit, ce soir la même après un Festin & un Bal assez court, le mariage fut consommé. Il faut sçavoir que Maximilien gagna sur Mer la fièvre quarte qu'il garda pendant trois mois, de sorte que le commencement de son mariage fut mêlé de chaud & de froid.

*Le Prince
Philippe
part de
Valladolid.*

Le lendemain le Cardinal de Trente celebra une Messe solennelle, dans la Cathedrale, servi par deux Archevêques Espagnols, & à l'Evangile il fit la ceremonie de la benediction publique du mariage. Ce soir-là & le lendemain il y eut un Bal magnifique, & au soir du troisieme jour on joua la Comedie de Louis Arioste de Ferrare traduite en Espagnol. Déjà le Prince Philippe ou le Duc d'Albe pour lui, avoit donné ordre de faire avancer vers Barcelonne sa Maison, & comme il étoit pressé de partir, le 1. d'Octobre, par ordre de l'Empereur, il fit proclamer à son de trompe, que Maximilien & Marie son Eponse gouverneroient ensemble les Royaumes. Le lendemain,

main, qui fut le sixième après la célébration du Mariage, il partit, après avoir pris congé des nouveaux mariez; & ne voulut pas souffrir qu'ils l'accompagnassent, pour ne pas perdre le temps en ceremonies & complimens. Il fut accompagné dans ce voyage par le *Cardinal de Trente*, l'Evêque de *Tropea* Legat du Pape, le *Duc d'Albe*, le Prince de *Milet Ruizgomez*, *Don Fernando Gonzales de Cordoña Duc de Sessa*, *Don Antonio de Toleda*, son grand Escuyer, *Don Jean de Benavides* Gentilhomme de la Chambre, & *Don Gomez de Figueroa*, Capitaines des Gardes du Corps Espagnoles, & de plusieurs Seigneurs de de grande qualité. Plusieurs furent mécontents de n'avoir pû être du voyage, même pour éviter les jalousies, ces grands Seigneurs laisserent leurs plus proches.

Comme ils furent arrivez à Montaigne par des pluyes continuelles, le Duc d'Albe reçut un Courrier qui lui portoit la nouvelle de la mort de son fils aîné *Don Garzia de Toleda*, jeune homme de 17. ans, de grande esperance, & qui promettoit d'égaliser en belles Actions ses predecesseurs. Le Duc fit paroître en cette occasion, qui auroit accablé de douleur tout autre pere que lui, la plus grande force d'esprit qu'on ait jamais vû en aucun homme, & lors que le Cardinal de Trente alla dans son appartement

*Mort
du fils
du Duc
d'Albe,*

sement pour le consoler, il lui dit. *Monseigneur, si la nature avoit fait naître mon fils seul sujet à la mort, j'aurois sujet de m'en affliger beaucoup, mais la Loi qui nous assujettit à la mort est trop générale, pour ne s'y pas soumettre avec patience. Aussi la fermeté fut-elle admirée.*

N. Dame de Montserrat.

Le Prince continua son voyage toujours servi & regalé par D. *Pietro di Luna* Vice-Roy d'Aragon, tant qu'il fut dans ce Royaume, & par *Alphonse de Segur* de la part du Vice-Roi pour la Catalogne. Il s'arrêta deux jours à *Iqualado*, souhaitant comme tous ceux de sa suite, de visiter le Monastere de Notre-Dame de Montserrat, si fameux dans toute l'Espagne. C'est un lieu où les Catholiques vont en grande devotion, situé sur une haute Montagne. Il y a un si grand concours de Pelerins, que l'on assure qu'on dépense tous les ans pour les entretenir trente mille Ducats, qui sont pris de la charité & des aumônes, qu'on fait à ce Lieu. L'Abbé & les Moines qui sont de l'Ordre de S. Benoît, le firent recevoir en Procession. Il se confessa & communia de la propre main de l'Abbé. Ensuite il visita les treize Hermitages, éloignez deux milles l'un de l'autre, à l'entour du Monastere, dans chacun il y a un Hermitage, & ils sont presque tous Gentilshommes.

Le lendemain le Prince continua son voyage à Barcelonne, qui n'est qu'à vingt milles de-là. *D. Jean Fernandez Manrico* Marquis d'Aquilar, Vice-Roy & Capitaine General de Catalogne, *D. Bernard de Mendoza*, General des Galeres d'Espagne, *Monf. Jaques Cassador* Evêque de Barcelonne, avec les Consuls & Députez de la Ville, cent cinquante Gentilshommes ou principaux Bourgeois lui allèrent au devant. Les Bourgeois aussi & ceux des environs se mirent sous les Armes, & se rangerent en double haye, jusques à deux milles hors la Ville. Comme il fut près de la porte, la Magistrature & les deux principaux Consuls lui furent présenter les Clefs comme à leur legitime Prince & Seigneur, qu'il ne voulut pourtant pas recevoir. Le Clergé aussi avec tous les Ordres allèrent au devant de lui avec une foule incroyable de Peuple, ce qui obligea le Prince à demander au Vice-Roy, où pouvoient loger tant de gens?

A Barcelone le Prince logea dans le Palais de *Stephana de Regusent*, Dame veuve, qui passoit pour l'Amazone de son Siècle, en toute sorte de vertus & belles qualitez, & d'une richesse immense. L'Empereur avoit fait négocier son mariage avec *D. Jean de Zuniga* Gouverneur du Prince Philippe, Grand Commandeur de Castille, & premier Conseiller de Sa Majesté Imperiale.

*Régale-
& dé-
part.
1548.*

le, & le Contrat en fut passé le même jour en présence du Prince, qui avant que de partir lui fit présent de quinze mille livres en pierreries. Il demeura trois ou quatre jours dans cette Ville. Le soir de son arrivée il fut traité de cette Dame, qui lui donna aussi le Bal. Le lendemain le Vice-Roy à son tour lui fit un Regale avec Bal. Le 3. la Ville le traita avec magnificence. Le 4. le Cardinal Evêque de Trente lui donna un Festin qui fut admiré. De-là il alla à Roses, Pais considérable, principalement pour son Port, le plus grand, le plus assuré, & le plus commode qui soit sur la Méditerranée, sur la pointe duquel il y a une Forteresse que l'Empereur Charles V. a fait bâtir. Campana dit, que le Prince s'embarqua à Barcelone, en quoi il s'est trompé.

*Ordre
de la
Flotte.*

Le Prince Doria, qui par ordre de l'Empereur l'attendoit là avec une Armée Navale, ayant appris que le Prince Philippe y venoit pour s'embarquer, fit mettre en ordre de Bataille les Galeres & les Vaisseaux, ornez de Bannieres & Etendarts de Damas Cramoisi de plusieurs couleurs en broderie d'or & d'argent avec les Armes des Royaumes & de l'Empire. On ne pouvoit rien voir de plus beau. Trois Compagnies d'Arquebusiers Espagnols, habillez de neuf, & commandez par les trois Capitaines *Ama-dor di Donna Maria, Diego Hernandez*
Mor-

Morrevela, & Rodrigue Pagano, l'attendoient sur la Mer. Quand le Prince y fut arrivé avec les Grands qui l'accompagnoient, les Espagnols firent une décharge, & incontinent après on commença l'embarquement. Le Prince André Doria accompagné de douze Gentilshommes Genoïs, 40. Officiers de sa Maison, & ses Domestiques, richement habillez à la maniere des gens de marine, & Doria en habit de grand Amiral, sortirent des Galeres & allerent à Terre recevoir le Prince, qui lui fit mille caresses, & un accueil tel que méritoit un si grand homme, & qui répondoit à l'estime extraordinaire, qu'il sçavoit que l'Empereur son Pere faisoit de lui. Doria fut extrêmement satisfait de se voir tant caressé & si tendrement embrassé dans sa vieillesse, par un si jeune Monarque, (qu'il me soit permis de lui donner cette qualité.) Il fit beaucoup d'honneur aussi Gentilshommes de sa suite, car il ne se contenta pas de leur donner une main à baiser, mais il appuyoit l'autre sur leur épaule, comme s'il eût voulu les embrasser.

Après quelques complimens le Prince entra dans une Barque magnifique, où l'on ne voyoit qu'or & argent, Doria lui donnant la main; dans laquelle entrèrent aussi le Cardinal & le Legat du Pape. Le reste de

Embarquement.

1548.

sa

la suite fut mis dans d'autres belles Barques. A peine le Prince s'étoit-il assis, que la Capitane commença à faire une Salve de son Artillerie, qui fut suivie de celle des autres Vaisseaux & Galeres, & du Château de Roses. Ceux qui n'avoient pas accoustumé la Mer, croyoient que le Ciel alloit tomber, par les Eclairs & les Tonnerres qui retentissoient: & ces mêmes Galeres & Vaisseaux, qui un peu auparavant sembloient des Arcs de Triomphe, par leurs riches Banieres & Etendarts, paroissoient être tout en feu, & prêts à être consumez par les flammes. Les Soldats témoignèrent aussi par leurs décharges la part qu'ils prenoient à cette joye. Au bruit du Canon & de la Mousqueterie succéda la Musique harmonieuse des Trompettes, des Fifres, & de plusieurs autres Instrumens, de tous les Vaisseaux, pendant que le Prince entroit dans la Capitane, qui firent de ce jour un jour de joye & de Fête. La Galere étoit magnifique, & le Prince prit plaisir à la regarder de tous côtez. La chioarme même étoit fort proprement mise.

Tempête.
—

A peine avoit-on avancé deux cens pas dans la Mer, par un grand calme, qu'il se leva une des plus furieuses tempêtes qu'on puisse essuyer. Plusieurs croyoient que le Ciel, qui n'approuvoit pas ce voyage, avoit suscité ces vents pour l'empêcher. Doria lui-même,

même, quoi qu'il ne le témoignât pas ,
 pour ne pas donner l'alarme au Prince, crût
 que plusieurs Vaisseaux avoient fait naufrage ,
 parce qu'ils avoient été contraints de
 se retirer , où la fortune & les vents les
 porteroient ; mais Dieu voulut , qu'il n'en
 arriva pas d'autre mal , que la perte de
 quelques gens de service , & les Hardes de
 l'Amiral de Castille , qui étoient pourtant
 fort considérables. Doria trouva moyen ,
 non sans beaucoup de péril , & de peine ,
 de conduire le Prince & la Capitaine , qui
 avoit beaucoup souffert , au Port de Barce-
 lone , où il descendit à terre , & fut incont-
 inent rendre grâces à Dieu dans la Cathé-
 drale. Il fut obligé de demeurer douze jours
 dans cette Ville pour attendre les Vaisseaux
 dispersez , que l'on croyoit perdus ; & trois
 jours après il vit avec beaucoup de joye ar-
 river l'Amirante de Castille , le Duc de Ses-
 sa , Don Diego Azevedo son Maître d'Hô-
 tel , & plusieurs autres qui étoient dans ces
 Vaisseaux , & fit travailler incessamment à
 réparer les Vaisseaux endommagés.

Après s'être rafraîchi pendant douze
 jours , le Prince s'embarqua pour la secon-
 de fois sans autre cérémonie , que de faire
 dire une Messe de Voyageurs par le Cardi-
 nal de Trente , sur le Rivage. Le jour au-
 paravant on avoit embarqué la Maison du
 Prince , avec toutes les Hardes , & 60.

beaux.

*Nouvel
 embar-
 que-
 ment
 & arri-
 vée à
 Genes.*

beaux chevaux, & ensuite les Domestiques & l'Equipage des Grands, & des Personnes de leur suite. Cette seconde navigation ne fut guere plus heureuse que la premiere, il est vray, qu'ils ne furent pas batus de la tempete, mais le vent fut toujours contraire, & il fallut toujours aller à force de rames. Finalement après plusieurs jours de voyage ils arriverent devant Savonne le 23. Novembre, où ils passerent la nuit sans débarquer. Le lendemain ils arriverent de bonne heure à Genes. La Seigneurie de la Ville lui alla au devant sur une magnifique Galere. Le Prince alla loger au Palais du Prince Doria, dans l'Appartement où son Pere avoit logé plusieurs fois. Le soir il fut rendre visite à la Princesse Doria, & à la Veuve de Jeannetin Doria Neveu de l'autre, il y fut reçu avec peu de ceremonie, parce qu'il y étoit allé incognito.

Ciudadelle.

Le Prince fit plusieurs Presens à Genes, sur tout à la Princesse Doria, à la Veuve de Jeannetin, & d'autres. Avant son départ le Senat lui recommanda l'affaire suivante. Au commencement de cette année l'Empereur avoit fait dessein de faire bâtir à ses dépens une bonne Citadelle à Genes, au haut de la Montagne qui domine la Ville & le Mole, pour la sûreté du Milanés. Déjà Jeannetin & quelques autres Nobles

avoient donné leur consentement, & il espéroit qu'André Doria ne s'y opposeroit pas. Mais le peuple, quoi que subjugué par la Noblesse, & qui murmure d'ordinaire, ne pouvoit ouïr parler de la Citadelle. L'Empereur leur avoit bien déclaré qu'il n'avoit en cela d'autre dessein, que d'empêcher les François de machiner comme ils faisoient contre ce Pais-là, & de réveiller leurs vieilles prétentions sur cette Ville, à quoi ils ne penseroient jamais, s'ils voyoient la Ville assurée de la protection de la Maison d'Autriche, par le moyen de cette Citadelle. Mais le Peuple ne vouloit entendre aucune raison là-dessus, & comme la Magistrature & le Conseil prévoyoit qu'il en pourroit arriver de grands désordres, ils prièrent le Prince Philippe, de détourner l'Empereur son Pere de ce dessein, ce qu'il leur promit, & il s'acquitta si bien de sa promesse, que bien-tôt après Charles V. les fit assurer, qu'ils n'avoient plus rien à craindre là-dessus.

De Genes le Prince Philippe alla à Pavie, où il voulut visiter les lieux où s'étoit fait le dernier siege, où la Bataille s'étoit donnée, & où le Roy François I. avoit été pris. De-là il alla à Milan, où il fut reçu avec plus de magnificence, que ne l'avoit été l'Empereur son Pere; il est vrai, que le temps de guerre où l'on étoit alors, n'avoit pas per-

permis de faire pour lui, ce que l'on auroit souhaité. Don Ferrante Gonzaga qui en étoit Gouverneur, & qui l'étoit allé voir à Genes, s'en retourna trois jours après pour faire faire les préparatifs nécessaires. Trois cents Gentilhommes du Pais lui allerent au devant à pied, à une demi lieue hors de la Ville, armez de Cuirasses luisantes, & enrichies d'or, portant des Culottes d'écarlate, garnies de Velours cramoisi avec des petits cordons d'or. Ils avoient chacun une toque à la maniere des Romains, avec des plumes blanches & des Médailles d'or à l'entour du Bonnet : Des Juppons de Satin cramoisi, & des Casaquins de Velours rouge garnis d'or, & chacun enfin une chaîne d'or pendue au col. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniere. A leur tête marchoit Don Antonio Mendoza, (d'autres disent Varagos) habillé magnifiquement, ayant à ses côtez douze Pages portant de riches Livrées. Toutes les rues & fenêtres des maisons depuis la porte de la Ville jusqu'au Palais Royal, par où il devoit passer, pendant un mille, étoient tapissées, & ornées de beaux Tableaux, & le lendemain il alla à la Cathedrale, avec cette même suite.

visites . . . Après dîné le Prince alla visiter la Prin-
& p. a- cesse d'Ascoli Epouse de Gonzague, qui lui
sens. donna le soir un magnifique Bal. Philippe
 fit

it présent à cette Dame d'un Diamant de
 1000. Ducats, il fit aussi d'autres riches
 Presens à une de ses Filles, à la Duchesse
 à Belle-fille, & à plusieurs autres Dames &
 Cavaliers. Plusieurs Ambassadeurs & Prin-
 ces, & entre autres le Duc de Savoye, le
 furent visiter à Milan. Le premier jour de
 l'an, la Ville fit au Prince un Present de
 douze mille Ducats, & l'Etat un autre de
 cinquante mille. Il y fit un séjour de trois
 semaines, qu'il passa en Fêtes & Visites
 continuelles; pendant lequel il visita aussi
 toutes les Eglises, & fit des Presens & des
 Charitez à toutes.

Il partit de Milan le 6. Janvier accom-
 pagné du Duc de Mantouë, & du Gouver-
 neur Gonzague jusqu'aux frontieres. Je ne
 m'étendrai pas ici à parler des somptueuses
 receptions que lui firent le Duc de Mantouë
 & la Republique de Venise, lors qu'il pas-
 sa sur leurs terres. Je me contenterai de
 dire, que l'accueil que lui firent les Peres
 du Concile de Trente, ne pouvoit être ni
 plus magnifique, ni plus plein de zele. Il
 entra dans cette Ville, au milieu de deux
 Cardinaux; les autres, tant Cardinaux
 qu'autres Prelats marchaient après lui
 deux à deux. Mais pour ne pas tenir plus
 long-temps Charles V. dans l'impatience
 de voir son fils; je veux, sans plus m'arrê-
 te, ni parler de l'accueil & des caresses que
 lui

*Conti.
 nue son
 voyage*

lui firent les Princes & les Villes par où il passa , le mener dans le Pais qu'il souhatoit tant de voir.

*Arri-
ve aux
Pays-
Bas.* Quand il fut donc à Spire , qui n'est pas loin des frontieres des Pais-Bas , quand on a passé le Rhin , le Duc d'Arseot le fut recevoir de la part de l'Empereur , & l'accompagna jusqu'à Brusselles , avec mille Gendarmes , & deux cens Chevaux-legers, tous gens bien faits , bien mis , & bien montez. Les Bourgeois de Spire le reçurent avec magnificence , lui firent un superbe Festin , & un present d'une tasse de vermeil, dans laquelle il y avoit cinq cens florins d'Allemagne en Ducats. L'Electeur de Mayence & le Grand Maître de l'Ordre Teutonique , qui l'avoient accompagné pendant deux journées jusqu'à Spire , prirent là congé de lui & s'en retournerent. De-là continuant son voyage il fut noblement regalé par le Prince de Nassau à Sarbrug. Delà il alla par la Moselle à Luxembourg , où il commença à entrer dans les Etats de Flandres. Le Comte de Mansfeldt, & le Senat de la Ville , avec plusieurs Gentils-hommes & Bourgeois lui allerent au devant , ils s'estimerent heureux d'être les premiers à recevoir le Prince dans leur pais, & glorieux de cet avantage , ils firent tout ce qui fut en leur pouvoir , pour lui faire plus d'honneur. Il prit plaisir à voir le grand

nom-

nombre d'Artillerie de cette Ville, n'en ayant jamais tant vû en aucune autre, aussi est-il vray qu'il fut tiré à sa sortie plus de mille coups de Canon, à ce que l'on a assuré depuis.

Finale^{A Nam}ment le Prince, après avoir passé à ^{mur.} Arlon & autres lieux, arriva à Namur, où ¹⁵⁴⁹ il fit son entrée le 27. Mars. Là Philibert Prince de Piemont, fils du Duc de Savoye, & de Madame Beatrix de Portugal, Sœur de sa Mere, le fut recevoir; ce que fit aussi Adolphe d'Holstein Frere du Roi de Danemarck, qui étoit parti en poste de la Cour de l'Empereur, avec plusieurs autres Seigneurs. Le Prince fit mille caresses à l'un & à l'autre, en des termes les plus obligeans. Il faisoit beau voir huit cens Bourgeois de la Ville ou des environs, d'entre les plus considerables familles, bien mis & bien armez, divisez en huit compagnies, avec leurs Enseignes & leurs Tambours, marchant à pied quatre à quatre, le Commandant à leur tête. Après eux venoit le Gouverneur, qui étoit le Comte de Mansfeldt, à Cheval, ayant à ses côtez ses Estafiers & ses Pages, suivi des Bourgues-Mestres & des autres Magistrats. Le Clergé le fut recevoir à la porte de la Ville, & pendant qu'il entroit on fit une décharge continuelle de l'Artillerie pendant une heure, à cause que la foule ne permettoit pas d'avancer beaucoup dans les rues.

*Festin
remar-
quable.*

Le lendemain le Clergé le vint prendre, & l'accompagna en procession à la Messe. Ensuite il dîna en public, & fut servi par les Magistrats. Le repas se fit de bonne heure, parce que le Prince étoit invité à voir une Fête & une réjouissance curieuse. On vit paroître cent hommes montez sur des échasses hautes de deux coudées, qui sembloient des Geans. La moitié portoient des tafaques, sur lesquelles il y avoit des Croix rouges de Bourgogne, & les autres portoient sur les leurs les Armes de l'Empire. Ils entrèrent à la file trois à trois à la grand' Place, où se faisoit la Fête, au son des Fifres & des Tambours. Puis ils se rangèrent en deux corps, cinquante d'un côté & cinquante de l'autre, trois à trois, comme ils étoient venus, & commencerent à se battre les uns contre les autres, se heurtant les uns les autres avec leurs échasses; on en voyoit de temps en temps tomber quelqu'un à terre, mais le plaisir étoit de les voir se servir fort adroitement de ces machines. Le Prince prit tant de plaisir à ce divertissement, que deux jours après on en prépara un semblable dans la place du Palais où il logeoit. Le lendemain il partit très-satisfait du bon accueil qu'on lui avoit fait dans cette Ville; mais avant qu'il en partît, arriva son Maître d'Hôtel D. Diego d'Azeveda, venant de Rome, où le Prince l'avoit

voit envoyé de Genes, pour baiser les pieds de sa part au Pape. De Namur il alla à *Wabro*, à six mille de Bruxelles, où l'Evêque d'Arras, fils de Granvelle, premier Ministre de l'Empereur, étoit allé pour le visiter de sa part, & sçavoir l'état de sa santé, & s'en retourna à Bruxelles après avoir fait sa commission.

Le lendemain, qui étoit le premier d'Avril, le Prince partit de ce lieu, plein de joye, tant parce que ce devoit être la dernière journée de son long & penible voyage, que parce qu'il devoit avoir la joye de voir ce soir-là son Pere. Il alla dîner à *Vu-
ra* petite Terre & Village, mais où il y avoit un magnifique Palais, qui passoit pour un lieu délicieux, près de la fameuse Forêt de Soignies, à huit milles de Bruxelles. Là la Reine sa Tante, Gouvernante des Pais-Bas, le fut recevoir, avec la fleur des Dames de sa Cour, accompagnée des principaux Gentilshommes; Elle y étoit arrivée de bonne heure, pour voir les préparatifs du dîné. Quand elle fut avertie que le Prince son Nèveu approchoit; Elle fut l'attendre avec toute sa suite à la grande porte du Palais. Le Prince de son côté averti qu'elle étoit là, descendit de Cheval, avec tous ceux qui l'accompagnoient, de cent pas loin, il courut au devant de la Reine. Chacun peut s'imaginer avec qu'elle ten-

*Repl
de la
Reine
sa Tan-
te.*

1548

412 LA VIE DE CHARLES V,
dresse la Reine embrassa mille fois ce cher
Neveu.

Il part
pour
Bru-
xelles.

Le Prince crût pouvoir arriver ce jour-
là à Bruxelles, mais cette genereuse Tan-
te, affamée de voir son Neveu, & de jouir
de lui, avoit fait préparer un Festin magni-
fique, qui dura jusqu'à la nuit; à peine
furent-ils sortis de Table, que le Bal com-
mença, & dura jusqu'à minuit; le Bal fini
on fit une courte, mais magnifique colla-
tion, après quoi on fut se coucher. La
Reine ayant pris congé du Prince, s'en re-
tourna à Bruxelles par un autre chemin.
Une heure après le point du jour le Prince
partit aussi, & fut autant surpris qu'en au-
cune autre occasion, de voir un si grand
concours de peuple, que depuis la porte de
ce Palais jusques à Bruxelles, qui en est
éloignée de huit milles, les chemins étoient
bordez d'un côté & d'autre de gens de l'un
& de l'autre Sexe. La Reine de France Eleo-
nor, qui étoit une autre Tante du Prince,
n'avoit pû, à cause d'une indisposition, lui
aller au devant à *Vara*, avec la Reine sa
Sœur, mais Elle alla avec les Dames &
Gentilshommes de sa suite jusques à un lieu
nommé *Campo Arenoso*, à deux milles de
Bruxelles, situé dans une plaine fort agrea-
ble, là pour faire honneur à leur entrevûe,
où ils se témoignèrent tant d'affection reci-
proque, il se fit un combat agreable des
Gent

Gendarmes contre les Chevaux-legers ; il y eut un concours innombrable de peuple , & de la fleur de la Noblesse du pais. Après ce petit divertissement , la Reine fit présenter au Prince une délicieuse collation , & une si grande abondance de rafraîchissemens , qu'il y en eut , non seulement pour les gens de la suite des grands Seigneurs , mais encore pour les Soldats , par le moyen de quatre Fontaines de vin qu'on fit couler.

La Reine se retira ensuite à Bruxelles par un autre chemin , & le Prince y alla par le chemin ordinaire , parce qu'il y devoit faire son entrée par la porte de Louvain. Il étoit accompagné , non seulement des Princes , Barons , & grands Seigneurs de sa Cour , mais encore de ceux qui se trouverent en celle du Roi son Pere , qui étoit alors fort grosse , parce qu'on y étoit venu de tous les endroits des Pais-bas , tant pour satisfaire leur curiosité , que pour témoigner leur zèle envers l'Empereur. Ce Prince aussi envoya sa Cour où il y avoit alors plus de 700. Princes , Barons , ou Gentilshommes , à un mille hors de Bruxelles pour le recevoir. Le Chancelier de Brabant , avec le Conseil , le President de la Chambre avec ses Assesseurs , les Bourgués-Mestres , Auditeurs , Conseillers , Recteurs , Pensionnaires , & Lieutenant le furent recevoir à la porte de la Ville. Ceux de la Ville portoient des

Son entrée à Bruxelles.

Robes longues de Velours cramoisi, doublées de Satin de la même couleur, avec des Bonnets ronds de Velours noir; & ceux de la Province, comme les Conseillers, Secrétaires, Notaires, & autres Officiers, portoient des courtes Robes de Damas cramoisi, & des Bonnets de la même couleur, tous à cheval, au nombre de deux cens quatre-vingt six.

*On le
reçoit à
la pre-
mière
porte.*

Dés qu'ils apperçurent le Prince, ils descendirent tous de cheval, ce que fit aussi Philippe, & après avoir écouté le compliment que lui fit en peu de paroles le Grand Pensionnaire, le Prince remonta à cheval, ce que firent aussi les autres après lui, & le suivirent avec la Noblesse. Les Bourgeois étoient sous les Armes, rangés en double haie par-tout où il devoit passer, pour faire plus d'honneur à son entrée, & arrêter la foule innombrable de Peuple qui étoit accourue à Bruxelles de toutes les Provinces voisines. Le Prince entra majestueusement, entre le Cardinal de Trente qu'il avoit à sa droite, & le Prince fils du Duc de Savoye qui étoit à sa gauche, monté sur un cheval d'Espagne blanc, dont la Housse & le Harnois étoient fort riches. Il étoit habillé à l'Espagnole, avec un Casaquin Violet, en broderie d'or, plissé sur des bandes de Velours violet & de Taffetas. Il portoit un chapeau haut d'une coudée, & qui n'a-
voit

Voût pas plus de quatre doigts de bord , violet aussi , bordé d'or , avec une plume blanche. Après lui on portoit l'Étendart Royal ; il étoit au milieu , ayant à sa droite le Duc d'Albe , en qualité de Lieutenant de l'Empereur , & à sa gauche l'Evêque d'Arras. Ensuite marchaient les autres Grands & Barons aussi trois à trois.

De la premiere porte on marcha en bon ordre vers la seconde ; on ne voyoit de tous côtez , qu'Arcs de Triomphe , Devises , & Vers à la louange du Prince. Il fut reçu à cette seconde porte , en pompe par le Doyen & les Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Sainte Gudulle , près du Cimetiere , portant de riches Chapes de Brocard d'or & de Soye , & par les quatre Ordres des Mendians. Le Prince descendit de cheval , & en même temps le Chancelier de l'Ordre de la Toison d'Or lui presenta une Croix à adorer , ce qu'il fit à genoux avec beaucoup de dévotion , mais avec une courte priere. Quand il eut fait la cérémonie , le Doyen le complimenta en peu de paroles en Flamand , de la part du Chapitre , & l'Evêque d'Arras , qui avoit servi d'Interprète aux autres complimens qu'on avoit faits au Prince , le fût encore en celui-ci. Ensuite il entra dans l'Eglise precedé du Clergé & suivi des autres Princes , du Cardinal de Trente , du Duc d'Albe , & de plusieurs Barons , & fut

*A la
seconde
porte.*

se mettre à genoux devant le grand Autel , sur un Tapis & des Carreaux de velours , ayant à sa gauche le Cardinal de Trente , à genoux aussi sur le Tapis & sur un Carreau , mais plus bas d'une marche , & l'on chanta fort melodieusement , le *Veni Sancte Spiritus*.

On va
au Pa-
lais.

Cela fait , & le Clergé l'ayant reconduit jusqu'à la porte de l'Eglise , il remonta à cheval avec sa suite , & continua son chemin vers le Palais ; il trouvoit par tout de nouveaux spectacles , & d'autres Arcs de triomphe. Comme il entroit dans la place du Palais il y fut reçu par un agreable concert de Luts & autres Instrumens de Musique , que l'on avoit placez sur un échafaut , magnifiquement orné , devant la porte des Marchands Venitiens , qui en faisoient la dépense. Les Musiciens portoient de grandes Robes de Brocard d'Or & de Soye , & des bonnets de Velours , avec des plumes de diverses couleurs. Il entra dans la place sous un Arc de Triomphe d'une admirable structure , sur lequel on voyoit les statües de l'Empereur Charles V. & du Prince son Fils. Au dessus & vers le milieu de l'arc on voyoit une Renommée de bois doré , avec sa Trompette , ornée de perles & de pierreries , & autour on lisoit ces paroles qui sembloient sortir de sa bouche.

*In omnem Terram exivit Caesaris Fama
Et in fines Orbis Terra, mandatis ejus
obediunt.*

C'est-à-dire, *La reputation de l'Empereur est répandue dans toute la Terre, & jusqu'au bout du Monde on obéit à ses Ordres.* La Cour & la Place du Palais étoient remplies d'une si grande foule, qu'il fut impossible pendant plus de demi-heure de faire faire place au Prince & à sa suite pour y passer ; mais quoi qu'il fût déjà obscur, la Place étoit illuminée d'un si grand nombre de Flambeaux, qu'il y faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Au milieu de la Place Philippe mit pied à terre, parce qu'il apprit, que les deux Reines, Marie & Eleonor, ses Tantes, l'attendoient à la porte du Palais. Il fut accueilli par ces deux Princesses qui l'embrassèrent, le mirent au milieu d'elles, & le conduisirent à l'Empereur son Pere, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience dans son Appartement. Philippe s'approchant de son Pere, se mit respectueusement à genoux devant lui, embrassant ceux de l'Empereur, qui pour lui témoigner une tendresse paternelle, le releva en même temps de ses propres mains, l'embrassa pendant long-temps, & le baisa plusieurs fois des deux côtez,

*Accueil
de son
Pere*

versant tant de larmes de joye, qu'il fit pleurer les deux Reines, le Prince, & tous les Grands Seigneurs de la Cour. Toute la nuit on fit tant de feux de joye publics & particuliers, qu'il sembloit que la Ville étoit toute en feu; chacun des Bourgeois ayant tâché de se distinguer & de surpasser son Compagnon à imaginer quelque agréable réjouissance. Au milieu de la place du Palais il y avoit un grand feu en pyramide qui dura toute la nuit, il est vray que le moindre feu d'Artifice qu'on fasse aujourd'huy, vaut mieux que cent de ceux qu'on faisoit en ce temps-là; tant on a raffiné sur ces sortes d'inventions.

Messe Le lendemain matin, l'Empereur con-
duisit *le Prince* duiisit le Prince Philippe à la Cathedrale,
accompagné de tous les Grands de la Cour,
 & de tous les Magistrats de la Ville. On y
 célébra une Messe Solennelle avec la Musi-
 que de l'Empereur; pour rendre graces à
 Dieu, de ce qu'il avoit heureusement con-
 duit le Prince, dans un si long voyage. En-
 suite les Bourgues-Mestres & toute la Re-
 gence se transporterent au Palais; & pre-
 sentèrent respectueusement au Prince une
 grande & riche Coupe de vermeil avec son
 couvercle, si pesante, qu'à peine un hom-
 me des plus forts la pouvoit porter. Mais
 elle étoit beaucoup plus considerable par
 l'excellence du travail, que par sa matiere,
 curi-

Enrichie de Figures , de Lettres Hyeroglyphiques : entre autres parolés il y avoit celle-ci autour du couvercle :

Imperator Cæsar Constantinus, prostrato ad Pontem Milvicem Tyranno Maxentio post gravem ccc. ferè annorum persecutionem , afflictam Christi Ecclesiam in Libertatem asservivit.

C'est-à-dire : L'Empereur Constantin, après avoir deffait le Tyran Maxence prez du Pont Mele , délivra l'Eglise affligée de Jesus-Christ , après une cruelle persecution de trois cens ans.

Le Pensionnaire , (qui est une charge à peu près comme celle de Procureur ou d'Avocat general) complimenta le Prince de la part des Bourgues-Mestres & de la Ville , le priant d'agréer le present qu'on lui portoit avec respect , non pas pour la valeur , mais parce qu'il étoit accompagné du cœur de tous ses Sujets , qui l'assuroient par-là d'une obéissance profonde. L'Evêque d'Arras répondit au nom du Prince , qu'il acceptoit avec plaisir , le present , & le cœur de ceux qui le lui faisoient. On ne sçauroit dire combien l'Empereur fut satisfait d'avoir

Divers
autres
événem.
mens.
1549.

le Prince son Fils auprès de lui ; car en peu de temps, & tout jeune qu'il étoit , n'ayant alors que vingt-deux ans , il reconnut qu'il étoit grave dans ses discours , subtil dans ses réponses , sage dans ses résolutions , prompt à comprendre les affaires les plus embarrassées , prudent à dire son avis dans les affaires les plus importantes , judicieux , & intelligent dans les tours & détours du Siècle : Aussi dès le second jour de son arrivée , il l'admit dans son Conseil Secret , & le fit même presider en sa place.

*Il est
venu
dans
toutes
les Vil-
les.*

Il est vrai que pendant trois mois il fallut accorder à toutes les Villes du Pais , qui le demandoient avec empressement , le plaisir de voir le Prince , que chacune se faisoit honneur de voir chez Elles , & que l'Empereur ne leur voulut pas refuser. Ainsi il alloit tantôt dans une Ville & tantôt en une autre , ordinairement accompagné de la Reine Gouvernante , & par tout ce n'étoit que Fêtes , Bals , Cavalcades , presens , & receptions magnifiques. Mais comme Anvers étoit alors la plus riche , la plus peuplée , & la plus magnifique Ville du pais , Elle voulut aussi se distinguer en cette occasion , & surpasser toutes les autres dans la belle entrée qu'on lui fit au commencement de Septembre. Huit cens Bourgeois à cheval habillez de Velours bleu , avec un nombre

bre infini de rubans de la même couleur sur la tête des chevaux , lui allerent au devant , à deux mille hors de la Ville , precedez de six en six de quatre Estaffiers & de deux Pages , richement habillez. C'étoient pour la plûpart des Recteurs , Magistrats , & Officiers de la Ville , tant Regens que hors de Charge. Plus de quatre mille Bourgeois habillez & armez d'une même sorte lui allerent aussi au devant à pied. On érigea vingt - quatre Arcs de Triomphe , qui coûterent vingt mille Pistoles , grosse somme en ce temps-là , où l'argent n'étoit pas si commun qu'aujourd'hui.

Comme la Ville d'Anvers étoit alors, *Anvers*
 ce qu'est aujourd'hui celle d'Amsterdam, 1549
 c'est-à-dire , qu'elle passoit pour la plus riche & la plus fleurissante du païs , il y eut un plus grand concours de monde qu'en aucune autre , parce que l'on s'assuroit de voir à cette entrée des choses plus rares qu'aux autres. Pendant huit jours le Prince & la Reine Gouvernante furent traitez aux dépens de la Ville avec toute leur suite , & tous les jours on leur donnoit quelque nouveau divertissement , des Festins , Joûtes , Tournois , Bals , Jeux , & délicieux Repas. Tous les soirs on faisoit des feux d'artifice d'une nouvelle invention dans les places publiques , outre ceux des particuliers ,

422 LA VIE DE CHARLES V.

fiers , & pendant tout ce temps - là il ne se parla entre les Bourgeois que de Bals & de Festins. La Ville fit présent au Prince d'une Statuë de la grandeur d'une femme , représentant l'Abondance , qui embrassoit une grande Coupe d'argent dans laquelle il y avoit douze mille Ducats. Aussi sortit-il de cette Ville plus satisfait que d'aucune autre.

*Non-
velles
affli-
geantes.* Mais quelque grande que fût la joye de l'Empereur , de voir le Prince son Fils si caressé en Flandre , cependant comme les plaisirs du monde sont mêlez de quelque amertume , il faut avouer que Charles V. l'éprouva dans cette occasion , comme il l'avoit souvent fait , & que sa joye fut interrompue par les nouvelles qu'il reçut alors , & qui l'affligerent beaucoup , des grands desordres & dommages que Dragut avoit causez sur la Mer Méditerranée , où il avoit non seulement infesté les côtes de Naples , d'Italie , & de plusieurs autres lieux , mais interrompu entierement le commerce. On ne fera peut-être pas fâché , d'apprendre en cet endroit quelques particularitez de la vie de ce fameux Corsaire.

Dragut. Dragut-Rais étoit Turc de naissance , pas mal-fait de sa personne , courageux , hardi , intrépide , infatigable. Il entra au service de Barberousse , Roy d'Alger , en qualité de Matelot , & il eut le bonheur d'être

d'être si fort à son gré, qu'après l'avoir mené pendant quatre ans avec lui à pirater, il le jugea digne d'être Chef d'Escadre, de sorte qu'en 1540. il l'envoya en Course avec dix Vaisseaux, avec lesquels ayant fait descente dans l'Isle de Corse, il la ravagea. André Doria ayant appris cela à Messine, où il étoit avec vingt & une Galeres, dépêcha contre lui Jeannetin Doria son Lieutenant & son Neveu, pendant qu'il courut nuit & jour à l'entour de cette Isle, pendant six jours, le suivant & demandant par tout de ses nouvelles sans en pouvoir apprendre.

Finalement le second jour de May au point du jour il trouva ce Barbare en un endroit de cette Isle, où il avoit débarqué le butin qu'il avoit fait, & étoit occupé à en faire le partage avec ses gens. Surpris en cet état, où il étoit hors de défense, il devint lui-même, tous les Vaisseaux, ses gens, & son butin, la proie de Jeannetin Doria, hors deux Galeres, qui se trouvant écartées, eurent le bonheur d'échaper par la fuite. Incontinent il fit attacher Dragut à la chaîne, avec tous les Turcs & les Mores qui étoient sur les Galeres, & l'on en tira cent soixante-quatre Esclaves Chrétiens que l'on mit en liberté. Avec ce riche butin Jeannetin s'en retourna à Genes, pour recevoir les louanges & l'applaudissement

*Pris
par Do-
ria.*

lui fit de deux mille Sultans qui valent autant de Ducats. Sur ces entrefaites Jeannetin qui étoit alors à Messine, où il passa l'Hyver loin de sa femme, devint amoureux d'une Dame veuve, extraordinairement belle, qui avoit un fils âgé de quinze ans, & qu'elle aimoit avec passion, Esclave à la Cour de Barberousse, qui l'aimoit souverainement à cause de sa beauté; ce qui faisoit qu'il n'avoit pas voulu traiter de sa rançon avec sa mere, qui souhaitoit avec passion de le retirer. Cette femme n'oublioit pas, lors que Jeannetin la courtoisoit, de se souvenir de procurer la liberté à son cher Fils. Aussi eut-il cette complaisance pour elle, qu'il fit dire à ceux qui sollicitoient la liberté de Dragut, que si outre les deux mille Sultans offerts, on vouloit mettre en liberté un jeune Esclave nommé François Galassi, il relâcheroit Dragut. Barberousse accepta l'offre, envoya les deux mille Sultans à Messine avec le jeune Esclave, Dragut fut envoyé à Alger, & la Veuve, Maîtresse de Doria, eut pour présent son Fils, & les deux mille Sultans. D'autres disent, que la somme fut de quatre mille Sultans, qui valent autant que des Ducats d'or.

Il retourne en Afrique.

Quoi qu'il en soit, il est certain, que quand on en auroit demandé deux fois autant, Barberousse souhaitoit si fort d'avoir Dragut,

Dragut, qu'il l'auroit donné. Il témoigna publiquement la joye, qu'il avoit de son retour, & le mit dans ses premières Charges de Corsaire. Celui-ci irrité contre les Chrétiens cherchoit l'occasion de se vanger, & de rétablir sa réputation auprès des Turcs & des Arabes, de qui lui fut aisé, ayant le secret de se faire aimer, par une libéralité si extraordinaire, qu'il n'eut jamais l'avidité de prendre rien pour lui en particulier du Butin, en qualité de Chef, se contentant d'une portion égale à celle de chacun des Matelots & Soldats; appas capable de gagner le cœur des plus Barbares. Aussi tous souhaitoient d'entrer à son service, & il falloit avoir des recommandations pour y avoir une place. De sorte que pouvant choisir, il ne prenoit que les plus braves & les plus intrepides; gens qui ne connoissant point le peril, quand il falloit combattre pour la gloire, venoient à bout des entreprises les plus difficiles; ce qui lui acquit une tres-grande réputation.

Barberousse avoit travaillé à mettre bien Dragut dans l'esprit de Soliman, & il y avoit si bien réussi, que la première fois qu'il le vit, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup son courage, & lui donna un Turban & une Veste; Présent qu'il avoit accoutumé de faire aux gens dont il estimoit le mérite. Mais Barberousse vint à mourir.

Il acquiesce de l'autorité.

418 LA VIE DE CHARLES V.
mourir pendant que la réputation de Dragut étoit la plus florissante, ce qui lui acquit plus d'autorité parmi les Arabes d'autant plus que Soliman lui écrivit :

Qu'il pouvoit s'assurer, qu'il auroit pour lui la bonne opinion & l'estime qu'il avoit toujours eu pour Barberousse, parce qu'il esperoit, qu'il auroit pour lui le même zele, que l'autre avoit toujours fait paroître pour son service. La premiere pensée de Dragut fut de faire quelque action d'éclat, qui lui pût acquérir encore plus de crédit auprès de Soliman, le rendre plus glorieux & plus formidable, & avancer les affaires. Après avoir pensé à plusieurs entreprises, il se détermina à celle de se rendre maître de la Ville d'Afrique, située sur une langue de terre de la Mer Méditerranée; place fort commode pour la navigation, ce qui y avoit attiré un grand nombre de Juifs d'Espagne & de Portugal, & l'avoit rendu très-riche. Mais voyant qu'elle étoit trop peuplée & trop bien fortifiée, pour la pouvoir emporter par les Armes, il se servit de ruses & d'artifices, avec tant d'habileté, qu'ayant trompé les Mores qui la gardoient, il s'en rendit maître.

Il devint
puissant

Soliman fut fort content de cette nouvelle acquisition de Dragut, prévoyant les avantages qu'il en pourroit tirer pour ses desseins sur la Méditerranée, & ce grand

Cog-

orfaire y mena son Escadre, qui n'étoit
 ie de douze Galeres, & se rendit si puis-
 nt, qu'avec les Droits, que la Ville lui
 yoit en qualité de Seigneur, il leva une
 rmée de trente bonnes Galeres, & se fit
 ppeller *Prince d'Afrique*. Pour gagner
 affection de ses nouveaux Sujets, il prit
 a résolution de remplir cette Ville du Bu-
 in qu'il feroit sur les Chrétiens; ainsi, sans
 voir égard à aucune Nation, il couroit
 a Mer, faisoit du pis qu'il pouvoit sur
 es Côtes, & prenoit tous les Vaisseaux
 qu'il pouvoit attraper, hors ceux qui a-
 voient des Passeports pour négocier en A-
 frique; ainsi en peu de temps il rendit
 cette Ville la plus florissante de toutes
 celles qui étoient sur ces Côtes; mais il en
 vouloit sur tout aux Vaisseaux de l'Empe-
 reur, & de la Côte de Genes, pour se
 vanger de l'affront, qu'on lui avoit fait
 de le mettre à la chaîne, & de le faire ra-
 mer, disant souvent, *qu'il cherchoit l'oc-
 casion de faire du mal au mary, & de faire
 du bien à sa femme.*

Au mois de May de cette année (d'au-
 tres disent, que ce fut au mois d'Août Domé-
mages.
 de la précédente) Dragut mit à la Mer 1549
 avec douze Galeres, & infesta beaucoup
 les Côtes Chrétiennes. Il alla particulie-
 rement sous la Banniere d'Espagne en un
 lieu appelé *Quartuccio*, au voisinage de
Castell

430 LA VIE DE CHARLES V.
Castell' à mare di Stabia, où il fit beaucoup de Butin, & d'Esclaves de tout sexe & de tout âge, & il auroit encore fait plus de mal ; si de Gragnano, & d'ailleurs, il n'y eût accouru en grand diligence un nombre considerable de gens armez, qui l'obligerent de se rembarquer. De-là il alla vers la Côte de Procida, où il arbora la Banierre blanche de la Redemption. Quelques Chrétiens allerent à son bord, & racheterent tous les Esclaves, excepté une tres-belle fille qu'il voulut garder pour lui. Quelques jours après, & pendant qu'il cherchoit deçà & delà à pirater, une des plus grandes Galeres de l'Escadre Espagnolle, allant de Barcelone à Genes pour y porter quelques Officiers de guerre Espagnols, & quarante mille Ducats pour Gonzague, Gouverneur de Milan (elle portoit aussi Donna Agate Epouse de Don Indico d'Avolos, Gouverneur de Pavie, avec six autres Dames, & autres femmes) tomba entre les mains de ce Barbare, qui s'en retourna à Afrique triomphant de son Butin. Ensuite il travailla à faire fortifier la Ville, & la rendit l'azyle de tous les Corsaires, en telle sorte que le seul nom d'Afrique donnoit l'épouvante à toutes les Côtes, & empêchoit le commerce des Chrétiens sur la Méditerranée, ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Charles V. Nous verrons dans

ns le Livre suivant les autres progez de
Cersaire.

Sur ces entrefaites il arriva un Courrier
l'Empereur de la part de son Ambassa- ^{Mort}
eur à Rome, qui lui portoit la nouvelle ^{de Paul}
de la mort du Pape Paul III. arrivée le ^{III.}
dix-sept Novembre de cette année : à peine
voit-il achevé de lire la Lettre, qu'il dit
au Prince son Fils, qui lui demandoit s'il
avoit quelque chose de nouveau, *Qu'il*
est mort à Rome un bon François, & lui
ayant donné la Lettre à lire, il ajoûta,
Je suis assuré, mon Fils, que si les parens
du Pape ont fait ouvrir son Corps pour l'em-
baumer, on y aura trouvé trois fleurs de
Lis gravées sur son Cœur.

Cela me fait souvenir du discours, &
de l'instruction que Charles V. donna au
Prince Philippe son Fils, deux jours après
qu'il fut arrivé à Bruxelles. Quelques-uns
disent, qu'il le fit en présence du Duc d'Al-
be & de Ruigomez, ce qui pourroit être;
mais s'il en faut croire Sandoval, il lui fit ce
discours tête-à-tête; quoi qu'il en soit,
il est certain, comme l'expérience l'a fait
voir, que Philippe en fit son profit en
son temps.

INSTRUCTION

De l'Empereur Charles - Quint au
Prince Philippe son Fils.

Les
Princes
sujets
aux dis-
graces.
1549.

M On cher Fils. Le cours de ma vie, qui n'a été que trop pleine de fatigues & de douleurs ameres, a été une Ecole qui m'a souvent donné occasion d'apprendre que les Princes, étant semblables au feu qui monte toujours, ont accoustumé de concevoir de vastes desseins; mais qu'ils sont sujets à voir manquer ceux où ils croient réussir plus facilement, & que lors qu'ils se croient montez au plus haut faite de la gloire, ils tombent dans les plus grandes disgraces. Vous en voyez deux grands exemples en ce qui vient de m'arriver, sçavoir l'entreprise d'Alger, & les avantages que l'Electeur Maurice & ses Alliez, viennent de remporter sur moi, après tant de glorieuses Victoires. L'un & l'autre a servi à me faire connoître, que les Princes, quelque grands & puissans qu'ils soient, ne doivent pas avoir tant de confiance en eux-mêmes, & que la Providence de Dieu préside sur leurs actions, aussi-bien que sur celles des moindres hommes. L'état de mes affaires & celles de l'Empire, lors que

j'y suis parvenu , étoit tel , que je n'ai pu avoir ni exemples , ni instructions sur lesquelles je pûsse regler ma conduite , & j'ai été obligé d'être moi-même mon Maître & mon Disciple. Ainsi ce n'est pas sans raison , mon cher Fils , que je vous ai exposé à un si long & si pénible voyage pour vous avoir auprès de moi , parce que voulant travailler à vous rendre tel que moi , les instructions que je vous donnerai de bonne heure , ne vous seront pas , à ce que j'espère , inutiles.

J'avouë , après avoir considéré l'instabilité , & les changemens étranges & si fréquens , qui arrivent dans toutes les affaires du monde , & encore plus dans celles des Etats , qu'il semble impossible à la plus grande expérience que l'on puisse avoir , de pouvoir vous donner des regles , sur lesquelles vous puissiez prendre des mesures justes , pour la conduite des Royaumes , & le Gouvernement des Etats , auxquels vous me devez succéder comme mon unique heritier. Cependant l'amour paternel que j'ai pour vous , & qui ne sçauroit être plus grand , l'obligation où je suis de rendre service à Dieu , & celle de ma conscience , m'engagent à vous donner quelques instructions sur certains Chefs principaux , priant ce Pere des lumieres , qui en qualité de Roy des Rois preside sur le Gouverne-

*Charles V.
commence à
donner
des Instructions à
son fils.*

ment de tout le monde, qu'il veuille par sa sainte bonté & clémence vous assister, lors que vous serez appelé à commander à tant de peuples, & qu'en attendant, il mette dans votre esprit & dans votre cœur les dispositions, & les lumieres nécessaires pour profiter des bonnes instructions qui vous seront données, & d'en sçavoir faire un bon usage, lors que nôtre Pere commun vous appellera à commander à des Royaumes, qui sont plus vôtres que miens. Je puis cependant vous assûrer, que la protection de Dieu ne vous manquera pas, si dans tous vos desseins vous avez principalement en vûë le service de Dieu, & qu'après avoir fait tout ce qui se peut aux affaires, vous remettiez le succez & l'évenement de vos projets & de vos Actions à sa volonté, pour en ordonner comme il le trouvera bon; ce sera le moyen, & de ne vous pas trop affliger des mauvais succez, & de ne pas vous réjoûir des bons jusques à en devenir orgueilleux.

L. Foy
& la
Justice.
 1542. La premiere instruction, que je vous donne, est, que si vous voulez que Dieu vous soit favorable, il faut que vous ayez beaucoup de zele pour l'observation & la protection de nôtre Sainte Foi en tous lieux, mais particulièrement dans les Royaumes & Etats dont vous devez heriter, que vous pourrez conquerir, ou qui tomberont sous
 votre

vôtre puissance de quelque manière que ce soit : vous devez travailler à faire observer la Justice , n'y établir que des Juges habiles , expérimentez & integres ; veiller sur eux , afin d'empêcher par votre autorité , qu'il ne soit fait tort à personne , & que les recommandations des riches & des puissans ne puissent pas faire du tort à la cause des foibles & des pauvres , & vous souvenir sans cesse , que la bonne Foy & la Justice du Prince sont les deux Avocats qui plaident en sa faveur devant Dieu , & qui font descendre sur lui les bénédictions du Ciel.

Comme après tant de travaux , & tant de fâcheuses guerres , que j'ai été obligé de soutenir avec tant de dépenses , & au péril même de ma vie , pour tâcher de ramener les obstinez heretiques d'Allemagne dans le bon chemin d'où ils se sont égarés , il ne s'est pu trouver d'autre moyen que la convocation d'un Concile , auquel se sont enfin soumis , après tant de sollicitations de ma part , de prières & de menaces que j'y ai employées , tous les Etats de l'Empire , tant Catholiques que Luthériens ; je vous exhorte d'entrer dès aujourd'huy , dans cette sainte œuvre , de faire tout ce qui dépendra de vous , pour la conduire à la perfection , & de travailler de concert avec le Roy des Romains votre Oncle , les autres Rois , & les Ministres du Pape , à ce que chacun

Concile

de son côté se rende Mediateur & Promoteur de ce Concile, & contribué à le faire réussir, à la gloire de Dieu, & au bien de l'Eglise.

*Le saint
Siege.*

Vous devez sur toutes choses avoir toujours le cœur plein de respect & de veneration pour le saint Siege, qui est la base & le fondement de la Religion Catholique, contre laquelle les Heretiques vomissent tant de calomnies. Charlemagne & plusieurs Rois de France ses Successeurs, ont fort bien reconnu, combien un Prince pieux & Chrétien est obligé, de maintenir l'autorité du saint Siege, puisque sans épargner ni fatigues, ni voyages, ni dépenses, ils sont allez si souvent à son secours avec de puissantes Armées, lors que les Barbares le vouloient opprimer. Oui, mon fils, piquez-vous d'une sainte ambition de surpasser tout autre Prince, lors qu'il s'agira de proteger le saint Siege, ou de lui témoigner de la veneration : quand il se trouveroit des Papes, qui n'en useroient pas bien envers vous (comme j'en ai éprouvé de tels) faites comme moi, qui me suis plaint des défauts de la Personne, sans perdre le zele & le respect dû au saint Siege, & faites tout vôtre possible pour étendre son autorité.

*Bene-
fices.*

Quant à ce qui regarde les affaires des Eglise particulieres, les Benefices & Abbayes

Bayes qui sont de Collation Royale , & où vous avez droit de nommer , vous devez sur tout prendre soin & tenir la main , à faire que ces places soient remplies par de bons Sujets , sçavans , expérimentez , de bonne vie & mœurs , & que chacun ait les qualitez convenables à la qualité du Benefice auquel il sera nommé , afin qu'il puisse en remplir toutes les fonctions. Et comme c'est ici une affaire de grande importance , vous ne devez nommer personne à la recommandation de qui que ce soit , sans vous être bien informé de lui , autrement Dieu seroit mal servi , votre conscience en seroit chargée , les Peuples en seroient mal-contens , & il en pourroit arriver plusieurs scandales à l'Eglise , & plusieurs affaires dangereuses à l'Etat. Sur toutes choses vous devez avoir soin que ceux qui ont Cure d'âmes , ne se dispensent pas de la résidence sans de grandes raisons.

Mais puisque JESUS-CHRIST ne nous a rien recommandé dans son Evangile si expressément que la paix , que l'on ne peut être non seulement bon Prince , mais non pas même bon Chrétien , sans l'avoir au cœur : & que celui qui a donné sa propre vie pour nous , nous ordonne si souvent de l'aimer , & nous déclare qu'il l'aime sur toute autre chose ; étant d'ailleurs impossible que les Princes n'les Peuples puissent

Paix.

sans elle servir Dieu comme il faut, & que la guerre est la source de tant de malheurs; vous devez, mon Fils, accoutumer de bonne heure votre cœur aux pensées pacifiques, & éviter avec soin tout ce qui pourroit vous porter à la guerre, à moins qu'elle ne soit si nécessaire, que Dieu & le Monde voyent, que vous avez été contraint de la faire sans le pouvoir éviter. Vous avez d'autant plus de sujet de l'éviter, que nos Royaumes & nos Etats, étant épuisés par des grandes charges, que j'ai été obligé de mettre sur mes Peuples, sans quoi il ne m'auroit pas été possible de soutenir tant de Guerres; & comme elles ne finiront pas encore, selon toute apparence, & que les Peuples seront par conséquent chargez de plus en plus, quand vous monterez sur le Thrône, vous ne serez jamais aimé de vos Sujets, qu'en leur donnant la paix.

*Engage-
mens.*

Pour cette guerre que j'ay entreprise, bien plus pour la défense de la Religion que pour mon propre intérêt, j'ai été obligé, afin de ne pas ruiner entièrement mon Peuple, d'engager non seulement beaucoup de Vases d'or, d'argent, & de pier-
reries, mais plusieurs Terres & Seigneuries dans le Royaume de Naples, de Sicile, & d'Espagne, ce qui m'a donné beaucoup de chagrin, parce que non seulement nos Peuples, mais encore nos ennemis, conplurent
T de-là,

De-là , que nos Revenus & nos Trésors
 sont épuisez : outre qu'il n'est pas de la
 gloire, ni de la Majesté d'un Prince, d'être
 obligé à faire un tel commerce. Ainsi
 je vous conjure de travailler avec soin à
 chercher les moyens de dégager, ce que
 la nécessité m'a forcé de mettre en gage;
 ce qui vous fera beaucoup d'honneur; &
 d'éviter par une paix continuelle, de tom-
 ber dans les inconveniens qui me sont arri-
 vez, puis que je ne puis faire moi-même
 ce que je vous recommande.

Quoi que vous deviez vivre en bonne
 intelligence avec les autres Princes, vous *Amis*
 devez le faire particulièrement avec le Roy *avec*
 Ferdinand mon Frere & vôtre Oncle, & *son On*
 avec le Prince Maximilien vôtre Cousin & *cle*
 mon Neveu. Il ne suffit pas même de vivre en *son Cou*
 bonne correspondance simplement avec *sin.*
 ces deux Princes, il faut avoir une entière
 confiance en eux; comme je suis assuré
 qu'ils vous en donneront toute sorte de
 sujet, je vous exhorte d'en faire le même
 envers eux. Vous ne devez pas seulement
 en user de la sorte, parce que la Religion
 Chrétienne l'ordonne, & que la liaison
 d'un même sang vous y oblige; mais pour
 l'intérêt reciproque de vôtre conservation.
 J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour faire
 déclarer mon Frere Roy des Romains;
 j'en suis venu à bout, par la benediction

440 LA VIE DE CHARLES V.
de Dieu ; & je l'ai fait afin de vous inter-
resser l'un & l'autre , à soutenir & à défen-
dre nôtre Maison. Après ma mort , Ferdi-
nand deviendra puissant par le moyen de
l'Empire , vous le ferez encore davantage ,
étant Maître de tant de Royaumes & d'E-
tats , en forte que personne n'osera vous
inquieter , quand on sçaura que vous serez
soutenu par les forces d'un si puissant On-
cle , ni attaquer vôtre Oncle , quand on le
verra appuyé des vôtres. C'est le grand fruit
que produira l'étroite union , amitié , &
confiance , d'un si grand Oncle avec un si
puissant Neveu.

Donters Ferdinand mon Frere aura soin de tenir
en paix l'Allemagne , de hâter l'affaire
du Concile , & de faire durer la Treve avec
le Turc , & j'espere d'obtenir des Etats
d'Allemagne , où j'irai bien-tôt , une bon-
ne somme d'argent pour nous défendre , en
cas que le Turc ou le Roy de France , ou
autres viennent à nous attaquer , voyant
qu'il est impossible que j'en puisse tirer de
mes Royaumes & Etats , pour en secourir
l'Allemagne , en cas qu'on vînt l'attaquer ;
ce qui vous sera impossible à vous-même
quand vous monterez sur le Trône , parce
que vous les trouverez ruinés ; de sorte que
pour l'amour de vous je dois travailler , ce
que je ne manquerai pas de faire , à main-
tenir la paix , afin que nos Peuples aient le
temps

III. PARÉ. LIV. IV. 441.
temps de se remettre en bon état, jusques à
ce que l'Allemagne se puisse défendre par
elle-même.

Il seroit de l'intérêt de la Chrétienté, de *Turcs.*
pouvoir faire la guerre au Turc, afin de
l'empêcher de s'agrandir à nos dépens; mais
il est devenu trop puissant, par le refus que
les autres Princes ont fait de se liquer avec
moi, comme je l'aurois souhaité; & com-
me on pourroit aujourd'huy lui faire la
guerre, sans ruiner tous les Princes Chré-
tiens, & avec peu d'esperance de le vain-
cre, il faut faire de nécessité vertu. Ne
pouvant trouver nos avantages à lui faire la
guerre, il faut faire durer autant qu'il se
pourra la Trêve que j'ay faite avec lui, &
éviter adroitement de rompre avec lui, à
moins qu'il ne vous y oblige; & auquelcas,
il ne faut épargner ni dépenses, ni fatigues
pour secourir Ferdinand mon Frere, quand
même vous auriez la guerre dans les Roya-
mes de Naples ou de Sicile.

Outre l'étroite confiance que vous devez *Ele-*
entretenir avec le Roi Ferdinand mon Frere *teurs.*
& votre Oncle, vous ferez bien de vivre en *1549.*
bonne amitié avec tous les Electeurs de
l'Empire, parce que ne faisant avec lui, &
les autres Princes, qu'un même Corps, il
n'est pas seulement convenable, mais d'u-
ne nécessité absolue, à cause des Pais-Bas,
& du Duché de Milan, d'en user de la sor-

te envers votre Oncle, les Electeurs, & les autres Princes de l'Empire. Cela fera que vous pourrez tirer de grands avantages de l'Allemagne, sans qu'il difficilement pourriez-vous conserver les Pais-Bas & la Duché de Milan. Au reste vous ne devez pas faire difficulté de faire largement des presens aux Princes, de qui vous pouvez esperer des services; car par ce moyen, il vous en reviendra des avantages à vous-même, & en même temps vous appuyerez l'autorité, & le credit de Ferdinand votre Oncle.

amises. Quant aux Suisses, il est bon de les avoir pour amis, mais non pas pour Confidens, sur tout aujourd'huy, qu'ils ont embrassé une Religion differente. C'est une Nation mercenaire, & les Historiens nous apprennent qu'ils savent tourner gasaque quand ils veulent; ainsi il est nécessaire d'agir avec circonspection avec eux, comme j'ay fait, quand il s'agira de les prendre à votre service, & il ne le faut jamais faire, que sans l'assentiment des Allemans. Il est pourtant nécessaire que vous entreteniez un Ambassadeur en ce Pais-là, qui les assure incessamment de votre plus étouë amitié, à cause de la Ligue perpetuelle que la Maison d'Autriche a faite avec eux pour la Conservation de la Franche-Comté; il leur faut aussi payer exactement tout ce qui leur a été promis par cette Ligue.

Pour

Pour ce qui regarde le Pape d'aujourd'hui, vous n'ignorez pas combien il m'a donné sujet d'être mal satisfait de lui, quoique pour acquérir son amitié je me sois laissé porter à marier ma Fille Marguerite avec Octave Farnese son petit Neveu, qui tout Neveu de Pape qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un simple Gentilhomme; & cependant il n'a pas laissé de traverser mes desseins en Allemagne, & de me donner du chagrin au sujet du Concile, auquel il a finalement consenti après tant d'oppositions, & uniquement parce qu'il ne l'a pu éviter. Cela n'empêche pas que je ne vous prie, mon cher Fils, que toute votre vie vous ne regardiez pas à ce que pourront faire les Papes, mais seulement à la Dignité de Vicaires de Jesus-Christ où ils sont élevez, de leur rendre en cette qualité le respect extraordinaire qu'ils méritent, & de souffrir plutôt qu'ils vous fassent du tort, que de leur en faire. Je vous prie aussi d'entretenir une bonne amitié avec la Duchesse Marguerite ma Fille, d'avoir soin de ses Enfants pour l'amour de la Mere, & entre les Enfants, du Duc Octavio, & de considérer qu'elle est mon sang, que je l'ai toujours aimée, & que vous êtes obligé aussi par l'amour de Fils que vous me portez, de l'aimer.

Pour ce qui regarde les affaires de Plaisance, il est certain, que j'ai en beaucoup

444 LA VIE DE CHARLES V.
de déplaisir de la mort du Duc de Castro fils
du Pape, quoi qu'il ait été lui-même la
cause de son malheur; cependant, à cause
de la part qu'a pris en cette affaire Don Fer-
rante Gonzaga en qualité de mon Ministre,
je suis obligé de soutenir ce qu'il a fait,
parce qu'il ne l'a entrepris que pour le bien
de mes affaires, pour celui de toute l'Italie,
& particulièrement de l'Empire. J'ay cher-
ché les expédiens qu'on pourroit prendre
pour contenter en cette affaire, & l'Empi-
re & la Maison du Pape; je n'en ai pû trou-
ver d'autre, que de lui rendre Plaisance;
mais puis que nous en sommes Maîtres, je
suis d'avis de la garder jusqu'en un autre
temps.

*Concla-
ve.* Quant à l'Electiō des Papes, je vous
puis dire, que quoique mes Ministres à
Rome, se soient quelquefois servis de
mon autorité, pour en recommander quel-
ques uns, sur tout après la mort de Leon
en faveur d'Adrien, cependant je vous as-
sûre, mon Fils, que je n'ai jamais eu des-
sein d'interesser ma Conscience pour ou
contre qui que ce soit, parce que j'ay con-
sidéré que cette haute dignité étoit d'une
trop grande consequence pour le salut des
Fidèles; ainsi j'ay toujours crû qu'il falloit
laisser le soin du Conclave à Dieu, dont le
Pape est le Vicaire, & je vous conseille,
mon cher Fils, d'en user toujours de mê-
me,

me, d'autant plus que le Pape d'aujourd'hui est déjà en décrépitude.

Nous avons trois differens à démêler avec le S. Siege, ou avec le Pape, qui demandent de nôtre part beaucoup de précaution, d'adresse, & de fermeté. Le premier regarde le Royaume de Naples, parce qu'étant Fief de l'Eglise, la Cour de Rome s' imagine d'être en droit, sur le moindre prétexte, d'en accorder ou d'en refuser l'Investiture comme il lui plaît, comme Clement VII. me l'a bien fait voir, quoi que les tentatives qu'il a faites pour cela, n'ayent réussi qu'à sa confusion. Par cette même raison elle prétend encore d'affoiblir l'autorité temporelle de la Couronne dans ce Royaume, & d'augmenter la Spirituelle : ce qui rend aussi les Ecclesiastiques, & sur tout les Nonces du Pape, fiers & orgueilleux. Le 2. regarde la Puissance absolue du Roy dans la Sicile sur le Spirituel, ce qui paroît insupportable à la Cour de Rome, de n'avoir aucune autorité dans un Royaume Catholique. Le 3. concerne la Pragmatique de Castille, que Rome ne souffre qu'avec chagrin. Il faut, mon Fils, vous préparer à avoir souvent des differens avec les Papes sur ces trois Chefs, lors que vous serez Maître, ce qui m'est souvent arrivé aussi; cependant je n'ay pas laissé de conserver inviolablement mes droits, sans perdre le respect

*Diffi-
cultez
avec
Rome.*

respect que je dois , comme fils de l'Eglise ,
au Vicaire de Jesus-Christ. Rome aime
l'encens , il faut lui en donner.

*Veni-
siens.*

Tâchez de vous entretenir en bonne in-
telligence avec les Princes d'Italie , & de
dissiper par des caresses & des honnêtetez la
jalousie qu'ils ont de la prosperité de la
Maison d'Autriche. Il faut sur tout, quand
vous serez monté sur le Trône , garder
beaucoup de mesures avec les Venitiens, qui
sont bons Amis quand ils veulent , mais si
passionnez pour la conservation de leurs
Etats , qu'ils joient souvent deux Person-
ages en une même Scene , & prennent le
parti qui leur paroît le plus avantageux ,
sans s'informer d'autre chose. Je vous ex-
horte , d'observer ponctuellement les Trai-
tez que j'ai faits avec eux au sujet des
Royaumes de Naples , & de Sicile , & du
Duché de Milan , tant pour ce qui regarde
la Navigation & le Commerce , que les
Frontieres : & comme il y a apparence qu'ils
pourront souvent avoir des differens avec le
Roi Ferdinand vôtre Oncle, au sujet des Li-
mites , tâchez toujours de vous en rendre le
Mediateur pour les accorder.

*Floren-
ce, Fer-
raro &
Man-
tois.*

Le Duc de Florence ne peut qu'être de
vos Amis par reconnoissance , depuis que
je lui ay donné une si considerable Seigneu-
rie , dans un temps où cette famille étoit or-
fante , d'autant plus que j'ai dessein de gar-
der

Jeer la Ville de Sienné en mon pouvoir ,
 pour la lui rendre quelque jour , comme il
 est juste. Après tout , ou par raison d'Etat
 ou autrement , ce Duc sera toujours bon
 Ami de la Maison d'Austriche , nonob-
 stant ses alliances avec la France , ainsi il se-
 ra bon , de votre côté , de répondre à son
 amitié. Avec le Duc de Ferrare il faut tem-
 poriser , parce qu'à cause du Fief qu'il a en
 France , il semble qu'il ait de l'inclination
 pour Elle : il est vray qu'en considération de
 la bonne Justice que je lui ai renduë dans les
 affaires de Modene , Reggio , & Rovere , il
 a témoigné favoriser mes interêts dans tous
 les differens que j'ay eu avec Clement VII.
 quoi qu'il fût son Feudataire. Le Duc de
 Mantouë étant Vassal de l'Empire , & ayant
 ses Etats contigus à ceux du Roi Ferdinand
 votre Oncle d'un côté , & presque entou-
 rez du Duché de Milan de l'autre , ne peut
 qu'être de vos Amis ; ainsi il faut être des
 siens ; d'autant plus qu'étant Maître du
 Marquisat de Montferrat , s'il arrive que
 vous fassiez la guerre en Italie , comme ce-
 la ne manquera pas , à cause des prétentions
 des François sur le Milanés , le Montferrat
 est un Pais fort commode pour les Troupes ,
 & ce Duc m'en a entierement l'obligation ,
 puis que dans les differens survenus au su-
 jet de ce Pais-là , j'ay décidé en sa faveur ,
 & lui en ai donné l'investiture ; c'est ce que
 vous

vous ne devez pas oublier.

Genera La Republique de Genes ne peut manquer d'être toujours à vôtre devotion , tant parce que j'y ai des amis qui m'ont beaucoup d'obligation , que parce que cette Republique ne pouvant se maintenir par son Pais, qui est de petite étendue & sterile , ni autrement que par le commerce , & n'en pouvant faire de considerable que dans vos Etats & Royaumes, ils seront toujours obligez d'être de vos amis , avec d'autant plus de raison, qu'ils sont mal satisfaits des François , & les François d'eux ; outre que la Republique étant Fief de l'Empire , elle ne s'éloignera jamais de ses Interêts.

*Duc
de Sa-
voye.*

Je ne vous ai encore rien dit du Duc de Savoye , ce n'est pas que je l'aye oublié , étant aussi considerable , & aussi allié avec nous qu'il l'est. Ce Prince a le malheur d'avoir été chassé de son Pais par les François tant deçà que delà les Monts. Ils s'en sont rendus Maîtres , sur ce qu'il a refusé le passage de l'Armée Françoisé dans ses Etats , ce qu'il a fait , tant parce que ce n'étoit pas son intérêt de le permettre , que parce qu'il ne vouloit ni me tromper , ni faire du tort à nôtre Parenté. Le Prince Emanuel Philibert son fils a eu recours à moy , & je suis plus que payé de l'avoir pris en ma protection par les bons services qu'il m'a rendus , & qu'il me rend encore ; après ma mort vous devez

Je veze être fort content d'avoir à vôtre service un si grand Capitaine, qui ne vous servira pas seulement de l'Epée, mais de ses bons Conseils. J'ay résolu de n'entendre jamais à aucun Traité, à moins que la France n'ait restitué à ce Duc tous ses États, & si je ne puis en venir à bout, j'espère que vous le ferez. Les François prétendent de garder le Piémont, afin de troubler par leur inquiétude naturelle le repos de toute l'Italie, mais c'est à cause de cela même qu'il faut les en chasser; outre qu'il n'y a rien de plus juste que de soutenir les Droits de ce Duc. Faites en sorte que les Pensions accordées au Duc & au Prince son Fils leur soient exactement payées, parce qu'il y va de vôtre honneur, & de vôtre intérêt de n'y pas manquer, jusques à ce qu'ils soient rétablis dans leurs Etats. Il faut considérer, mon Fils, que la Savoye & le Piémont sont le seul rempart qu'il y ait contre la furie des François, qui muguent toujours l'Italie.

Pour ce qui regarde la France, depuis *La France* que j'ay commencé à regner, comme j'ay *ce.* toujours eu l'inclination à la paix, j'ay fait aussi tout ce qui m'a été possible, pour vivre en bonne intelligence avec le feu François I. & j'ay tâché de m'accorder avec lui par des Treves & des suspensions d'Armes, afin de l'obliger à lier une étroite & sincère amitié

amitié avec moy, qui avoit résolu de me liguier avec lui contre Soliman & les Luthériens, ce qui auroit été le moyen de ruiner & l'un & les autres, au grand avantage de la Chrétienté & de l'Eglise; mais je n'ay jamais pû y réussir, quoi que je l'aye souhaité avec passion, & que j'en aye facilité les moyens. Ce Prince n'a jamais gardé aucun Traité de Paix ni de Treve que j'aye fait avec lui, comme tout le Monde sçait, qu'autant qu'il ne pouvoit pas me faire la guerre, ou jusques à ce qu'il eût préparé les moyens de me tromper, n'ayant jamais usé que de dissimulation & de perfidie. Henri, son Fils, qui lui a succédé, montre ouvertement qu'il veut suivre les traces de son Pere. Mais ce qui me console est, que si la conduite du Pere envers moy a été détestable à toute la Chrétienté, celle du Fils ne le fera pas moins envers vous, & envers moy pour le temps qu'il me reste à vivre, car je ne croi pas qu'il soit d'humour à demeurer long-temps en paix: mais nous devons aussi nous consoler en ce que si le Pere n'a rien gagné à soulever l'Europe & l'Asie contre moy, le Fils n'en retirera pas plus d'avantage contre vous: Ainsi il est bon de veiller toujours sur ses actions.

Parole. Faites tous vos efforts pour ne manquer
 1549. jamais à vôtre parole. Rien n'est plus digne d'un Prince, & rien n'est plus scelerat.

à un Chrétien, que de la rompre. Quelque avantage que vous y puissiez trouver, n'ayez jamais la moindre pensée de suivre en quoi que ce soit la maxime du feu Roy Ferdinand mon Ayeul ; duquel on a publié, au préjudice de sa glorieuse Memoire, qu'il ne signoit jamais aucun Traité, qu'il n'eût auparavant cherché les moyens de le rompre, avec quoi il trompoit sa propre Conscience, & se remplissoit la tête d'inquietudes. Je souhaite, mon Fils, que vous vous conduisiez en cela de telle sorte, que dans tout le cours de votre Regne vous vous puissiez vanter, comme moy dans le mien, de n'avoir jamais manqué de parole à personne, & de n'avoir jamais été le premier à rompre ni Traité, ni Promesse, ni Serment. Si vous avez envie de faire la guerre à la France dans quelque conjoncture favorable, perdez la plutôt que de rompre la Paix ou la Treve : vous aurez toujours assez d'occasion de vous satisfaire en cela, parce que les François aiment trop la guerre pour vivre long-temps en paix.

Tâchez pendant votre Regne d'entretenir une bonne union avec les Anglois, selon le Proverbe qui court sur ce sujet, *Quand on auroit la guerre contre toute la Terre, il faut avoir la paix avec l'Angleterre.* Vous sçavez que j'ay en dernier lieu fait un Traité avec Henry VIII. Pere d'Edouard

Angleterre.

Edouard , aujourd'huy regnant , que vous devez exactement & inviolablement observer , non seulement à cause du Commerce de vos Sujets ; qui en tireront de grands avantages , mais encore pour tenir toujours en crainte & en jalousie l'esprit des François , qui ont sans cesse des differens avec les Anglois , en sorte qu'ils ne feront jamais une bonne alliance ensemble , à cause des prétentions que les Anglois ont sur la Normandie , qu'ils muguettent toujours ; & que les François voyent avec beaucoup de chagrin Calais , qui est une des Clefs de la France , entre les mains des Anglois : de sorte que ne pouvant y avoir d'amitié durable entre ces deux Nations , il vous sera facile d'entretenir une bonne & avantageuse alliance avec les derniers. Et comme il y a de l'apparence que le Roy Edouard , qui n'est aujourd'huy qu'un enfant , réveillera quelque jour la prétention qui semble aujourd'huy oubliée , des Pensions que les François avoient promis à son Pere , & qui n'ont point été payées ; quand cela arrivera , vous devez vous conduire selon l'état où seront alors vos affaires. Mais de quelque nature que soit l'alliance que vous aurez avec l'Angleterre , gardez-vous de jamais faire quoi que ce soit qui puisse préjudicier directement , ni indirectement à nôtre Religion , ni au S. Siege.

Je n'ay pas grand chose à vous dire au sujet du Roi d'Ecosse, parce que le plus que vous pouvez esperer de ce côté-là, c'est de faire avec lui quelque Traité pour la liberté du Commerce & de la Navigation, à quoi vous le trouverez disposé. Quant au Roy de Danemarck, vous pouvez bien entretenir amitié avec lui, non pour l'interêt de vos affaires, mais pour procurer quelque avantage au peu de Catholiques qui restent dans ses Etats, aujourd'hui que son Royaume est devenu presque tout Lutherien, & il sera bon d'avoir toujours pour cela, un Ambassadeur à Coppenhagen. En un mot, pour l'interêt & le repos des Pais-Bas, vous devez éviter d'avoir aucun différent avec ce Prince, qui puisse causer la guerre.

Il vous est extrêmement important, mon cher Fils, de considerer avec soin que les Royaumes & les Etats que je vous laisserai, plûtôt peut-être que vous ne croyez, à cause de mes indispositions, sont en grand nombre, composez de différentes Nations & Langues, fort éloignez les uns des autres par des vastes mers, & que par Terre on n'y peut aller que par la France, ce qui n'en peut que rendre le Gouvernement difficile, étant impossible que vous soyiez present par tout. Le seul remede que vous pourrez apporter à cela, c'est de faire tout

*L'Ecosse.
se. Da-
nemarc*

*Gouv-
vernem-
ent,*

ce qui sera possible pour y établir de bons Gouverneurs & Vice-Rois , dont vous ayiez auparavant éprouvé le zele & la fidélité inviolable ; car un bon & fidelle Gouverneur est le bras droit du Prince , au lieu que n'étant pas tel , il peut faire beaucoup de tort à ses affaires ; ainsi on ne sçauroit jamais user de trop de précaution là-dessus. Pour moi je ne ferai pas difficulté de vous dire , que quoi que j'aye pris toutes les précautions possibles , tant à nommer qu'à établir des Gouverneurs dans mes Royaumes & mes Etats , afin de choisir les personnes selon la nature de chaque Pais , cependant j'ay été trop bien servi , pour croire autrement , sinon que Dieu m'a assisté de sa benediction , ce que j'espere qu'il fera aussi à vôtre égard.

Ministres,

Vous aurez cependant un grand avantage sur moi , mon cher fils , c'est que depuis le premier jour que j'ay commencé à regner , non seulement dans mes Etats hereditaires , mais aussi dans l'Empire , je me suis trouvé accablé d'affaires , de la plus grande importance , que jamais Prince ait eu. Affaires pour la plupart difficiles , embrouillées , & qui m'ont obligé de me pourvoir d'un nombre infini d'Officiers & de Ministres : & comme ces affaires sont toujours allées en augmentant depuis déjà 30. ans & plus , elles ont rendu l'experience de plu-

plusieurs d'entre eux grande & parfaite.
 Vous aurez donc, mon fils, cet avantage,
 que lors qu'il plaira à Dieu de vous faire
 monter sur le Trône, vous recevrez de
 moi, avec les Royaumes & les Etats que
 je vous laisserai, un nombre infini de bons
 Officiers & Ministres, experimentez en
 toute sorte d'affaires, entre lesquels vous
 pourrez choisir selon votre inclination, &
 votre bon jugement; ce qui assurément
 n'est pas peu considerable, tant pour vous,
 que pour les Peuples; aussi cela me donne
 autant de joye que de vous laisser mes
 Royaumes & mes Etats.

Touchant le Gouvernement des Indes, *Les Indes*
 comme je trouve ce Pais-là d'une grande *des*
 consequence, à cause du profit qui en re-
 vient, qui peut encore devenir plus grand,
 j'ay toujours pris beaucoup de soin, & j'es-
 pere que vous en ferez de même, n'étant
 pas chargé des affaires de l'Empire comme
 moi, de vous bien informer de l'état des
 affaires de ce Pais-là, & de faire en sorte
 que tout s'y passe à la gloire de Dieu, &
 pour votre bien. Il faut toujours se servir
 des moyens les plus propres à tenir ce Pais
 dans une exacte obéissance, comme il est
 bien juste; mais sur toutes choses, il faut te-
 nir la main à ce que la Justice y soit bien
 administrée, parce que par-là on peut te-
 nir en crainte ces peuples tout sauvages
 qu'ils

qu'ils sont ; & faire respecter ceux qui ont le Gouvernement en main , ce qui est d'une absoluë necessité ; car si on perd une fois le respect à ces personnes là , tout est perdu. Et comme le grand éloignement ôte le moyen d'y apporter du remede, il faut faire des dépenses infinies pour recouvrer ce qu'on auroit une fois perdu. D'ailleurs comme c'est un País de Conquête , sans avoir égard à ceux qui pourroient avoir des prétentions , il sera bon d'y exercer toute l'autorité , le pouvoir & la souveraineté , que l'on pratique d'ordinaire dans les País Conquis.

Indiens Quoi que j'aye pris tous les soins possibles pour tenir en bride les Indiens , ce qui doit-être aussi vôtre plus grand soin , comme ç'a toujourns été le mien, je n'ay pas laissé de chercher plusieurs moyens , fait plusieurs desseins , & pris beaucoup de résolutions ; mais enfin j'y ay établi un Conseil tout composé de gens de merite , qui n'a autre chose à faire , que de pourvoir à ce qui est necessaire pour le Gouvernement de ce País-là. En dernier lieu , ayant été informé des desordres qui y étoient survenus, j'ay envoyé dans la nouvelle Espagne en qualité de Vice-Roi , D. Antonio di Mendoza , dont j'ay expérimenté la sagesse , tant dans les affaires de la Guerre , que dans celles de mon Conseil , afin de lui donner
plus

plus d'autorité dans son emploi, & vous qui venez d'Espagne pouvez être mieux informé que moy, de la maniere dont les choses s'y sont passées. Enfin, mon cher Fils, quoi que j'aye été engagé à tant de Guerres, qui ont dévoré mes Peuples jusqu'aux entrailles, & épuisé tous mes Trésors, je n'ay pas laissé, sans avoir égard aux grandes dépenses qu'il falloit faire, de m'ouvrir le chemin à cette grande conquête, qui a été benite de Dieu, qui connoissoit mes intentions, qui étoient principalement de porter l'Evangile dans ces Pais-là, & par tout ailleurs; & vous serez ainsi beni de Dieu sans doute, si vous avez un pareil dessein. Aujourd'huy, mon Fils, la porte en est ouverte, le chemin frayé, & la machine prête, il est de vôtre devoir, aussi-bien que de vôtre intérêt, de la faire jouïr. J'espère au reste, que vous pourrez établir de telle sorte vôtre domination en ce nouveau Monde, que vous en sçaurez tirer des richesses capables de vous rendre formidable à tous vos Ennemis, qui ne voudront pas vivre en Paix avec vous en Europe, & par les soins que vous prendrez de faire bien regler le Gouvernement en ce Pais-là, vous en retirerez cent pour un, qui avec le temps récompensera toutes vos peines. Je devois aller plus avant sur un Article aussi important que celui-ci, mais je

458 LA VIE DE CHARLES V,
suis trop persuadé de vôtre zele, & de vô-
tre bon sens pour en dire davantage.

Maria.
ge.
1549.

Je passe maintenant à une des plus confi-
derables choses que je pourrois vous recom-
mander, & qui regarde la satisfaction d'un
Peuple zelé pour son Prince, auquel il
souhaite des Successeurs, afin d'éviter les
desordres & les malheurs ordinaires aux
changemens de Gouvernement. Je ne parle
pas de la satisfaction particuliere que j'en
recevrai, parce que vous ayant déjà dit,
que le Peuple en recevrait de la joye, vous
pourrez juger vous-même quelle sera la
mienne. Je croy qu'il est non seulement
convenable, mais absolument necessaire,
sur tout pour les affaires du Pais-Bas, où
il pourroit en arriver de grands inconve-
niens, que vous pensiez tout de bon à vous
remarier avec un parti qui vous convienne,
autant que faire se pourra, puis qu'il s'a-
git du bien public de l'Etat, & en parti-
culier d'une Maison qui a reçu tant de fois
des effets extraordinaires & miraculeux de
la Benediction de Dieu; ce qui me fait es-
perer, que cette même Benediction conti-
nuera à vous donner des Enfants. Vous
le devez encore, pour me témoigner en
cela l'amour & le respect qu'un Fils doit à
son Pere.

Avec la Je ne prétens point gêner vôtre inclina-
France tion à l'égard du choix de la Personne que
vous

vous voudrez épouser. Je souhaite seulement, que vous ayiez principalement en vû le Service de Dieu, & le Bien de l'Etat, aussi-bien que l'avantage de toute la Chrétienté. Si on pouvoit negocier un mariage avec une Fille du Roy de France, & s'assurer, que les Traitez que l'on fera avec lui, seroient inviolablement observez, & particulièrement que le Duc de Savoye seroit rétabli dans ses Etats, & que l'on en donnât des assurances suffisantes, je croy que ce seroit ce qui vous conviendrait le mieux. Que si le Roy de France ne vouloit pas donner sa Fille, il faudroit negocier votre mariage avec la Princesse d'Albret, à la charge que l'on mettroit fin à tous les differens & prétentions que l'on pourroit avoir sur le Royaume de Navarre, ce qui seroit un grand avantage. Mais il faudroit traiter cette affaire avec beaucoup d'habileté & de prudence, parce que le Roy de France, qui a cette Princesse dans sa Maison, & qui a une passion démesurée pour la Navarre, n'y consentiroit pas volontiers, sans y trouver quelque avantage pour lui-même, ce qui seroit difficile à negocier, parce que la France est en tel état, qu'il ne faut ni lui rien ôter, ni lui rien donner. On pourroit pourtant faire quelque chose en faveur d'une telle Epouse que cette Princesse, qui est fort belle, qui a de nobles

& la Navarre
res

inclinations , & des manieres Royales.

*Avec
s^r Col-
sine.* Je ne voi pas d'autre parti dans l'Europe
qui vous convienne , ou du moins qui puisse
être utile à vôtre Maison , & à l'Etat en
vous donnant des Enfans, ni servir à réunir
des Familles divisées , & en tirer les avan-
tages qui doivent être le principal motif du
mariage des Princes. Il y a bien les filles du
Roy des Romains mon Frere , au moins
l'aînée , vôtre Cousine germaine ; & la fille
de l'Archiduchesse Douairiere de France ,
mais comme ce ne sont point là des Maria-
ges propres ni à aggrandir un Etat , ni à
terminer des prétentions , ni à accorder des
Familles ennemies , ils ne peuvent pas pas-
ser pour avantageux , à moins que dans une
extrême necessité ; ainsi il faut tâcher de
faire un Mariage pour les raisons que j'ay
dites. Cependant , mon Fils , je vous laisse
l'entiere liberté de choisir telle Personne ,
qu'il vous plaira selon vôtre inclination ,
si vous n'en trouvez pas qui puisse se faire
par raison d'Etat , & je prie Dieu , qu'il
vous inspire là - dessus ce que vous devez
faire.

*La fille
de Char-
les V.
1549.* Pour ce qui regarde ma Fille , vôtre Sœur
aînée & Infante , après y avoir mûrement
pensé , je n'ay pû trouver de parti plus con-
venable pour elle , pour moy , pour vous ,
& pour toute nôtre Maison , que celui de
l'Archiduc Maximilien vôtre Cousin &
mon

mon Neveu. On a bien crû que je la vou-
lois marier avec l'Infant de Portugal mon
Cousin , mais l'âge ne le permet pas , & je
ne puis manquer à ce que j'ai promis de lui
donner ma seconde Fille vôtre Sœur , dont
l'âge est proportionné au sien. En un mot ,
je souhaite fort de marier ma Fille Margue-
rite avec mon Neveu Maximilien , ce qui
sera sans doute fort agréable au Roy Ferdi-
nand son Pere , & mon Frere , & fera beau-
coup de plaisir à l'Italie & aux Pais-Bas ;
d'ailleurs je serai bien-aîsé d'avoir égard en
cela à la recommandation que m'en fit
avant que de mourir l'Imperatrice mon
Epouse d'heureuse memoire. Je vous dirai
de plus , que par le Testament que je fis ,
la dernière fois que je me suis mis sur Mer ,
& que j'ay confirmé lors que j'entray en
campagne contre les Lutheriens , j'ay réglé
la Dot , que doivent avoir chacune de vos
deux Sœurs.

Quant à l'Article de mon testament qui *Pais-
Bas.*
regarde la succession des Pais-Bas , après y
avoir bien pensé , j'ay trouvé qu'il valoit
mieux les incorporer avec les autres Etats
hereditaires , afin de rendre vôtre puissan-
ce plus grande , & vôtre Monarchie plus
formidable. J'en avois autrement disposé ,
croyant qu'il seroit mieux pour vous de
vous soulager du poids du Gouvernement
de tant d'Etats ; mais ayant été mieux in-

formé de vôtre bon sens & prudente conduite ; même dans vôtre plus grande jeunesse , j'ay crû faire du tort à ma mémoire , à vos bonnes qualitez , & à nos Païs hereditaires , si je les divisois : d'autant plus qu'ayant moy-même conquis la Gueldre , & l'ayant incorporée aux Païs-Bas , il ne la falloit pas separer des autres Etats hereditaires. J'en avois encore une autre raison , c'est que Dieu vous pourra donner des Enfants , ce que je prie avec humilité sa Misericorde de faire , & que cela vous donnera moyen de donner à quelques-uns les Païs-Bas ou en propriété , ou en qualité de Gouverneurs ; selon que l'état de vos affaires le requerra ; car il y a certaines choses qui sont avantageuses en un temps , & préjudiciables en un autre. C'est ce qui m'oblige , mon cher & bien-aimé Fils , de vous réitérer l'avis que je vous ai donné , de penser tout de bon de vous remarier , & quand je sçaurai vôtre inclination là-dessus , je contribuerai de tout mon pouvoir à vous satisfaire.

*Seconde
Fille.*

Pour ce qui regarde ma seconde Fille vôtre Sœur , j'ay résolu de la marier en son temps avec le Prince de Portugal , comme je l'ai déjà dit , qui est à peu près de son âge. Nous sommes déjà convenus avec le Roi son Pere de la Dot que je dois donner à ma Fille , & autres circonstances , & je lui
veux

veux tenir la parole que je lui ai donnée, avec d'autant plus de plaisir, que je vois que c'est un avantage pour l'Espagne, que le Roi de Castille, & celui de Portugal entretiennent une bonne union ensemble, tant à cause du voisinage, de l'humeur & de la langue de ces deux Peuples; qu'à cause des affaires des Indes. Si jamais on a eu raison de le faire, c'est aujourd'hui que le Roy de Portugal mon Beau-frere, me témoigne non seulement de l'affection, mais beaucoup de considération & de respect; & qu'au sujet des differens survenus à l'occasion des limites, il a toujours témoigné de l'inclination à consentir que ces affaires fussent réglées à la satisfaction des Castillans: outre que l'Infant Don Louis & le Cardinal n'ont rien oublié, pour me témoigner l'affection & le respect qu'ils ont pour moy & pour ma Maison; ainsi je vous prie, mon cher Fils, d'en avoir de la reconnaissance, & en cas que je vienne à mourir avant que ce mariage soit accompli, que vous teniez la main à ce qu'il soit consommé dès que vous serez monté sur le Trône.

Les deux Reines mes Sœurs & vos Tantes, Sœurs.
veuves, l'une du Roy de France, & l'autre de celui de Hongrie, m'ont toujours témoigné la plus grande amitié qu'on puisse avoir pour un Frere, & je ne doute pas qu'elles

n'en ayent autant pour vous. Je ſçai qu'elles ont ſouvent fait des vœux particuliers pour vôtre ſanté, & pour vôtre proſperité, & m'ont ſouvent auſſi parlé & écrit de vous avec beaucoup de tendreſſe; ainſi vous devez en avoir beaucoup pour elles, & les regardant comme vos bonnes Tantes, non ſeulement les favoriſer, mais aller au devant des occaſions de les protéger, & d'appuyer leurs droits.

La
Cour.

Il me reſte un Article ſur lequel je ne vous dirai que peu de choſe, quelque conſiderable qu'il ſoit, parce que vôtre prudence, qui croîtra tous les jours, vous inspirera mieux ce que vous devez faire, que les inſtructions que je pourrois vous donner. La diverſité & le nombre des Etats, ſur leſquels vous devez regner, vous oblige, mon fils, à avoir vôtre Cour compoſée de perſonnes de differens Païs, langues, & humeurs; comme ſont, par exemple, les Eſpagnols, Napolitains, Siciliens, Milanois, Flamands, & pour marque de l'eſtime, & de la bonne union que vous voulez entretenir avec le Roy Ferdinand vôtre Oncle, de quelques Allemans d'entre ſes Sujets; j'ajoute même de François, en cas que vous vous mariez avec une Princeſſe de cette Nation. Il eſt vrai que cette grande diverſité de Courtiſans peut cauſer, ſans doute, des jalouſies, des envies, & des meſintel-

des intelligences, qui ne manquent jamais à telles occasions, comme je le sçai bien par expérience. Mais si vôtre Cour n'est composée que d'Espagnols, vous vous attirerez l'aversion de tous vos autres Etats & Royaumes, comme si vous ne pouviez trouver chez eux des Sujets aussi capables de vous servir que les Espagnols, & cette conduite, qui ne paroît pas de grande conséquence, fera avec le temps d'une mouche un éléphant; parce que quand une fois les gens d'une Nation se mettront dans la tête que vous les méprisez, & que vous n'avez pas de confiance en eux, comme dans les autres, ils deviendront mécontents, & feront que les moindres charges leur paroîtront insupportables, ce qui devient souvent la source de plusieurs mauvaises résolutions capables de troubler l'Etat.

L'inconvenient, je veux bien l'appeller *Cour composée de gens sans* ainsi, d'avoir une Cour composée de gens de différentes Nations, quoi que ce soient de vos propres Sujets, semble pourtant nécessaire pour l'utilité qu'on en peut tirer. Un Prince qui est Maître d'un grand Royaume, & encore plus grand, il a plusieurs Etats à gouverner, ne pouvant être partout, a besoin de mettre tout en usage, pour être informé non seulement des affaires les plus considérables, mais même de celles de la moindre conséquence, que l'on

V s

ne

ne doit pas négliger ; un enfant de trois ans peut avec le temps devenir un Geant ; & il semble impossible , quelques mesures qu'un Prince puisse prendre , qu'il soit informé de tout ce qui se passe dans ses Etats. Mais si vous avez dans votre Cour des personnes de chacun de vos Etats , vous pourrez être informé jour par jour de tout ce qui s'y passera , en vous en entretenant à votre levé , & à votre couché , tantôt avec les uns , & tantôt avec les autres ; car leurs parens & leurs amis ne manqueront pas de leur écrire les nouvelles de tout ce qui se passera dans leurs pais. Par ce moyen vous serez peut-être informé de plusieurs choses , que vos Ministres & les Gouverneurs de ces Etats auront oubliées, ou qu'ils auront voulu vous cacher , pour quelque intérêt particulier. Je me suis bien trouvé d'en user de la sorte , & j'espère qu'il en sera de même de vous.

Mal- Finalement , mon cher Fils , je ne vous
the recommanderai point la conservation de tout ce que j'ai reçu de mon Pere , de mon Ayeule , & de ma Mere d'heureuse memoire , ni de tout ce que j'ai conquis & joint à mes Pais hereditaires , parce que je suis assuré que vous y travaillerez , tant par inclination , que pour votre propre intérêt : mais je vous recommande de maintenir ce que j'ai aliéné , parce que je l'ai fait par
une

me, nécessité indispensable. J'entens par-
 là, mon Fils, que vous observiez inviola-
 blement, & dans toutes les circonstances,
 la donation & le traité que j'ai fait, avec
 les Chevaliers de Malthe, & non seule-
 ment cela, mais je vous exhorte, qu'en
 quelque occasion que cette Isle soit mena-
 cée de Siège, ou que les Turcs y envoye-
 roient des Troupes pour l'assiéger, que
 vous y envoyez les plus grands secours que
 l'Etat de vos affaires le pourra permettre,
 & de ne rien épargner pour sa défense. Je
 suis assuré que vous y enverrez des se-
 cours fort considérables, si vous faites
 reflexion, que l'Isle de Malthe entre les
 mains des Chevaliers, est un rempart im-
 prenable, & qui ne vous coûte rien, pour
 le salut de la Sicile.



les-Quint, & pourquoi : Jules lui envoie une Bulle très-honnête : Edit sévère de l'Empereur contre ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique : Marguerite Duchesse de Parme va à Rome pour défendre les Droits du Duc son Epoux : Réponse qu'elle fit au Pape : Charles fait résolution d'assembler une Diete à Ausbourg : La mort de Granvelle son Favori l'afflige beaucoup : Il fait entrer dans le Ministère le Fils de ce Favori : Charles-Quint est en grande peine de ce qu'il doit faire : Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe pressent la liberté du Landgrave : Ils refusent de se trouver à la Diete : On travaille à faire évader le Landgrave : On en découvre le dessein, & il est plus étroitement gardé qu'auparavant : Grande audace des Lutheriens envers l'Empereur : Ses desseins contre eux : Il prétend faire élire Roy des Romains son Fils Philippe : Son Frère Ferdinand s'y oppose : Philippe part pour s'en retourner en Espagne : Comment il fut reçu à Trente par les Peres du Concile : Son voyage : Les François tâchent de le surprendre sur Mer

pour

Comment il est reçu de lui : Ses desseins, comment découverts : Le Vice-Roy dissimule son mécontentement : Charles informé de la maniere en laquelle le Prince avoit paru à Naples, en a du chagrin : Le Prince feint que sa femme est grosse, à quel dessein : Précautions inutiles qu'il prend ; On envoie des gens pour assister aux couches de la Princesse : On découvre que le Prince vouloit joüer l'Empereur : Combien cela le fit mépriser du Peuple : Son action est blâmée de tout le monde : On travaille à se venger de lui : Le fils lui demande des droits non payez : Charles-Quint veut faire la guerre au fameux Corsaire Dragut : Il envoie une Armée Navale pour assieger la Ville d'Afrique : On l'assiege : Plusieurs particularitez : On la met au pillage : Bonne Garnison Espagnole pour la garder : Munitions pour trois ans : Soliman extrêmement indigné de la prise de cette Place : Il en fait faire de grandes plaintes à Charles V. Demande qu'elle lui soit rendue : Réponse de l'Empereur à ses plaintes : Jules III. est élevé au Pontificat : Cela fait grand plaisir à Charles.

472 LA VIE DE CHARLES V.
déclarer contre l'Empereur : Grande perplexité où il se trouve : Raisons pour l'obliger de prendre les armes contre Charles-Quint : Raisons contraires : Observations & particularitez remarquables là-dessus : Il se détermine à se déclarer contre lui : Il fait de grands préparatifs : Invite les Princes à se liguier avec lui : Manifeste de Maurice & de ses Alliez contre l'Empereur : Maurice ouvre la Campagne & prend Ausbourg : Charles effrayé se retire à Inspruck : On sollicite Maurice de le poursuivre : Ce qu'il répond là-dessus : Les Peres du Concile de Trente s'enfuient précipitamment : Moyens que Maurice & ses Alliez employent pour surprendre Charles-Quint : Fuite de l'Empereur, avec plusieurs particularitez : Jean Frederic est mis en liberté ; Il veut suivre la fortune de l'Empereur : Inconstance de la fortune des Princes : Generosité de la Republique de Venise envers l'Empereur dans ses disgraces ; Combien leurs offres lui furent agréables : Plaintes du Peuple contre Maurice & ses Alliez ; Grandes précautions de l'Empereur. Il donne divers ordres
pour

pour lever des Troupes : Mauvais exemple de l'Electeur de Brandebourg : On veut négocier la paix entre l'Empereur , l'Electeur Maurice & ses Alliez : On la conclut , & à quelles conditions : On met en liberté le Landgrave de Hesse : Plusieurs observations sur ce sujet : On tâche de faire entrer l'Electeur de Brandebourg dans ce Traité de paix : Il le refuse : Maurice fait Ligue avec l'Empereur contre Albert : Maurice gagne la Bataille Contre lui , mais il y est tué.

DEja depuis la fin de l'année passée, *Prince de Salerne.* l'Empereur qui avoit retenu presque comme prisonnier dans sa Cour , pendant plus d'un an , le Prince de Salerne , voyant les séditions de Naples apaisées , & qu'il n'avoit plus rien à craindre du pouvoir qu'il avoit en ce pais-là , lui donna permission de s'en retourner chez lui , avec ordre exprés pourtant , de sa propre bouche , de ne se plus mêler des affaires publiques de Naples , & d'obéir au Vice-Roy. Le Prince ne fut pas plutôt arrivé à Naples , où il alla par le chemin de Rome , qu'étant indispensablement obligé de rendre visite au Vice-Roy , pour ne pas paroître dépendre de lui , quoi que ce fut son chemin.

chemin de passer par Naples pour aller chez lui à Salerne, il en prit un autre, se détourna de plusieurs milles, & demeura quelques jours à Salerne, pour y donner les ordres nécessaires aux affaires de ses Vassaux, & du Gouvernement, & satisfit ainsi en quelque manière sa fierté naturelle.

Il va à
Naples.

Il partit ensuite de Salerne avec un Cortège de trois cens Personnes aussi-bien mises qu'il se pouvoit. Comme il approchoit de Naples, le bruit de son arrivée s'étant déjà répandu; plus de cinq cens Gentils-hommes ou principaux Bourgeois à Cheval, séparés en plusieurs brigades, & un nombre infini de gens à pied de l'un & de l'autre Sexe, sortirent pour lui aller au devant; ce qui donna beaucoup de chagrin au Vice-Roy, qui ne laissa pourtant pas de le cacher. Il fut reçu avec un applaudissement presque égal à celui qu'on lui fit lorsqu'en qualité de Syndic de la Ville, il accompagna Charles V. quand il fit son entrée à Naples. Quoi qu'il fût entré dans la Ville dès le matin, dans une saison où les jours sont fort grands, car c'étoit au commencement de Juin, la foule étoit si grande dans les rues, qu'il ne put arriver qu'à quatre heures après midi dans la Maison de *Donna Francesca Sanseverino*, Sœur du Prince de Bisignano, où il fut logé. Il est vrai que depuis la porte par où il entra

entra jusques au Palais de cette Dame , il y a deux bons milles de chemin , & que les ruës étoient pleines de monde , tant ce Prince étoit aimé. Il demeura trois jours dans le Palais de cette Princesse , sous prétexte de se reposer , recevant visite des plus considérables Bourgeois de la Ville , & même de presque toute la Noblesse.

Le quatrième jour de son arrivée , il fut rendre visite au Vice-Roy , avec un faste & une pompe incroyable , car il affecta de se faire accompagner par un Cortège choisi & nombreux. Il avoit d'ailleurs à sa suite quatre cens Gentils-hommes , ou Bourgeois , qui manioient si bien leurs Chevaux , qu'ils les faisoient plutôt danser que marcher dans les ruës. Il avoit trois raisons d'en user de la sorte , & une entre autres qui n'a peut-être jamais eu de semblable : Car dès le Palais où nous avons dit qu'il étoit logé , & qu'il avoit choisi , parce qu'il étoit fort éloigné , jusques à celui du Vice-Roy il y a deux mille de chemin , qu'il auroit pû faire commodément , même en se divertissant , en deux heures de temps , cependant il y employa trois jours. Tous les soirs il étoit magnifiquement logé , & ce n'étoit par tout que Musique, fanfares de Trompettes & Festins somptueux , ce qui ne contribua pas peu à sa ruine. La deuxième chose qui l'obligeoit

*Il rend
visite
au Vice-
Roy.
1549*

geoit à en user de la sorte , étoit sa vanité , son orgueil , & le desir qu'il avoit de se voir loué , applaudi , & encensé. Enfin il vouloit par-là donner du chagrin au Vice-Roy , & lui faire voir , que tout ce qu'il avoit fait pour le décrediter & le perdre , n'avoit servi qu'à lui acquérir plus de gloire , & à lui faire gagner de plus en plus l'estime & l'amitié , tant du Peuple de Naples , que des Etrangers ; que ses Amis & Partisans avoient fait venir ce jour - là des Païs d'alentour.

*Comment
résist
du
Vice-
Roy.*

Au troisième jour , étant arrivé dans la place du Palais Royal , & mis pied à terre , les Gardes qui étoient à la porte ne firent autre chose que lui présenter les Armes , comme on a accoutumé de faire aux Résidents & Agens des Princes & des Villes. Le Vice-Roy le fut recevoir au bas de l'escalier , & lui donna la droite , comme il avoit accoutumé de faire auparavant , & comme la civilité veut que l'on fasse chez soi. Ils furent ensemble dans la Salle d'audience , pendant une demi heure , assis sur des sieges égaux. Les Assistans qui sçavoient les affaires qu'ils avoient eu ensemble , avoient toujours les yeux sur eux pour voir comment tout se passeroit ; mais on remarqua que Toledé sçut mieux dissimuler quel'autre , & qu'il fit toujours paroître un visage doux , qui marquoit un cœur tran-

ranquille, quoi que ce ne fût rien moins que cela : il lui demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur, & de son voyage, en des termes fort honnêtes. Quand il eut pris congé, le Vice-Roy l'accompagna jusqu'à la porte, comme il avoit accoutumé, & le Prince se mit en chaise, s'en retourna au Palais de la Princesse Sanseverino, & partit le lendemain matin pour Salerne, pour faire voir qu'il se soucioit peu que le Vice-Roy lui rendît sa visite.

Toledé ne manqua pas d'envoyer à l'Em-
 pereur une relation exacte de tout ce qui
 s'étoit passé dans *cette superbe Rodomon-*
tade du Prince de Salerne, car c'est ainsi
 qu'il la qualifioit dans sa Lettre. Charles
 V. fut étonné d'apprendre ce qui s'étoit
 passé, mais comme il sçavoit que le Vice-
 Roy n'aimoit pas le Prince, il crut que
 la passion lui avoit fait grossir les objets ;
 cependant quand il eut vu une autre Lettre
 du Châtelain de saint Elme, qui n'étoit
 pas ami du Vice-Roy, & qui lui en disoit
 encore plus que lui, quoi qu'avec beaucoup
 de modération, il ne put s'empêcher de
 changer d'avis, & de dire en lisant la Let-
 tre, *Que quiere l'Ombre ? la Huerca ?*
 C'est-à-dire, cet homme cherche-t-il le
 Gibet ? Et cela le fâcha tellement, qu'il ne
 douta plus, que le Prince n'eût fait paroî-
 tre tout ce faste, pour se moquer de lui, &
 des

L'Em-
 pereur
 mal sa-
 tisfait.

des ordres qu'il lui avoit expreffément donné , comme nous l'avons dit , d'obéir au Vice-Roy , & de ne fe mêler plus des affaires de Naples , ; en quoi Charles V. prétendoit , comme il s'en expliqua depuis , d'avoir tacitement banni ce Prince de Naples , croyant qu'il ne voudroit plus demeurer en un lieu , où il avoit eu part aux premiers Emplois , & où il n'en auroit plus aucun : & cependant il avoit entrepris ce que l'Empereur lui-même n'auroit fans doute pas voulu faire. Quoi qu'il en foit , Charles V. prit cela pour un grand affront , & dès-lors il ajoûta plus de foi , à ce que le Vice-Roy lui écrivoit au fujet de ce Prince.

*Groffe-
fe fein-
te.* Il arriva encore une autre chofe qui fit beaucoup de tort à ce Prince. C'eft qu'il fit courir le bruit que la Princeffe Donna Isabella Villa-Marina fon Epoufe étoit groffe , après avoir été mariée pendant quinze ans , fans qu'on en eût vû aucune apparence en elle. Il faut fçavoir , que le Prince mourant fans enfans , la Ville & l'Etat de Salerne devoit , comme il arriva enfuite , être réuni à la Couronne ; de forte que le Prince fe voyant fans enfans regardoit fa Principauté comme déjà échûe au pouvoir de Charles V. Le Vice-Roy ayant ouï parler de cette groffeffe , envoya un Courier exprés à l'Empereur , pour l'en avertir , & lui écrivit , qu'attendu le mécontentement
du

au Prince contre Sa Majesté Imperiale, il y avoit tout lieu de soupçonner qu'il n'y eût quelque tromperie cachée sous cette grossesse. Ainsi le ressentiment que l'Empereur avoit déjà contre le Prince, & l'intérêt qu'il avoit dans cette affaire, l'obligèrent de donner ordre au Vice-Roy, de faire là-dessus toutes les diligences convenables, & informations nécessaires, à cause de l'importance de l'affaire, qui ne devoit pas être négligée, & ajouta qu'il en laissoit la conduite à son zele, dans lequel il prenoit une entière confiance.

Le Vice-Roy ne demandoit pas mieux que d'avoir cette occasion de se vanger du Prince. Ainsi quand il lui eût fait déclarer la grossesse de sa Femme, comme une chose dont on ne pouvoit plus douter; le Vice-Roy ayant appris qu'on la croyoit à la fin de son sixième mois, il y envoya deux Conseillers de grande probité, fidélité, & zele pour l'Empereur, & tels qu'ils ne se seroient pas laissez corrompre par le Prince. C'étoient *Francesco d'Aguirra* Espagnol, & *Scipion d'Arezzo* Napolitain, auxquels on joignit une Sage-femme nommée *Luica Tassa*, tres-habile dans sa profession, avec ordre d'assister aux couches, & de veiller sur ce qui se feroit. Ces deux Messieurs & cette femme demeurèrent deux mois dans le Palais du Prince de Salerne, en attendant l'heure

Diligences
& succès
1542

l'heure de l'accouchement , au bout desquels le Prince déclara aux deux Conseillers, qu'ils pouvoient s'en retourner quand ils voudroient , que l'on avoit reconnu que sa femme n'étoit pas grosse , & que son ventre ne s'étoit enflé , qu'à cause de la rétention de ses mois , & que dès qu'il lui étoient venus , l'enflure avoit cessé. Cependant il n'y eut personne qui ne crût , que le Prince ne croyant pas que l'on useroit de tant de précaution , ne voulût par cette grossière feinte supposer un Enfant à l'Empereur ; de sorte que quand tout fut découvert , quelques-uns n'en firent que rire , mais la plupart perdirent , même à sa Cour , tout ce qui leur restoit d'estime & de bonne opinion de lui.

*On
cherche
à s'en
vanger.*

Cependant le Vice - Roy plus irrité que jamais , voyant qu'il se pouvoit vanger de lui , ne manqua pas de le faire. Par le moyen d'un Espagnol nommé Michel Gomez , Président de la Chambre des Comptes , qui avoit été Maître d'Hôtel du Prince , & qui avoit emporté de chez lui beaucoup de papiers , il découvrit que le fisc Royal avoit plusieurs droits sur la Douane de Salerne , dont la Couronne n'avoit pas été payée il y avoit déjà cinquante ans , & que le Prince s'étoit appropriez ; ainsi le fisc prétendit en être payé , avec l'interêt de l'interêt , que l'on fit monter à une somme qui ex-
doit

doit la valeur de la Principauté. L'affaire se plaida au Collateral , d'ailleurs on fit tant d'autres affaires au Prince, qu'il fut obligé d'abandonner le Royaume , & de se retirer en France. Nous en dirons les suites en son lieu. C'est une grande imprudence que de vouloir s'en prendre à son Souverain & à ses Ministres.

Quelques grandes & innombrables affaires que Charles V. eût alors sur les bras , à cause de tant de Gouvernemens differens , il ne laissa pas sur la fin de l'année passée de faire la résolution , & de préparer les moyens de rendre à la Chrétienté un des plus considérables services qu'il lui eut encore rendu ; sçavoir d'abaisser & de ruiner les forces audacieuses du Corsaire Dragut ; tant parce qu'il croyoit y être obligé par la puissance où Dieu l'avoit élevé , qu'à cause des prières , des sollicitations , & des plaintes que lui faisoient continuellement les Peuples contre ce Barbare ; aussi-bien que les Marchands d'Espagne , de Naples , de Sicile & de Sardaigne , à cause des dommages qu'il leur causoit tous les jours. Pour abbattre entierement cet arbre qui portoit de si méchants fruits , il crut qu'il en falloit couper les racines , c'est-à-dire , lui enlever la Ville d'Afrique ; & il envoya les dépêches & ordres nécessaires pour l'exécution de ce dessein. Il nomma pour commander

Charles V. se prépara à faire la guerre à Dragut.

482 LA VIE DE CHARLES V.
sur Mer dans cette entreprise Don Giovanni di Vega , Vice - Roy de Sicile avec les Galeres du Royaume : André Doria avec celles de Naples , Don Garcia de Tolede fut fait General sur terre après le débarquement. Le rendez-vous de ces Generaux fut à Messine , aussi-bien que celui des Galeres, au nombre de soixante , en y comprenant l'Escadre d'Espagne commandée par Don Pietro d'Arragona.

Afri- que as- siégée. Après avoir terminé quelques differens survenus entre les Chefs pour le pas , il fut résolu que sans perdre du temps , on courroit à cette entreprise selon l'ordre de l'Empereur , & ils trouverent un vent favorable à leurs intentions. L'Armée Navale Chrétienne parut le vingt-quatre Juin à la vûe de *Monastro* , que d'autres appellent *Monastere* , qui est presque vis-à-vis de la Ville d'Afrique , & qui lui servoit de rempart. Ce lieu fut pris & saccagé au premier assaut , où furent tuez vingt Maures de la Garnison , & autant ou plus furent faits prisonniers , qui méritoient bien d'être ainsi traitez pour leur lâcheté à se défendre , & pour leur imprudence de s'être querellez entre eux , dès que les Chrétiens parurent , au sujet de leur Reddition , & avant que de se battre ; de telle sorte qu'ayant pris les armes , ils se tuèrent entre eux , & ne donnerent pas la peine aux Chré-

tiens de tirer un seul coup sur eux. Ceux-ci s'étant approchez de la Ville, en un lieu où ils étoient à couvert du canon des Ennemis, débarquerent les gens de guerre. Incontinent Don Garcia fit dresser les batteries, & pour avoir plûtôt fait, les Officiers travaillerent aussi-bien que les Soldats, malgré les escarmourches que faisoient continuellement les Arabes pour empêcher les travaux. On voulut en user de la sorte, parce qu'on croyoit que Dragut étoit dans la Place, en quoi ils furent trompez; car à peine ce Corsaire avoit-il vû les Vaisseaux Chrétiens, qu'il courut au País d'alentour pour y lever des Troupes, & venir au secours de la Place.

Les Batteries étant en état d'agir, on assiegea la Ville par Mer & par Terre. Dragut avoit laissé de si bons Commandans dans la Place, de si bons ordres pour sa défense, & qui lui réussirent si bien, qu'il sembloit que les Chrétiens devoient perdre esperance de venir à bout de leur entreprise, voyant la vigueur & la résistance que faisoient les Arabes & les Maures, qui faisoient continuellement des sorties de jour & de nuit, & toujours avec quelque avantage, quoi qu'ils y perdissent du monde. Enfin après deux mois de Siege, on fit la résolution de donner un assaut general; les Chrétiens y perdirent beau-

Prise
de sac-
cagée.
15501

coup de monde, mais ils furent Victorieux, & emporterent la Place, qui fut mise au pillage; il est vrai que le butin ne fut pas trouvé aussi considerable que les Soldats l'avoient esperé, d'une Ville riche & abondante, parce que les Marchands, dès qu'ils avoient vû les Ennemis sur Mer, transporterent leurs meilleurs effets dans les Montagnes voisines les plus inaccessibles. Six cens Chrétiens y perdirent la vie, & entre autres dix-sept Chevaliers de Malthe. Il y fut tué plus de huit cens Maures ou Arabes & grand nombre de leurs meilleurs Officiers, les autres au nombre de huit mille furent faits Esclaves. On mit en liberté cent soixante dix Esclaves Chrétiens. Pour ne pas entierement dépeupler la Ville, on y laissa quelques gens de service de l'un & de l'autre Sexe. On laissa aussi une bonne Garnison de douze cens Espagnols dans la Ville, commandez par *Don Antonio Queva*, avec quantité d'Artillerie, & des munitions de Guerre & de bouche pour trois ans. On répara avec toute la diligence possible la Brèche qui avoit été faite aux murailles, & à la fin de Septembre; toute l'Armée s'en retourna à Messine.

Plain- Dragut après avoir perdu cette place,
tes de qui lui avoit fait concevoir de si grandes
Soli- esperances, se retira avec seulement six
man. Galeres,

ialeres , & quatorze Galiotes à *Zerbi*, avec
 : reste des Turcs qui avoient fui , car les
 Chrétiens prirent encore sept de ses Galeres
 qui étoient au port d'Afrique ou dans la
 plage. Par un de ses amis il fit sçavoir à
 Soliman tout ce qui s'étoit passé , lui dé-
 signant cette Action comme une des plus
 barbares & perfides que les Chrétiens eus-
 sent jamais faites , & lui représentant qu'il
 y alloit de sa gloire d'en demander répara-
 tion au plutôt , & d'en faire la vengeance ,
 s'il ne la pouvoit obtenir. Soliman ne
 manqua pas d'en être extrêmement irrité à
 la premiere nouvelle qu'il en eut. Il en écri-
 vit avec colere à Ferdinand Roy des Ro-
 mains , & en même temps aussi à Charles
 V. se plaignant à l'un & à l'autre , de ce
 que nonobstant leur promesse & leur ser-
 ment , ils avoient rompu la Treve qu'on
 avoit faite en Hongrie , avec toutes les for-
 malitez requises , & qu'ils avoient eux mê-
 mes recherchée.

Non content de cela , il en écrivit une
 seconde à Charles V. pleine de hauteur &
 de menaces , par laquelle il lui faisoit sça-
 voir , *Qu'il eût à donner ordre à ses Mi-
 nistres de rendre incessamment la Ville d'A-
 frique à Dragut , qui en étoit Seigneur sous
 sa protection : Qu'à faute de cela , on répa-
 reroit ce tort par une juste vengeance.* L'Em-
 pereur & Ferdinand lui firent une répon-

486 LA VIE DE CHARLES V.
se à peu près semblable, Qu'ils avoient
plûsôt que Soliman sujet de se plaindre à
lui de la rupture de la Trêve, où les insultes
de le Butin que Dragut avoit fait sur les
côtes de Naples, de Sicile & autres Païs
appartenans à l'Empereur. Qu'ils ne l'a-
voient pourtant pas fait, sçachant que sans
rompre ni Paix ni Trêve, il est permis de
chasser sur aux Corsaires, dont Dragut s'é-
toit déclaré Chef sur la Méditerranée, &
de les chasser; outre que ce n'étoit pas son
affaire, & que n'ayant rien à voir sur l'A-
frique, ni sur les Païs des Maures, il
n'avoit aucun sujet de prendre pour affront
la prise qu'on avoit fait de cette Place.

Jules
III, Pa-
26. Mais passons des choses profanes aux
sacrées. L'Empereur eut un souverain plai-
sir d'apprendre que Jean Marie di Monte,
Romain, qu'on appelloit le Cardinal de
saint Vital, avoit été élevé au Pontificat,
sous le nom de Jules III. le quinze Fe-
vrier de cette année. Sa joye venoit de ce
qu'il se souvenoit qu'ayant été envoyé en
qualité de Legat à latere par Paul III.
pour ouvrir le Concile à Trente, il avoit
ensuite trouvé fort étrange; que ce Pape
l'eût transféré à Bologne, & qu'il eût donné
cette Commission à un autre Legat; qu'il
avoit même pris cela pour un si grand af-
front, qu'il n'avoit cessé depuis de sollici-
ter le Consistoire à donner satisfaction à
l'Empereur

Empereur en remettant le Concile à Trente, en quoi il ne se trompa pas : car à peine le Pape fut-il couronné le vingt-deux du même mois, qu'il fit part de son élection & de son avènement au Pontificat à l'Empereur, par une Bulle fort honnête, lui faisant savoir qu'il avoit résolu de renvoyer au plutôt le Concile à Trente, & d'ouvrir l'Année sainte, le jour de saint Mathias, qui étoit celui de la Naissance de l'Empereur, savoir le vingt-quatre Février, ne l'ayant pu faire à Noël, selon la coutume, parce que les Cardinaux étoient alors dans le Conclave. L'Empereur tira de fort heureux présages de ces deux avis du Pape, leurs intentions se trouvant conformes à promettre le bien de la Chrétienté. Ainsi au même moment il nomma pour l'Ambassade d'obédience vers Sa Sainteté, Don Louis d'Avila grand Commandeur de Castille, & lui ordonna de partir au plutôt.

Pour mieux animer le zèle du Pape en faveur du Concile, il voulut lui faire voir le sien pour l'Eglise, par la publication qu'il fit faire d'un Edit sévère, par lequel il abolit celui de l'*Imprimus*, qu'il avoit fait auparavant. Cet Edit portoit de rigoureuses peines contre tous ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique & Orthodoxe. Il porta encore son zèle bien

488 LA VIE DE CHARLES V.
plus loin ; car pour tenir la main à l'observation de cet Edit , il établit plusieurs Tribunaux fort approchans de ceux de l'Inquisition , choisissant des Juges rigides pour punir avec severité tous ceux qui auroient la hardiesse de contrevénir à cette Edit ; & même ne s'en voulant pas rapporter à la severité des Juges , il ordonna lui-même les peines qu'on leur devoit infliger. Cet Edit, qui fit un fort grand plaisir à la Cour de Rome , qui ne manqua pas de louer le zele de l'Empereur , fut fort mal reçu des Lutheriens , qui en firent beaucoup de bruit , quoi qu'il ne regardoit que les Pais-Bas. Mais c'étoit au fonds établir une véritable Inquisition.

Marguerite va à Rome.

Marguerite Duchesse de Parme , fille de Charles V. comme nous l'avons dit en tant de lieux de cette Histoire , n'ayant pû obtenir jusques-là le rétablissement d'Octave son Epoux dans sa Duché , n'eût pas plutôt appris l'Election du nouveau Pape , qu'elle courut à Rome , sous prétexte de l'année sainte , pour solliciter Sa Sainteté à lui en faire faire la restitution. Elle representa que l'Empereur son Pere l'ayant mariée avec Octave Farnese Duc de Parme , c'étoit une injustice de dépouiller son mari de cette Duché , & de la réduire elle à l'état d'une simple Dame , pour quelques pointilles & differens. Le Pape lui répondit qu'il vou-

loit

ait bien rendre la Duché de Parme, qui
toit en son pouvoir, à son Epoux, mais
ue pour celle de Plaisance, qu'il falloit s'a-
resser à l'Empereur qui en étoit le Maître;
quoi la Duchesse répondit. *Qu'on n'a-*
voit qu'à lui rendre Parme, & que ce seroit
uis après son affaire de se faire rendre Plai-
sance.

Cependant l'Empereur avoit toujours les *Diete*
yeux & la pensée, sur tout ce qui pourroit *d'Aus-*
contribuer à la gloire & à la satisfaction du *bourg.*
Prince Philippe son Fils; car non content
de lui avoir fait faire tant d'honneur dans
les Pais-Bas, où il l'avoit fait reconnoître
pour Seigneur avec tant de magnificence,
il voulut encore le faire paroître, & admi-
rer dans toute l'Empire. Pour cet effet il
ordonna, plutôt qu'il n'avoit resolu, la
convocation d'une Diete generale à Aus-
bourg, pour le 26. Juillet de cette année.
Charles V. s'y achemina avec le Prince
Philippe dès le mois de Mai, tant pour
avoir le temps de mettre en état les affaires
qu'il vouloit faire traiter dans la Diete, que
pour celles qui regardoient le Concile de
Trente.

Pendant que l'Empereur étoit à Aus- *Moride*
bourg, Granvelle son premier Ministre fut *Gran-*
attaqué d'un fievre maligne, qui le mena *velle.*
le cinquième jour devant Dieu, pour y
rendre compte d'un aussi long Ministère
X s qu'a-

qu'avoit été le sien : car il mourut le 13. Aoust, quoi que les uns disent que ce fut plutôt, & les autres plus tard, selon la coutume des Auteurs. Il est certain que la perte de ce Ministre causa une sensible affliction à l'Empereur ; aussi quand il apprit qu'il venoit de mourir, il se tourna vers son Fils, & lui dit. *Nous avons perdu vous & moy un bon lit de repos.* Déjà depuis quelques années ce Ministre travailloit à mettre bien son Fils Antoine dans l'esprit de l'Empereur, l'ayant toujours gardé auprès de lui, pour le rendre capable de lui succéder dans le Ministère, & comme il l'avoit destiné à le faire Cardinal, afin de lui acquérir plus d'autorité, il lui avoit fait embrasser l'Estat Ecclesiastique, & lui avoit fait donner l'Evêché d'Arras. Aussi le Pere n'eut pas plutôt fermé les yeux, que Charles V. donna au Fils la place que son Pere laissoit vuide dans le Ministère, & dans les autres Charges & honneurs qu'il avoit possédez ; & ce Fils devint ensuite encore plus habile que son Pere.

Perplexité de pensées.

Charles V. partant de Bruxelles pour la Diete, se trouva agité de plusieurs pensées différentes ; car d'un côté il seavoit fort bien que les Allemands souhaitoient avec passion la liberté du Landgrave Philippe, & qu'il seroit regardé de mauvais œil par les Princes de l'Empire, s'il laissoit ce Prin-

prisonnier en Flandre ; mais d'un autre côté il craignoit de nuire à ses affaires & à ses desseins, s'il le mettoit en liberté. Après avoir assez combattu , il se determina à le laisser prisonnier à Malines , & emmener avec lui sous bonne escorte Jean Frederic , qui souffroit la prison avec autant de force d'esprit , que le Landgrave la souffroit avec chagrin ; & c'est ce qui faisoit , que l'Empereur ne vouloit pas oûir parler de le mettre en liberté , quoi qu'il n'ignorât pas les bruits qui couroient de toutes parts , que *je n'avois personne n'avoit fait plus de pour Charles V. que le Landgrave , tout prisonnier qu'il étoit ; tant il est vrai , qu'une puce entrée dans l'oreille d'un Lion est capable de le porter à se la déchirer avec ses griffes , pour l'en chasser , & quelquefois la moindre fumée peut incommoder un Anglus.*

Outre les Enfans du Landgrave, l'Electeur de Brandebourg , qui étoit son Beau-frere , & celui de Saxe qui étoit son Gendre , comme nous l'avons dit ailleurs , sollicitoient sa liberté ; & ils avoient ord. l'un & l'autre , qu'au premier voyage que l'Empereur feroit en Allemagne , il y meneroit avec lui le Landgrave & Jean Frederic , & que là il les mettroit tous deux en liberté : mais ils en perdirent l'esperance lorsqu'ils apprirent que l'Empereur étoit arrivé à

Electeurs de Brandebourg & de Saxe.

Ausbourg, & qu'il avoit laiffé le Landgrave à Malines : ayant donc confulté enfemble fur ce qu'ils devoient faire , ils réfoulurent de ne pas aller à la Diete , ni l'un ni l'autre , quoi qu'ils euflent été fort follicités par des Lettres particulieres de l'Empereur des'y trouver , parce qu'il s'y devoit traiter d'affaires de grande confequence : Mais ils firent réponfe , *Que leur honneur ne leur pouvoit permettre d'aller conferer & traiter d'affaires publiques avec Sa Majesté Imperiale , tandis qu'Elle tenoit en prifon , & dans un Pais éloigné , leur Beau-pere & leur Beau-frere , dont la détention étoit une offenfe manifefte à leur réputation.*

Infantes & réponfes.

Charles V. n'en demeura pas là , car il leur envoya des Gentilshommes , pour tâcher de les faire revenir de leur obftination , par des promeffes generales , vagues & qui ne concluoient rien : ainfi ils demeurèrent fermes à refufer , leur déclarant , qu'ils étoient prêts l'un & l'autre , à faire paroître leur devotion au fervice de l'Empereur toutes les fois qu'il lui plairoit de leur donner fatisfaction fur leur demande , & les refpectueufes follicitations qu'ils lui faifoient pour la liberté du Landgrave : mais refusant il leur fit repliquer , *Qu'il les croyoit trop affectionnez au fervice public de l'Empire , pour y vouloir porter du préjudice par des interêts particuliers. Que la liberté*

berté du Landgrave viendroit en son tems, & que ses Fils la pouvoient faciliter par une bonne conduite, non seulement envers lui, mais à l'égard de la Religion Catholique, de laquelle ils se faisoient connoître grands Ennemis. Cependant ils ne voulurent pas aller à la Diète, se contentant d'y envoyer leurs Deputez.

Le Landgrave Philippe voyant donc *Moyens* qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour sa *pour* liberté, fin & rusé comme il étoit, se mit *faire* à machiner quelque mine sourde & secrete *éva-* pour s'évader, & il y avoit déjà si bien *der le* réussi, qu'il fut sur le point de venir à bout *Land-* de son dessein. Voici comment. Comme grave. il étoit naturellement liberal, genereux, & magnifique, il en donna encore plus de marques depuis qu'il avoit formé le dessein de s'évader. Il commença à regaler magnifiquement tous ceux qui le voyoient, & à se rendre de plus en plus ami & familier du Capitaine qui le gardoit, jouant, & se divertissant avec lui, & par ce moyen il rendit sa prison plus douce, & obtenoit plus de liberté que les ordres de l'Empereur ne permettoient qu'on lui en donnât, jusqu'à l'assurer qu'il avoit tant de plaisir d'être son prisonnier, qu'il ne pensoit plus à sa liberté.

Cependant il avoit communiqué son *Suite* dessein à un de ses Neveux, qui le venoit voir

voir souvent, avec lequel il disposa tout ce qu'il falloit faire au dehors pour faciliter son évafion. Le Neveu communiqua ce deffein aux Amis les plus particuliers de fon Oncle, & quoiqu'il ne fût âgé que de 22. ans, & qu'il fût bâtard, on ne laiffa pas d'ajouter foi à ce qu'il difoit; en forte que par un certain jour marqué pour fa sortie de la prifon, on avoit mis de bons chevaux de pofte en plusieurs lieux depuis Malines jufques à Caffel, avec bonne efcorte. Le jour deftiné à l'entreprife étant venu, le Landgrave fit feffemblant d'aller, où les Papes & les Empereurs font obligez d'aller en perfonne, de forte qu'ayant laiffé fa Compagnie dans fa chambre, il defcendit avec fon Neveu bâtard, par un efcalier dérobé, qui aboutiffoit à la Cour de l'appartement, où étoit la Garde Efpagnole, dont la plupart étoient devenus fes Amis par fa liberalité, ainfi il efperoit fe tirer d'affaires fans peine, & qu'ayant paffé plus avant, il monteroit fur les chevaux qu'on lui tenoit prêts, & fe feroit.

*Il eft
décu-
vert,
& plus
reffermé.*

Mais fon malheur voulut qu'il rencontra le Capitaine des Gardes au malien de l'efcalier, qui furpris de trouver le Landgrave & ce jeune homme en ce lieu, où il n'avoit pas accoutumé de paffer, & ne fçachant quel pouvoit être le deffein du Prifonnier, l'arrêta par le bras, & fe mit à crier, à

may Soldats, à *may*. Le Landgrave fut fort étonné de la démarche de cet Officier, & son Neveu se mit en devoir de le tuer, avec un pistolet qu'il tenoit caché, & qu'il luy appuya contre l'estomac, mais qui fit faux feu, ce qui obligea le Capitaine à crier plus qu'il n'avoit fait, de sorte que les Gardes y accoururent, & tuerent du premier abord ce jeune Bâtard, dont on fit exposer le corps sur une potence, & le Landgrave fut gardé plus étroitement qu'auparavant. Cette entreprise déplût beaucoup à l'Empereur, qui en fut incontinent averti par un Courier, & il ordonna que le Landgrave fût traité avec plus de rigueur qu'auparavant, & de ne lui laisser plus voir personne; cette severité fut cause que ses Amis tramerent ensuite ce que nous dirons cy-après.

A l'ouverture de la Diete d'Ausbourg, les Princes & les États Luthériens témoignèrent un grand ressentiment contre Charles V. à cause de l'Edit qu'il avoit fait publier dans les Pais-Bas, & firent des protestations contre cet Edit, & même contre l'*Interim*, déclarant qu'ils ne vouloient plus l'observer. Charles reconnut bien d'où venoit cette hardiesse des Luthériens, qui témoignoit si peu de respect pour lui, & se repentit d'avoir licencié la plupart de ses Troupes, & dispersé deçà & delà

*Hardiesse
des Luthériens*

delà celles qui restoient. Aussi est-il certain, que tandis que Charles V. avoit des Troupes sur pied & à ses côtez, il étoit craint comme un Lion, mais quand les Lutheriens le virent desarmé, d'agneaux qu'ils étoient auparavant, ils devinrent des Lions, pendant que Charles devint d'un Lion un Agneau, comme nous le verrons ci-après.

*Dessain
de Char
les V.
1550.*

Cependant il avoit fait venir à Ausbourg son Frere Ferdinand Roi des Romains, pour accorder avec lui quelques affaires de leur Maison qu'ils avoient ensemble, & qu'il croyoit pouvoir terminer dans la Diète, quoi qu'il ne fût guere possible à un Empereur desarmé d'en venir à bout. Charles fort clairvoyant dans ses interêts, se mit dans l'esprit, d'établir pour son Frere une Monarchie semblable à la sienne. Pour cet effet il vouloit rappeler les temps passez, où l'on a vû regner ensemble & en même-temps deux Empereurs, & dans l'Empire des Grecs, & dans celui des Romains, & pretendoit faire nommer Empereur Ferdinand son Frere, & qu'ils gouverneroient ensemble l'Empire. Il esperoit en obtenir le consentement des Electeurs à la pluralité des voix, & la confirmation du Pape : ensuite de quoi il avoit dessein de faire élire son Fils Philippe Roi des Romains, l'en ayant reconnu très-digne, & très-capable par sa
pru-

prudence, de gouverner l'Empire.

• Ces propositions ayant été faites à Fer-^{Ferdinand} dinand, il consentit volontiers à la premie-^{nand} r^{s'y op-} qui étoit d'être fait Empereur par la^{pose} Diete conjointement avec son Frere, pour lui aider à porter le fardeau de l'Empire, mais il ne vouloit pas oüir parler de la seconde, disant qu'il pretendoit que son Fils Maximilien fût élu Roi des Romains. Charles V. alleguoit pour ses raisons, qu'ayant l'un & l'autre un Fils, & l'un ou l'autre devant être créé Roi des Romains, il étoit juste de preferer celui de l'aîné, qu'autrement ce seroit lui faire affront. Ferdinand répondoit à cela, qu'il étoit encore plus convenable & plus juste, de preferer celui des deux Cousins qui étoit né en Allemagne, à celui qui étoit né en Espagne, parce que les Electeurs ne voudroient pas, sans doute, rompre la Bulle d'or en créant Roi des Romains un Étranger, & que si cela arrivoit, on ne manqueroit pas de dire qu'on l'avoit violée, & qu'il en naîtroit plusieurs contestations sur l'invalidité de l'Élection. Enfin il conclut pour gagner du temps, & éviter toutes contestations avec son Frere, qu'il ne vouloit prendre aucune résolution, sans avoir Maximilien son Fils auprès de lui : ainsi Charles V. fut obligé de renvoyer son Fils en Espagne, & de lui ordonner d'y retourner au plutôt

plûtôt pour en reprendre le Gouvernement, & de rappeler son Cousin Maximilien en Allemagne. Quoique l'Empereur eût fait paroître une fort grande joie de voir un tel Fils, & de le faire voir dans tous les Pais-Bas, Ferdinand ne laissa pas de connoître, qu'il avoit été mortifié de voir évanouir ses desseins ; car au fond la principale raison que Charles V. avoit eu de faire faire ce voyage à son Fils Philippe, étoit le dessein de le faire créer Roi des Romains, en la maniere que je viens de le dire ; ce qui ayant manqué, il ne pouvoit qu'en avoir du chagrin, quoi qu'il fût fort habile à moderer, & souvent à cacher & dissimuler ses passions.

*Départ
du Phi-
lippe.
1550.*

Le jour même du départ de Philippe, on envoya un Courier exprès à Maximilien & à Marie son Epouse, qui leur portoit ordre de partir incessamment pour Barcelonne, & de s'embarquer sur la Flotte qui accompagnoit Philippe. Charles V. ne voulut pas même que son fils attendît l'Assemblée de la Diète (chose si digne d'être vûë) car il le fit partir au commencement de Juin, & lui ordonna de faire sçavoir par-tout où il passeroit, qu'il ne vouloit ni Complimens, ni Entrées, afin de ne pas retarder son voyage, hors les honneurs qu'il vouloit recevoir des Peres du Concile à Trente. De sçavoir pourquoi il

Fait cette exception, c'est ce que j'en ay jamais
trouvé en aucun Auteur ; il y a pourtant
beaucoup d'apparence que ce fut , pour
avoir l'occasion de se faire connoître avec
pompe à ces Pères. Je croi qu'il ne sera pas
inutile de faire ici en faveur des Curieux une
petite description de la réception qui lui fut
faite en cette occasion.

Le Cardinal Crescentio de S. Marcel, pre-
mier President du Concile, & le Cardinal
Madrucci Evêque de Trente second Presi-
dent, & tous les deux Legats à latere, al-
lerent une demi-lieue hors de la Ville au de-
vant de Philippe, suivis de tous les autres
Prelats à cheval deux à deux en fort bon or-
dre ; tous portoient, tant les Cardinaux,
que les Archevêques, & les Evêques, le
Surplis, le Rochet ouvert, & le Chapeau
à cordons pendans. Crescentio lui fit com-
pliment de la part du Concile, sans descen-
dre de cheval, non plus que Madrucci ;
que le Prince Philippe embrassa l'un &
l'autre autant qu'il se pouvoit, étant à
cheval les uns & les autres. Tous les autres
Prelats mirent pied à terre, & baisèrent la
main du Prince, lui étant à cheval. Phi-
lippe offrit par compliment la place d'hon-
neur à Crescentio, mais il ne l'accepta pas.
Il se mit donc au milieu des deux Cardi-
naux, qui l'accompagnerent dans la Ville,
& jusques à la porte du Palais du Cardinal
Evê-

*Recep-
tion
qu'on
lui fait
à Tren-
te.*

Evêque, où il fût loger. Le lendemain matin le Prince fut rendre visite au Cardinal Crescentio, qui fut le recevoir à quelques pas hors de la porte de sa Maison, accompagné d'un grand nombre de Prelats. La visite ne dura qu'une demi-heure, après quoi Philippe sortit de la Ville à cheval au milieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnèrent à trois cens pas de-là, dans une petite Isle, où Madrucci avoit fait preparer un magnifique Palais de bois, somptueusement meublé, & un superbe Festin. Philippe, les deux Cardinaux, & le Prince de Piémont, qui étoit à la suite du Prince, mangerent en une même Table, & les deux sieges égaux. Les autres Grands, Seigneurs & Prelats mangerent en une autre Table de quatre doigts plus basse. Après le repas les Cardinaux & les Prelats s'étant retirés, il y eut Bal, qui fut donné par la belle-Sœur, & la Niece du Cardinal Madrucci. Le lendemain le Cardinal Crescentio fut rendre visite au Prince, à qui il recommanda les interêts du Concile. Le soir-même il partit, accompagné de beaucoup de Prelats & de Noblesse, un mille hors de la Ville, & il continua son voyage jusques à Genes sans recevoir d'autre compliment.

Les Le Pape envoya son Neveu à Genes pour
Fran- le visiter de sa part, & ensuite il s'embar-
quois qua sur l'Escadre de Doria. En ce même
 temps

temps les François declarerent la guerre sur Mer, car le Prieur de Capoue, Amiral de France, ayant appris que le Prince Doria étoit prêt à partir de Genes avec son Escadre, où il y avoit plusieurs grands Seigneurs, crût faire un coup considerable que de tenter une capture qu'il croyoit aisée, parce que ses Espions lui avoient rapporté, que la Flotte étoit inferieure en Vaisseaux à la Françoisé. Il partit donc de Marseille avec vingt-trois Galeres, résolu d'attaquer vigoureusement Doria, & fut le rencontrer non loin de Toulon; il faisoit le voyage avec seulement dix-sept Galeres, & mal pourvûës, ne croyant pas, que l'on pensât à l'attaquer, ni que le Roy voulût rompre la paix: mais quand il vit approcher le Prieur, il ne douta pas qu'il n'eût un mauvais dessein, ainsi il se mit au large, & fut inutilement poursuivi des François, qui s'en allerent ensuite à Toulon, & Doria ayant renforcé sa Flotte de plusieurs autres Vaisseaux, continua son voyage, & arriva sans empêchement à Barcelonne, où il prit Maximilien, la Princesse son Epouse, leur Suite, & les conduisit heureusement à Genes.

Cependant Charles travailla à affermir ses affaires en Allemagne par deux moyens. Le premier en confirmant de nouveau l'Interim, & ordonnant qu'il fût observé.

L'aut-

*chent
d'enle-
ver Phi-
lippe.*

*Il don-
ne con-
gé à la
Dietes*

L'autre , en promettant & assurant les Etats , qu'il tiendrait la main à ce que toutes les affaires de la Religion fussent terminées par le Concile ; donnant sa parole , que tant les Protestans que les Catholiques y auroient une entière liberté de dire leurs sentimens. En quoi Charles tout habile qu'il étoit , se laissa tromper , car Albert de Brandebourg , & Maurice Duc de Saxe , qui étoient les principaux Chefs des Protestans , feignirent d'être contents des promesses que l'Empereur leur faisoit , afin que s'endormant sur leur bonne foy , il ne pensât pas à lever des Troupes , ce qu'il auroit fait , s'ils l'eussent trop aigri ; ayant résolu entre eux , s'ils ne pouvoient l'obliger à mettre en liberté le Landgrave , de le surprendre , en lui déclarant la guerre , comme nous le dirons ci-après ; ainsi ils firent semblant d'être fort contents. Charles voyant , qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à craindre , résolut de congédier la Diète ; il demeura pourtant encore quelque temps à Ausbourg , où il fut attaqué de sa goutte ordinaire , & d'autres incommoditez , quoi qu'il estimât que l'air de ce Pais-là étoit meilleur que tout autre.

*Malte
atta-
quée.*

Cependant Soliman , voulant vanger l'affront que Charles V. avoit fait à Dragut , en lui enlevant la Ville d'Afrique , & le peu de cas qu'il avoit fait de ses sollicitations

tions pour en obtenir la restitution , fit des-
 sein de prendre Malte , & de la donner à
 Dragut en échange de la Ville d'Afrique ,
 ne doutant pas que comme il avoit donné
 cette Isle aux Chevaliers en la place de celle
 de Rhodes , il ne voulût la conserver à quel-
 que prix que ce fût ; d'autant plus que c'est
 la Clef de la Sicile. Pour cet effet il envoya
 au mois de Juin 1551. Sinan son Bacha de
 Mer avec soixante-dix Galeres bien armées,
 & 40. Galiotes, lequel ayant passé le Canal
 de Corfou , & côtoyant cette Mer , parut à
 la vûe de Malte , & s'étant approché , la
 batit terriblement pendant plusieurs jours.
 Mais les Chevaliers qui étoient en bon nom-
 bre dans la place pour la défendre , après lui
 avoir coulé à fond quelques Vaisseaux, & mis
 les autres en desordre avec perte de plus de
 12. cens Turcs , l'obligerent à abandonner
 honteusement cette entreprise.

André Doria & Jeannetin son Neveu , *Dragut*
 résolu de faire tous leurs efforts pour pren- *assiégé ,*
 dre Dragut , après la prise d'Afrique , le *échape.*
 poursuivirent l'un d'un côté & l'autre de
 l'autre. André le rencontra enfin dans le
 détroit du Canal de Zerbi où il goudron-
 noit son Escadre , consistant en six Gale-
 res & 14. Galiotes , & l'assiégea là : Mais
 pendant que Dragut s'attendoit de se bat-
 tre contre Doria , en trois heures de temps
 il fit couper quelques brâssées de Terrain ,

&

& fit couler par ce moyen l'eau du Canal dans la Mer, & s'enfuit précipitamment de nuit, sans que Doria s'en apperçût. Par cette ouverture, il transporta sa Flotte dans la Mer, & s'échapa, au grand étonnement & confusion de Doria, qui ne doutoit pas que ce Barbare ne fût forcé de se rendre à lui, ou de mourir de faim; en quoi il fut bien trompé le lendemain au matin, quand il apprit qu'il s'en étoit enfuy. Pendant qu'il fuyoit, il eut le bonheur de rencontrer la Capitane de Sicile, qui venoit sans craindre aucun risque pour avoir part à un si grand butin, mais elle devint elle même la proie du Barbare, lequel en fit un present au grand Seigneur, qui lui donna à commander l'Armée qu'avoit commandée Sinam, avec ordre d'aller faire le dégât sur les Côtes des Terres de l'Empereur; mais n'ayant pû rien faire de considerable sur celles de Naples & de Sicile, il passa en Barbarie, où il assiegea la Ville de Tripoli, qui appartenoit aux Chevaliers de Malte, la prit par Capitulation le septième jour, faute de Vivres, & en s'en retournant il eut encore le bonheur de prendre sept Galeres de Doria.

*Afri-
que.*

1551.

L'Empereur fut fort chagrin d'apprendre de si fâcheuses nouvelles; & las de tenir une si grosse Garnison à Afrique, qui lui coûtoit plus à entretenir que trois autres

en

en Europe, il envoya ordre à Doria, de
 faire non seulement démolir les murailles
 de la Ville, mais encore toutes les maisons
 jusques aux fondemens, & d'emporter le
 Canon, & toute autre chose qu'on pour-
 roit prendre. Ce qui trompa beaucoup non
 seulement les Juifs, mais aussi les Chrê-
 tiens Portugais & Espagnols, qui voyant
 que cette Ville étoit tombée au pouvoir de
 l'Empereur, s'y étoient allez établir, croyant
 y faire bien leurs affaires; mais outre les dé-
 penses qu'ils avoient faites, ces malheureux
 furent exposez à un pillage plus cruel, que
 s'ils eussent été pris par les Ennemis de
 l'Empereur, les Soldats n'ayant point de
 retenue.

Déjà Charles étoit allé à Inspruck depuis *Char-*
 le mois de Novembre, dans la résolution *les V.*
 d'y passer quelques mois, à cause du voisi- *va à In-*
 nage de Trente, & qu'il étoit à portée, *spruck.*
 pour donner de la vigueur & du courage au
 Concile dans ces premiers commencemens,
 & de plus aussi, pour mettre ordre aux
 choses nécessaires pour la guerre de Parme
 contre Henri II. Roi de France, lequel
 avoit pris sous sa protection Octave Farné-
 se, qui en étoit Seigneur, comme nous le ver-
 rons mieux ci-après. Je me contenterai de
 dire ici, que quoique Charles n'eût point dit
 aux Ambassadeurs de le suivre, ceux qui y
 avoient quelque intérêt, comme ceux de

Danemarck , des Electeurs de Saxe , de Brandebourg , & du Landgrave de Hesse ne laisserent pas de le faire , aussi bien que d'autres qui avoient interêt à solliciter la liberté , & particulièrement celui de Danemarck , qui avoit été envoyé pour représenter à l'Empereur , qu'il devoit considérer mûrement que de la prison , ou de la liberté du Landgrave dépendoit la tranquillité de l'Allemagne , & que de grands malheurs en pouvoient arriver. Les autres Envoyez en firent de même , & cherchoient toutes les occasions de lui en parler , que Charles V. évitoit de son côté tant qu'il pouvoit , & quand il ne pouvoit les éviter , il répondoit à ceux qui lui en parloient , qu'il vouloit bien mettre en liberté le Landgrave , mais qu'il n'en étoit pas encore temps. Il fit connoître enfin qu'il vouloit traiter des conditions de sa liberté avec l'Electeur Maurice , & pour cet effet il lui écrivit de le venir trouver à Inspruck ; mais on reconnut bien tôt après qu'il ne pensoit qu'à gagner du temps , car non seulement il n'écrivit point à Maurice , mais celui-ci ayant cherché une occasion de lui écrire , il ne lui parla ni près ni loin de ce voyage.

Ottavio Farnese sollicite la restitution Je laisserai pour un moment les affaires d'Allemagne pour venir à celles d'Italie , qui ont beaucoup de liaison avec elles. Après qu'Ottavio Farnese eut été rétabli dans la

Duché

Duché de Parme par le Pape Jules III. il ^{tution} commença à solliciter l'Empereur son ^{de Plai-} Beau-Pere, de lui restituer Plaisance; pour ^{sance.} cet effet il alla en personne à Ausbourg, ^{1552.} avec des lettres pleines d'humbles prieres de la Duchesse Marguerite son Epouse, & Fille de Charles V. L'Empereur lui fit un bon accueil, & plus d'honneur qu'il n'auroit osé esperer; mais quand il fallut venir à la restitution de Plaisance, il ne vit aucun jour à y réussir, & il eut occasion de reconnoître la verité de ce que disoient les Ambassadeurs qui sollicitoient la liberté du Landgrave. *Que le Duc Ottave ne seroit pas plus heureux à réussir dans l'affaire de Plaisance, qu'eux dans celle du Landgrave.* Enfin après l'avoir amusé pendant un mois par de vaines promesses, & des paroles ambiguës, il le renvoya avec cette réponse en Italien. *Vous n'avez qu'à vous en retourner à Parme, où vous recevrez dans peu de mes Lettres qui vous satisferont, & ma fille aussi.*

Quand il fut de retour à Parme, il apprit que Don Ferrante Gonzague Gouverneur de Milan, faisoit travailler avec grande diligence & un plus grand nombre de gens qu'à l'ordinaire, aux fortifications de Plaisance, d'où il conclud que l'Empereur n'avoit aucun dessein de lui rendre cette place; même par les avis qu'il reçut qu'on y ^{il a ren-} ^{cours} ^{au Pa-} ^{pe,} levoit

levoit des Troupes, il eut sujet de croire qu'on tramoit quelque chose contre lui, pour lui enlever Parme, loin de lui restituer Plaisance. Et comme il voyoit bien que seul il n'étoit pas en état de se défendre, il alla à Rome, prier instamment le Pape d'entreprendre sa défense, contre l'Empereur & ses Ministres, qui selon toutes les apparences cherchoient l'occasion de lui enlever Parme, le priant de vouloir considérer que s'il perdoit cette Ville, l'Eglise perdrait son droit de Fief, comme elle avoit perdu celui de Plaisance. Le Pape n'ignoroit pas cette raison, & il savoit bien qu'il y alloit encore de son honneur de le maintenir dans la possession de ce Duché dont il lui avoit donné l'Investiture, & déclaré, qu'elle étoit Fief de l'Eglise. Mais il considéroit aussi qu'il étoit accablé de dettes, tant à cause des grandes dépenses qu'il avoit été obligé de faire, que des grandes libéralitez, qu'il n'avoit pu éviter dans ce commencement de son Pontificat; de sorte que ne se trouvant pas en état d'entreprendre la guerre contre l'Empereur, il ne fit que hausser les épaules en présence d'Ottavio, comme ont accoutumé de faire les Italiens, pour marquer qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudroient, & lui dire pour toute réponse: *Qu'il fit du mieux qu'il lui seroit possible, que pour lui il ne pouvoit faire au-*

Une chose que ce qu'il avoit fait, qui étoit beaucoup, comme il le pouvoit bien connoître, & qu'il se souviendrait de faire d'avantage pour lui, quand le temps & les conjonctures seroient plus favorables.

Le Duc & le Cardinal Farnese son Frere conclurent enfin, que ne pouvant obtenir autre chose du Pape, il le falloit prier du moins d'agréer, que lui Duc eût recours à d'autres Princes : étant donc allez ensemble à l'audience de Sa Sainteté, & lui en ayant fait la demande, il répondit au Duc. *Qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux à ses affaires.* Sur cette parole du Pape, le Duc, de l'avis du Cardinal son Frere, envoya incontinent un homme en France, vers Horace Duc de Castro, son Frere naturel, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Henry II. qui devoit se marier avec une sienne Fille naturelle, & que ce Prince qui lui en avoit donné sa parole, aimoit si fort, qu'il n'avoit rien à lui refuser. Dès qu'il eut vû les lettres d'Ottavio, & reçû les instructions de son Ministre, il fut trouver le Roy, qu'il trouva en disposition de faire ce qu'il louhaitoit, tant par l'inclination qu'il avoit à faire plaisir à ce Prince, que parce qu'il trouvoit l'occasion de faire la guerre à Charles-Quint. Il fut donc convenu que le Duc Ottavio se mettroit sous la protection du

*Au Ro^e
d'Espagne.
ce.*

NO. LA VIE DE CHARLES V.

Roy de France, après quoi on lui enverroit incessamment une Garnison de François, pour défendre Parme.

L'Em
pereur
en aver
tit le
Pape.
Il ne fut pas possible de négocier cette affaire avec tant de secret, qu'elle ne vînt ce même jour à la connoissance des Espions de Charles V. à Paris, qui ne manquèrent pas de l'en avertir. Dès qu'il en eut reçu avis, il écrivit au Pape, *Qu'il se sentoit obligé de lui faire sçavoir que le Duc Ottavio étoit sur le point de livrer sa Ville de Parme aux François, & que si cela arrivoit, on verroit un grand feu s'allumer en Italie. Que Sa Sainteté y devoit donner ordre de bonne heure; on lui laisser le soin d'y porter du remede, à quoi il ne manqueroit pas.* Le Pape, soit qu'il ne se souvînt pas de la parole qu'il avoit donnée au Duc, ou qu'il crût que la permission qu'il lui avoit donnée n'empêchoit pas qu'il ne fût obligé de rien conclurre sans le lui avoir auparavant communiqué, ou qu'il n'eût donné cette permission qu'en termes vagues & équivoques, fit réponse à l'Empereur, *qu'il ne pouvoit croire que le Duc en vînt à une si grande extrémité à son insçu: & comme ce Pape étoit naturellement sujet à oublier, même les affaires les plus importantes, il ne pensa plus à celle-ci; jusques à ce qu'il fut averti que le Roy de France & le Duc Ottavio avoient eu l'adresse de faire*

Faire entrer dans Parme une Garnison de deux mille François, qui devoient être entretenus & commandez par le Roy de France. Jules en fut sensiblement affligé, non seulement à cause que le Duc ne lui avoit point communiqué cette affaire, mais aussi à cause qu'il craignoit le ressentiment de l'Empereur, parce que l'ayant assuré, qu'il ne pouvoit croire que le Duc entreprît cela à son insçu, il auroit lieu de soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec lui pour le tromper, ce qui avoit d'autant plus d'apparence, que d'ordinaire dans les Cours, on donne beaucoup aux soupçons dans des affaires & des occasions semblables.

Le Pape naturellement négligent & timide, craignant de tomber en peu de temps dans une disgrâce pareille à celle où tomba Clement VII. pour avoir voulu s'en prendre à l'Empereur, & lui manquer de parole, fit en même temps deux choses pour sa justification. Premièrement il écrivit des Lettres fulminantes pleines de menaces, de guerre, & d'excommunication au Roy de France, & au Duc Ottavio, pour avoir mis une telle Garnison dans une Ville de l'état Ecclesiastique, sans lui en avoir donné aucun avis, & son dépit alla si loin, qu'il ordonna à son Legat à Paris, de quitter incessamment la Cour de France, si le

Le Pape se contre Ottavio.

Roy refusoit de rappeler la Garnison. De plus il fit partir en toute diligence Dandino, Prélat qui a été depuis Cardinal; pour aller en Allemagne témoigner à l'Empereur, combien il desapprouvoit l'action du Duc Ottavio, qui avoit appelé les François en Italie, sans lui en avoir rien communiqué, & prier sa Majesté Impériale, de vouloir joindre ses forces à celles de l'Eglise pour châtier l'insolence du Duc, & chasser les François d'Italie.

Répon-
se en-
voyée
au Pa-
pe.

Dandino sçut si bien tourner cette affaire, que l'Empereur fut persuadé que le Pape étoit innocent. Ainsi il accepta son offre de faire la guerre ensemble contre le Duc, pour remettre Parme au pouvoir de l'Eglise, & la tirer des mains des François ses Ennemis, qu'il ne vouloit en aucune maniere avoir pour voisins, parce qu'étant d'un naturel bouillant & inquiet, ils ne pouvoient que troubler le repos du Milanez. Le Pape ayant donné un ample pouvoir à Dandino, de faire un Traité avec l'Empereur, sur cette affaire, il fut conclu entre eux. En conséquence de ce Traité, Charles-Quint donna ordre à Gonzague Gouverneur de Milan, de faire les préparatifs nécessaires pour cette guerre: & le Pape pour faire les siens, n'attendoit plus que la réponse du Roy, & du Duc, qui fut telle: *Qu'il avoit accordé au Duc ce qu'il*

Qu'il lui avoit demandé, croyant, qu'il feroit plaisir à Sa Sainteté, & que ce seroit un bien pour l'Eglise, puisque déjà par le secours qu'il donnoit au Duc, on rompoit les desseins de l'Empereur, qui vouloit s'emparer de Parme. Que pour lui, il n'avoit fait autre Traité avec le Duc, que de lui donner une Garnison, qu'il entretiendrait à ses dépens, afin qu'il pût défendre sa Ville, & la garder pour lui-même, & qu'ainsi il avoit sujet d'être fort surpris de se voir si mal-récompensé, & menacé par Sa Sainteté, dans le temps qu'il s'attendoit avec impatience d'en recevoir des remerciemens. Le Roy ajoûtoit encore à cela dans sa Lettre, que le Duc Ottavio l'avoit assuré, qu'il avoit obtenu du Pape la permission d'en user de la sorte.

Le Duc de son côté fit la réponse suivante : Que non seulement il n'avoit eu aucune pensée d'offenser Sa Sainteté, dans la démarche qu'il avoit faite, mais qu'au contraire, il avoit cru faire une chose qui lui seroit agréable, puisqu'il n'avoit d'autre dessein, en recourant au Roy de France, que de conserver sa Ville, contre les desseins manifestes, & les pièges que lui tendoient ouvertement les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs, que Sa Sainteté devoit se souvenir, que lui ayant demandé du secours, dans un si pressant danger, elle lui avoit répon-

Répon
se du
Duc.

du qu'elle ne lui en pouvoit donner, & qu'en suite lui ayant demandé si elle ne trouveroit pas bon, qu'il eût recours à quelque autre Prince, elle lui avoit répondu, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour ses affaires, & qu'en consequence de cette permission, il s'étoit mis sous la protection de la France : qu'ainsi Sa Sainteté ne devoit pas en être fâchée, & qu'il est permis à tout Soldat qui ne reçoit pas la paye de son Prince naturel, & qui a eu la permission de chercher un autre Maître, de se mettre à la solde de quiconque il lui plaira.

Le Pa-
pe le-
va des
Trom-
pes.

La réponse du Duc étoit encore confirmée par les remontrances que firent au Pape sur ce sujet les Ambassadeurs, le Cardinal Farnese & les Cardinaux François; mais le Pape persista toujours à nier d'avoir jamais donné une telle permission : Mais que faire contre un Pape qui nie ? L'obliger au serment, & en quelle maniere ? L'appeller en jugement ; & où ? Mais ce qui roidissoit le Pape, & l'empêchoit d'avoir égard à quoi que ce soit qu'on lui représentât, c'étoit la parole qu'il avoit donnée, & le Traité qu'il avoit fait contre le Duc ; engagement dont il ne se pouvoit tirer, sans donner lieu à l'Empereur de croire qu'il eût donné les mains à la conduite du Duc. Il donna donc des ordres pour lever six mille hommes de pied ; & trois

Trois cens chevaux, & de les faire marcher à Bologne, où se devoit faire la jonction des Troupes de l'Empereur, avec celles du Pape. Pendant que ces Troupes étoient en marche, le Pape afin de se pouvoir mieux disculper dans toute la Chrétienté, & montrer qu'il avoit fait tout son possible pour éviter la guerre, envoya en poste en France, Ascanio della Cornia son Neveu, jeune homme de grand courage, & le fit passer à Parme, pour exhorter le Duc à remettre la Ville entre ses mains, & recevoir en échange le Duché de Camerino, qui lui seroit plus assuré, avec une Pension de quinze mille écus tous les ans, que le Pape promettoit de lui payer pour ce que ce Duché pouvoit moins valoir que celui de Parme, lui disant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de contenter l'Empereur.

Le Duc répondit à la proposition d'Ascanio, que les François étant déjà dans Parme, il ne pouvoit pas les en chasser, parce que ce seroit faire une trahison au Roy de France. Mais que cependant pour l'amour du Pape, il étoit prêt de faire tout ce que le Roy trouveroit bon. Ascanio alla à Paris avec cette réponse; mais quand il en parla à Henry II. il lui répondit, qu'il feroit tout ce que voudroit le Duc. Ils étoient convenus ensemble de faire une semblable réponse, ce qui vouloit dire en

*Répon-
se pour
gagner
du tems.*

bon François, qu'ils ne vouloient rien faire de ce qu'on leur demandoit. Ascanio de retour ayant rapporté ces réponses, on ne douta plus que ce ne fût un artifice. Cependant le Roy ayant appris les préparatifs qui se faisoient à Bologne, pour empêcher qu'on ne commençât la guerre, écrivit au Pape, qu'il avoit envoyé prier le Duc de vouloir faire un voyage à Paris, pour conférer avec lui sur ce qu'il faudroit faire pour satisfaire aux demandes de Sa Sainteté; cependant il feignit, d'être attaqué de grandes incommoditez, & publia que ce qui lui faisoit le plus de peine étoit de ne pouvoir faire le voyage de Paris, pour conférer avec le Roy de France sur ce qu'il faudroit faire pour contenter le Pape; mais ce n'étoit encore qu'un artifice.

*Siege
de Parme.*

Le Pape cependant fit General de ses Troupes, pour le Siege de Parme, *Jean-Baptiste di Monte* son Neveu, & pour son Lieutenant *Alexandre Vitelli*, mais qui devoient être commandez l'un & l'autre par Don Ferrante Gonzague, qui avoit été fait Generalissime de l'Eglise, afin de faire voir, que Parme étant fief de l'Eglise, le Pape seul, & non pas l'Empereur, avoit intérêt à cette guerre. Henry II. ayant sçu cette prise d'Armes, fit faire de grandes plaintes au Pape, de ce que pendant qu'il travailloit à disposer les affaires à une paix, on :

On attaquoit le Duc à force ouverte. Il ne
 laissoit pas pourtant d'avoir sollicité plu-
 sieurs Gentils-hommes & bons Capitaines
 de s'aller jeter dans Parme, de sorte que
 la Garnison étant forte, le Roy & le Duc
 croyoient qu'il n'y avoit rien à craindre
 pour la place. Gonzague entreprit le Siege
 avec les Troupes Imperiales, renforcées
 de celles du Pape, de deux mille hommes
 de pied Espagnols, & des vieilles Troupes
 qui étoient en Piemont. S'étant approché
 de Parme, il commença par se rendre Maî-
 tre de *Borsello*, lieu qui appartenoit au
 Cardinal d'Este, mais qu'il jugea lui être
 nécessaire dans cette guerre, à cause qu'il
 est situé sur le bord du Po, à sept mille de
 Parme, du côté de Castel-maggiore, Ter-
 re de Crémone, par où tous les vivres de-
 voient venir dans le Camp Imperial. A
 cette guerre se trouva avec le Gouverneur
 Gonzague, *Don Alvaro di Sande* Mestre
 de Camp Espagnol, par le genie, & la
 valeur duquel on fit plusieurs choses con-
 siderables. Dès que l'Armée fut devant
 Parme, on commença par faire le dégât,
 ruiner & brûler les Bleds & Vignes, (il
 faut remarquer que c'étoit au mois de
 Mai.) On prit ensuite plusieurs lieux du
 Parmesan, & entre autres *Colorno*, Terre
 de Jean François Sanseverino, à qui le Duc
 l'avoit ôtée, l'ayant mis en prison, sous pre-
 texte

texte qu'il étoit Partisan de l'Empereur.

*Conti-
nuation
de la
Guerre.
1551.* Le Pape non content d'attaquer le Duc par les armes temporelles, se voulut encore servir des Spirituelles, déclarant qu'il avoit encouru une severe excommunication. Henry II. envoya Charles de Cossé, Seigneur de Brissac, au secours du Duc avec une bonne Armée : mais les Imperiaux & les Troupes du Pape attaquèrent avec tant de furie, en même-temps, Parme & la Mirandole, & mirent tellement le Pais à feu & à sang, que Brissac ne put tenter autre chose qu'une diversion : ainsi il alla attaquer le Piemont, où pour se vanger il prit plusieurs places, & y fit un grand dégât. Pour plus grande sûreté dans cette guerre, le Roy de France fit passer en Italie, par la Suisse, Pierre Strozzi, avec un bon corps d'Infanterie, & un autre de Cavalerie commandé par Horace Duc de Castro, à qui il avoit déjà donné en mariage Diane sa fille naturelle : ainsi les François étant renforcez, donnerent des affaires à Gonzague, qui ne voulant pas laisser perdre le Piemont au Duc de Savoye, si proche parent de l'Empereur, pour conserver Parme, leva le Siege pour courir à la défense du Piemont.

*Ramon-
frances
faites
au Pa-
pe.* Sur ces entrefaites le Pape mal conseillé avoit fait publier une rude excommunication, contre tous ceux qui oseroient protéger

proteger, soutenir, ou donner du secours au Duc Ottavio en quelque maniere que ce fût, ou avec de l'argent, ou par les armes, ou par des Conseils. Le Roy de France voyant que cet Anatheme tomboit sur lui & sur ses Sujets, pour mortifier le Pape, défendit à tous ses Sujets sous de rigoureuses peines, d'envoyer ou de porter de l'argent de France en Cour de Rome, sous quelque pretexte que ce fût. Strozzi & Horace en même-temps voyant qu'on avoit tellement ruiné le Duché de son Frere, qu'on ne reconnoissoit plus ce Pais, entre-
rent dans le Boulonnois & autres Terres du Pape, ou ils n'épargnerent que les seules Vignes, & brûlerent & saccagerent tout le reste. Cependant le Cardinal Farneze & celui de Tournon furent trouver le Pape, & sans perdre le respect qui lui est dû, lui firent le discours suivant.

Saint Pere, si la presente Guerre qu'on a entreprise contre le Duc de Parme, ne produisoit pas d'autre effet, que de donner sujet aux Lutheriens d'Allemagne, de rire scandalieusement, de voir le Vicaire de J E S U S - C H R I S T, & le Pere commun, détruire & ruiner ses Enfans & ses Sujets, la chose ne seroit pas fort considerable. Mais vôtre Sainteté doit considerer, que les Heretiques pullulent, beaucoup aujourd'hui en France,

» France , où la Doctrine du scelerat &
 » Chef de Secte Calvin , qui de Geneve
 » soufflé le venin de son heresie dans la
 » France sa patrie , a pris déjà beaucoup de
 » racines , & Dieu sçait s'il ne lui sert pas
 » de beaucoup à réussir dans son dessein ,
 » de voir que V^{otre} Sainteté traite si mal
 » le fils aîné de l'Eglise ? Faites réflexion ,
 » Saint Pere , que Clement VII. a obscurci
 » la gloire de la plupart des actions de son
 » Pontificat , pour avoir fait perdre à l'E-
 »glise le Royaume d'Angleterre , par la
 » complaisance qu'il eut de prendre le par-
 » ti de l'Empereur , contre Henry V III.
 » Quel chagrin ne seroit - ce pas à V^{otre}
 » Sainteté , s'il arrivoit quelque malheur
 » semblable en France : au fond quelle
 » bonne opinion peuvent avoir de v^{otre}
 » zele les peuples désolés & ruinez du Par-
 » mesan & du Boulonnois ?

Le Pa-
 pe s'ap-
 prisoit

Ce discours ne manqua pas de faire
 beaucoup d'impression sur l'esprit du Pape ;
 naturellement timide , comme nous l'a-
 vons dit , & de lui faire craindre quelque
 malheur ; de sorte qu'il pria sur tout le Car-
 dinal de Tournon , qui étoit François , de
 vouloir assurer le Roy Tres- Chrétien de
 son amitié sincere , & de lui faire sçavoir
 qu'il n'avoit jamais eu dessein , ni aucune
 pensée de rien faire contre lui , mais seule-
 ment contre le Duc. Il donna de plus à ce
 Cardi-

Cardinal la commission de négocier la paix, jusques à lui dire ces propres paroles, *qu'il ne demandoit autre chose que de sauver l'honneur du Roy & le sien* : & pour mieux faciliter la paix, qui se fit bien-tôt après, il rappella ses Troupes. Le Roy de son côté leva la défense qu'il avoit faite, de ne point envoyer de l'argent à Rome pour l'expédition des Benefices ; c'étoit l'article qu'il regardoit comme le plus considerable, croyant que si le Peuple le prenoit à cœur ; il en pourroit arriver beaucoup de mal, ainsi il voulut y remedier au plûtôt. D'ailleurs le Pape avoit raison d'être las de cette guerre, car outre les dépenses inutiles qu'il avoit faites, & la ruine du Boulonnois, il avoit perdu Jean - Baptiste de Monte son Neveu, qu'il aimoit avec passion, & Alexandre Vitelli, qui étoit un de ses meilleurs Officiers, ce qui l'affligea beaucoup.

Revenons aux affaires d'Allemagne. Maurice Electeur de Saxe, averti par les Ambassadeurs, qui sollicitoient à Inspruck la liberté du Landgrave, que c'étoit folie que de se fier davantage aux promesses de l'Empereur, qui ne servoient qu'à faire perdre du temps, crut qu'il y alloit de son honneur, de ne se laisser pas plus longtemps duper par Charles V. dans une affaire de cette importance, & qu'après quatre ans de sollicitations & de paroles inutiles,

Résolution de Maurice contre Charles V.

222 LA VIE DE CHARLES V.
tiles, il étoit temps d'en venir aux effets. Il sçavoit que pour guerir une playe où les remedes ordinaires sont inutiles, il y falloit employer le fer & le feu. Plusieurs admiroient la patience de Maurice, de voir que s'étant déclaré si ouvertement le Défenseur de la liberté de son Beau-pere, il eût tant parlé & tant agi, sans que cela eût servi qu'à le faire resserer davantage dans sa prison, & qu'il ne laissoit pas de souffrir en patience tant d'affronts & de refus qu'on lui avoit faits. Mais enfin ayant perdu patience, il se résolut à en venir à un moyen aussi extrême que celui d'une guerre, qui fût capable de forcer l'Empereur à mettre en liberté le Landgrave. Mais avant que d'exécuter sa résolution, en Prince sage il pesa toutes les conséquences de cette affaire; si jamais Prince fut irrésolu & en une grande perplexité, ce fut lui dans cette conjoncture.

*Rai-
sons di-
verses.* D'un côté il considéroit les grandes obligations qu'il faisoit profession d'avoir à l'Empereur, & qui lui tenoient fort au cœur; car un aussi grand bien-fait que celui de lui avoir donné un Electorat, & un Etat tel que celui de Saxe, méritoit pour le moins une reconnoissance éternelle. Il ne doutoit pas que tout le monde, jusqu'aux Nations les plus barbares, ne le traitassent d'ingrat, & de perfide, s'il pre-
noit

noit les armes contre un si grand Bien-facteur, sur tout en un temps où le souvenir des obligations qu'il lui avoit, étoit si récent. Il considéroit d'ailleurs que la fortune des armes étant inconstante, il pouvoit tomber dans une disgrâce semblable à celle de Jean-Frederic, & que n'étant pas aussi puissant que lui, s'il étoit mis au Ban de l'Empire, il se verroit abandonné de ceux-là même qui se liguient avec lui pour cette entreprise. Il voyoit encore qu'il seroit accusé d'imprudence, si l'événement ne lui étoit pas favorable, & que si cela arrivoit, chacun jetteroit la pierre contre lui, pour avoir si mal sçu conserver ses avantages, & s'être laissé échaper des mains la bonne fortune au lieu de s'y maintenir. C'en étoit déjà trop pour ne le pas mettre en grande perplexité, & en état de ne sçavoir à quoi se résoudre; aussi étoit-il difficile qu'il trouvât quelque moyen de mettre son esprit en repos là-dessus, ni de se laver de la tache d'ingratitude.

Mais ceux qui ont accoutumé de lire les Histoires, trouveront assez de quoi l'excuser, car ce n'est pas une chose si surprenante que de voir les gens tourner le dos à de semblables considérations; & prendre les armes contre leurs Bien-fauteurs. On sçait que les femmes sont capables par quelques caresses, de faire tomber les hommes les plus

*Rai-
sons
contrai-
res.*

plus sages dans les plus grandes fautes ; & si une fille en dansant a été capable de porter un Roy à faire la plus grande injustice du monde , quelle forcée n'aura pas sur l'esprit de son Epoux l'amour legitime d'une Epouse ? Aussi celle de Maurice , qu'il aimoit avec passion , qui étoit toujours à son côté , qu'il voyoit incessamment pleurer la prison si longue de son Pere , & qui ne trouvoit aucun autre moyen de soulager sa douleur , que de solliciter sans cesse son Epoux à travailler à sa liberté , le forçoit de tenter l'impossible pour la consoler , & l'experience fait voir que les larmes des femmes peuvent tout sur ceux qui les aiment. C'est de quoi nous fournissent beaucoup d'exemples non seulement les Histoires anciennes , mais aussi les modernes , pour ne pas parler des Romans.

*Raisons
prises
de l'hon
neur.*

Plusieurs Historiens estiment que ce fut par des motifs d'honneur , que Maurice entreprit cette affaire. Il croyoit que son honneur y étoit engagé , puis qu'après avoir pris tant de peine & fait agir tant de ressorts pour obliger le Landgrave son Beau-pere , s'il faut ainsi dire malgré lui , à s'accommoder avec l'Empereur , par un Traité fort désavantageux , croyant rendre en cela un grand service à l'Empereur , il voyoit pour toute récompense de ce service , son Beau-pere arraché de ses mains

pour

être conduit en prison, (car du moins devoit-on avoir cet égard pour lui de chercher quelque autre prétexte, & quelque autre occasion de l'arrêter ailleurs que sous les yeux & en la compagnie de son gendre, qui venoit de le mener devant l'Empereur pour lui demander pardon :) & puis pourquoi fut il arrêté ? Sous prétexte d'une parole mal expliquée ou mal entendue. Ainsi Maurice étoit obligé par honneur & pour l'intérêt de la Société Civile, en cela trompée, de travailler à mettre en liberté son Beau-pere, & de tout risquer pour cela, au prix même de son sang.

J'avoué que ce sont là de fortes considérations, quand on y pense sérieusement ; cependant les Historiens les plus habiles en Politique, ne croient pas, que ce soient les plus fortes raisons qui ont porté Maurice à déclarer la guerre à l'Empereur. On ne met pas en question s'il aimoit sa femme, on veut bien supposer cet amour plus grand qu'il n'étoit : mais une affection encore plus tendre & plus nouvelle ne fut pourtant pas assez puissante en 1547. en la personne d'Agnez Epouse du même Maurice, pour l'empêcher de prendre les Armes pour l'Empereur contre le Landgrave Beau-pere de Maurice & Pere de son Epouse Agnez, ni contre Jean Frederic son Cousin propre, & de la même Famille. Et comment peut-

Le contraire est prouvé.

on.

on regarder comme une bonne Politique, de plonger dans une Mer irritée un Baupere & un proche-parent, pour avoir la gloire de les en retirer, avec peril d'être soi-même submergé ? Le principal motif de cette entreprise ne fut pas aussi l'engagement de Maurice d'avoir donné sa parole, car l'Electeur de Brandebourg & l'Empereur avoient la réputation de l'avoir violée plus que lui, outre que le Landgrave n'étoit pas si mal-traité dans sa prison, quoi qu'il fût fort resserré, & qu'ayant eu patience pendant quatre ans, on pouvoit bien en avoir encore pour deux autres. Il paroît donc que le dessein de mettre en liberté le Landgrave, n'étoit pas une raison suffisante à Maurice pour prendre les armes contre un si grand Bien-faiteur, & qu'il en faut chercher une autre, que voici.

Raison
secrete.

Maurice étoit tres-bien informé, que sa conduite dans cette guerre d'Allemagne étoit généralement condamnée, & qu'on parloit fort désavantageusement de lui, non seulement dans les Cours, mais jusques dans les Cabarets : que les Peuples de l'une & de l'autre communion, & sur tout les Lutheriens avoient conçu fort mauvaise opinion de lui, & que l'on disoit en tous lieux, *Que pour Satisfaire à son ambition particuliere, il avoit risqué le Bien public. Que pour venir à bout de ses desseins*

Seins il avoit miserablement sacrifié son Cousin Jean Frederic & le Landgrave son Beau-pere, qui avoit tant travaillé à l'établissement d'une salubre réformation de l'Eglise. Que pour de semblables motifs & d'ambition il négligeoit les moyens nécessaires pour obtenir la liberté de l'un & de l'autre, & que par sa conduite il étoit la cause principale de tous les maux que Charles V. faisoit de jour en jour aux Protestans.

On disoit encore pis; car la plupart des Lutheriens & Calvinistes soupçonnoient que Maurice étoit d'intelligence avec l'Empereur, pour extirper la Religion protestante; & ces bruits, qui venoient tous les jours à ses oreilles, faisoient des playes profondes dans son cœur; parce qu'au fond on lui faisoit tort, n'y ayant personne qui fût plus zélé que lui pour la Religion protestante, & que loin d'avoir voulu rien faire à son préjudice, il auroit donné son sang pour son service. Il étoit donc obligé d'effacer ces taches & ces calomnies générales par quelque moyen, & il n'y en avoit point d'autre pour ôter au Public ces mauvaises impressions contre lui, que de prendre une résolution vigoureuse & violente, ce qui ne se pouvoit faire sans risquer le tout pour le tout. Il ne falloit pas moins que de tirer l'épée contre l'Empereur, que les Protestans regardoient comme le grand Tyran

Tyrans de leurs consciences, & de leur liberté. La résolution étoit périlleuse, je l'avouë; mais lors qu'il n'y a pas d'autre remède pour guerir une playe, il y faut employer le fer & le feu.

*Prepara-
tifs
de Mau-
rice
pour la
guerre.
1552.*

Cette résolution prise, Maurice appliqua tous ses soins à trouver des moyens propres, seurs, & nécessaires pour l'exécution de son dessein, & pour ne pas tomber dans les fautes, qu'avoient faites son Beau-pere & son Cousin. Aussi est-il certain que quelque bonne opinion que l'on eût de la prudence & bonne conduite de ce Prince, aussi-bien que de son expérience dans les armes, il en fit plus paroître dans cette occasion qu'en aucune autre de sa vie; car il conçut, délibéra, & executa cette entreprise pendant que l'Empereur étoit désarmé, qu'en moins de trois mois, c'est-à-dire, au commencement de Mars de cette année 1552. il se trouva en état de faire la guerre au Monarque d'un si grand Empire, & Maître de tant de Royaumes, avant presque qu'il se fût apperçû du dessein. Par l'entremise & les bons offices d'Albert Marquis de Brandebourg, il fit ligue avec Henry II. Roy de France, au nom de tous les Lutheriens d'Allemagne, ayant eu procuration pour la faire lui & Albert, de tous les Princes & Villes protestantes. Henry II. s'étoit obligé d'en-
voyer

oyer contre l'Empereur en Allemagne, & aux Pais-Bas, une armée de trente-cinq mille hommes. Il retint à son service des Troupes Allemandes que Charles V. avoit licenciées, sans qu'il s'en apperçût. Il prit aussi celles qui avoient été employées au Siege de Magdebourg, & avec toute la diligence possible, il leva un corps d'Armée de tous ceux de ses Etats qui étoient capables de porter les armes.

Les Princes Protestans; qui se liguerent avec lui, & dont il fut déclaré Chef, furent, Joachim Electeur de Brandebourg, avec les Marquis Jean & Albert, l'un Oncle & l'autre Frere de Joachim. Frederic Comte Palatin du Rhin, les Ducs de Wittemberg & de deux Ponts. Henry & Jean Ducs de Mekelbourg. Ernest Marquis de Bade, & plusieurs Comtes, Barons, & Villes. Et comme il s'agissoit d'une affaire de la derniere importance pour la Religion, chacun fit ses plus grands efforts dans cette occasion, sans qu'il fût necessaire de fixer le nombre des Troupes ou d'argent que chacun devoit fournir. Ainsi Maurice avant le quinze de Mars se vit à la tête d'une Armée de trente mille hommes, qui étoient plus que suffisans pour faire la guerre à un Empereur desarmé. Mais avant que de rien entreprendre, Maurice, de l'avis des autres Princes ses Alliez, quoi qu'il y en eût

*Prince &
Confe-
derez.*

530 LA VIE DE CHARLES V.
plusieurs qui ne furent pas de ce sentiment,
publia le Manifeste suivant contre l'Empe-
reur.

Mani-
feste
contre
Char-
les V.
1552.

Qu'il étoit connu de tout le monde, ou
que du moins les apparences en étoient trop
claires pour être ignorées que de ceux qui
ne vouloient pas les voir, que les desseins,
les intentions, & les démarches de l'Empe-
reur Charles-Quint, ne tendoient qu'à faire
de la liberté Germanique un Gouvernement
despotique pour lui-même, & une Monar-
chie absolue pour sa Maison, au préjudice
des Privilèges des Princes de l'Empire &
des Villes libres. Que la longue prison du
Landgravo, qu'il s'obstinoit à ne vouloir pas
mettre en liberté, quoi qu'il sût qu'il le
retenoit contre sa parole, faisoit voir clai-
rement, qu'il vouloit se rendre indépendant;
à quoi les Conféderez, qui avoient signé ce
Manifeste, étoient résolus de s'opposer.
Qu'ils invitoient & prioient tous ceux qui
y avoient le même intérêt qu'eux, d'imiter
leur zèle, de se joindre à eux, & de réveil-
ler leurs ressentimens assoupis par une vieille
letargie, afin de chasser au plutôt l'Ennemi
de leurs portes, & avant qu'il se rendît maî-
tre de leurs Maisons, puisque le mal étoit
devenu si grand, que pour le guerir il y fal-
loit employer le fer & le feu.

Man-
rice

On étoit convenu par le Traité fait avec
la France, qu'en même-temps que Mauri-

ce

ce prendroit les armes contre l'Empereur en *prend*
 Allemagne, les François entreroient dans *Aus-*
 la Lorraine, qui appartenoit à Charles *bourg*
 V. en qualité d'Empereur, & que l'on y
 feroit tous les progrès, dont nous parle-
 rons, après que nous aurons vû ceux de
 Maurice. Il partit donc, accompagné du
 Marquis Albert de Brandebourg, & du
 Prince Guillaume fils aîné du Landgrave,
 avec un bon corps d'Armée, justement le
 premier jour d'Avril, qui lui avoit toujours
 été heureux, & s'achemina vers Ausbourg;
 se rendant Maître de tous les lieux qu'il
 rencontra sur son passage. La Garnison &
 les Bourgeois se préparèrent à une vigou-
 reuse défense, se confians sur ce qu'ils es-
 peroient d'être promptement secourus de
 l'Empereur; car du reste ils n'avoient ni vi-
 vres, ni munitions, que pour quinze jours.
 Avant que de former le Siege on les somma
 de se rendre, & on leur offrit des conditions
 fort avantageuses, qu'ils ne voulurent pas
 accepter. Ainsi on mit le Siege devant la
 Place, qui fut terriblement battuë pendant
 quatre jours (Mons. de Hels en met davan-
 tage) au cinquième elle capitula, & com-
 me ils étoient tous d'une même Nation,
 on leur fit des conditions fort honorables.
 Cet heureux commencement donna *On*
 beaucoup de courage aux Chefs, & Offi- *marche*
 ciers Protestans, qui dirent tous haute- *contre*
 ment, *l'Em-*
perour.

ment , qu'il falloit sans perdre du temps courir vers Inspruck , où l'Empereur dépourvû tomberoit infailliblement entre leurs mains. Maurice , soit qu'il ne voulût pas pousser à toute extrémité son Bienfaiteur , ou qu'il voulût railler , dit , *qu'il n'avoit pas d'assez grande cage pour y mettre un tel oiseau*. On dit qu'Albert de Brandebourg lui repliqua ceci , ne perdons pas de temps , *allons seulement à la chasse de cet oiseau , quand nous l'aurons pris , nous ne manquerons pas de cage pour le mettre*. Maurice sçavoit bien , qu'on pouvoit & qu'on devoit même le faire , mais il ne laissoit pas d'avoir de la peine à s'y résoudre : cependant quand il vit qu'en s'opposant à ce dessein , il pourroit donner quelque soupçon de mauvaise intention dans cette guerre , il donna courageusement dans cette résolution. Il marcha donc à grands pas vers les Alpes , pour se rendre maître de l'Ecluse , couper le passage aux Ennemis , & empêcher les Italiens & les Espagnols qui étoient en Italie de venir au secours de l'Empereur. Charles V. ayant eu nouvelle de la marche de cette Armée , envoya incessamment le peu de Soldats qui lui restoit , garder ce passage , mais les Troupes de Maurice l'attaquerent avec tant de furie , qu'ils tuerent la plupart des gens de l'Empereur , & s'en rendirent maîtres.

Comme ce lieu n'est pas éloigné de la Ville de Trente, & qu'il en est le Rampart, au premier avis que l'on eut que les Luthériens s'en étoient rendus maîtres, tous les Prelats du Concile furent saisis d'une des plus terribles consternations, dont on ait jamais vû d'exemple en pareille occasion. Les deux Cardinaux Legats congedierent d'abord le Concile, afin que chacun se sauvât où il pourroit ; il est vray, qu'ils déclarerent qu'il se rassembleroit deux ans après en cas que la guerre fût finie & la paix faite. Quoi que la Ville fût bien fortifiée, & qu'il y eût une bonne Garnison dedans, cependant le seul bruit que l'Armée Luthérienne étoit à l'Ecluse, jetta tant de terreur dans l'esprit des Prelats, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne prît la fuite ; plusieurs même n'ayant pas le temps de faire seller leurs Mules s'enfuirent à pied. Le Cardinal Crescentio tenant le Crucifix entre ses bras, le baisoit à tout moment, en disant, *Domine, in Nomine tuo saluum fac me, Seigneur, sauvez-moy pour l'amour de vstre Nom.* Les autres levant les mains au Ciel s'écrioient : *Domine salva nos, perimus, Seigneur sauvez-nous, nous perissons.* Le Cardinal de Trente seul eut le courage & la generosité d'aller trouver l'Empereur à Inspruck, pour lui rendre tout le service, & lui donner le secours possible en une telle

Les Prelats du Concile s'enfuirent

conjoncture, en quoi il fit paroître beaucoup de zele pour lui ; mais je ne dois pas oublier ici ce qui arriva auparavant.

*Surpri-
se qu'on
vint
faire à
l'Em-
pereur.*

Dès que Charles V. eut appris que Maurice marchoit vers Ausbourg, il envoya un Gentilhomme à Ferdinand son Frere Roy des Romains, pour le prier de venir incessamment le trouver à Inspruck, afin de conférer ensemble pour negocier un accommodement avec Maurice. Ferdinand après en avoir consulté avec les Confederes, témoigna qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui pour faire la paix : non que ce fût son intention, mais seulement pour rassurer l'esprit de l'Empereur par cette negociation & le retenir plus longtemps à Inspruck, afin de le mieux prendre au dépourvû. Ferdinand & Maurice s'aboucherent donc à Lintz, où ils convinrent ensemble, que le 26. Mai suivant on feroit une Assemblée à Passau, des Deputes de l'Empereur & de ceux des Alliez, dans laquelle ils assisteroient en personne tous deux, & que ce même jour commenceroit une Treve de quinze jours. Maurice crut avoir assez fait, que d'avoir pû endormir & surprendre Charles-Quint.

*Charles
V.
s'enfuit*

Ferdinand s'en retourna cependant après cette negociation, mais il fut bien surpris, d'apprendre le lendemain au soir, que Maurice marchoit à grands pas avec son

Armée

Armée vers Inspruck, sur tout quand il apprit qu'il s'étoit emparé de l'Ecluse. L'Empereur le fut encore plus que lui, & n'ayant dans la Ville qu'une petite Garnison, composée d'environ cent Gardes, & n'étant pas en état de se défendre, il crut qu'il falloit mettre sa Personne en sûreté par la fuite, n'y ayant pas d'autre moyen de se sauver. Il s'enfuit donc à minuit avec tant de précipitation, qu'il mit son Baudrier sans Epée : & la goutte l'empêchant d'aller à cheval, il se mit en Littiere. Il prit le chemin de Trente, & se fit porter à la clarté de quelques flambeaux, dans la petite place de Villach, dans la Carinthie, Pais de l'ancien Patrimoine de la Maison d'Autriche sur le Drave, accompagné de Ferdinand son Frere, & du Cardinal de Trente, qui ne faisoit que d'arriver en ce moment-là, & de quelques autres de ses meilleurs Amis. Ulloa dit que Charles V. s'enfuit à pied, parce que la Littiere n'alloit pas assez vite à son gré : mais c'est une grande erreur, car quelque lentement que marchât la Littiere, elle alloit toujours plus vite que Charles-Quint à pied, qui estropié de la goutte ne pouvoit seulement se tenir debout. Cet Auteur ajoute, que l'Empereur marchoit après tous les autres, un bâton à la main, les pressant de doubler le pas, *sans avoir peur*, disoit-il, *d'un Trai-*

536 LA VIE DE CHARLES V.
tre, qui a été aussi son pour se revolter con-
tre son Maître.

Jean
Frederic
vic,

Nous avons dit en son lieu, que par le Traité que Jean Frederic avoit fait avec l'Empereur, il étoit toujours à la fuite de Charles V. en qualité de prisonnier. Cette nuit-là, il le mit en pleine liberté, & lui dit, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & faire ce qu'il lui plairoit, hors d'embrasser le parti de ses Ennemis. Mais ce Prince qui étoit déjà vieux, gros & valetudinaire, voulut suivre l'Empereur en Litier, & depuis ce moment il ne fut plus traité comme prisonnier, mais comme Prince libre & ami. Je n'ay trouvé aucun Historien, qui dise clairement quelle raison pouvoit avoir eu Charles V. de mettre en liberté Jean Frederic en cette conjoncture. Quelques-uns disent que ce fut le fruit de la politique profonde, d'autres que la nécessité l'y obligea; mais on n'en donne aucune raison particulière, ce que je ne ferai pas aussi.

Incon-
stance
de la
fortune

Voyez ici quels sont les événemens de la guerre? Quelle l'inconstance de la fortune! Rien ne le prouve mieux que ce qui est arrivé à ces deux Princes Charles V. & Maurice; celui-là Victorieux & triomphant des Lutheriens après avoir remporté tant d'avantages sur eux, & celui-ci triomphant & victorieux à son tour de Charles V. Le premier nous découvre l'imprudence des Lu-
the-

theriens , qui pour s'être endormis sur de vaines esperances , donnerent lieu à Charles V. de remporter tant de Victoires sur eux. Dans l'autre de ces exemples nous voyons l'imprudence & la mauvaise conduite de Charles V. qui pour avoir trop compté sur la foiblesse de ses Ennemis , & avoir crû qu'ils n'étoient ni en volonté , ni en pouvoir de lui faire la guerre , désarma , & fut attaqué au dépourvû par les autres , qui ne pensoient qu'à le surprendre.

Les Venitiens fort éclairez à prévoir l'avenir , voyant que la guerre s'allumoit entre les Lutheriens & l'Empereur , & que le sort des Armes est si incertain , qu'on n'en peut prévoir avec certitude les événemens , pour éviter toute surprise , firent des levées de troupes. Cependant l'Empereur , qui étoit à Villach , prit de grands ombrages de l'Armement de la Republique , & fut en grande perplexité , craignant qu'elle n'eût quelque intelligence secreete avec ses Ennemis. Il étoit d'autant plus confirmé dans ses soupçons , qu'il avoit depuis peu reçu avis de plusieurs endroits , que l'Ambassadeur de France avoit beaucoup sollicité la Republique , & lui avoit offert de grands avantages , si elle vouloit se liguier avec le Roi son Maître , & les Protestans , pour faire la guerre à l'Empereur.

Mais bien - tôt après il eut sujet de se

*Offres
qu'elle
fait à
Char-
les V.*

338 LA VIE DE CHARLES
guerir de ses doutes, & de ses soup-
car la Republique accoutumée à p-
de sages & genereuses résolutions, p-
protection des Princes opprimez par
Ennemis, ou tombez dans les disgrac-
la fortune, n'eût pas plutôt appris
Charles V. étoit arrivé à Villach, q-
envoya ordre au Seigneur Dominique
rosini son Ambassadeur auprès de l'E-
reur, d'offrir de la part de sa Serenité
Majesté Imperiale telle Ville de ses
qu'il lui plairoit pour la sûreté de sa per-
ne, & de l'assurer qu'elle étoit prête à
ployer avec zele toutes ses forces pour
défense, & de faire de ses interêts les si-
propres. Ce compliment plut beaucoup
Charles V. aussi dès le moment il envoya
un Gentilhomme pour en remercier la Re-
publique, après avoir répondu de bouche
à son Ambassadeur. *Qu'il devoit par
l'Amitié sincère que
pour lui. Que par
seul*

pour reparer son honneur, & humilier ses
Ennemis, on apprit qu'il s'élevoit un grand
 murmure dans toute l'Empire contre **Mau-**
rice & ses Alliez, non seulement parmi les
Catholiques, mais encore dans les Villes
Libres Protestantes. Il déplaisoit à tous de
 voir qu'au deshonneur de la Nation, les
 propres Princes de l'Empire se fussent li-
 guez avec un Prince étranger contre l'Em-
 pereur, comme si un Corps aussi puissant
 que celui d'Allemagne, n'étoit pas capa-
 ble de maintenir sa liberté sans avoir besoin
 de recourir à un secours étranger. Ces
 plaintes produisirent cet effet, que les Prin-
 ces, qui avoient demeuré jusques-là dans
 la neutralité, commencèrent à prendre les
 Armes, & à se déclarer pour l'Empereur,
 ce qui renforça beaucoup son parti. Enfin
 les **Catholiques**, & même plusieurs Prote-
 stans voyoient avec chagrin que Maurice,
 Albert de Brandebourg, & leurs Confede-
 rés se contentant pas du bonheur qu'ils
 avoient, d'être victorieux, en étoient
 venus à se quereller. Maurice toujours
 voyant que de telles impres-
 sions étoient capables
 de nuire au bien de l'Empire, & au préjudice à leurs af-
 faires, se résolut de leur faire entendre le grandement de l'Ar-
 me. Il alla à Passau avec
 ses troupes, & y assista à la Diète qu'on
 y tenoit, selon qu'il l'avoit
 promis.

540 LA VIE DE CHARLES V,
promis. Le Roy des Romains s'y étant
aussi rendu, on commença à parler d'affaires.

*Précau-
tion de
Char-
les V.* Charles-Quint étoit toujours à Inspruck
avec beaucoup de mortification, de l'af-
front qu'il y avoit reçu, pour n'avoir pas
prévû ce que pouvoient faire les mécon-
tens, qui faisoient des menaces, si on ne
mettoit en liberté le Landgrave, & de
s'être laissé prendre au dépourvû. Il pre-
noit cependant toutes les précautions pos-
sibles, & consultoit sans cesse avec son
grand Favori l'Evêque d'Arras, sur les
moyens de rétablir sa réputation, sans ten-
ter la fortune une seconde fois; & comme
ses forces étoient inférieures à celles de ses
Ennemis, il écrivit à son Frere Ferdinand
à Passau, de travailler adroitement à quel-
que accommodement avec ses Ennemis,
& cependant il pressoit la Reine Marie sa
Sœur, Gouvernante des Pais-Bas, & Don
Ferrant de Gonzague Gouverneur de Mir-
lan : celle-là, de tâcher d'envoyer une Ar-
mée en France pour faire diversion, & celui-
ci de lui envoyer incessamment les Regi-
mens de Naples & de Milan.

*Diffi-
cultez.* A Passau, plus on pressoit la conclu-
sion des affaires, & moins il sembloit que
l'on avançât. Deux choses y faisoient ob-
stacle, l'Article de la liberté du Landgrave.
Pour celui de la Religion, il y avoit en-
core

core apparence d'accommodement par le moyen d'un *Interim*, en attendant la décision du Concile ; mais il n'y avoit aucune apparence qu'on pût convenir du premier, parce que l'Empereur demeurait obstiné, à ne vouloir oïr parler de la liberté du Landgrave, qu'après que les Confederez auroient quitté les armes. Disant qu'il ne feroit jamais rien qui pût faire du tort à la Majesté de l'Empire, & qu'il y alloit de son honneur propre, de ne mettre point en liberté le Landgrave par force & par des menaces, pendant que ses Ennemis seroient armez, ni autrement que par grace & par un mouvement de Clemence.

Pendant que l'on negocioit ces affaires à Passau, Albert qui seul avoit le Commandement de l'Armée, moins prudent, mais plus avide que Maurice, crut qu'il devoit profiter de l'occasion, & que sans s'amuser à faire le grand Capitaine, il se devoit contenter de faire le métier de Corsaire de Terre, & de s'enrichir du pillage qu'il feroit, sans distinction d'Amis, ni d'Ennemis. Pour executer sa resolution, il se mit à faire des courses avec son armée, sans autre dessein que de piller & saccager, se souciant peu de s'attirer la haine de ses Compatriotes : Il n'y a point de furie d'Enfer, plus dangereuse, qu'un homme de guerre, lors que l'avidité du gain s'est emparée de son cœur.

*Mart-
vais
desseins
d'Al-
bert.*

Albert

*Dom-
mages.*

Albert se jetta avec impetuosité sur les terres de Wolfgang grand Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il livra sans aucun sujet à la discretion du Soldat, & quand il l'eut ravagé, il n'en voulut point sortir, qu'on ne lui eût donné cent mille florins. De-là il fondit sur le Territoire de Nuremberg, Ville qui étoit fort attachée aux intérêts de Charles-Quint, où il détruisit, ruïna, & saccagea plus de cent cinquante Villages, ou Maisons Seigneuriales, & brûla plusieurs Bois & Forêts. Il y a des Auteurs qui le traitent de scelerat & d'inhumain; mais d'autres disent, qu'il en usa de la sorte, plutôt pour plaire aux Soldats, & pour gagner leur affection, que par inclination; quand une Armée a le consentement du General, les Soldats ne sont plus des hommes, mais des Loups.

Autres.

Il se rendit si terrible & si redoutable par les rigueurs qu'il exerçoit, que non seulement les lieux voisins, mais les plus éloignez, venoient lui offrir des Contributions à sa discretion. Les Evêques de Bamberg & de Vitemberg, pour éviter les dommages que leurs Sujets en pouvoient souffrir, furent obligez de se racheter par de grosses sommes, particulièrement le dernier, qui après avoir donné deux cens mille écus, fut forcé de donner encore la paye aux Soldats, que l'on fit monter à trois cens mille écus.

Il força la Ville de Sueve à envoyer des Deputez à Nuremberg, pour les obliger à entrer dans la Ligue, & les Bourgeois ayant fait réponse, qu'ils ne pouvoient renoncer à la sujétion, & à l'obéissance qu'ils devoient à l'Empereur, il se mit en colere contre eux, les attaqua une seconde fois, & les força pour se retirer de l'oppression, de lui payer deux cens mille écus, ou Tallers, de lui donner douze grosses pieces d'Artillerie, accompagnées de tout ce qui est nécessaire pour servir à la guerre, & de plus de signer la Ligue. Il crut en faire autant de la Ville d'Ulme, mais il n'y réussit pas, car les Bourgeois qui s'étoient pourvus de bonne heure de toutes choses nécessaires, lui firent passer l'envie de les attaquer. Ainsi il tourna ses Armes du côté du Rhin, où il fit des ravages incroyables.

Ces desordres affligeoient sensiblement l'Empereur, & ne donnoient pas moins de chagrin à Maurice, à qui l'on imputoit tous les malheurs de la guerre, en quoi on ne se trompoit pas. Ainsi Charles V. voyant d'un côté les menaces, & les dommages même que causoit le Turc en Hongrie, & de l'autre les progrès que faisoit le Roi de France, & ne pouvant se tirer d'affaires que par une paix, écrivit à Ferdinand son Frere, de conclure un accommodement, & de faire de nécessité vertu. Les Princes, *Il se résout à faire la paix.*
sur

sur tout les plus puissans, lors qu'ils croient pouvoir faire tout ce qu'ils veulent, sont le plus souvent obligez de mettre en usage cette maxime, qui semble n'être faite que pour les plus misérables d'entre le vulgaire; mais aussi ont-ils besoin qu'il leur arrive de temps en temps quelque mortification, qui les empêche d'oublier qu'ils sont hommes comme les autres. Voici les Articles du Traité qui fut fait à Passau.

ARTICLES

Du Traité fait entre l'Empereur Charles-Quint, & l'Electeur Maurice avec ses Alliez.

- I. **Q**ue le Duc Maurice Electeur du S. Empire & ses Alliez, qui voudront être compris en ce Traité, seront obligez entre-ci & le 6. Aoust prochain, de licentier toutes leurs Troupes, & de leur permettre d'aller servir dans la Guerre contre les Turcs.
- II. Que Philippe Landgrave de Hesse seroit mis en liberté au 22. du mois courant au plus tard, à condition qu'il demeureroit toujours dans l'obéissance qu'il doit à Sa Majesté Imperiale, conforme-

formement au Traité fait à Hallen Saxe, & qu'on declareroit nul le Ban de l'Empire publié contre lui.

III. Que Sa Majesté Imperiale ne pourroit empêcher, sous quelque pretexte que ce soit, ledit Seigneur Landgrave de Hesse, de fortifier sa Ville de Cassel & autres Places de ses Etats.

IV. Que Sa Majesté Imperiale s'engageoit très-sincèrement, de ne se servir des Armées qu'elle a presentement sur pied, ni de celles qu'elle pourroit avoir à l'avenir, contre aucun de ceux qui sont compris dans ce Traité, sous quelque pretexte que ce soit, non pas même pour cause de Religion.

V. Que pour ce qui regarde la Religion, chacun en useroit avec justice, équité, & vivroit en paix. Que pour la bien établir, Sa Majesté Imperiale executeroit la parole qu'elle a donnée, & feroit publier à Lintz, sçavoir, que dans l'espace de six mois il seroit convoqué une Diète generale ou Nationale, ou Conference, composée de Personnes doctes & pacifiques, tant du côté des Catholiques, que des Lutheriens, qui auront plein pouvoir de conclurre une bonne paix dans la Religion, par laquelle non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entiere pût jouir du repos tant souhaité.

VI. Qu'en attendant que cela fut executé, les Païs , Principautez , & Personnes qui suivent la Confession d'Ausbourg , ou Lutheriens , ne pourroient être troublez , ni inquietez pour cause de Religion , ni par les Armes , ni par les ordres de l'Empereur , ni par quelque autre moyen que ce soit. Que les Lutheriens aussi , ou autrement Protestans , feroient obligez de ne point empêcher les Catholiques de jouir du libre exercice de leur Culte, Ceremonies, & Religion , & de ne leur donner aucun trouble ni empêchement là-dessus.

VII. Que tout ce qui avoit été ordonné par Sa Majesté Imperiale , ou par les Etats Generaux dans les Dietes, seroit ponctuellement observé , & tout ce qui pourroit être un obstacle à l'union & à la concorde , & empêcher les Protestans de vivre en toute sûreté , cassé & annullé. Que pour cet effet Sa Majesté Imperiale donneroit les ordres necessaires à la Chambre Imperiale , en telle sorte que les Protestans auroient tout sujet d'être contens.

VIII. Que quant à l'étendue de la liberté Germanique, dont on avoit déjà convenu des principaux Articles , l'entiere résolution en seroit remise à une Diete , ou à une Assemblée particuliere: & qu'en attendant on acceptoit l'offre que Sa Majesté

Majesté Imperiale avoit faite de se servir en ces affaires de Conseillers & Juges de la Nation Allemande.

IX. Quant à l'égalité des voix dans la Diete, & dans l'Administration de la Justice dans la Chambre Imperiale, & autres Tribunaux, qu'on en conviendrait dans la prochaine Diete; sur tout en ce qui regarde la Religion, en telle sorte, qu'aucun des Partis n'eût sujet de se plaindre, qu'il lui fût fait du tort par le nombre inégal des voix.

X. Quant à ce qui concerne le Roy de France en particulier, que l'Electeur Maurice feroit les diligences pour en apprendre les particularitez, & en informer le Roy des Romains, qui le rapporteroit à l'Empereur, touchant les résolutions qu'il faudroit prendre sur ce sujet dans la Diete, où elles devoient être proposées en la maniere accoutumée, conformément à l'état present des affaires.

XI. Que Sa Majesté Imperiale voulant exercer son auguste Clemence, promettoit de pardonner à tous ceux qui avoient porté les Armes contre elle dans les Guerres passées, depuis 1546. jusques à present: & particulierement au Comte Albert de Mansfeldt, & ses Fils, au Rhingrave, à Christophle Comte d'Oldemburg, au Baron de Nasdech, à Rechen-
tal,

348 LA VIE DE CHARLES V.
tal, & à Sebastien Scheftel ; que le Duc
Olderic, le Prince d'Anhalt, & le Ba-
ron de Brunswick seroient rétablis dans
la possession de leurs Etats ; & que ceux-
ci & tous autres qui étoient compris dans
cette Amnistie, par la clemence de l'Em-
pereur, & remis en possession de leurs
Etats, seroient obligez de promettre &
declarer dans l'espace de six semaines,
de ne plus servir ni porter les Armes pour
les Ennemis de Sa Majesté Imperiale, &
particulierement pour le Roy de France.
Qu'ils seroient encore obligez de revenir
en Allemagne dans l'espace de deux
mois, faute de quoi, ils ne seroient point
compris dans le present Traité.

XII. Que tous changemens & innovations
causées par la guerre presente cesseroient,
& que toutes choses seroient rétablies
dans leur premier état, autant que faire
se pourroit. Que les Pais & Etats occu-
pez par d'autres seroient rendus à leurs
Maîtres legitimes, Sa Majesté Imperia-
le s'engageant genereusement de casser &
rendre nulles les raisons de ceux qui ont
souffert des dommages, jusques à la pro-
chaine Diete, où l'on conviendrait des
voyes qu'il faut prendre pour satisfaire
chacun, sinon entierement, du moins
autant qu'il seroit possible ; sans toute-
fois charger aucun des Alliez, contre
lesquels

lesquels personne ne pourroit avoir action publique ni particuliere.

XIII. Que le Comte de Solms, qui étoit fait prisonnier au service de Sa Majesté Imperiale, seroit mis en liberté, aussi-bien que tous autres Prisonniers de part & d'autre.

XIV. Qu'il seroit en la liberté du Marquis Albert de Brandebourg, d'être compris dans ce Traité, & d'avoir part à ses avantages comme les autres, pendant l'espace de quarante jours, lequel terme expiré, il n'y seroit plus reçu; que d'ailleurs il seroit obligé avant cela de quitter les Armes.

XV. Quant aux Gentilshommes de Brunsvick, qui doivent être rétablis dans la possession de leurs biens; qu'il seroit élu des Commissaires pour convenir des moyens qu'il faut tenir pour cela, & qu'en attendant, Sa Majesté Imperiale défendrait expressément au Seigneur Duc de Brunsvick, de donner aucun sujet de mécontentement ausdits Gentilshommes. Qu'on nommeroit aussi des Commissaires pour regler les affaires de ce Duc avec Gustar; & que cependant ledit Seigneur Duc de Brunsvick seroit obligé de quitter les Armes.

XVI. Que Sa Majesté Imperiale seroit obligée, comme Elle y engagera sa parole & sa

sa Dignité Imperiale , tant pour Elle que pour ses Successeurs , de faire exécuter tout ce que dessus , sans aucune feinte ni reservation , & qu'il y puisse arriver de changement , ni *ex plenitudine potestatis* , *neque ex alio quovis pretexto* , c'est-à-dire , ni par la plénitude de sa puissance , ni sous quelque autre pretexte que ce soit , & sans qu'on puisse y opposer quelque sorte d'ordre émané de l'Empire que ce puisse être.

Land-
grave
delivré
1552

Après la conclusion de ce Traité, & que les Princes , qui devoient avoir audience de l'Empereur à Ausbourg , y eurent été admis , Sa Majesté Imperiale s'en retourna à Inspruck , pour être plus proche du Pais de Baviere , où se devoit faire par son ordre le rendez-vous des Troupes qu'on avoit fait venir d'Espagne , d'Italie & d'autres lieux pour employer contre la France. Cependant il écrivit à la Reine Marie à Bruxelles , de mettre le Landgrave en liberté ; mais comme il n'avoit pas été averti d'envoyer au Gouverneur qui le gardoit , les enseignes , sans lesquelles il lui étoit défendu de le relâcher , il ne voulut pas obéir à l'ordre de la Reine , lui faisant sçavoir que Sa Majesté Imperiale lui avoit défendu de le mettre en liberté , quand même il lui en enverroit l'ordre par écrit , à moins

moins qu'on ne lui apportât les enseignes
 qu'il lui avoit données. Ainsi on fut obli-
 gé d'envoyer un Gentil-homme exprès à
 l'Empereur pour les lui demander, au
 grand regret du Prince Guillaume fils aîné
 du Landgrave, & des Gentils-hommes &
 Seigneurs qui étoient allez avec lui pour
 recevoir son pere, & l'accompagner dans
 ses Etats, & qui commençoient à croire,
 qu'il y avoit là encore quelque anguille
 sous roche; mais ils furent bien-tôt après
 détrompez, car on n'eut pas plutôt appor-
 té les enseignes, qu'on le mit incontinent
 en liberté. En partant il donna beaucoup
 de marques de sa liberalité, & s'en alla à
 Cassel plein de joye. Ce qui est contraire
 à ce que dit Adriani, qui prétend que le
 Landgrave ne fut pas mis en liberté, mais
 qu'il fut seulement remis entre les mains
 de l'Electeur de Cologne, & du Duc de
 Cleves, jusques à ce que l'Empereur se fût
 assuré du repos de l'Allemagne.

Bien que le Traité précédent eût paci-
 fié toutes choses, le Marquis Albert de
 Brandebourg n'en voulut pas oüir par-
 ler, ni renoncer à l'alliance qu'il avoit avec
 la France. Maurice & ses Alliez après la
 conclusion de la paix, ou lors qu'elle étoit
 sur le point d'être conclue avec l'Empereur,
 écrivirent des lettres fort honnêtes à Hen-
 ry II. par lesquelles ils le remercioient de
 tout

*On tâ-
 che de
 gagner
 Albert.
 1552.*

tout ce qu'il avoit fait pour eux, & de leur avoir procuré un accommodement honorable avec l'Empereur, de l'obéissance duquel ils ne pouvoient plus se séparer. Henry leur fit une réponse fort honnête, par laquelle il leur declaroit, qu'il n'avoit pris les armes que pour leur intérêt, & que puis qu'ils n'avoient plus besoin de son secours, qu'il prendroit d'autres mesures. Ensuite Maurice fit ses derniers efforts pour obliger Albert de Brandebourg à signer le Traité avec ses Alliez, n'ayant pû rien obtenir de lui jusques-là. L'Empereur, qui ne souhaitoit rien avec tant de passion que de voir toute l'Allemagne en paix, afin de pouvoir porter ses Armes en Hongrie contre le Turc, & contre la France, écrivit plusieurs lettres fortes honnêtes au Marquis, pour l'obliger à cesser de desoler, comme il avoit fait jusques-là, l'Allemagne, à renoncer à la France, & accepter le pardon qu'il lui offroit sincèrement. Mais il demeura toujours obstiné dans son sentiment, & refusa même avec mépris les offres de l'Empereur, qui voyant cela, le mit comme Rebelle, & traître, au plus severe Ban de l'Empire que l'on eût publié contre personne.

Mau- Cependant l'Electeur Maurice, croyant
rice & qu'il étoit fort difficile que l'Empereur
Char- n'eût conservé quelque ressentiment des
les V. offen-

offenses qu'il avoit reçues de lui, quoi qu'il eût fait sa paix, crut qu'il devoit tâcher de guerir entierement son cœur. Il fut donc le trouver, & lui offrit de le servir en personne avec toutes ses forces contre le Marquis Albert. Cette offre faite avec tant de bonne volonté & de zele, fit un si grand plaisir à Charles V. qu'il l'accepta, après l'avoir embrassé avec beaucoup d'affection. Maurice avoit d'ailleurs amené avec lui le jeune Duc de Brunswick, qu'il avoit gagné par ses persuasions, & qui fit les mêmes offres à l'Empereur. Ainsi ils firent sur le champ ensemble leur traité avec lui, se liguerent tous contre Albert, & Maurice fut déclaré Chef de l'Armée Imperiale, à laquelle il avoit joint ses Troupes & celles du Duc de Brunswick. Plusieurs Gentils-hommes volontaires allerent aussi servir sous Maurice.

Albert ne perdit pourtant pas courage, quoique ses forces fussent inferieures à celles de ses ennemis, parce qu'il se voyoit soutenu par le Roy de France. Ainsi s'étant mis en Campagne le premier avec son courage ordinaire, qui alloit jusques à la témérité, loin d'attendre l'Ennemi, & de se tenir sur la defensive, il s'approcha de lui pour l'attaquer, le poursuivre, & le harceler par des escarmouches continuel-

contre
Albert.

Maurice
ce qu'
Albert
se pre-
parent
à la ba-
ille.
1552.

les, qui étoient pourtant vigoureusement repoussés par les Ennemis, avec perte à peu près égale des deux côtés, mais peu considérable. Maurice naturellement prudent & habile gaignoit toujours du temps en attendant une occasion favorable, & l'arrivée de 2000. hommes de pied qu'il devoit recevoir. Mais Albert naturellement impatient, poussé par cette hardiesse, qui lui faisoit risquer toutes choses sans y penser mûrement, lui presenta la Bataille, que Maurice, qui marchoit à pas de plomb, avoit résolu de lui donner le lendemain au matin. Soit donc qu'Albert ne voulût pas donner le temps à Maurice de recevoir le secours qu'il attendoit ce soir là, ou que son impatience le lui fit faire, il livra la Bataille à son Ennemi avec tant de furie, & remporta d'abord tant d'avantage, qu'il sembloit que la Victoire s'alloit déclarer pour lui.

*Fuite de
d'Al-
bert,
mort de
Maurice.
1554.*

La Bataille fut donnée dans une large campagne, qui s'étend jusqu'aux bords du fleuve Usser, & peut-être que de longtemps on n'avoit vu deux Généraux & deux Armées faire si bien leur devoir qu'en toute occasion. Mais enfin Albert, qui étoit en un Poste défavorable, & qui n'avoit plus à commander que des morceaux de morts de ses gens, parmi lesquels il y avoit plus de 1000. Chevaux tués, & son Ar-

mée perdue, crut qu'il falloit sauver sa vie par la fuite, ainsi il se retira, avec la honte d'avoir commencé la Bataille sans jugement, & la gloire d'avoir combattu en Heros, & d'avoir donné beaucoup de peine à l'Ennemi, auquel il laissa le Bagage, les dépouilles, & le pays. Maurice sollicité des siens de ne pas tant risquer sa vie, après avoir combattu pendant plus de deux heures à pied & à cheval, & fait la fonction de Capitaine & de Soldat, acquis beaucoup de gloire pour lui, & remporté des avantages considérables pour l'Empereur, fut blessé mortellement d'un coup d'Arquebuse, dont il mourut trois jours après, au grand déplaisir de l'Empereur, qui avoit résolu de l'employer dans la guerre qu'il alloit entreprendre contre la France, dont nous parlerons dans le premier Livre du quatrième Volume de cette Histoire. Je me contenterai pour la fin de celui-ci, de dire que par la mort de l'Electeur Maurice, l'Allemagne perdit un grand Prince, l'Empire un grand Capitaine, les Armes un modele de valeur, & la Maison de Saxe un grand Heros. Il ne laissa point d'Heritier, & Auguste son Frere, qui fut un exemple parfait de zele & d'attachement au Bien public de l'Allemagne, lui succeda, comme nous le dirons en son lieu.

La mort de cet Electeur causa beaucoup

Obser-
vation.

de déplaisir à Charles V. qui avoit dessein de se servir de lui contre la France, voyant qu'Henry II. avoit résolu, pour suivre son courage Martial, *de tondre*, comme il avoit accoustumé de dire, & *de couper la laine superflue de la Brebis d'Autriche*. Mais au fond Charles V. n'avoit pas tant de sujet de plaindre Maurice, parce que quelque affectionné qu'il parût à son service, par reconnoissance des obligations qu'il lui avoit, il est pourtant vrai, qu'il n'y avoit personne qui fut plus que lui sur ses gardes pour empêcher que la Maison d'Autriche, qui étoit fort voisine de ses Etats, ne devînt trop puissante. Aussi avoit-il accoustumé de dire, *Que la Maison d'Autriche seroit plus aimée des Allemans, si elle étoit moins puissante en Allemagne, & qu'elle le fût davantage en Espagne*. Politique pourtant mal entendue, & mal digérée; car si cette Maison, je dirai même la branche qui est en Allemagne, n'y avoit été fort puissante, le Turc seroit aussi maître de l'Allemagne qu'il l'est de l'Asie. Les Allemans ont bien contribué à chasser les armes Ottomanes de leur Pais, qui en a été tant de fois inondé, mais c'est la Maison d'Autriche, l'Espagne, & l'Italie, qui par leurs travaux & leurs facultez ont bâti les digues qui ont arrêté les inondations & les entreprises de la Maison Ottomane,

&c

& soutenu la liberté Germanique.

Si l'Empereur veut tenir sa puissance, & empêcher les Guerres Civiles en Alle-^{Autre} ^{remar-} ^{que.} magne, il doit composer ses Armees de Soldats de la Nation, mais de Chefs étrangers : car les gens de cette Nation ne se conduisent pas d'eux-mêmes, comme font presque toujours les François, & encore plus les Italiens, mais ils obéissent à qui on veut. D'ailleurs les grands Capitaines Allemands ne travaillent qu'à leur intérêt propre, de sorte que l'Empereur, quelque puissant qu'il soit, est obligé de dépendre d'eux, sans quoi ces Chefs ayant toujours le Peuple à leur dévotion, on ne verroit que guerres & divisions intestines dans le Pais. Charles V. l'a éprouvé plus que tout autre. Ce fut un malheur pour lui qu'il y eût de son temps tant de grands Capitaines de cette Nation, & si la fortune n'eût fait naître en même-temps les plus grands Capitaines du Siecle dans ses propres Etats d'Espagne, d'Italie, & de Flandres, Jean Frederic, Maurice, Albert de Brandebourg, Philippe Landgrave de Hesse l'auroient dévoré, ou du moins ils l'auroient soumis à leur puissance : déjà même ils en avoient formé le dessein, & en étoient venus bien près de l'exécution. Gualdi a remarqué que la réformation de l'Eglise, ou l'herésie, comme il parle, n'a pas été

introduite en Allemagne par des Princes pieux & zelez , mais par des Capitaines , & des Guerriers hardis & courageux ; mais comme il ne s'explique pas davantage , je crois qu'il a entendu par-là les quatre Princes dont je viens de parler.

Pour-quoi Char-les V. ne de-vint pas Maître absolu de l'Allemagne.
 Plusieurs Historiens ont dit , que c'étoit un miracle que Dieu avoit fait en faveur des Allemans , que Charles V. ne se fût rendu Maître absolu de l'Allemagne. Il est vrai qu'un Empereur belliqueux comme lui , qui possédoit tant d'Etats & de Royaumes en Allemagne & en tant d'autres pais de l'Europe , qui avoit de si nombreuses & si aguerries Armées , & tant de Chefs & de bons Capitaines , auroit été capable , je ne dirai pas de subjuguier , mais d'englonter toute l'Allemagne quand elle auroit été deux fois plus grande qu'elle n'est , ce qu'il ne fit pourtant pas. La Theologie qui juge toujours charitablement , dira sans doute que ce fut un effet de moderation de cet Auguste Empereur : mais les Politiques qui raisonnent en Medecins diront que ce Prince sage & sobre n'ignoroit pas , que souvent pour trop manger on gâte son estomac , & que l'on est obligé de rejeter ce qu'on a pris de trop , avec peril de s'attirer quelque fâcheuse maladie : Qu'ainsi ce Prince voulant profiter de cette experience & l'appliquer à la politique , ne voulant pas

pas se charger d'un trop grand poids, par l'ambition de posséder trop d'Etats & de peur d'être obligé à succomber sous leur pesanteur.

Mais pour dire la vérité, les Princes ne sont moderez sur ce sujet, que quand ils n'ont ni forces, ni occasions, ni moyens de s'agrandir & d'ajouter de nouveaux Etats à ceux qu'ils possèdent déjà. Tant qu'Alexandre trouva de païs, il ne fut jamais las de faire des conquêtes, il mourut même en en faisant : & Charles-Quint ne fut jamais rassasié d'acquérir des Terres & des Païs, que lorsque le morceau étoit trop dur pour le pouvoir avaler. Que cet Empereur n'ait pas eu dans l'esprit le dessein de faire l'Empire une Monarchie pour sa Maison, il en a donné trop de marques dans sa conduite, pour qu'on en puisse douter, & il est certain qu'il l'auroit fait, si ses desseins n'avoient été arrêtez par la valeur & le courage des Allemans, sçavoir des deux Ducs de Saxe Jean Frederic & Maurice, du Marquis Albert de Brandebourg, & de Philippe Landgrave de Hesse. Disons de Luther lui-même, qui lui donna des coups mortels, si ce n'est avec l'épée, du moins avec la plume, qui ne fit pas moins d'effet que l'épée. Tels furent ceux qui démonterent la grande machine que Charles V. avoit préparée pour établir sa

Suite.

Monarchie en Allemagne. Pour qu'un Empereur d'un courage martial & qui est déjà puissant par des Etats hereditaires, devienne Maître de l'Allemagne, il suffit que cette Nation se trouve sans Capitaines, & que l'Empereur ait de bonnes Armées. Les Allemands se laissent volontiers conduire aux autres à l'égard de la guerre, du Gouvernement, & de la Religion; mais malheur aux Princes qui les commandent s'ils ne sont capables de les bien commander, car ils ont accoutumé de se donner au plus fort. Aussi les Lutheriens attribuent tout le succès de leur Religion au bonheur qu'elle eut de paroître en un temps où il y a eût tant de Princes courageux pour les défendre, sans quoi elle auroit été éteinte dans son berceau.

*Pré-
sents de
la Cour
de Ro-
me.
1552*

Je finirai ce troisième volume de mon Histoire, par le récit de quelques événements arrivez au Royaume de Naples. La Cour de Rome, qui ne manque jamais de planter le piquet où elle peut, voyant l'Empereur Charles-Quint si embarrassé dans la guerre, voulut profiter de l'occasion, & tâcher d'amplifier la Jurisdiction Ecclesiastique dans ce Royaume, croyant qu'étant chef de l'Eglise, l'Empereur en qualité de Roy de Naples se devoit contenter de la Jurisdiction temporelle, sans se mêler des affaires des Ecclesiastiques, ce
qui

qui ne vouloit dire autre chose , sinon qu'il vouloit établir deux souverainetez dans ce Royaume , l'une pour le Pape sur tous les ordres du Clergé ; & l'autre pour l'Empereur en qualité de Roy de Naples sur les Seculiers : en quoy le Pape avoit la plus considerable part , sinon à l'égard du nombre , au moins à l'égard des richesses , & de la puissance.

Pour venir à bout de ce dessein , le Pape Jules III. commença par tâcher d'y établir un Tribunal appelé *della Fabrica di San Pietro* , la *Fabrique de Saint Pierre*. Il en fit dresser la Bulle , & en nomma les Magistrats sans en donner aucune connoissance à l'Empereur. Mais Don Pietro de Toleda son Vice-Roy s'y opposa vigoureusement , & défendit à peine de la vie , de porter , ni lire cette Bulle dans le Royaume , ni de tenir la main à l'établissement de ce Tribunal. Et à qui que ce fût d'accepter , ou d'exercer ces charges , à peine d'être emprisonné jusques à ce que Sa Majesté Imperiale en eût été informée , & qu'elle en eût autrement ordonné. Et comme le Vice-Roy fut menacé par le Nonce d'être excommunié par le Pape , il lui répondit avec sa hardiesse accoutumée , tout Catholique zélé qu'il étoit , du moins en apparence. *J'ai un bon Maître , & qui a les mains assez longues pour me donner l'absolution.*

Ré-
solution.

Cette entreprise du Pape donna beaucoup de chagrin à l'Empereur. Ayant tenu conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture, & en quels termes de ressentiment il en devoit écrire au Pape, après plusieurs avis differens, il fut conclu qu'il falloit approuver ce qu'avoit fait le Vice-Roy, & louer le zele qu'il avoit témoigné en cette occasion pour les interêts, & la gloire de cette Couronne. Le charger de continuer; & de proceder rigoureusement contre tous ceux qui contreviendroient aux ordres qu'il avoit donnez. On fit informer de tout cela le Nonce qui résidoit auprès de Sa Majesté Imperiale, sans en faire la moindre plainte au Pape, lequel voyant le préjudice que cela faisoit à son honneur & à son autorité, en écrivit des lettres fort honnêtes à l'Empereur, qui consentit à l'établissement de ce Tribunal.

Fin de la troisième Partie.

TABLE

TABLE

Des Noms propres, & des principales matieres contenues dans cette troisieme Partie de la Vie de Charles-Quint.

A

- A** Bouchement de Paul III. avec l'Empereur à Bussel, Voyez Paul III.
- Action digne de lóuange de Camill Colonne & d'Augustin Spinola, Page. 19 20 Du Chevalier Azzevedo, 29. De l'Empereur à Alger, 33. D'André Doria. *ibid.*
- Adrien, ses sentimens sur la mesintelligence du Pape & de Charles V. 193
- Afrique, ville assiegée par l'armée de Charles-Quint, 482. Détruite jusqu'aux fondemens par les ordres. 505
- Aguilar (Don Jean) Ambassadeur de Charles à Rome, destiné pour le Concile de Trente. 63
- Albert Marquis de Brandebourg mis en liberté, en rend graces à Dieu, 282. Ses mauvaises intentions contre Charles V, 341. Refuse d'entrer en un Traité de paix avec lui, 353. On forme une Ligue contre lui, *ibid.* Sa fuite 354. Son armée dé faite en une Bataille par Maurice. *ibid.*
- Alexandre Farnese Cardinal, Neveu de Paul III. envoyé en qualité de Legat à l'Empereur, 66. Sa négociation. *ibid.*

A a 6

Aff

T A B L E

Allemands prétendent garder l'Electeur Jean Frederic.	266
Almagro, ses aventures.	134. & suiv.
Ambassadeur du Roy de Cuco envoyé à Charles.	47
Ambassadeurs de Charles au Concile de Trente,	
63. Autres pour protester contre le Concile as-	
semblé à Boulogne par ordre du Pape, 314. De	
la ville de Naples à Charles, 326. 327. Mal	
reçus, 329. Autres de la même ville, comment	
reçus.	344
Ambition des hommes combien grande, 156. Di-	
verses observations sur ce sujet,	157
Amiral Annebaut envoyé à Bruxelles à l'Empereur,	
& pourquoi.	119
Amnistie de l'Empereur pour la sédition de Naples,	
343. Autre encore.	347
Amour de Charles avec la Plombes.	141. 142
André Doria, action glorieuse qu'il fit pour sauver	
l'Empereur, 34. Lettre qu'il écrit à Charles de-	
vant Alger, 35. Le va saluer, caresses qu'il en-	
reçoit, 42. Son intrepidité dans les dangers, 46.	
Donne du secours au Château de Nice, 94. Soup-	
çonné d'être d'intelligence avec Barberousse,	
<i>ibid.</i> Se sauve d'une conspiration faite contre lui,	
& comment, 198. Fait mettre la Flotte en batail-	
le pour recevoir avec magnificence le Prince Phi-	
lippe, 400. Assiege & prend la ville d'Afrique,	
482. 483. Chasse le Corsaire Dragut, 484. 485	
Anne de Poileau. Voyez Maîtresse de François I.	
Antoine de Magnalotti Secrétaire du Legat à <i>latere</i> ,	
de l'entreprise d'Alger, 6. Envoie au Pape un	
mémoire fort exact de cette entreprise.	8
Antoine Polin, Ambassadeur de François I. à la	
Porte, pour solliciter la guerre contre l'Empe-	
reur, 52. S'embarque sur l'armée Navale des	
Turcs destinée contre l'Italie, 87. Ecrit au Car-	
dinal Carpi, 90. L'assure qu'on ne fera aucun mal	
à l'Etat Ecclesiastique, <i>ibid.</i> Va à Paris infor-	
	mer

DES MATIERES.

- mer le Roy , & s'en retourne à l'Armée. 28
 Antoine Grisoni , son discours au Vice-Roy de
 Naples , contre l'Inquisition , 247
 Anvers , préparatifs qu'on y fait pour l'entrée de
 Philippe , 421. Magnificence de cette entrée ,
ibid.
 Arcs de Triomphe à Bruxelles à l'entrée de Philip-
 pe II. 413. & *suiv.*
 Armée de Charles V. destinée contre le Duc de
 Cleves , 74. & *suiv.* De Henry VIII. contre
 François I. 120. Des Lutheriens contre l'Em-
 pereur , 223. De l'Empereur contre les Luthé-
 riens. *ibid.*
 Armée Navale des Turcs met à la Mer. Voyez
 Barberouffe , 87. Autre armée à Barcelone pour
 l'embarquement du Prince Philippe. 401. 402
 Articles de paix entre l'Empereur & le Duc de
 Cleves , 83. Entre Charles & François I. 126.
 De la Ligue du Pape & de l'Empereur contre les
 Lutheriens , 182. De la grâce accordée à Jean
 Frederic , 237. De celle du Landgrave Philippe ,
 269. De la paix avec les Lutheriens , 544
 Assan-Aga chasse l'armée des Chrétiens , 42
 Ausbourg pris par l'Electeur Maurice , 530. 531
 Audience accordée par Charles V. à Sibylle Du-
 chesse de Saxe , avec plusieurs particularitez ,
 240. Au Landgrave de Hesse-Cassel lors de sa
 grace , 274. Cérémonie que l'Empereur y fit
 observer , 276. & *suiv.* Grande mortification
 de ce Prince , plusieurs choses remarquées , 277.
 Au Legat à latere , de Paul III. dans la Diète ,
 287. Plusieurs discours & murmures contre elle ,
 289. Raisons alleguées. 290

B

- B** An publié contre les Lutheriens. 190
 Barberouffe en Mer. commande l'Armée Na-
 vale.

T A B L E

vait des Turcs , 87. Prend Reggio dans la Calabre , 88. Fait des courses & des brigandages sur les côtes du Royaume de Naples , *ibid.* Va à Marseille , honneurs qu'on lui fait , 91. Assiege , prend & saccage la ville de Nice , 92. Assiege la citadelle conjointement avec les François , *ibid.* Est chassé par les Espagnols , & se retire , 94. Retourne une seconde fois à Marseille avec sa Flotte , *ibid.* L'envoie passer l'hiver à Toulon , *ibid.* Part avec sa Flotte , 110. Bon accueil & presens que lui font les Genoïs , *ibid.* Ravage les Etats du Prince de Piombino , & pourquoi , 111. Saccage & ruine plusieurs lieux , 112. Fait un grand nombre d'Esclaves , 113. Va attaquer Puzzoll , *ibid.* Donne l'alarme à la ville de Naples , *ibid.* Est chassé par les secours du Vice-Roi , *ibid.* Va attaquer Salerne , 115. Desseins qu'il a sur cette ville , & moyens dont il se sert pour la surprendre , *ibid.* Fait mettre à terre ses Troupes , 115. 116. Une tempête survenant l'oblige à se retirer , *ibid.* Attaque & surprend Policastro , 117. Lippari , dégâts qu'il y fait , *ibid.* Fait dessein de s'en retourner à Constantinople , 118. Meurt. *ibid.*
 Barberousse Roy d'Alger rachette Dragut Rais son Favori , 125. Moyens dont il se sert , 126. Difficultez qu'il y trouve , *ibid.* En vient finalement à bout , *ibid.*
 Barcelone , joye qu'elle témoigne de l'arrivée du Prince Philippe , 129. Honneurs qu'on lui fait , *ibid.*
 Baron de la Garde. Voyez Antoine Polin.
 Bataille contre les Lutheriens , & armée destinée contre eux , 214. Commencement de la Bataille , 220. Nombre des morts & des blesez , 221. Qui remporta la victoire , *ibid.* On craint que le Duc d'Albe n'y ait été tué , 223. L'Electeur Jean Frederic y est fait prisonnier , *ibid.* La ville

DES MATIERES.

- toire & les Vainqueurs , quels , 227-228
Beucaire (François de) son avis sur la paix avec
 Charles V. 228
Blâme de la conduite de Charles & de François I.
 94. 95. Autres sur les maux qu'ils ont causez à
 la Chrétienté , 95. Encore d'autres plus parti-
 culiers , 96-97
Bohémiens reçus en grace par Ferdinand , 386.
 Plusieurs particularitez sur cette affaire , *ibid.*
Bruxelles, préparatifs qu'on y fait pour l'entrée du
 Prince Philippe , 412. 413 Magistrats qui lui
 vont au devant , 312 Magnificence de cette
 entrée 413. 414. Régál & présent qu'on fait
 au Prince. 418
Bulle pour la convocation du Concile de Trente ,
 58. Autre pour le revoke. 64

C

- C** Araffe. Voyez Jean - Baptiste.
Cardinal Carpi, Gouverneur de Rome en l'ab-
 sence du Pape. 89
Cardinal. Voyez Madrucci.
Cardinal. Voyez Sfondrato.
Cardinal Legat. Voyez François.
Cardinaux Legats. Voyez Legats.
Cariati Pais ravagé par les Turcs. 118
Cariati, pris & sacagé tres-cruellement par Bar-
 berousse. 118
La hermetra Galere des Chevaliers de Malthe , tris-
 te accident qui lui arriva. 45
Catholiques mécontents du Decret publié par Char-
 les en faveur des Eubériens , 108. S'en plaignent
 & puis s'appaisent , & comment , *ibid.*
Cavalcade. Voyez Entrée.
Charles Prince d'Espagne , fils du Prince Philip-
 pe. 160
Charles-Quint. Ce qu'il a fait dans l'entreprise d'Al-
 ger ,

T A B L E

ger, selon la relation envoyée au Pape par *Maglotti*, 9. Apprend que Perpignan est assiégé, 49. Envoje Philippe son fils pour faire lever le siège, 50. Bon accueil qu'il fait à Octave Farnese son gendre, 57. Instances qu'il fait pour le Concile, *ibid*. Il y envoie des Ambassadeurs, *ibid*. Va en Italie après avoir laissé le Gouvernement d'Espagne au Prince Philippe son fils, 64. Veut qu'on marie ce Prince avec Donna Marie de Portugal, *ibid*. Accueil que lui font les Genoïs, *ibid*. Avec quelle tendresse il reçoit Marguerite sa fille femme d'Octave Farnese, 65. Est visité de la part du Pape par le Cardinal Farnese Legat à *l'atere*, 66. Est sollicité par ce Legat de s'aboucher avec le Pape, *ibid*. Il refuse & pourquoi, 67. Ils s'abouchent à Buffet, 67. 68. Est sollicité de faire la paix avec François I. ce qu'il refuse entièrement, 68. Ses plaintes contre ce Prince, *ibid* Contre le Pape, 69. Du Pape contre lui, 70. Continuë son chemin à Spire, 72. Le Roy de Tunis lui demande du secours, ce qu'il lui répond, 72. 73. Armée de Charles destinée contre le Duc de Cleves, 74. S'achemine vers Duten, 75. Qui est investie, *ibid*. On somme le Gouverneur de la rendre, sa réponse & actions de ce Prince dans ce siège, 76. La prend, la met au pillage, & la fait brûler, 78. Tout le pays se soumet, 79. Charles accorde la grace au Duc de Cleves, 81. Sa réponse au discours soumis du Duc, *ibid*. Traité fait avec lui, 83. Charles se ligue avec le Roy d'Angleterre contre François I. 86. Il est blâmé de son obstination à faire la guerre à François I. 94 95. Va assiéger Landrecy, 98. Se prépare à livrer bataille, 100. Pasquinades contre lui, 103. Ses véritables desseins sur Landrecy, 104. Il va à Cambray, où il ordonne de bâtir une Citadelle, *ibid*. Va à Spire à l'ouverture de

DES MATIERES.

la Diete, 105. Il publie un Decret en faveur des Lutheriens, 107. Fâche les Catholiques, 108. Il les apaise, & comment, *ibid.* Est censuré des François pour ce Decret, 109. Se dispose à la guerre contre François I. 119. Il en est blâmé, & pourquoi, 121. Jette la terreur de tous côtez, 122. 123. Réponse qu'il fait au Cardinal Polus qui lui proposoit de faire la paix, 125. Répond aux propositions du Roy de France sur ce sujet, *ibid.* Est blâmé de l'avoir faite, 331. Motifs qui l'y avoient obligé. 332

Charles après la Sédition du Pérou fait de nouvelles Loix, 136. Autres motifs qui l'obligerent à faire la paix, 139. Ses amours avec D. Eliodore de Plombes avec plusieurs particularitez, 141. *Et suiv.* Réponse à ce qu'elle lui disoit un jour, 142. 143. Passion amoureuse qu'elle a pour ce Prince, 144. Paroles remarquables du même sur les amours des Princes, 145. Sa moderation, & censure qu'il fit à un Gentil-homme qui lui offroit une fille, *ibid.* Exemples loüables de sa moderation, 149. 150. Il délibere avec le Pape la tenuë d'une Diete, & pourquoi, 157. 158. Part pour Vvormes où elle étoit indiquée, 159. Est surpris de voir la protestation des Lutheriens, de ne vouloir pas que le Pape ait aucune part au Concile; *ibid.* Assemble une autre Diete à Ratisbone.. *ibid.*

Charles part pour Bruxelles, 159. 160. Reçoit la noulle de la naissance d'un fils du Printe Philippe, *ibid.* Son affliction de la mort de la Princesse sa belle fille mere de ce Prince, *ibid.* Se réjouit d'un fils dont la Plombes a accouché, 162. Combien il l'aimoit, 163. Signe la paix & dit une parole remarquable, 165. Combien lui fut sensible la mort du Cardinal de Tavera, *ibid.* Part pour la Diete, 174. Se plaint des Lutheriens. 174. 175. S'apperçoit de leurs desseins, 175.

T A B L E

Concile , 297. 298. Envoje des Ambassadeurs pour consoler le Pape , 309. Pour faire des protestations de nullité contre le Concile assemblé à Boulogne , 314. 315. Sa politique envers le Pape , 315. 316. Ses prétentions sur Plaisance avec plusieurs particularitez , 317. Ce qu'il répond aux prétentions du Pape sur cette Ville , 318. 319. Il reçoit plusieurs Ambassades pour le féliciter de ses victoires , 322. Sa générosité envers Henry II. 323. Refuse de recevoir en sa protection les Rebelles de France , 324. Ce qu'il répond à ceux qui le sollicitoient de le faire , 325. Accueil qu'il fait à Mulei-Hassen Roy de Tunis , 326. Prend part à ses disgraces. *ibid.*
Charles V. fait mauvais accueil aux Envoyez de Naples , 327. Ecoute le discours de Sangro pour cette ville , 330. Sa réponse , 332. Y envoie un Evêque pour informer du tumulte , 344. Reçoit les Envoyez de Naples , 344. 345. Les écoute & leur répond , 346. Publie une Amnistie pour tous les habitans , 347. Combien Ennemi de l'oisiveté , 358. Se brouille avec Paul III. 359. 360. Cherche les moyens de satisfaire les mécontents dans la Diète d'Ausbourg , 361. Publie l'*Interim*. 363
Charles tâche d'appaîser les Catholiques qui ne le comprennoient pas bien , 364. Ses ordres & réglemens pour la chambre de Spire , 367. Forme l'entreprise de Constance avec plusieurs particularitez , 371. 372. Persecute les Lutheriens à Ulme , & pourquoi , 375. Plaintes des Suisses de l'entreprise de Constance , 376. L'ayant prise par trahison il y va en personne , 379. Etablir les affaires , 380. Envoje des Ambassadeurs en Angleterre , *ibid.* Va à Spire pour le rétablissement de la Chambre Imperiale , 381. Son voyage en Flandre , *ibid.* 382. Envoje le Landgrave prisonnier à la Citadelle d'Oudenarde , *ibid.* Loüé de

DES MATIERES.

de ses actions glorieuses , 384. 385. Ce qu'il a fait pour son frere dans les affaires de Bohême , 386. Contribuë à leur faire accorder la paix , *ibid.* Quels , ses desseins quand il le vit sans Ennemis , 388. Fait résolution d'envoyer Maximilien son Neveu en Espagne , *ibid.* L'accompagne à la Cathedrale à une Messe solennelle , 418. Reçoit quelques nouvelles qui l'affligent , 422. Instructions qu'il donna au Prince Philippe son fils , depuis 432. jusqu'à 467. Est fâché de la conduite du Prince de Salerne à Naples , 477. Fait résolution de déclarer la guerre à Dragut Rais , 480. prépare son Armée navale , 481. plaintes de Soliman contre lui , 485. Sa réponse 486. Apprend avec joye l'Élection de Jules III. *ibid.* publie un Edit en faveur des Catholiques contre les Lutheriens , 487. Ordonne la convocation d'une Diete à Ausbourg , 489. Reçoit un grand déplaisir de la mort de Granvele son favori , 489. 490. perplexité de ses pensées , 490. 491. Il est sollicité de mettre en liberté le Landgrave de Cassel , 492. Réponse au refus , *ibid.* Ses desseins sur les interêts de sa Maison , 496. Traversez par son frere Ferdinand , 497. Ordonne le retour de Philippe en Espagne , 498. Tâche de mieux établir les affaires de la Maison en Allemagne , & par quels moyens , 501. 502. Fait raser la ville d'Afrique jusques aux fondemens , 505. Va à Inspruck. *ibid.* Charles V. est sollicité d'accorder la liberté au Landgrave , la refuse , 506. De restituer Plaisance , le refuse aussi , 507. Avis qu'il donne au Pape au sujet d'Octave Farnese , & la protection de la France qui lui est promise , 510. 511. Soupçons contre le Pape , *ibid.* Il est éclairé & persuadé de ses bonnes intentions , 512. Les Lutheriens lui déclarent la guerre , 529. Envoie pour se rendre maître du passage de l'Ecluse , 532. On travaille

T A B L E

Tappaiser	339.	De deux Cardinaux au Pape Jules sur la guerre contre le Duc Octave ,	519.
	520.	De l'Empereur pour l'instruction du Prince son Fils ,	432 jusqu'à 467
Diversité de sentimens sur la négociation de la paix entre l'Empereur & François I.	131.	131	
Dandinot Legat auprès de François I.	131		
Dragut Rais Corsaire Turc ,	422.	Sa naissance ,	
<i>ibid.</i>		Sa fortune avec plusieurs particularitez ,	
<i>ibid.</i>		Est fait prisonnier par Doria ,	319.
		Mis à la chaîne comme un Forçat ,	<i>ibid.</i>
		Discours qu'il fait à la femme de Doria ,	422. 423.
		Est tiré de la chaîne à sa considération ,	424.
		Est racheté par Barberousse , avec diverses circonstances ,	425.
		Retourne en Afrique ,	427
		Domages qu'il cause aux Chrétiens ,	429.
		Est chassé par Doria.	484
Dupleix Ecrivain François , blâme François I. de s'être ligné avec le Turc contre Charles V.	95.	96.	
Durén assiégé par Charles , pris , saccagé , & brûlé ,	76.	77	

E

E Châsses , combat de cent hommes sur des échafes à Namur pour divertir le Prince Philippe ,	410
Edit. publié par Charles V. en faveur des Catholiques contre les Lutheriens ,	487
Eleodore Plombes , sa naissance ,	141. 142
Devient Maîtresse de Charles Quint & comment <i>ibid.</i>	
Discours qu'elle lui fait , qui lui plaît beaucoup ,	142.
Réponse de l'Empereur ,	142. 143.
Va trouver l'Empereur au Camp , & pourquoi ,	444.
Plusieurs particularitez de ses couches ,	162. 163
Divers discours tenus sur sa conduite.	163. 164
Eleonor Epouse de François I. & Sœur de Charles V.	V.

DES MATIERES.

- V. négocie la paix entre ces deux Princes , 124.
 va à Bruxelles , & pourquoi , 356
- Electeur. Voyez Maurice.
- Electeur Palatin embrasse le Lutheranisme. 172.
- Electeur de Brandebourg s'employe pour obtenir
 la grace de Jean Frederic de Saxe , 235. 236.
 Pour la liberté du Landgrave de Hesse , 268.
 L'accompagne à l'audience de l'Empereur , 272.
 273. Le Duc d'Albe lui donne à souper , 278.
 Déplaisir qu'il reçut de ce qu'on y arrêta le Land-
 grave , 279. Il sollicite sa liberté , 279. 280.
 Reçoit une sévère réponse , *ibid.* Combien on
 fit de démarches pour la liberté de ce Prince. 285
- Cérémonie de l'Entrée solennelle du Prince Philipe
 à Barcelone , 399. A Milan , 405. A Namur ,
 409. A Bruxelles , 413. Par qui & comment il
 est reçu à la porte de la ville , 414. Compliment
 qu'on lui fait , avec plusieurs particularitez , *ibid.*
 Il est magnifiquement traité , 413. Entrée ma-
 gnifique de ce Prince à Anvers. 421.
- Ernest Duc de Brunsvick se défend courageuse-
 ment dans la bataille , 223. Est fait prisonnier.
ibid.
- Espagnols font prisonnier l'Electeur de Saxe *ibid.*
- Evêque d'Amafi Legat à latere de Paul III. au-
 près de Charles V. pour le féliciter de la paix
 avec la France , 130. 131. De Caranée , ce qu'il
 fit pour appaiser la sédition de Naples , 344.
 Autre Evêque envoyé par Charles à cette même
 Ville , *ibid.* Information qu'il fait du tumulte
 arrivé contre l'Inquisition , *ibid.* Patoît favora-
 ble aux Napolitains , 346. 347. Est corrompu
 par le Vice Roy , & leur devient contraire.
 348. 349
- Exécutions terribles contre les Réformez dans le
 Comtat d'Avignon , 166. & *sui v.*
- Exemple de moderation de Charles envers les Da-
 mes. 149. 150
- Tome III. B b Far.

- F** Arnese (Octave) va en Espagne , 57 . Retourne en Italie , 66 . Passe en Allemagne , 507 . Demande inutilement Plaisance , *ibid.* & *suiv.* Il a recours au Pape , 507 . 508 . Ses instances auprès de lui *ibid.* Implore le secours de François I. 509 . Est menacé . 511
- Farnese (Pierre Louis) fils de Paul III. 293 . Envoyé à Charles V. par son Pere , *ibid.* Accusé d'avoir trempé à la sédition de Naples , *ibid.* Sa conduite peu sage 295 . On trame une conspiration contre lui , 299 . Sa mort avec plusieurs circonstances . 300 . 301
- Fêtes préparées pour la solennité de la paix . 130
- Fiesco (Pierre Louis) conspire contre Genes , sa patrie , 221 . Meurt & comment . 298
- Figuerra (Don Jean) Envoyé par Charles V. à Paul III. pour le consoler de la mort de son fils Pierre Louis Farnese . 309
- François avec les Turcs s'assigent Nice , 92 . Secourent Landrecy assiégé par l'Empereur , 99 . Se retirent glorieusement après y avoir conduit le secours , 100 . 101 . Font beaucoup de mal à l'Empereur , 102 . Tâchent d'allumer la sédition à Naples , 326 . Par quels moyens , *ibid.* veulent attaquer la flotte qui conduisoit le Prince Philippe . 501 . Leur dessein échoué , *ibid.*
- François I. envoie le Dauphin assiéger Perpignan , 47 . Déplaisir qu'il reçoit de la levée du siège , 50 . Envoie un Ambassadeur à la Porte pour solliciter la guerre à Charles , 63 . 64 . Est averti de la Ligue de Charles & du Roy d'Angleterre contre lui , 86 . Lettre qu'il reçoit de Solymán , 87 . 88 . Honneurs qu'on fait à Barberousse à Marseille . 91 . Joint la flotte à celle du Turc , 92 . Son dessein sur le Château de Nice , *ibid.* Blâmé

DES MATIERES.

Blâmé des'être ligué avec le Turc , 94. Son Armée nombreuse pour le secours de Landrecy , 99. En fait lever le siège , 100. On croit qu'il refusa la Bataille contre Charles V. *ibid.* Retraite glorieuse de son Armée , 100. 101. Pasquinades contre lui , 103. Procédures contre lui dans la Diète de Spire , 106. Accusé généralement , *ibid.* Est attaqué en même-temps par Charles V. & Henry Roy d'Angleterre , 119. 120. Dommaiges qu'il lui causent , 121. Crainte que cela lui donne , 123. Veut faire la paix à quelque prix que ce soit , 124. Sa Maîtresse la lui fait faire désavantageusement , 128. Ce qu'il auroit souhaité avant que de la signer , 128. Envoye d'Amiral à Bruxelles pour y porter le Traité de paix , 129. Raisons qui l'obligent de consentir à la paix , 131. 132. Son affliction de la mort du Dauphin , 164. Envoye des Ambassadeurs à Charles pour être presens à la ratification de la paix , 179. Sa mort , 201. Ses défauts , & ses vertus qu'elles. 201. 202

G

Gonzague (Don Ferrante de) Vice-Roy de Sicile dans l'entreprise d'Alger , 21. Son discours aux Chevaliers de Malte , *ibid.* Ses desseins évanouis. 22. 23

H

Hesse (Philippe Landgrave de) Chef de l'armée des Lutheriens , qualitez odieuses qu'il donne à l'Empereur , 213. On travaille à faire sa paix avec lui , 268. A quelles conditions accordée , 269. & *suiv.* Combien il les trouve dures , 272. Se présente devant l'Empereur , 273. Accueil qu'il lui fait , *ibid.* Discours qu'il

B b 2 lui

T A B L E

lui fit par la bouche de son Chancelier , 273.
 274. Réponse qu'on lui fait , 276. 277. Com-
 bien il est mortifié 277. 278. Le Duc d'Albe
 lui donne à souper avec plusieurs autres , 278.
 279. Est arrêté par ordre de l'Empereur , 279.
 Déplaisir qu'en reçoivent ces Princes , *ibid.* On
 sollicite instamment sa liberté , 279. 280. Con-
 seil que lui donnent les Electeurs de Brande-
 bourg & de Saxe , 283. 284. Nouvelles instan-
 ces pour sa liberté , 285. Raisons alléguées ,
 290. 291. Tout y est inutile , *ibid.* On le trans-
 fere pour la plus grande secreté à Oudenarde ,
 382. Nouvelles sollicitations pour sa liberté ,
 491. 492. Il tâche de s'évader , & comment ,
 493. On le tient plus resserré , 494. 495. Il
 obtient sa liberté. 550

I

Inconstance de la fortune , quelle. 536. 537.
 Inquisition , combien abhorrée des Napoli-
 tains , 247. 248. Cause un soulèvement dans le Royau-
 me , 249. Plusieurs particularitez de cette affai-
 re. *ibid.*
 Instructions données par Charles V. au Prince Phi-
 lippe son fils. 432
 Interim publié par l'Empereur en faveur des Lu-
 thériens , 363. Pourquoi mal pris par les Ca-
 tholiques. *ibid.*

L

Landgrave. Voyez Philippe. Hesse.
 Landrecy , assiégé par Charles V. 98. Secouru
 par les François , 99. Qui font lever le siege. 100
 Legats à latere , envoyez à Trenre , 63. A Char-
 les pour le feliciter de sa victoire contre les Lu-
 thériens , 256. & *suiv.* Le pressent de resti-
 tuer

DES MATIERES.

- tuer Plaisance à la Maison Farnese , 310.
 Du Concile de Trente , accueil qu'ils font au
 Prince Philippe passant par cette ville-là. 499
 Lettre de Charles V. au Pape sur le mauvais succez
 de l'entreprise d'Alger , 54. 55. Réponse du
 Pape , 56. 57 De Soliman à François I. pour
 l'inciter à la guerre contre Charles V. 87. 88.
 De la Duchesse Sybille à Jean Frederic son Mary
 dans sa prison , 230. 231. Réponse de ce Prince,
 233. & *suiv.* De Charles au Pape sur la victoire
 remportée contre les Lutheriens , 250. & *suiv.*
 Réponse du Pape à cette Lettre , 256. & *suiv.*
 D'un homme de Milan à Pierre Louis Farnese
 sur la conjuration faite contre lui , 300. 301.
 Du Roy Henry au Pape touchant le Duc de
 Parme , 512. 513. De ce Duc au même Pape.
ibid.
 Liberté accordée au Landgrave , & comment. 510
 Ligue entre le Pape Paul III. & Charles V. contre
 les Lutheriens , 182. & *suiv.* Entre les Fran-
 çois & les Suisses. 351
 Lipari , assiegé & saccagé par les Turcs. 117
 Loix de l'Empereur pour le Perou. 136
 Lutheriens , se réjoutissent d'un Decret publié en
 leur faveur , 107. 108. Ne veulent pas que le
 Pape ait aucune part au Concile , 159. Leur ré-
 ponse au Manifeste de l'Empereur , 188. Grande
 opinion qu'ils ont de leurs forces , 189. Devises
 de leurs Drapeaux , 215. 216. Laisent passer
 une occasion favorable de remporter la victoire ,
 209. Malheurs où ils tombent , 211. 212. Veu-
 lent recourir au pardon de l'Empereur , 212.
 S'en repentent , & lui déclarent la guerre , 213.
 Sont entierement défaits en une Bataille , 211.
 Se rétablissent , & comment , 518. Se préparent
 encore à lui faire la guerre , 529. Ils commen-
 cent , 530. 531. Quel en fut l'évenement ,
 532. & *suiv.*

T A B L E

Monferrat (Nôtre-Dame de) lieu d'une grande
 devotion pour les Catholiques 398
Morts de quelques Chevaliers de Malte devant Al-
 ger , 25. De Barberouffe , 119. De la femme du
 Prince Pilippe , 160. Du Duc d'Orleans , 164.
 De Tavera Archevêque de Toledé , 165. De
 Luther , 172. De Jannetin Doria , 197. De
 Henry VIII. Roy d'Angleterre , 199. De Fran-
 çois I. 201. De Pierre Louis Farnese assassiné ,
 301. De Viviez , 374. Du Fils du Duc d'Albe ,
 397. De Paul III. 431. De Granvele , 480.
Morts au fiegé de Carignan , 139. A Saint Di-
 fier. 140
Mulei Haffen Roy de Tunis , chassé , va demander
 du secours à Charles-Quint. 72. 73. 325. 326

N

Napolitains , ne veulent pas recevoir l'Inquisi-
 tion , 245. 246. En font de pressantes ins-
 tances au Vice-Roy , 247. 248. Se soulèvent &
 prennent les Armes , 249. Envoyent des Dépu-
 tez à Charles pour l'informer de leurs raisons
 cont e l'Inquisition , 327. Sont mal reçûs. 329.
 Approuvent Sangro à son retour d'Allemagne ,
 333. Prennent les Armes contre le Vice-Roy ,
 335. Font leur accommodement & quittent les
 Armes. 342. 343.
Naissancance d'un Fils du Prince Philippe , 160.
 D'un Fils de l'Empereur & de sa Maîtresse. 162
Nice prise par les Turcs. 92
Nôces du Prince Philippe avec Donna Marie de
 Portugal , 97. De l'Infante Marie avec Maxi-
 milien d'Autriche. 194

O

Ocave Farnese. Voyez Farnese.
**Ordre pour une rélation de l'entreprise d'Al-
 ger.** 8

DES MATIERES.

P

PAix entre Charles V. & François I. par qui négociée, 124. Articles de cette paix & réjouissances. 126. & *suiv.*

Paix (Articles de) entre l'Empereur & le Duc de Cleves, 108. Entre Charles & François, 126. & *suiv.* Pour la Ligue de Paul III. avec l'Empereur contre les Lutheriens, 182. & *suiv.* De la grace accordée à Jean Frederic, 237. & *suiv.* De celle du Landgrave de Hesse, 269. & *suiv.* De la paix avec les Lutheriens. 344. & *suiv.*

Parme, siege de cette ville avec plusieurs particularitez. 315. & *suiv.*

Paroles remarquables du Grand-Visir sur les guerres de Charles V. & de François I. 53. Du Pape sur le pouvoir des Princes, 56. 57. De l'Empereur à Marguerite sa fille sur son mariage, 65. Réponse de cette Princesse, *ibid.* De Charles en signant la paix, 129. Des gens de la suite de l'Ambassadeur de France, qui souhaitoit avec passion de voir l'Empereur, 130. De ce Prince sur les amours des Princes, 145. Sur leur cheteté, 146. Sur la mort de Tavera, 166. De Paul Soave sur la mort de Luther, 173. De Charles en signant la Ligue contre les Lutheriens, 182. De Henry VIII. un peu avant de mourir, 199. De Charles sur la mort de François I. 202. Du Duc d'Albe sur la mort de Henry & de François I. *ibid.* & 203. De l'Electeur de Saxe sur ce qu'il craignoit, 208. De l'Empereur sur les victoires sans effusion de sang, 222. Sur les railleries des Lutheriens contre lui, 225. 226. De Jean Frederic après qu'on lui eut prononcé la sentence de mort, 235. De Charles V. sur la grace du Landgrave, 268. D'un Ministre de celui-ci, sur la duresse des conditions de la grace,

T A B L E

grace , 272. De Marie en recevant Maximilien son Epoux , 394. 395. De ce Prince à son Epouse , *ibid.* Du Prince Philippe , 395. Du Duc d'Albe sur la mort de son Fils , 398. Sur la demande de Farnese au sujet de la restitution de Plaisance , 507. De l'Electeur de Saxe à ceux qui l'assuroient qu'on pourroit faire prisonnier l'Empereur. 532

Pasquinade contre Charles - Quint & François I. 103. Autre encore contre Charles sur l'autorité démesurée du Vice Roy de Naples. 349

Paul III. donne ordre de lui faire une relation jour pour jour de l'entreprise d'Alger , 6. Reçoit une Lettre de l'Empereur sur l'évenement de cette guerre , 54. Réponse du Pape , 56. Fait publier le Concile de Trente , 60. 61. Envoje trois Cardinaux Legats pour en faire l'ouverture , 63. On découvre sa tromperie sur la révocation du Concile , 64. Envoje Pierre Louis son fils à Genes pour voir de sa part l'Empereur , 65. Lui envoje encore le Cardinal Farnese son Neveu en qualité de Legat à latere , 66. Instances de celui-ci pour un abouchement du Pape avec l'Empereur , *ibid.* Qui arrive à Buffet , 68. Cardinaux qui accompagnent ce Pape , *ibid.* Il propose à l'Empereur la paix avec François I. *ibid.* Est refusé , *ibid.* S'en plaint , 70. Se radoucit & tâche d'appaiser l'Empereur , 72. S'en retourne à Rome. 72

Paul III. abouchement de ce Pape avec Charles-Quint à Buffet , 67. Accorde une dispense pour le mariage du Prince Philippe , 98. Envoje des Legats pour négocier la paix entre Charles-Quint & François I. 125. N'envoje que de simples Nonces pour féliciter ces Princes de la paix , 130. 131. Forme tout de bon la résolution d'assembler un Concile , 157. Convient avec l'Empereur de la tenue d'une Diette pour quelles

DES MATIERES.

raisons , 158. Envoÿe le Cardinal son Neveu pour y assister , *ibid.* Dispositions qu'on y trouve à se liguier avec Charles contre les Lutheriens , *ibid.* La Ligue est conclüe & signée , 181. Travaille à faire donner l'Electorat de Saxe à son Neveu , 191. 192. Sa joye de la victoire contre les Lutheriens , 228. 229. Ordonne des Processions pour en remercier Dieu , *ibid.* Ses instances pour rétablir l'Inquisition à Naples , 245. Reçoit une Lettre de Charles V. sur la victoire contre les Lutheriens , 250. *Et suiv.* Assemble le Consistoire pour en faire la lecture , 255. Louë la piété de Charles , *ibid.* Nomme un Legat à latere pour lui en faire compliment de sa part , 256. Fait réponse à la Lettre de l'Empereur , *ibid.* De quoi soupçonné & accusé par l'Empereur , 296. Reçoit une Ambassade de Charles V. sur la mort de Pierre Louis Farnese son fils , 309. Envoÿe deux Cardinaux Legats pour feliciter l'Empereur de sa victoire contre les Lutheriens , *ibid.* Ses instances à l'Empereur pour l'obliger à rendre Plaisance à Octave Farnese son petit Neveu , 310. Diverses propositions & réponses sur cette affaire , *ibid.* *Et suiv.* Son obstination à vouloir , que le Concile se tienne à Boulogne , 312. Sa réponse à l'Empereur au sujet des affaires de sa Maison , 317. Est sollicité par le Roy de France à faire la guerre à Charles Quint. 319 320. Ce qu'il refuse , & ses raisons , 321. Sa mort , 431. Peres du Concile s'ensuyent. 533

Perpignan est assiegé , 49. Levée du siege. 90

Philippe Landgrave de Hesse. Voyez Hesse.

Philippe Prince d'Espagne part pour Perpignan , 49. En fait lever le siege , 50. On lui destine le Gouvernement de l'Espagne en l'absence de son pere , 64. Son mariage avec Donna Marie de Portugal , 97. 98. Accueil qu'il fait à Maximilien

T A B L E

milien son Cousin , 394 396. Va à Valladolid ,
ibid. En Italie , 404. Reception que lui font les
 Pelerins de Montferrat , 398. Arrive à Barce-
 lonne , Honneur qu'on lui fait , 399. Plusieurs
 particularitez de son embarquement , 402. &
suiv. Est accueilli d'une grande tempête , 402.
 403. S'embarque une seconde fois , 403. Arrive
 à Genes , & comment reçu , 404. Fait plusieurs
 presens , & part , *ibid.* Arrive à Milan , 405.
 406. poursuit son voyage , 407. Entre en Alle-
 magne , 408. Dans les pais-bas , & reception
 qu'on lui fait , *ibid.* A Namur , 409. Réjoûis-
 sances de son arrivée , *ibid.* & 410. Accueil
 que lui fait sa Tante , 411. part pour Bruxelles ,
 412. prend congé de sa Tante , 412. 413. Son
 entrée magnifique à Bruxelles , habit qu'il y por-
 toit , 413 414 Reception qu'on lui fait , 414.
 415. Est complimenté par le Pensionnaire , *ibid.*
 Arcs de Triomphe pour son entrée , 416. Ac-
 cueil que lui fit l'Empereur son pere , 417. 418.
 On l'accompagne dans l'Eglise Cathedrale , à
 une Messe solennelle , *ibid.* va visiter d'autres
 villes de Flandres 420. & *suiv.* Est reçu magni-
 fiquement par tout , *ibid.* Son entrée à Anvers
 avec la Cavalcade qui l'accompagnoit , 421.
 Instructions que l'Empereur son pere lui donne ,
 432. prend congé de son pere pour retourner en
 Espagne 498. Accueil que lui font à Trente les
 Peres du Concile , 499. Il arrive à Barcelonne ,
 403. & 502
 Pizzaro , ses aventures au Perou , 134. & *suiv.*
 Plaisance , raisons & prétentions du Pape & de
 l'Empereur sur cette ville , 326. & *suiv.*
 Plaintes de Charles V. contre François I. 69. Con-
 tre le Pape , *ibid.* Du Pape contre l'Empereur ,
 70. Generales contre les François pour s'être
 unis avec les Turcs au grand dommage des
 Chrétiens , 94. 95. Des François contre Char-
 les ,

DES MATIERES.

- les , *ibid.* De l'Empereur contre les Lutheriens ,
 174. 175. De Solymán contre l'Empereur sur
 la prise de la ville d'Afrique. 485
 Plénipotentiaires pour la paix entre Charles-Quint
 & François I. 124. 125
 PolICASTRO , pris & saccagé par les Turcs , 117
 Préludes de la paix entre Charles-Quint & Fran-
 çois I. 124
 Princes voluptueux , comment. 146
 Princes confederez avec l'Electeur Maurice contre
 Charles V. 129
 Prétentions sur l'Electorat de Saxe. 193
 Pronostic sur la conjuration & mort de Louis Far-
 nese. 301
 Protestations de Charles - Quint contre le Concile
 assemblé à Boulogne. 114
 Protestans , mesures qu'ils prennent sur la cruauté
 exercée contre eux dans le Comtat d'Avignon ,
 166. Consultent sur le même sujet , 169. Pren-
 nent des résolutions , *ibid.* Commencent à rom-
 pre avec l'Empereur. 170. 171
 Puzzuolo , assiégé par Barberousse , 113. Chassé
 par les Chrétiens. *ibid.*

R

- R** Achapt de Dragut Rais. Voyez Dragut.
 Raïsons & prétentions du Pape & de l'Empe-
 reur sur Plaïfance , 116. & *suiv.* De l'Electeur
 Maurice pour faire la guerre à l'Empereur , avec
 plusieurs particularitez. 122. & *suiv.*
 Reggio en Calabre assiégée par Barberousse. 113
 Religion Réformée rétablie dans le Comtat d'A-
 vignon , comment & par qui extirpée. 166. 167
 République de Venise , sa generosité envers Char-
 les Quint dans ses disgraces. 137. 138
 Rebellion de Naples. Voyez Naples.
 Requesenz (Donna Stephana de) veuve se rema-
 rie

T A B L E

rie à Barcelone.

399

Réponse du Pape à Charles sur les affaires de Genes, 56 57. De Marguerite à l'Empereur son père au sujet de son mariage, 66. De Charles au Pape sur la paix avec François I. 68. 69. Du même à Mulei Hassen sur ses disgraces, 73. Du Gouverneur de Duren sollicité de rendre la Place, 76. De l'Empereur au Duc de Cleves sur la grace accordée, 81. Au Cardinal Polus qui lui demandoit la paix, 125. Aux demandes du Roy de France au sujet de la paix, 129. Au Duc de Vvittemberg sur sa grace, 106. A ceux qui le sollicitoient d'accorder la grace au Landgrave, 168. Sur la liberté du même, 549. 550. Aux Legats sur les affaires de Plaisance, 317. 318. A Ursin sur la restitution de cette ville, *ibid.* 319. Au Pape sur ses prétentions sur la même ville, *ibid.* Sur ce qu'il avoit refusé la protection aux Rebelles de France, 325. A Sangro Envoyé à Naples, 332. A Soliman qui se plaignoit de lui.

486

Rome consternée par l'approche des Troupes de Barberousse, 89. Rassurée par Polin Ambassadeur de France, *ibid.* 90. Tombe dans de nouvelles étaintes, & pourquoi. *ibid.*

Ruigomez de Sylva envoyé par l'Empereur au Prince Philippe son fils, 389. Son Eloge, *ibid.* Retourne en Espagne avec le Prince Maximilien.

390

S

S Alerne assiégée par Barberousse, 115. Comment délivrée. 116

Salerne (Prince de) Envoyé par la ville de Naples à Charles V. 327. Mal reçu, 329. Demeuré auprès de l'Empereur par son ordre, mais sans avoir audience, *ibid.* Retourne à Naples, 474. Son entrée superbe dans cette ville, *ibid.*

Ret.

DES MATIERES.

- Rend visite au Vice Roy , avec plusieurs particularitez , 475. 476. Lui donne sujet de mécontentement, *ibid.* Et puis à l'Empereur lui-même, 477. Feint que sa Femme est grosse , & pourquoi 478. Malheurs que cette feinte attire sur lui. 479. Sa rodomontade , 477
- Sangro (Placido de) envoyé par la ville de Naples à Charles V. 328. Mal reçu , 329. Son zele & sa fermeté , 330. Son discours à l'Empereur , *ibid.* 331. S'en retourné à Naples , 332. 333. Court un grand péril! 334
- Sanseverino (Don Jehan) Voyez Prince de Salerno.
- Sédition au Perou, 144. Auteurs de la Sédition. *ibid.*
- Sédition à Naples avec plusieurs circonstances. 316. 317
- Sentence de la mort contre Jean Frédéric. 234
- Sentimens des François sur la levée du siege de Perpignan.. 51
- Sfondrato (Cardinal) envoyé par le Pape à Charles V. en qualité de Legat à *latere* , pour le féliciter de la paix , 130. Une autre fois au sujet de la victoire contre les Lutheriens 260
- Sybille , femme de Jean Frédéric , combien affligée de la prison de son Epoux , 230. 231. Lui envoie des rafraichissemens & des habits , *ibid.* Lui écrit une Lettre, *ibid.* Réponse à sa Lettre , 232. Est conduite à l'audience de Charles V. comment habillée & par qui accompagnée , 240. Discours qu'elle lui fait , 241. 242. va voir son Mari en prison , 243. 244. Est visitée par l'Empereur , avec quelle humilité elle le reçoit , *ibid.* Conduit Charles quand il s'en alla , 245. Est reconduite par le Duc d'Albe jusques dans son appartement. *ibid.*
- Soliman Empereur des Turcs sollicité par François I. de faire la guerre à Charles-Quint , 32. Sa Lettre à François I. sur ce sujet , 27. 28. Fait mettre

T A B L E

mettre en Mer une puissante Armée , *ibid.* Son
ressentiment contre l'Empereur pour avoir pris
& saccagé la ville d'Afrique , 485. S'en plaint
tres-fortement , *ibid.* Réponse de Charles , 486.
Soliman fait résolution de s'en venger , 501.
503. Ses desseins contre Malte. *ibid.*
Soria (D. Martino) di Velasco Ambassadeur pour
protester contre le Concile de Boulogne. 315
soupçons contre Charles V. 280. On croit qu'il
faisoit les forces des Lutheriens plus grandes
qu'elles n'étoient pour obliger le Pape à se liguer
avec lui , *ibid.* De Charles contre le Pape Paul
III. 292 293. Fruits des soupçons , *ibid.* Con-
tre le même Pape sur les affaires du Concile ,
297 298
Spinola. Action genereuse de ce Colonel , qui sauva
l'Empereur d'un grand peril. 19. 20
Strasbourg rentre en grace avec l'Empereur. 212
Suisses , se liguent avec le Roy de France , plusieurs
circonstances , 351. 352. Ce qu'ils pensent de
l'entreprise de l'Empereur sur Constance , 375.
376. Lui en font de grandes plaintes , *ibid.* Se
déclarent Protecteurs de cette ville , *ibid.* Lettre
& Envoyez des Suisses pour cette affaire.. *ibid.*

T

T Alamon , pris par les Turcs , 1122. Domma-
ges reçus , avec plusieurs circonstances de cette
Action. *ibid.* & suiv.
Tavera Cardinal Archevêque de Tolède , 641.
Donné au Prince Philippe par l'Empereur son
pere pour être son principal Conseiller , *ibid.*
Sa mort avec plusieurs particularitez. 165.
Tempête terrible qui accueillit l'Armée Chrétienne
devant Alger , 18. 19. Combien grande , *ibid.*
Domages qu'elle causa , avec quelques obser-
vations , *ibid.* Autre tempête qui accueillit la
Flot-

DES MATIERES.

Flotte qui accompagnoit le Prince Philippe, 402.
 Evénement de cette tempête, *ibid.* Dommages
 qu'elle causa. *ibid.*

Tribunaux odieux que les Lombardiens donnent à l'Empe-
 reur, 246.

Teleda (Don Ferdinand de) Duc d'Albe, Vice-
 Roy de Naples, chasse les Turcs de Puzzuolo,
 113. 114. Vient malgré le Peuple établir l'Inqui-
 sition à Naples, 245. 246. Violences qu'il met
 en usage, 247.

Traitez. Voyez Paix.

Treue, description de cette ville, avec plusieurs
 particularitez, 61. 62. Destinée pour l'As-
 semblée du Concile General, *ibid.* Honneurs
 qu'on y fait à Philippe passant par cette ville.

Tribunal de la Fabrique de saint Pierre à Naples,
 ce que c'est, & les disorders qu'il a causés,

Tribunal du Saint Office, le Pape le veut établir
 à Naples, qui le refuse, 245. Troubles &
 soulèvement dans cette ville à cette occasion,

Turcs, assiegent Nice, avec les François sous
 le commandement de Barbarouffe, 92. Ten-
 tent en vain la prise de la Citadelle, 93. Sur-
 prennent Policastro, 117. Ravages qu'ils y
 font, *ibid.* Assiegent Puzzuolo, 113. L'atta-
 quent vigoureusement, *ibid.* Sont obligés de
 lever le siege, par le secours du Vice-Roy de
 Naples, *ibid.* Font des courses sur les côtes
 Chrétiennes, 114. 115. Grands dommages
 causez par eux, & s'en retournent chargez de
 butin à Constantinople, 117.

V Argas (Don Francisco de) Fiscal de Castille,
 envoyé à Boulogne par Charles V. pour
 protester contre le Concile, 98.

T A B L E

- V**ertus de Luther. Voyez Luther.
- V**ice-Roy de Naples. Voyez Don Pietro de Tolledo.
- V**ice-Roy du Perou, sa conduite, 135. 136 Son desgraces & malheurs avec plusieurs particularitez. 137
- V**ices des Princes blâmez, 146. 147.
- V**ices & défauts de Luther. Voyez Luther.
- V**illamaina-Princesse de Salerne, 478. Feint d'être grosse & pourquoy, *ibid.* Ce qui en arriva. 479
- V**ittemberg, ville tres-forte, est remise à Charles V. par un Traité. 137.
- V**ivies Capitaine fort estimé de l'Empereur, lui fait fort aisée l'entreprise de Constance, 371. 372. Y va & de quels moyens il se sert, *ibid.* Evénement qu'elle eut, 373. Sa mort. *ibid.*
- V**ilca Auteur de l'Histoire de Charles V. Son sentiment particulier touchant les Calvinistes. 167
- V**olupté des Princes, ce qu'on en doit penser, 146. En quel cas on la peut souffrir, 147. Diverses observations sur cette matiere. 148 149
- V**oyage du Prince Philippe, 388. & *supra.* Sa suite, 396. Essaye une grande tempête, 402 403
- V**oyage du Prince Philippe de Genes à Milan, 405. 406.
- De Milan en Allemagne, reception qu'on lui fait, 407. D'Allemagne aux pais-bas, avec plusieurs circonstances & observations. 408

Z

- Z**ele de l'Ambassadeur Pesin pour Rome, 89. 90. De Sangro envoyé de Naples pour sa Patrie, 329. Du Prieur Bary à défendre la Noblesse contre le Peuple, 337. 338. Discours qu'il fit sur ce sujet, 339. De Charles

DES MATIERES.

les V. pour l'instruction de Philippe son Fils ;

432. Du Pape Jules III. pour l'Empereur sur
la convocation du Concile. 487

Zurich , un des Cantons Suisses , ne veut pas se
séparer de l'alliance de Charles-Quint. 352

*Fin de la Table de la Troisième Partie
de la Vie de Charles V.*



DES ALTIERS

Le 15 Mars 1848, le Conseil Municipal de la Ville de Paris, a l'honneur de vous adresser ci-joint le prospectus de la Société des Altiars, qui a pour but de réunir les artistes et les amateurs de la sculpture, et de leur offrir un moyen de se faire connaître et de vendre leurs œuvres.

Le prospectus est adressé à tous les membres du Conseil Municipal, et à tous les artistes et amateurs de la sculpture.





